This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 02265533 0

104

Received .....

Accession No. 5212

Shelf No. 103 V935
v.4

Voltaire

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE,

PAR

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,
plus complette que toutes les précédentes.

TOME IV.

5212

A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.

1789.

ep. (Bdg. No.) 104/05.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

340173

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1904

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

E.

ECLIPSE.

CHAQUE phénomène extraordinaire passa long-tems, chez la plupart des peuples connus, pour être le présage de quelque événement heureux ou malheureux. Ainsi les historiens romains n'ont pas manqué d'observer qu'une éclipse de soleil accompagna la naissance de *Romulus*, qu'une autre annonça son décès, & qu'une troisième avait précédé la fondation de la ville de Rome.

Nous parlerons, à l'article *Vision de Constantin*, de l'apparition de la Croix qui précéda le triomphe du Christianisme; &, sous le mot *Prophétie*, de l'étoile nouvelle qui avait éclairé la naissance de Jesus: bornons-nous ici à ce que l'on a dit des ténèbres dont toute la terre fut couverte avant qu'il rendît l'esprit.

Les écrivains de l'Eglise, grecs & latins, ont cité comme authentiques deux lettres attribuées à *Denis* l'Aréopagite, dans lesquelles il rapporte qu'étant à Héliopolis d'Egypte avec *Apollophane*, son ami, ils virent tout-d'un-coup, vers la sixième heure, la

lune qui vint se placer au-dessous du soleil, & y causer une grande éclipse; ensuite, sur la neuvième heure, ils l'apperçurent de nouveau, quittant la place qu'elle y occupait, pour aller se remettre à l'endroit opposé du diamètre. Ils prirent alors les règles de *Philippe Aridæus*, & ayant examiné le cours des astres, ils trouvèrent que le soleil naturellement n'avait pu être éclipsé en ce tems-là. De plus, ils observèrent que la lune, contre son mouvement naturel, au lieu de venir de l'Occident se ranger sous le soleil, était venue du côté de l'Orient, & s'en était enfin retournée en arrière du même côté. C'est ce qui fit-dire à *Apollophane* : (*) « *Ce sont-là, » mon cher Denis, des changemens des choses divines* ; » à quoi *Denis* répliqua : « *Ou l'Auteur de la nature souffre, » ou la machine de l'univers sera bientôt détruite.* »

Denis ajoute, qu'ayant exactement remarqué & le tems & l'année de ce prodige, & ayant combiné tout cela avec ce que *Paul* lui en apprit dans la suite, il se rendit à la vérité ainsi que son ami. Voilà ce qui a fait-croire que les ténèbres arrivées à la mort de JESUS-CHRIST avaient été causées par une éclipse surnaturelle, & ce qui a donné tant de cours à ce sentiment, que *Maldonat* dit que c'est celui de presque tous les Catholiques. Comment en effet résister à l'autorité d'un témoin oculaire, éclairé, & désintéressé, puisqu'alors on suppose que *Denis* était encore païen?

Comme ces prétendues lettres de *Denis* ne furent forgées que vers le cinquième ou sixième siècle,

(*) *Voyez* l'art. DENIS, tom. III. p. 381.

Eusèbe de Césarée s'était contenté d'alléguer le témoignage de *Phlégon*, affranchi de l'empereur *Adrien*. Cet auteur était aussi païen, & avait écrit l'Histoire des olympiades en seize livres, depuis leur origine jusqu'à l'an 140 de l'ère vulgaire. On lui fait-dire, qu'en la quatrième année de la deux-cent-deuxième olympiade il y eut la plus grande éclipse de soleil qu'on eût jamais vue; le jour fut changé en nuit à la sixième heure; on voyait les étoiles; & un tremblement-de-terre renversa plusieurs édifices de la ville de Nicée en Bithynie. *Eusèbe* ajoute, que les mêmes évènemens sont rapportés dans les monumens anciens des Grecs, comme étant arrivés la dix-huitième année de *Tibère*. On croit qu'*Eusèbe* veut parler de *Thallus*, historien grec déjà cité par *Justin*, *Tertullien*, & *Jules* africain; mais l'ouvrage de *Thallus*, ni celui de *Phlégon*, n'étant point parvenus jusqu'à nous, l'on ne peut juger de l'exactitude des deux citations que par le raisonnement.

Il est vrai que le *Chronicon paschale* des Grecs, ainsi que *St Jérôme*, *Anastase*, l'auteur de l'*Historia miscella*, & *Freculphe* de Luxem parmi les Latins, se réunissent tous à représenter le fragment de *Phlégon* de la même manière, & s'accordent à y lire le même nombre qu'*Eusèbe*. Mais on sait que ces cinq témoins, allégués comme uniformes dans leur déposition, ont traduit ou copié le passage, non de *Phlégon* lui-même, mais d'*Eusèbe* qui l'a cité le premier, & *Jean Philoponus* qui avait lu *Phlégon*, bien loin d'être d'accord avec *Eusèbe*, en diffère de deux ans. On pourrait aussi nommer *Maxime* & *Malela*,

comme ayant vécu dans le tems que l'ouvrage de *Phlégon* subsistait encore, & alors voici le résultat. Cinq des auteurs cités sont des copistes ou des traducteurs d'*Eusèbe*. *Philoponus*, là où il déclare qu'il rapporte les propres termes de *Phlégon*, lit d'une seconde façon, *Maxime* d'une troisième, & *Madela* d'une quatrième; en sorte qu'il s'en faut de beaucoup qu'ils rapportent le passage de la même manière.

On a d'ailleurs une preuve non-équivoque de l'infidélité d'*Eusèbe* en fait de citations. Il assure que les Romains avaient dressé à *Simon*, que nous appelons le *magicien*, une statue avec cette inscription : *Simoni Deo sancto*; A *Simon* Dieu saint. *Théodoret*, *St Augustin*, *St Cyrille* de Jérusalem, *Clément* d'Alexandrie, *Tertullien* & *St Justin*, sont tous-six parfaitement d'accord là-dessus avec *Eusèbe*; *St Justin*, qui dit avoir vu cette statue, nous apprend qu'elle était placée entre les deux ponts du Tibre, c'est-à-dire dans l'île formée par ce fleuve. Cependant cette inscription, qui fut déterrée à Rome l'an 1574, dans l'endroit même indiqué par *Justin*, porte : *Semoni Sanco Deo Fidio*; Au Dieu *Semo Sancus Fidius*. Nous lisons dans *Ovide* que les anciens Sabins avaient bâti un temple sur le mont Quirinal à cette divinité qu'ils nommaient indifféremment *Semo*, *Sancus*, *Sanctus* ou *Fidius*, & l'on trouve dans *Gruter* deux inscriptions pareilles, dont l'une était sur le mont Quirinal, & l'autre se voit encore à Rieti, pays des anciens Sabins.

Enfin les calculs de MM. *Hodgson*, *Halley*, *Whis-*

ſon, *Gale Morris*, ont démontré que *Phlégon* & *Thallus* avaient parlé d'une éclipſe naturelle, arrivée le 24 Novembre, la première année de la deux, cent-deuxième olympiade, & non dans la quatrième année, comme le prétend *Eusèbe*. Sa grandeur pour Nicée en Bithynie ne fut, ſelon M. *Wiſton*, que d'environ neuf à dix doigts, c'eſt-à-dire deux tiers & demi du diſque du ſoleil; ſon commencement à huit heures un quart, & ſa fin à dix heures quinze minutes. Et entre le Caire en Egypte & Jéruſalem, ſuivant M. *Gale Morris*, le ſoleil fut totalement obſcurci pendant près de deux minutes. A Jéruſalem, le milieu de l'éclipſe arriva vers une heure un quart après-midi.

On ne s'en eſt pas tenu à ces prétendus témoignages de *Denis*, de *Phlégon*, & de *Thallus*; on a allégué dans ces derniers tems l'hiſtoire de la Chine, touchant une grande éclipſe de ſoleil, que l'on prétend être arrivée contre l'ordre de la nature l'an 32 de JESUS-CHRIST. Le premier ouvrage où il en eſt fait mention eſt une Hiſtoire de la Chine, publiée à Paris en 1672, par le jéſuite *Greſlon*. On trouve dans l'extrait qu'en donna le Journal des ſavans, du 2 Février de la même année, ces paroles ſingulières :

« Les Annales de la Chine remarquent qu'au mois d'A-
» vril de l'an 32 de JESUS-CHRIST, il y eut une grande
» éclipſe de ſoleil qui n'était pas ſelon l'ordre de la na-
» ture. Si cela était, ajoute-t-on, cette éclipſe pourrait
» bien être celle qui ſe fit au tems de la paſſion de JE-
» SUS-CHRIST, lequel mourut au mois d'Avril, ſelon
» quelques auteurs. *C'eſt pourquoi* les miſſionnaires de la

» Chine prient les astronomes de l'Europe d'examiner s'il » n'y eut point d'éclipse en ce mois & en cette année, » & si naturellement il pouvait y en avoir ; parce que, » cette circonstance étant bien vérifiée, on en pourrait ti- » rer de grands avantages pour la conversion des Chinois. »

Pourquoi prier les mathématiciens de l'Europe de faire ce calcul, comme si les jésuites *Adam Shâl*, & *Verbiest*, qui avaient réformé le calendrier de la Chine, & calculé les éclipses, les équinoxes, & les solstices, n'avaient pas été en état de le faire eux-mêmes? D'ailleurs l'éclipse dont parle *Gresion*, étant arrivée contre le cours de la nature, comment la calculer? Bien plus, de l'aveu du jésuite *Couplet*, les Chinois ont inséré dans leurs fastes un grand nombre de fausses éclipses; & le chinois *Yam-Quemsiam*, dans sa Réponse à l'apologie pour la religion chrétienne, publiée par les Jésuites à la Chine, dit positivement que cette prétendue éclipse n'est marquée dans aucune Histoire chinoise.

Que penser après cela du jésuite *Tachard*, qui, dans l'épître dédicatoire de son premier *Voyage de Siam*, dit que la Sagesse suprême fit-connaître autrefois aux rois & aux peuples d'Orient JESUS-CHRIST naissant & mourant, par une nouvelle étoile, & par une éclipse extraordinaire? Ignorait-il ce mot de *St Jérôme*, sur un sujet à-peu-près semblable: (*a*) « Cette opinion qui est assez propre à flater les oreilles » du peuple, n'en est pas plus véritable pour cela? »

Mais ce qui aurait dû épargner toutes ces discussions, c'est que *Tertullien*, dont nous avons dé-

(*a*) Sur *Saint Matth.* chap. 27.

jà parlé, dit que (*b*) le jour manqua tout-d'un coup pendant que le ſoleil était au milieu de ſa carrière; que les païens crurent que c'était une éclipſe, ne ſachant pas que cela avait été prédit par *Amos* en ces termes: (*c*) « Le ſoleil ſe couchera à midi, & la lumière ſe cachera ſur la terre au milieu du jour. » Ceux, ajoute *Tertullien*, qui ont recherché la cauſe de cet évènement, & qui ne l'ont pu découvrir, l'ont nié; mais le fait eſt certain, & vous le trouverez marqué dans vos archives.

Origène (*d*) au contraire dit qu'il n'eſt pas étonnant que les auteurs étrangers n'aient rien dit des ténèbres dont parlent les Evangéliſtes, puiſqu'elles ne parurent qu'aux environs de Jéruſalem; la Judée, ſelon lui, étant déſignée ſous le nom de toute la terre en plus d'un endroit de l'Ecriture. Il avoue d'ailleurs que le paſſage de l'Evangile de *St Luc* (*e*) où l'on liſait de ſon tems que toute la terre fut couverte de ténèbres à cauſe de l'éclipſe du ſoleil, avait été ainſi falſifié par quelque chrétien ignorant, qui avait cru donner par-là du jour au texte de l'évangéliſte, ou par quelque ennemi mal-intentionné, qui avait voulu faire-naître un prétexte de calomnier l'Egliſe, comme ſi les Evangéliſtes avaient marqué une éclipſe dans un tems où il était notoire qu'elle ne pouvait arriver. Il eſt vrai, ajoute-t-il, que *Phlégon* dit qu'il y en eut une ſous *Tibère*; mais comme il ne dit pas

(*b*) Apologétique, chap. 21. (*c*) Chap. 8 v. 9.
(*d*) Sur *Saint Matth.* chap. 27.
(*e*) Chap. 23, v. 45.

qu'elle soit arrivée dans la pleine lune, il n'y a rien en cela de merveilleux.

Ces ténèbres, continue *Origène*, étaient de la nature de celles qui couvrirent l'Egypte au tems de *Moïse*, lesquelles ne se firent point sentir dans le canton ou demeuraient les Israélites. Celles d'Egypte durèrent trois jours, & celles de Jérusalem ne durèrent que trois heures; & les premières étaient la figure des secondes: & de même que *Moïse*, pour les attirer sur l'Egypte, éleva les mains au ciel & invoqua le Seigneur, ainsi JESUS-CHRIST, pour couvrir de ténèbres Jérusalem, étendit ses mains sur la croix contre un peuple ingrat qui avait crié: Crucifiez-le! crucifiez-le!

C'est bien ici le cas de s'écrier aussi comme *Plutarque*: Les ténèbres de la superstition sont plus dangereuses que celles des éclipses.

ECONOMIE.

CE mot ne signifie, dans l'acception ordinaire, que la manière d'administrer son bien; elle est commune à un père-de-famille & à un surintendant des finances d'un royaume. Les différentes sortes de gouvernement, les tracasseries de famille & de cour, les guerres injustes & mal conduites, l'épée de *Thémis* mise dans les mains des bourreaux pour faire périr l'innocent, les discordes intestines, sont des objets étrangers à l'économie.

Il ne s'agit pas ici des déclamations de ces po-

titiques qui gouvernent un Etat du fond de leur cabinet par des brochures.

Economie domeſtique.

La première économie, celle par qui ſubſiſtent toutes les autres, eſt celle de la campagne. C'eſt elle qui fournit les trois ſeules choſes dont les hommes ont un vrai beſoin, le vivre, le vêtir & le couvert; il n'y en a pas une quatrième, à moins que ce ne ſoit le chauffage dans les pays froids. Toutes les trois, bien-entendues, donnent la ſanté, ſans laquelle il n'y a rien.

On appelle quelquefois le ſéjour de la campagne la *vie patriarchale*; mais dans nos climats cette vie patriarchale ſerait impraticable & nous ferait mourir de froid, de faim & de misère.

Abraham va de la Chaldée au pays de Sichem; de-là il faut qu'il faſſe un long voyage par des déſerts arides juſqu'à Memphis pour aller acheter du blé.

J'écarte toujours reſpectueuſement, comme je le dois, tout ce qui eſt divin dans l'hiſtoire d'*Abraham* & de ſes enfans; je ne conſidère ici que ſon économie rurale.

Je ne lui vois pas une ſeule maiſon: il quitte la plus fertile contrée de l'univers, & des villes où il y avait des maiſons commodes, pour aller errer dans des pays dont il ne pouvait entendre la langue.

Il va de Sodôme dans le déſert de Gérar ſans avoir le moindre établiſſement. Lorſqu'il renvoie

Agar & l'enfant qu'il a eu d'elle, c'eſt encore dans un déſert; & il ne leur donne pour tout viatique qu'un morceau de pain & une cruche d'eau. Lorſqu'il va ſacrifier ſon fils au Seigneur, c'eſt encore dans un déſert; il va couper le bois lui-même pour brûler la victime, & le charge ſur le dos de ſon fils qu'il doit immoler.

Sa femme meurt dans un lieu nommé *Arbé* ou *Hébron*; il n'a pas ſeulement ſix pieds de terre à lui pour l'enſévelir: il eſt obligé d'acheter une caverne pour y mettre ſa femme. C'eſt le ſeul morceau de terre qu'il ait jamais poſſédé.

Cependant il eut beaucoup d'enfans; car, ſans compter *Iſaac* & ſa poſtérité, il eut de ſon autre femme *Cethura*, à l'âge de cent quarante ans, ſelon le calcul ordinaire, cinq enfans mâles qui s'en allèrent vers l'Arabie.

Il n'eſt point dit qu'*Iſaac* eût un ſeul quartier de terre dans le pays où mourut ſon père; au contraire, il s'en va dans le déſert de Gérar avec ſa femme *Rebecca*, chez ce même *Abimelech*, roi de Gérar, qui avait été amoureux de ſa mère.

Ce roi du déſert devient auſſi amoureux de ſa femme *Rebecca*, que ſon mari fait-paſſer pour ſa ſœur, comme *Abraham* avait donné ſa femme *Sara* pour ſa ſœur à ce même roi *Abimelech*, quarante ans auparavant. Il eſt un peu étonnant que dans cette famille on faſſe toujours paſſer ſa femme pour ſa ſœur, afin d'y gagner quelque choſe; mais puiſque ces faits ſont conſacrés, c'eſt à nous de garder un ſilence reſpectueux.

L'Ecriture dit qu'il s'enrichiſſait dans cette terre horrible, devenue fertile pour lui, & qu'il devint extrêmement puiſſant. Mais il eſt dit auſſi qu'il n'avait pas de l'eau à boire, qu'il eut une grande querelle avec les paſteurs du roitelet de Gérar pour un puits ; & on ne voit point qu'il eût une maiſon en propre.

Ses enfans, *Eſaü* & *Jacob*, n'ont pas plus d'établiſſement que leur père. *Jacob* eſt obligé d'aller chercher à vivre dans la Méſopotamie, dont *Abraham* était ſorti : il ſert ſept années pour avoir une des filles de *Laban*, & ſept autres années pour obtenir la ſeconde fille. Il s'enfuit avec *Rachel* & les troupeaux de ſon beau-père, qui court après lui. Ce n'eſt pas là une fortune bien aſſurée.

Eſaü eſt repréſenté auſſi errant que *Jacob*. Aucun des douze patriarches, enfans de *Jacob*, n'a de demeure fixe, ni un champ dont il ſoit propriétaire. Ils ne repoſent que ſous des tentes, comme les Arabes Bedouins.

Il eſt clair que cette vie patriarchale ne convient nullement à la température de notre air. Il faut à un bon cultivateur tel que les *Pignoux* d'Auvergne, une maiſon ſaine tournée à l'Orient, de vaſtes granges, de non-moins vaſtes écuries, des étables proprement tenues ; & le tout peut aller à cinquante mille francs au moins de notre monnaie d'aujourd'hui. Il doit ſemer tous les ans cent arpens en bled, en mettre autant en bons pâturages, poſſéder quelques arpens de vigne, & environ cinquante arpens pour les menus grains &

les légumes ; une trentaine d'arpens de bois, une plantation de mûriers, des vers à soie, des ruches. Avec tous ces avantages, bien économisés, il entretiendra une nombreuse famille dans l'abondance de tout. Sa terre s'améliorera de jour en jour ; il supportera sans rien craindre les dérangemens des saisons & le fardeau des impôts ; parce qu'une bonne année répare les dommages de deux mauvaises. Il jouira, dans son domaine, d'une souveraineté réelle qui ne sera soumise qu'aux lois. C'est l'état le plus naturel de l'homme, le plus tranquille, le plus heureux, & malheureusement le plus rare.

Le fils de ce véritable patriarche, se voyant riche, se dégoûte bientôt de payer la taxe humiliante de la taille : il a malheureusement appris quelque latin ; il court à la ville, achète une charge qui l'exempte de cette taxe, & qui donnera la noblesse à son fils au bout de vingt ans. Il vend son domaine pour payer sa vanité. Une fille élevée dans le luxe l'épouse, le déshonore & le ruine ; il meurt dans la mendicité, & son fils porte la livrée dans Paris.

Telle est la différence entre l'économie de la campagne & les illusions des villes.

L'économie à la ville est toute différente. Vivez-vous dans votre terre ? vous n'achetez presque rien, le sol vous produit tout ; vous pouvez nourrir soixante personnes sans presque vous en appercevoir. Portez à la ville le même revenu, vous achetez tout chèrement, & vous pouvez nourrir à peine cinq ou six domestiques. Un père-de-famille qui

vit dans sa terre avec douze mille livres de rente, aura besoin d'une grande attention pour vivre à Paris dans la même abondance avec quarante mille. Cette proportion a toujours subsisté entre l'économie rurale & celle de la capitale. Il en faut toujours revenir à la singulière lettre de Mad^e de *Maintenon* à sa belle-sœur Madame d'*Aubigné*, dont on a tant parlé; on ne peut trop la remettre sous les yeux.

. . . . . .

» Vous croirez bien que je connais Paris mieux que » vous; dans ce même esprit, voici, ma chère sœur, » un projet de dépense, tel que je l'exécuterais si j'étais » hors de la cour. Vous êtes douze personnes, monsieur » & madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, » un valet-de-chambre.

» Quinze livres de viande à cinq » sols la livre.	3 liv. 15 sous.
» Deux pièces de rôti . . .	2 10
» Du pain	1 10
» Le vin	2 10
» Le bois	2
» Le fruit	1 10
» La bougie	10
» La chandelle	8
	14 liv. 13 s.

» Je compte quatre sous en vin pour vos quatre la- » quais & vos deux cochers : c'est ce que Madame de » *Montespan* donne aux siens. Si vous aviez du vin en » cave, il ne vous en coûterait pas trois sous : j'en mets » six pour votre valet-de-chambre, & vingt pour vous » deux qui n'en buvez pas pour trois.

» Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en

» faille qu'une demi-livre. Je mets dix sous en bougie ; » il y en a six à la livre qui coûte une liv. dix sous, & » qui dure trois jours.

» Je mets deux livres pour le bois ; cependant vous » n'en brûlerez que trois mois de l'année, & il ne faut » que deux feux.

» Je mets une liv. dix sous pour le fruit ; le sucre ne » coûte que onze sous la livre, & il n'en faut qu'un quar- » teron pour une compote.

» Je mets deux pièces de rôti : on en épargne une, » quand monsieur ou madame dîne ou soupe en ville ; » mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie pour le po- » tage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez fort » bien, sans passer quinze livres, avoir une entrée, tan- » tôt de saucisses, tantôt de langues de mouton, ou de » fraise de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éter- » nelle, & la compote que vous aimez tant. (*a*)

» Cela posé, & ce que j'apprends à la cour, ma chè- » re enfant, votre dépense ne doit pas passer cent liv. » par semaine : c'est quatre cents livres par mois. Po- » sons cinq cents, afin que les bagatelles que j'oublie ne » se plaignent pas que je leur fais injustice. Cinq cents » liv. par mois font,

» Pour votre dépense de bouche . . .	6000 l.
» Pour vos habits	1000
» Pour loyer de maison	1000
» Pour gages & habits des gens . . .	1000
» Pour les habits, l'opéra & les magni- » ficences (*b*) de monsieur	3000
» Tout cela n'est-il pas honnête ? &c.	12000 l.

(*a*) Dans ce tems-là, & c'était le plus brillant de *Louis XIV*, on ne servait d'entremets que dans les grands repas d'appareil.

(*b*) Madame de *Maintenon* compte deux cochers, & oublie quatre chevaux, qui dans ce tems-là devaient, avec l'entretien des voitures, coûter environ deux mille francs par année.

Le marc de l'argent valait alors à-peu-près la moitié du numéraire d'aujourd'hui; tout le néceſſaire abſolu était de la moitié moins cher : & le luxe ordinaire qui eſt devenu néceſſaire, & qui n'eſt plus luxe, coûtait trois à quatre fois moins que de nos jours. Ainſi le comte d'*Aubigné* aurait pu, pour ſes douze mille livres de rente, qu'il mangeait à Paris aſſez obſcurément, vivre en prince dans ſa terre.

Il y a dans Paris trois ou quatre cents familles municipales qui occupent la magiſtrature depuis un ſiècle, & dont le bien eſt en rentes ſur l'hôtel de ville. Je ſuppoſe qu'elles euſſent chacune vingt mille livres de rente, ces vingt mille livres feſaient juſte le double de ce qu'elles font aujourd'hui; ainſi elles n'ont réellement que la moitié de leur ancien revenu. De cette moitié on retrancha une moitié dans le tems inconcevable du ſyſtême de *Laſs*. Ces familles ne jouiſſent donc réellement que du quart du revenu qu'elles poſſédaient à l'avènement de *Louis XIV* au trône; & le luxe étant augmenté des trois quarts, reſte à-peu-près rien pour elles; à moins qu'elles n'aient réparé leur ruine par de riches mariages, ou par des ſucceſſions, ou par une induſtrie ſecrète : & c'eſt ce qu'elles ont fait.

En tout pays, tout ſimple rentier qui n'augmente pas ſon bien dans une capitale, le perd à la longue. Les terriens ſe ſoutiennent, parce que l'argent augmentant numériquement, le revenu de leurs terres augmente en proportion; mais ils ſont expoſés à un autre malheur; & ce malheur eſt dans eux-mêmes.

Leur luxe & leur inattention, moins dangereuſe encore, les conduiſent à la ruine. Ils vendent leurs terres à des financiers qui entaſſent, & dont les enfans diſſipent tout à leur tour. C'eſt une circulation perpétuelle d'élévation & de décadence; le tout faute d'une économie raiſonnable, qui conſiſte uniquement à ne pas dépenſer plus qu'on ne reçoit.

De l'Economie publique.

L'ÉCONOMIE d'un Etat n'eſt préciſément que celle d'une grande famille. C'eſt ce qui porta le duc de *Sulli* à donner le nom d'*Economies* à ſes Mémoires. Toutes les autres branches d'un gouvernement ſont plutôt des obſtacles que des ſecours à l'adminiſtration des deniers publics. Des traités qu'il faut quelquefois conclure à prix d'or, des guerres malheureuſes, ruinent un Etat pour long-tems; les heureuſes même l'épuiſent. Le commerce intercepté & mal-entendu l'appauvrit encore; les impôts exceſſifs comblent la misère.

Qu'eſt-ce qu'un Etat riche & bien économiſé? c'eſt celui où tout homme qui travaille eſt ſûr d'une fortune convenable à ſa condition, à commencer par le roi, & finir par le manœuvre.

Prenons pour exemple l'Etat où le gouvernement des finances eſt le plus compliqué; l'Angleterre. Le roi eſt preſque sûr d'avoir toujours un million ſterling par an à dépenſer pour ſa maiſon, ſa table, ſes ambaſſadeurs & ſes plaiſirs. Ce million revient tout entier au peuple par la conſommation; car ſi

les ambaſſadeurs dépenſent leurs appointemens ailleurs, les miniſtres étrangers conſument leur argent à Londres. Tout poſſeſſeur de terres eſt certain de jouir de ſon revenu, aux taxes près impoſées par ſes repréſentans en parlement, c'eſt-à-dire, par lui-même.

Le commerçant joue un jeu de hazard & d'induſtrie contre preſque tout l'univers; & il eſt longtems incertain s'il mariera ſa fille à un pair du royaume, ou s'il mourra à l'hôpital.

Ceux qui ſans être négocians placent leur fortune précaire dans les grandes compagnies de commerce, reſſemblent parfaitement aux oiſifs de la France, qui achètent des effets royaux, & dont le ſort dépend de la bonne ou mauvaiſe fortune du gouvernement.

Ceux dont l'unique profeſſion eſt de vendre & d'acheter des billets publics ſur les nouvelles heureuſes ou malheureuſes qu'on débite, & de trafiquer la crainte & l'eſpérance, ſont en ſous-ordre dans le même cas que les actionnaires; & tous ſont des joueurs, hors le cultivateur qui fournit de quoi jouer.

Une guerre ſurvient; il faut que le gouvernement emprunte de l'argent comptant, car on ne paye pas des flottes & des armées avec des promeſſes. La chambre des communes imagine une taxe ſur la bière, ſur le charbon, ſur les cheminées, ſur les fenêtres, ſur les acres de blé & de pâturages, ſur l'importation, &c.

On calcule ce que cet impôt pourra produire

à-peu-près ; toute la nation en eſt inſtruite ; un acte du parlement dit aux citoyens : Ceux qui voudront prêter à la patrie recevront quatre pour cent de leur argent pendant dix ans ; au bout deſquels ils ſeront rembourſés.

Ce même gouvernement fait un fonds d'amortiſſement du ſurplus de ce que produiſent les taxes. Ce fonds doit ſervir à rembourſer les créanciers. Le tems du rembourſement venu, on leur dit : Voulez-vous votre fonds, ou voulez-vous le laiſſer à trois pour cent ? Les créanciers qui croient leur dette aſſurée, laiſſent pour la plupart leur argent entre les mains du gouvernement.

Nouvelle guerre, nouveaux emprunts, nouvelles dettes ; le fonds d'amortiſſement eſt vide, on ne rembourſe rien.

Enfin, ce monceau de papier repréſentatif d'un argent qui n'exiſte pas, a été porté juſqu'à cent trente millions de livres ſterling, qui font cent vingt-ſept millions de guinées, en l'an 1770 de notre ère vulgaire.

Diſons en paſſant que la France eſt à-peu-près dans ce cas ; elle doit de fonds environ cent vingt-ſept millions de louis d'or : or ces deux ſommes montant à deux cents cinquante-quatre millions de louis d'or, n'exiſtent pas dans l'Europe. Comment payer ? Examinons d'abord l'Angleterre.

Si chacun redemande ſon fonds, la choſe eſt viſiblement impoſſible, à moins de la pierre philoſophale, ou de quelque multiplication pareille. Que faire ? Une partie de la nation a prêté à toute la na-

tion. L'Angleterre doit à l'Angleterre cent trente millions ſterling, à trois pour cent d'intérêt; elle paye donc, de ce ſeul article très-modique, trois millions neuf cents mille livres ſterling d'or chaque année. (c) Les impôts ſont d'environ ſept millions ; reſte, pour ſatisfaire aux charges de l'Etat, trois millions & cent mille livres ſterling, ſur quoi l'on peut en économiſant éteindre peu-à-peu une partie des dettes publiques.

La banque de l'Etat, en produiſant des avantages immenſes aux directeurs, eſt utile à la nation, parce qu'elle augmente le crédit, que ſes opérations ſont connues, & qu'elle ne pourrait faire plus de billets, qu'il n'en faut ſans perdre ce crédit & ſans ſe ruiner elle-même. C'eſt-là le grand avantage d'un pays commerçant, où tout ſe fait en vertu d'une loi poſitive, où nulle opération n'eſt cachée, où la confiance eſt établie ſur des calculs faits par les repréſentans de l'Etat, examinés par tous les citoyens. L'Angleterre, quoi qu'on diſe, voit donc ſon opulence aſſurée, tant qu'elle aura des terres fertiles, des troupeaux abondans, & un commerce avantageux. (1)

(c) Ceci était écrit en 1770.

(1) La dette immenſe de l'Angleterre & de la France prépare à ces deux Nations, non une ruine totale ou une décadence durable, mais de longs malheurs & peut-être de grands bouleverſemens. Cependant en ſuppoſant ces dettes égales, (& celle de l'Angleterre eſt encore plus forte) la France aurait encore de grands avantages. 1°. Quoique la ſupériorité de ſa richeſſe réelle ne ſoit point proportionnelle à celle de l'étendue de ſon territoire & du nombre de ſes habitans, cette ſupériorité eſt très-grande. 2°. L'agriculture, l'induſtrie & le commerce n'y étant pas auſſi près qu'en Angleterre du degré de

Si les autres pays parviennent à n'avoir pas besoin de ses blés & à tourner contre elle la balance du commerce, il peut arriver alors un très-grand bouleversement dans les fortunes des particuliers; mais la terre reste, l'industrie reste; & l'Angleterre, alors moins riche en argent, l'est toujours en valeurs renaissantes que le sol produit: elle revient au même état où elle était au seizième siècle.

Il en est absolument de tout un royaume comme d'une terre d'un particulier; si le fonds de la terre est bon, elle ne sera jamais ruinée: la famille qui la faisait-valoir peut être réduite à l'aumône; mais le sol prospérera sous une autre famille.

Il y a d'autres royaumes qui ne seront jamais riches, quelque effort qu'ils fassent: ce sont ceux

perfection & d'activité qu'on peut atteindre, leurs progrès peuvent procurer de plus grandes ressources. La suppression des corvées, celles des jurandes pour les métiers, comme pour le commerce, la liberté du commerce des blés, des vins, des bestiaux, en un mot les lois faites en 1776, & celles qu'on préparait alors, auraient changé en peu d'années la face de la France. 3°. La dette foncière en France était en très-grande partie à cinq pour cent & au-delà; tout Ministre éclairé & vertueux que l'on croira établi dans sa place, trouvant à emprunter à quatre pour cent, lorsqu'il n'empruntera que pour rembourser, pourra diminuer l'intérêt de cette partie de la dette d'un cinquième & au-delà, & former de cela seul un fonds d'amortissement. 4°. La vente des Domaines, & celle des biens du Clergé qui appartiennent à l'Etat, est une ressource immense qui manque encore à l'Angleterre. La publicité des opérations peut aussi avoir lieu en France; & si la confiance doit être plus grande en Angleterre, parce que les membres du Parlement sont eux-mêmes intéressés à ce que la nation soit fidelle à ses engagemens, d'un autre côté, ces mêmes membres du Parlement ont beaucoup plus d'intérêts à ce que les Finances soient mal administrées, que n'en peuvent avoir les Ministres du Roi de France.

qui, situés sous un ciel rigoureux, ne peuvent avoir tout au plus que l'exact nécessaire. Les citoyens n'y peuvent jouir des commodités de la vie, qu'en les fesant-venir de l'étranger à un prix qui est excessif pour eux. Donnez à la Sibérie & au Kamshatka réunis, qui font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un *Cyrus* pour souverain, un *Solon* pour législateur, un duc de *Sully*, un *Colbert* pour surintendant des finances, un duc de *Choiseul* pour ministre de la guerre & de la paix, un *Anson* pour amiral, ils y mourront de faim avec tout leur génie.

Au contraire, faites-gouverner la France par un fou sérieux tel que *Law*, par un fou plaisant tel que le cardinal *Dubois*, par des ministres tels que nous en avons vu quelquefois, on pourra dire d'eux ce qu'un sénateur de Venise disait de ses confrères au roi *Louis XII*, à ce que prétendent les raconteurs d'anecdotes. *Louis XII* en colère menaçait de ruiner la république: Je vous en défie, dit le sénateur, la chose me paraît impossible; il y a vingt ans que mes confrères font tous les efforts imaginables pour la détruire, & ils n'en ont pu venir à bout.

Il n'y eut jamais rien de plus extravagant sans doute que de créer une compagnie imaginaire du Mississipi qui devait rendre au moins cent pour un à tout intéressé; de tripler tout-d'un-coup la valeur numéraire des espèces, de rembourser en papier chimérique les dettes & les charges de l'Etat, & de finir enfin par la défense aussi folle que tyrannique

à tout citoyen de garder chez soi plus de cinq cents francs en or ou en argent. Ce comble d'extravagance étant inoui, le bouleversement général fut aussi grand qu'il devait l'être : chacun criait que c'en était fait de la France pour jamais. Au bout de dix ans il n'y paraissait pas.

Un bon pays se rétablit toujours par lui-même, pour peu qu'il soit tolerablement régi : un mauvais ne peut s'enrichir que par une industrie extrême & heureuse.

La proportion sera toujours la même entre l'Espagne, la France, l'Angleterre proprement dite, & la Suède. (2) On compte communément vingt millions d'habitans en France, c'est peut-être trop. *Ustaris* n'en admet que sept en Espagne. *Nicols* en donne huit à l'Angleterre, on n'en attribue pas cinq à la Suède. L'Espagnol (l'un portant l'autre) a la valeur de quatre-vingts de nos livres à dépenser par an. Le Français, meilleur cultivateur, a cent vingt livres; l'Anglais cent quatre-vingts, le Suédois cinquante. Si nous voulions parler du Hollandais, nous trouverions qu'il n'a que ce qu'il gagne, parce que ce n'est pas son territoire qui le nourrit & qui l'habille. La Hollande est une foire continuelle où personne n'est riche que de sa propre industrie, ou de celle de son père.

Quelle énorme disproportion entre les fortunes!

(2) C'est-à-dire, si la législation ou l'administration ne changent point. Car la France, moins peuplée à proportion que l'Angleterre, peut acquérir une population égale; l'Espagne, la Suède peuvent en très-peu de tems doubler leur population.

Un Anglais qui a ſept mille guinées de revenu, abſorbe la ſubſiſtance de mille perſonnes. Ce calcul effraie au premier coup-d'œil ; mais au bout de l'année il a réparti ſes ſept mille guinées dans l'Etat, & chacun a eu à-peu-près ſon contingent.

En général l'homme coûte très-peu à la nature. Dans l'Inde, où les raïas & les nababs entaſſent tant de tréſors, le commun peuple vit pour deux ſous par jour tout au plus.

Ceux des Américains qui ne ſont ſous aucune domination, n'ayant que leurs bras, ne dépenſent rien ; la moitié de l'Afrique a toujours vécu de même ; & nous ne ſommes ſupérieurs à tous ces hommes-là que d'environ quarante écus par an. Mais ces quarante écus ſont une prodigieuſe différence ; c'eſt elle qui couvre la terre de belles villes, & la mer de vaiſſeaux.

C'eſt avec nos quarante écus que *Louis XIV* eut deux cents vaiſſeaux, & bâtit Verſailles. Et tant que chaque individu, l'un portant l'autre, pourra être cenſé jouir de quarante écus de rente, l'Etat pourra être floriſſant.

Il eſt évident que, plus il y a d'hommes & de richeſſes dans un Etat, plus on y voit d'abus. Les frottemens ſont ſi conſidérables dans les grandes machines, qu'elles ſont preſque toujours détraquées. Ces dérangemens ſont une telle impreſſion ſur les eſprits, qu'en Angleterre, où il eſt permis à tout citoyen de dire ce qu'il penſe, il ſe trouve tous les mois quelque calculateur qui avertit charitablement ſes compatriotes que tout eſt perdu, & que

la nation eſt ruinée ſans reſſource. La permiſſion de penſer étant moins grande en France, on s'y plaint en contrebande; on imprime furtivement, mais fort ſouvent, que jamais ſous les enfans de *Clotaire*, ni du tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de la bataille de Pavie, des guerres civiles, & de la Saint-Barthélemi, le peuple ne fut ſi miſérable qu'aujourd'hui.

Si on répond à ces lamentations par une lettre-de-cachet qui ne paſſe pas pour une raiſon bien légitime, mais qui eſt très-péremptoire, le plaignant s'enfuit en criant aux alguazils qu'ils n'en ont pas pour ſix ſemaines; & que, Dieu-merci, ils mourront de faim avant ce tems-là comme les autres.

Bois-Guillebert, qui attribua ſi impudemment ſon inſenſée *Dixme royale* au maréchal de *Vauban*, prétendait, dans ſon *Détail de la France*, que le grand miniſtre *Colbert* avait déjà appauvri l'Etat de quinze cents millions, en attendant pis.

Un calculateur de notre tems, qui paraît avoir les meilleures intentions du monde, quoiqu'il veuille abſolument qu'on s'enivre après la meſſe, prétend que les valeurs renaiſſantes de la France, qui forment le revenu de la nation, ne ſe montent qu'à environ quatre cents millions; en quoi il paraît qu'il ne ſe trompe que d'environ ſeize cents millions de livres à vingt ſous la pièce, le marc d'argent monnayé étant à quarante-neuf livres dix. Et il aſſure que l'impôt, pour payer les charges de l'État, ne peut être que de ſoixante-&-quinze millions, dans le tems qu'il l'eſt de trois cents, leſquels ne ſuffiſent

sent pas, à beaucoup près, pour acquitter les dettes annuelles.

Une seule erreur dans toutes ces spéculations, dont le nombre est très-considérable, ressemble aux erreurs commises dans les mesures astronomiques prises sur la terre. Deux lignes répondent à des espaces immenses dans le ciel.

C'est en France & en Angleterre que l'économie publique est le plus compliquée. On n'a pas d'idée d'une telle administration dans le reste du globe, depuis le mont Atlas jusqu'au Japon. Il n'y a guère que cent trente ans que commença cet art de rendre la moitié d'une nation débitrice de l'autre; de faire-passer, avec du papier, les fortunes de main en main; de rendre l'Etat créancier de l'Etat; de faire un chaos de ce qui devrait être soumis à une règle uniforme. Cette méthode s'est étendue en Allemagne & en Hollande. On a poussé ce rafinement à cet excès, jusqu'à établir un jeu entre le Souverain & les sujets; & ce jeu est appelé *loterie*. Votre enjeu est de l'argent comptant; si vous gagnez, vous obtenez des espèces ou des rentes; qui perd ne souffre pas un grand dommage. Le gouvernement prend d'ordinaire dix pour cent pour sa peine. On fait ces loteries les plus compliquées que l'on peut, pour étourdir & pour amorcer le public. Toutes ces méthodes ont été adoptées en Allemagne & en Hollande; presque tout Etat a été obéré tour-à-tour. Cela n'est pas trop sage; mais qui l'est? le petits qui n'ont pas le pouvoir de se ruiner.

ÉCONOMIE DE PAROLES.

Parler par économie.

C'EST une expreſſion conſacrée aux Pères de l'Egliſe, & même aux premiers inſtituteurs de notre ſainte religion; elle ſignifie *parler ſelon les tems & ſelon les lieux.*

Par-exemple, (*a*) *St Paul* étant chrétien, vient dans le temple des Juifs s'acquitter des rites judaïques, pour faire-voir qu'il ne s'écarte point de la loi moſaïque; il eſt reconnu au bout de ſept jours, & accuſé d'avoir profané le temple. Auſſi-tôt on le charge de coups, on le traîne en tumulte; le tribun de la cohorte, *tribunus cohortis* (*b*) arrive, & le fait-lier de deux chaînes. (*c*) Le lendemain ce tribun fait-aſſembler le ſanhédrin, & amène *Paul* devant ce tribunal; le grand-prêtre *Ananias* commence par lui faire-donner un ſoufflet, (*d*) & *Paul* l'appelle *muraille blanchie.* (*e*)

(*a*) Actes des Apôtres, chap. XXI.

(*b*) Il n'y avait pas, à la vérité, dans la milice romaine de Tribun de cohorte. C'eſt comme ſi on diſait parmi nous Colonel d'une compagnie. Les Centurions étaient à la tête des cohortes, & les Tribuns à la tête des légions. Il y avait trois Tribuns ſouvent dans une légion. Ils commandaient alors tour-à-tour, & étaient ſubordonnés les uns aux autres. L'auteur des Actes a probablement entendu que le Tribun fit-marcher une cohorte.

(*c*) Chap. XXII.

(*d*) Un ſoufflet chez les peuples Aſiatiques était une punition légale. Encore aujourd'hui à la Chine, & dans les pays au-delà du Gange, on condamne un homme à une douzaine de ſoufflets.

(*e*) Chap. XXIII.

« Il me donna un soufflet ; mais je lui dis bien son » fait. (*) »

(*f*) *Or Paul sachant qu'une partie des juges était composée de Saducéens, & l'autre de Pharisiens, il s'écria : Je suis pharisien & fils de pharisien, on ne veut me condamner qu'à cause de l'espérance & de la résurrection des morts. Paul ayant ainsi parlé, il s'éleva une dispute entre les Pharisiens & les Saducéens, & l'assemblée fut rompue : car les Saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni Ange, ni esprit ; & les Pharisiens confessent le contraire.*

Il est bien évident par le texte, que *Paul* n'était point pharisien, puisqu'il était chrétien, & qu'il n'avait point-du-tout été question dans cette affaire, ni de résurrection, ni d'espérance, ni d'Ange, ni d'esprit.

Le texte fait-voir que *St Paul* ne parlait ainsi que pour compromettre ensemble les Pharisiens & les Saducéens. C'était parler par *économie*, par prudence ; c'était un artifice pieux, qui n'eût pas été peut-être permis à tout-autre qu'à un Apôtre.

C'est ainsi que presque tous les Pères de l'Eglise ont parlé par *économie*. St *Jérôme* développe admirablement cette méthode dans sa lettre cinquante-quatrième à *Pammaque*. Pesez ses paroles.

Après avoir dit qu'il est des occasions où il faut présenter un pain & jetter une pierre, voici comme il continue :

« Lisez, je vous prie, *Démosthènes*, lisez *Cicéron* ; & si » les rhétoriciens vous déplaisent, parce que leur art est » de dire le vraisemblable plutôt que le vrai, lisez *Pla-* » *ton*, *Théophraste*, *Xénophon*, *Aristote*, & tous ceux qui,

(*) Pourceaugnac. (*f*) *Ibid.*

» ayant puisé dans la fontaine de *Socrate*, en ont tiré divers » ruisseaux. Y a-t-il chez eux quelque candeur, quelque » simplicité? quels termes chez eux n'ont pas deux sens? » & quels sens ne présentent-ils pas pour remporter la » victoire? *Origène*, *Méthodius*, *Eusèbe*, *Apollinaire*, ont » écrit des milliers de versets contre *Celse* & *Porphyre*. » Considérez avec quel artifice, avec quelle subtilité pro- » blématique ils combattent l'esprit du Diable; ils disent, » non ce qu'ils pensent, mais ce qui est nécessaire. *Non quod* » *sentiunt*, *sed quod necesse est dicunt*.

» Je ne parle point des auteurs latins, *Tertullien*, *Cyprien*, » *Minutius*, *Victorin*, *Lactance*, *Hilaire*; je ne veux point » les citer ici; je ne veux que me défendre; je me con- » tenterai de vous rapporter l'exemple de l'apôtre *St* » *Paul*, &c. »

St Augustin écrit souvent par *économie*. Il se proportionne tellement aux tems & aux lieux, que, dans une de ses épîtres, il avoue qu'il n'a expliqué la Trinité que *parce qu'il fallait bien dire quelque chose*.

Ce n'est pas assurément qu'il doutât de la sainte Trinité; mais il sentait combien ce mystère est ineffable, & il avait voulu contenter la curiosité du peuple.

Cette méthode fut toujours reçue en théologie. On emploie contre les Encratiques un argument qui donnerait gain de cause aux Carpocratiens: & quand on dispute ensuite contre les Carpocratiens, on change ses armes.

Tantôt on dit que JESUS n'est mort que pour *plusieurs*, quand on étale le grand nombre des réprouvés; tantôt on affirme qu'il est mort pour *tous*,

quand on veut manifeſter ſa bonté univerſelle. Là vous prenez le ſens propre pour le ſens figuré; ici vous prenez le ſens figuré pour le ſens propre, ſelon que la prudence l'exige.

Un tel uſage n'eſt pas admis en juſtice. On punirait un témoin qui dirait le pour & le contre dans une affaire capitale: mais il y a une différence infinie entre les vils intérêts humains qui exigent la plus grande clarté, & les intérêts divins qui ſont cachés dans un abyme impénétrable. Les mêmes juges, qui veulent à l'audience des preuves indubitables approchantes de la démonſtration, ſe contenteront au ſermon de preuves morales, & même de déclamations ſans preuves.

St Auguſtin parle par *économie* quand il dit: *Je croîs parce que cela eſt abſurde; je croîs parce que cela eſt impoſſible.* Ces paroles, qui ſeraient extravagantes dans toute affaire mondaine, ſont très-reſpectables en théologie. Elles ſignifient: Ce qui eſt abſurde & impoſſible aux yeux mortels, ne l'eſt point aux yeux de DIEU; or DIEU m'a révélé ces prétendues abſurdités, ces impoſſibilités apparentes: donc je dois les croire.

Un avocat ne ſerait pas reçu à parler ainſi au barreau. On enfermerait à l'hôpital des fous des témoins qui diraient: « Nous affirmons qu'un accuſé, étant au berceau à la Martinique, a tué un homme à Paris; & nous ſommes d'autant plus certains de cet homicide, qu'il eſt abſurde & impoſſible. » Mais la révélation, les miracles, la foi fondée ſur des

motifs de crédibilité, ſont un ordre de choſes tout-différent.

Le même *St Auguſtin* dit dans ſa lettre 153e : *Il eſt écrit* (*g*) *que le monde entier appartient aux fidèles ; & les infidèles n'ont pas une obole qu'ils poſſèdent légitimement.*

Si ſur ce principe deux dépoſitaires viennent m'aſſurer qu'ils ſont fidèles, & ſi en cette qualité ils me font banqueroute à moi miſérable mondain, il eſt certain qu'ils ſeront condamnés par le Châtelet & par le Parlement, malgré toute l'économie avec laquelle *St Auguſtin* a parlé.

St Irénée prétend (*h*) qu'il ne faut condamner ni l'inceſte des deux filles de *Loth* avec leur père, ni celui de *Thamar* avec ſon beau-père, par la raiſon que la ſainte Ecriture ne dit pas expreſſément que cette action ſoit criminelle. Cette économie n'empêchera pas que l'inceſte parmi nous ne ſoit puni par les lois. Il eſt vrai que ſi DIEU ordonnait expreſſément à des filles d'engendrer des enfans avec leur père, non-ſeulement elles ſeraient innocentes, mais elles deviendraient très-coupables en n'obéiſſant pas. C'eſt-là où eſt l'économie d'*Irénée* ; ſon but très-louable eſt de faire-reſpecter tout ce qui eſt dans les ſaintes Ecritures hébraïques : mais comme DIEU qui les a dictées n'a donné nul éloge aux filles de *Loth* & à la bru de *Juda*, il eſt permis de les condamner.

(*g*) Cela eſt écrit dans les Proverbes, chapitre XVII ; mais ce n'eſt que dans la traduction des Septante, à laquelle toute l'Egliſe s'en tenait alors.

(*h*) Liv. IV, chap. XXV.

Tous les premiers Chrétiens, sans exception, pensaient sur la guerre comme les Esséniens & les Thérapeutes, comme pensent & agissent aujourd'hui les primitifs appelés *Quakers*, & les autres primitifs appelés *Dunkars*, comme ont toujours pensé & agi les Brachmanes. *Tertullien* est celui qui s'explique le plus fortement sur ces homicides légaux que notre abominable nature a rendus nécessaires: (*i*) *Il n'y a point de règle, point d'usage qui puisse rendre légitime cet acte criminel.*

Cependant, après avoir assuré qu'il n'est aucun chrétien qui puisse porter les armes, il dit par économie dans le même livre, pour intimider l'Empire romain: (*k*) *Nous sommes d'hier, & nous remplissons vos villes & vos armées.*

Cela n'était pas vrai, & ne fut vrai que sous *Constance-Chlore*; mais l'économie exigeait que *Tertullien* exagérât dans la vue de rendre son parti redoutable.

C'est dans le même esprit qu'il dit (*l*) que *Pilate* était Chrétien dans le cœur. Tout son Apologétique est plein de pareilles assertions qui redoublaient le zèle des néophytes.

Terminons tous ces exemples du style économique qui sont innombrables, par ce passage de *St Jérôme* dans sa dispute contre *Jovinien* sur les 2es noces: (*m*) « Si les organes de la génération dans les hommes, » l'ouverture de la femme, le fond de sa vulve, & la dif- » férence des deux sexes faits l'un pour l'autre, montrent

(*i*) *De l'idolâtrie*, chap. XIX.
(*k*) Chap. XLII.
(*l*) *Apologét.* chap. XXI.
(*m*) Liv. I.

» évidemment qu'ils ſont deſtinés pour former des en-
» fans, voici ce que je réponds. Il s'enſuivrait que nous
» ne devons jamais ceſſer de faire l'amour, de peur de
» porter en vain des membres deſtinés pour lui. Pourquoi
» un mari s'abſtiendrait-il de ſa femme? Pourquoi une veuve
» perſévérerait-elle dans le veuvage, ſi nous ſommes nés
» pour cette action comme les autres animaux? En quoi me
» nuira un homme qui couchera avec ma femme?

» Certainement ſi les dents ſont faites pour manger, & pour
» faire-paſſer dans l'eſtomac ce qu'elles ont broyé; s'il n'y a
» nul mal qu'un homme donne du pain à ma femme: il n'y
» en a pas davantage, ſi, étant plus vigoureux que moi, il
» appaiſe ſa faim d'une autre maniére, & qu'il me ſoulage
» de mes fatigues, puiſque les génitoires ſont faits pour
» jouir toujours de leur deſtinée. »

Quoniam ipſa organa & genitalium fabrica & noſtra fœmi-narumque diſcretio, & receptacula vulvæ, ad ſuſcipiendos & coalendos fœtus condita, ſexûs differentiam prædicant, hoc breviter reſpondebo. Nunquam ergo ceſſemus à libidine, ne fruſtrà hujuſcemodi membra portemus. Cur enim maritus ſe abſtineat ab uxore? Cur caſta vidua perſeveret, ſi ad hoc tantùm nati ſumus ut pecudum more vivamus? Aut quid mihi nocebit, ſi cum uxore meâ alius concubuerit?

Quomodo enim dentium officium eſt mandere, & in alvum ea quæ ſunt manſa tranſmittere; & non habet crimen, qui conjugi meæ panem dederit: ita ſi genitalium hoc eſt officium ut ſemper fruantur naturâ ſuâ, meam laſſitudinem alterius vires ſuperent; & uxoris, ut ita dixerim, ardentiſſimam gulam fortuita libido reſtinguat.

Après un tel paſſage, il eſt inutile d'en citer d'autres. Remarquons ſeulement que ce ſtyle économique, qui tient de ſi près au polémique, doit être manié avec la plus grande circonſpection, &

qu'il n'appartient point aux profanes d'imiter dans leurs disputes ce que les Saints ont hazardé, soit dans la chaleur de leur zèle, soit dans la naïveté de leur style.

ÉCROUELLES.

ECROUELLES, scrophules, appelées *humeurs froides* quoiqu'elles soient très-caustiques; l'une de ces maladies presque incurables qui défigurent la nature humaine, & qui mènent à une mort prématurée par les douleurs & par l'infection.

On prétend que cette maladie fut traitée de divine, parce qu'il n'était pas au pouvoir humain de la guérir.

Peut-être quelques moines imaginèrent que des Rois, en qualité d'images de la Divinité, pouvaient avoir le droit d'opérer la cure des scrophuleux, en les touchant de leurs mains qui avaient été ointes. Mais pourquoi ne pas attribuer à plus forte raison ce privilège aux Empereurs qui avaient une dignité si supérieure à celle des Rois? Pourquoi ne la pas donner aux Papes, qui se disaient les maîtres des Empereurs, & qui étaient bien autre chose que de simples images de DIEU, puisqu'ils en étaient les vicaires. Il y a quelque apparence que quelque songe-creux de Normandie, pour rendre l'usurpation de *Guillaume le bâtard* plus respectable, lui concéda de la part de DIEU la faculté de guérir les écrouelles avec le bout du doigt.

C'eſt quelque tems après *Guillaume* qu'on trouve cet uſage tout établi. On ne pouvait gratifier les Rois d'Angleterre de ce don miraculeux, & le refuſer aux Rois de France leurs ſuzerains : c'eût été bleſſer le reſpect dû aux lois féodales. Enfin, on fit remonter ce droit à *St Edouard* en Angleterre, & à *Clovis* en France.

Le ſeul témoignage un peu croyable que nous ayons de l'antiquité de cet uſage, (*a*) ſe trouve dans les écrits en faveur de la maiſon de *Lancaſtre*, compoſés par le chevalier *Jean Forteſcue* ſous le roi *Henri VI*, reconnu roi de France à Paris dans ſon berceau, & enſuite roi d'Angleterre, & qui perdit ſes deux royaumes. *Jean Forteſcue*, grand-chancelier d'Angleterre, dit que de tems immémorial, les Rois d'Angleterre étaient en poſſeſſion de toucher les gens-du-peuple malades des écrouelles. On ne voit pourtant pas que cette prérogative rendît leurs perſonnes plus ſacrées dans les guerres de la Roſe rouge & de la Roſe blanche.

Les Reines qui n'étaient que femmes des Rois ne guériſſaient pas les écrouelles, parce qu'elles n'étaient pas ointes aux mains comme les Rois ; mais *Eliſabeth*, reine de ſon chef, & ointe, les guériſſait ſans difficulté.

Il arriva une choſe aſſez triſte à *Martorillo* le Calabrois, que nous nommons *St François de Paule*. Le roi *Louis XI* le fit-venir au Pleſſis-les-Tours pour le guérir des ſuites de ſon apoplexie : le Saint arriva

(*a*) Appendix, n° VI.

avec les écrouelles : (*b*) *Ipse fuit detentus gravi inflaturâ quam in parte inferiori genæ suæ dextræ circa guttur patiebatur ; chirurgi dicebant morbum esse scrophárum.*

Le Saint ne guérit point le Roi, & le Roi ne guérit point le Saint.

Quand le roi d'Angleterre *Jacques II* fut reconduit de Rocheſter à Whitehall, on propoſa de lui laiſſer faire quelque acte de royauté, comme de toucher les écrouelles ; il ne ſe préſenta perſonne. Il alla exercer ſa prérogative en France, à Saint-Germain, où il toucha quelques irlandaiſes. Sa fille *Marie*, le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, les Rois de la maiſon de *Brunſwick* ne guérirent perſonne. Cette mode ſacrée paſſa, quand le raiſonnement arriva.

ÉDUCATION.

DIALOGUE entre un Conſeiller & un Ex-Jéſuite.

L'EX-JÉSUITE.

MONSIEUR, vous voyez le triſte état où la banqueroute de deux marchands-miſſionnaires m'ont réduit. Je n'avais aſſurément aucune correſpondance avec frère *la Vallette* & frère *Saci* ; j'étais un pauvre prêtre du collège de Clermont, dit *Louis le Grand* ; je ſavais un peu de latin & de catéchiſme, que je vous ai enſeignés pendant ſix ans, ſans aucun ſalaire : à peine ſorti du collège, à peine ayant fait

(*b*) *Acta ſancti Franciſci Pauli*, page 155.

ſemblant d'étudier en droit, avez-vous acheté une charge de conſeiller au parlement, que vous avez donné votre voix pour me faire-mendier mon pain hors de ma patrie, ou pour me réduire à y vivre bafoué avec ſeize louis & ſeize francs par an, qui ne ſuffiſent pas pour me vêtir & me nourrir, moi & ma ſœur la couturière devenue impotente. Tout le monde m'a dit que ce déſaſtre était advenu aux frères Jéſuites non-ſeulement par la banqueroute de *la Valette* & *Saci* miſſionnaires, mais parce que frère *La Chaiſe* confeſſeur avait été un trigaud, & frère *le Tellier* confeſſeur un perſécuteur impudent: mais je n'ai jamais connu ni l'un ni l'autre; ils étaient morts avant que je fuſſe né.

On prétend encore que des diſputes de Janſéniſtes & de Moliniſtes ſur la grâce verſatile & ſur la ſcience moyenne, ont fort contribué à nous chaſſer de nos maiſons: mais je n'ai jamais ſu ce que c'était que la grâce. Je vous ai fait-lire autrefois *Deſpautère* & *Cicéron*, les vers de *Commire* & de *Virgile*, le *Pédagogue Chrétien* & *Sénèque*, les pſaumes de *David* en latin de cuiſine, & les odes d'*Horace* à la brune *Lalagé* & au blond *Ligurinus*, (*flavàm religanti comam*, renouant ſa blonde chevelure.) En un mot, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous bien élever; & voilà ma récompenſe.

LE CONSEILLER.

Vraiment, vous m'avez donné là une plaiſante éducation. Il eſt vrai que je m'accommodais fort du blond *Ligurinus*. Mais lorſque j'entrai dans le monde, je voulus m'aviſer de parler, & on ſe moqua de moi; j'avais beau citer les odes à *Ligurinus* &

le *Pédagogue Chrétien;* je ne savais, ni si *François I* avait été fait prisonnier à Pavie, ni où est Pavie ; le pays même où je suis né était ignoré de moi ; je ne connaissais ni les lois principales, ni les intérêts de ma patrie : pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie ; je savais du latin & des sottises.

L'EX-JÉSUITE.

Je ne pouvais vous apprendre que ce qu'on m'avait enseigné. J'avais étudié au même collège jusqu'à quinze ans ; à cet âge un jésuite m'enquinauda ; je fus novice, on m'abêtit pendant deux ans, & ensuite on me fit régenter. Ne voudriez-vous pas que je vous eusse donné l'éducation qu'on reçoit dans l'école militaire ?

LE CONSEILLER.

Non, il faut que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné. *Clairaut* était le fils d'un maître de mathématiques ; dès qu'il sut lire & écrire, son père lui montra son art : il devint très-bon géomètre à douze ans ; il apprit ensuite le latin, qui ne lui servit jamais à rien. La célèbre marquise *du Châtelet* apprit le latin en un an, & le savait très-bien ; tandis qu'on nous tenait sept années au collège pour nous faire balbutier cette langue, sans jamais parler à notre raison.

Quant à l'étude des lois, dans laquelle nous entrions en sortant de chez vous, c'était encore pis. Je suis de Paris, & on m'a fait étudier pendant trois ans les lois oubliées de l'ancienne Rome ;

ma Coutume me ſuffirait, s'il n'y avait pas dans notre pays cent quarante-quatre Coutumes différentes.

J'entendis d'abord mon profeſſeur, qui commença par diſtinguer la juriſprudence en droit naturel & en droit des gens : le droit naturel eſt commun, ſelon lui, aux hommes & aux bêtes ; & le droit des gens, commun à toutes les nations, dont aucune n'eſt d'accord avec ſes voiſins.

Enſuite on me parla de la loi des douze tables, abrogée bien vite chez ceux qui l'avaient faite ; de l'édit du préteur, quand nous n'avons point de préteur ; de tout ce qui concerne les eſclaves, quand nous n'avons point d'eſclaves domeſtiques, (au moins dans l'Europe chrétienne) ; du divorce, quand le divorce n'eſt pas encore reçu chez nous, &c. &c. &c.

Je m'apperçus bientôt qu'on me plongeait dans un abyme dont je ne pourrais jamais me tirer. Je vis qu'on m'avait donné une éducation très-inutile pour me conduire dans le monde.

J'avoue que ma confuſion a redoublé, quand j'ai lu nos ordonnances ; il y en a la valeur de quatre-vingts volumes, qui preſque toutes ſe contrediſent : je ſuis obligé, quand je juge, de m'en rapporter au peu de bon-ſens & d'équité que la nature m'a donné ; & avec ces deux ſecours je me trompe à preſque toutes les audiences.

J'ai un frère qui étudie en théologie pour être grand-vicaire ; il ſe plaint bien davantage de ſon éducation : il faut qu'il conſume ſix années à bien

ratuer s'il y a neuf chœurs d'Anges, & quelle eſt la différence préciſe entre un Trône & une Domination; ſi le Phiſon dans le Paradis terreſtre était à droite ou à gauche du Géon; ſi la langue dans laquelle le ſerpent eut des converſations avec *Eve*, était la même que celle dont l'âneſſe ſe ſervit avec *Balaam*; comment *Melchiſédech* était né ſans père & ſans mère; en quel endroit demeure *Enoch* qui n'eſt point mort; où ſont les chevaux qui tranſportèrent *Elie* dans un char de feu, après qu'il eut ſéparé les eaux du Jourdain avec ſon manteau, & dans quel tems il doit revenir pour annoncer la fin du monde. Mon frère dit que toutes ces queſtions l'embarraſſent beaucoup, & ne lui ont encore pu procurer un canonicat de Notre-Dame ſur lequel nous comptions.

Vous voyez entre nous que la plupart de nos éducations ſont ridicules, & que celles qu'on reçoit dans les arts & métiers ſont infiniment meilleures.

L'EX-JÉSUITE.

D'accord; mais je n'ai pas de quoi vivre avec mes quatre cents francs, qui ſont vingt-deux ſous deux deniers par jour; tandis que tel homme, dont le père allait derrière un carroſſe, a trente-ſix chevaux dans ſon écurie, quatre cuiſiniers, & point d'aumônier.

LE CONSEILLER.

Eh bien, je vous donne quatre cents autres francs de ma poche; c'eſt ce que *Jean Deſpautère* ne m'avait point enſeigné dans mon éducation.

((●))

ÉGALITÉ.

SECTION Ire.

Il est clair que les hommes, jouissant des facultés attachées à leur nature, sont égaux; ils le sont, quand ils s'acquittent des fonctions animales, & quand ils exercent leur entendement. Le Roi de la Chine, le grand-Mogol, le Padisha de Turquie, ne peut dire au dernier des hommes : « Je te défends de digérer, d'aller à la garderobe, & de penser. » Tous les animaux de chaque espèce sont égaux entr'eux.

Un cheval ne dit point au cheval son confrère :
Qu'on peigne mes beaux crins, qu'on m'étrille & me ferre ;
Toi, cours, & va porter mes ordres souverains
Aux mulets de ces bords, aux ânes mes voisins.
Toi, prépare les grains dont je fais des largesses
A mes fiers favoris, à mes douces maîtresses.
Qu'on châtre les chevaux désignés pour servir
Les coquettes jumens dont seul je dois jouir.
Que tout soit dans la crainte & dans la dépendance :
Et si quelqu'un de vous hennit en ma présence,
Pour punir cet impie & ce séditieux,
Qui foule aux pieds les lois des chevaux & des dieux,
Pour venger dignement le ciel & la patrie,
Qu'il soit pendu sur l'heure auprès de l'écurie.

Les animaux ont naturellement au-dessus de nous l'avantage de l'indépendance. Si un taureau qui courtise une génisse, est chassé à coups de cornes par un taureau plus fort que lui; il va chercher une autre maîtresse dans un autre pré, & il vit libre. Un coq

battu par un coq, se console dans un autre poulailler. Il n'en est pas ainsi de nous. Un petit visir exile à Lemnos un bostangi ; le visir *Azem* exile le petit visir à Ténédos ; le padisha exile le visir *Azem* à Rhodes ; les janissaires mettent en prison le padisha, & en élisent un autre qui exilera les bons Musulmans à son choix ; encore lui sera-t-on bien obligé, s'il se borne à ce petit exercice de son autorité sacrée.

Si cette terre était ce qu'elle semble devoir être ; si l'homme y trouvait par-tout une subsistance facile & assurée, & un climat convenable à sa nature il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires ; que l'air qui doit contribuer à notre vie, ne nous donne point des maladies & une mort prématurée ; que l'homme n'ait besoin d'autre logis & d'autre lit que de celui des daims & des chevreuils ; alors les *Gengis-kan* & les *Tamerlan* n'auront de valets que leurs enfans qui feront assez honnêtes-gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état naturel dont jouissent tous les quadrupèdes non-domptés, les oiseaux & les reptiles ; l'homme serait aussi heureux qu'eux : la domination serait alors une chimère, une absurdité à laquelle personne ne penserait ; car pourquoi chercher des serviteurs, quand vous n'avez besoin d'aucun service ?

S'il passait par l'esprit de quelque individu à tête tyrannique & à bras nerveux, d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose serait impossible ; l'op-

primé ſerait ſur le Danube, avant que l'oppreſſeur eût pris ſes meſures ſur le Volga.

Tous les hommes ſeraient donc néceſſairement égaux, s'ils étaient ſans beſoins ; la misère attachée à notre eſpèce, ſubordonne un homme à un autre homme : ce n'eſt pas l'inégalité qui eſt un malheur réel, c'eſt la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle *ſa Hauteſſe*, tel autre *ſa Sainteté*; mais il eſt dur de ſervir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuſe a cultivé un bon terroir; deux petites familles voiſines ont des champs ingrats & rebelles ; il faut que les deux pauvres familles ſervent la famille opulente, ou qu'elles l'égorgent : cela va ſans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ſes bras à la riche pour avoir du pain ; l'autre va l'attaquer, & eſt battue. La famille ſervante eſt l'origine des domeſtiques & des manœuvres ; la famille battue eſt l'origine des eſclaves.

Il eſt impoſſible dans notre malheureux globe que les hommes vivant en ſociété ne ſoient pas diviſés en deux claſſes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui ſervent ; & ces deux ſe ſubdiviſent en mille, & ces mille ont encore des nuances différentes.

Tu viens, quand les lots ſont faits, nous dire : Je ſuis homme comme vous ; j'ai deux mains & deux pieds, autant d'orgueil & plus que vous, un eſprit auſſi déſordonné pour le moins, auſſi inconſéquent, auſſi contradictoire que le vôtre. Je ſuis citoyen de Saint-Marin, ou de Raguſe, ou de Vaugirard ; donnez-moi ma part de la terre. Il y a dans notre hé-

misphère connu environ cinquante mille millions d'arpens à cultiver, tant passables que stériles. Nous ne sommes qu'environ un milliar d'animaux à deux pieds sans plumes sur ce continent; ce sont cinquante arpens pour chacun, faites-moi justice, donnez-moi mes cinquante arpens.

On lui répond: Va-t-en les prendre chez les Cafres, chez les Hottentots, ou chez les Samoïèdes; arrange-toi avec eux à l'amiable; ici toutes les parts sont faites. Si tu veux avoir parmi nous le manger, le vêtir, le loger & le chauffer, travaille pour nous comme fesait ton père; sers nous, ou amuse-nous, & tu seras payé: sinon, tu seras obligé de demander l'aumône; ce qui dégraderait trop la sublimité de ta nature, & t'empêcherait réellement d'être égal aux Rois, & même aux vicaires de village, selon les prétentions de ta noble fierté....

SECTION II.

TOUS les pauvres ne sont pas malheureux. La plupart sont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand ils la sentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du sénat à Rome, celles des payſans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissans ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un État: je dis dans un État; car il n'en est pas de même de nation à nation. La nation qui se servira le mieux du fer, subjuguera toujours

celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs, & avec beaucoup de goût pour la paresse : par conséquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux, qu'il est impossible que deux prédicateurs ou deux professeurs de théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre-humain, tel qu'il est, ne peut subsister, à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa terre pour venir labourer la vôtre ; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à-la-fois la chose la plus naturelle, & en même tems la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité ; on a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'était pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'avait fait-naître ; le sens de cette loi est visiblement : *Ce pays est si mauvais & si mal gouverné, que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux ; donnez

à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque homme, dans le fond de son cœur, a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes : il ne s'ensuit pas de-là, que le cuisinier d'un cardinal doive ordonner à son maître de lui faire à dîner. Mais le cuisinier peut dire : « Je suis homme comme mon maître; je suis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les angoisses & les mêmes cérémonies. Nous fesons tous deux les mêmes fonctions animales. Si les Turcs s'emparent de Rome; & si alors je suis cardinal & mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. » Tout ce discours est raisonnable & juste; mais en attendant que le grand-Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni cuisinier d'un cardinal, ni revêtu d'aucune autre charge dans l'Etat; à l'égard d'un particulier qui ne tient à rien, mais qui est fâché d'être reçu par-tout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que plusieurs *monsignors* n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre? celui de s'en aller.

ÉGLISE.

Précis de l'hiſtoire de l'Egliſe Chrétienne.

Nous ne porterons point nos regards ſur les profondeurs de la théologie; DIEU nous en préſerve! l'humble foi ſeule nous ſuffit. Nous ne feſons jamais que raconter.

Dans les premières années qui ſuivirent la mort de JESUS-CHRIST, DIEU & homme, on comptait chez les Hébreux neuf écoles, ou neuf ſociétés religieuſes: Phariſiens, Saducéens, Eſſéniens, Judaïtes, Thérapeutes, Récabites, Hérodiens, diſciples de *Jean*, & les diſciples de JESUS, nommés les *Frères*, les *Galiléens*, les *Fidèles*, qui ne prirent le nom de *Chrétiens* que dans Antioche, vers l'an 60 de notre ère, conduits ſecrètement par DIEU même dans des voies inconnues aux hommes.

Les Phariſiens admettaient la métempſycoſe, les Saducéens niaient l'immortalité de l'ame & l'exiſtence des eſprits, & cependant étaient fidèles au Pentateuque.

Pline le naturaliſte, (*a*) apparemment ſur la foi de *Flavien Joſephe*, appelle les Eſſéniens *gens æterna in quâ nemo naſcitur*; (famille éternelle dans laquelle il ne naît perſonne;) parce que les Eſſéniens ſe mariaient très-rarement. Cette définition a été depuis appliquée à nos moines.

Il eſt difficile de juger ſi c'eſt des Eſſéniens ou

(*a*) Liv. V, chap. XVII.

des Judaïtes que parle *Joſephe*, quand il dit : (*b*) *Ils mépriſent les maux de la terre ; ils triomphent des tourmens par leur conſtance ; ils préfèrent la mort à la vie lorſque le ſujet en eſt honorable. Ils ont ſouffert le fer & le feu, & vu briſer leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur légiſlateur, ni manger des viandes défendues.*

Il paraît que ce portrait tombe ſur les Judaïtes, & non pas ſur les Eſſéniens. Car voici les paroles de *Joſephe : Judas fut l'auteur d'une nouvelle ſecte, entièrement différente des trois autres*, (c'eſt-à-dire, *des Saducéens, des Phariſiens & des Eſſéniens.*) Il continue & dit : *Ils ſont juifs de nation ; ils vivent unis entr'eux, & regardent la volupté comme un vice* : le ſens naturel de cette phraſe fait-croire que c'eſt des Judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en ſoit, on connut ces Judaïtes avant que les diſciples du CHRIST commençaſſent à faire un parti conſidérable dans le monde. Quelques bonnes-gens les ont pris pour des hérétiques qui adoraient *Judas Iſcariote.*

Les Thérapeutes étaient une ſociété différente des Eſſéniens & des Judaïtes ; ils reſſemblaient aux Gymnoſophiſtes des Indes & aux Brames. *Ils ont*, (dit *Philon*,) *un mouvement d'amour céleſte, qui les jette dans l'enthouſiaſme des Bacchantes & des Coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aſpirent. Cette ſecte naquit dans Alexandrie, qui était toute-remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les Récabites ſubſiſtaient encore ; ils feſaient vœu de ne jamais boire de vin ; & c'eſt peut-être à leur exemple que *Mahomet* défendit cette liqueur à ſes Muſulmans.

(*b*) Hiſt. chap. XII.

Les Hérodiens regardaient *Hérode* premier du nom comme un Meſſie, un envoyé de DIEU, qui avait rebâti le temple. Il eſt évident que les Juifs célébraient ſa fête à Rome du tems de *Néron*, témoin les vers de *Perſe: Herodi venére dies*, &c.

Voici le jour d'Hérode, où tout infâme juif
Fait-fumer ſa lanterne avec l'huile ou le ſuif.

Les diſciples de *Jean-Baptiſte* s'étendirent un peu en Égypte, mais principalement dans la Syrie, dans l'Arabie, & vers le golfe perſique. On les connaît aujourd'hui ſous le nom de *Chrétiens de St Jean*; il y en eut auſſi dans l'Aſie mineure. Il eſt dit dans les *Actes des Apôtres* (chap. IX.) que *Paul* en rencontra pluſieurs à Éphèſe; il leur dît: *Avez-vous reçu le Saint-Eſprit?* Ils lui répondirent: *Nous n'avons pas ſeulement ouï-dire qu'il y ait un St-Eſprit.* Il leur dît: *Quel baptême avez-vous donc reçu?* Ils lui répondirent: *Le baptême de Jean.*

Les véritables Chrétiens cependant jettaient, comme on ſait, les fondemens de la ſeule religion véritable.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette ſociété naiſſante, fut ce *Paul* même qui l'avait perſécutée avec le plus de violence. Il était né à Tarſis en Cilicie, (*c*) & fut élevé par le fameux docteur pharifien *Gamaliel* diſciple de *Hillel*. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec *Gamaliel*, qui refuſa de lui donner ſa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la ſuite des *Actes de Ste Thècle*.

(*c*) *Saint Jerôme* dit qu'il était de Giſcala en Galilée.

Ces

Ces actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torses. *Lucien*, dans son dialogue de *Philopatris*, semble faire un portrait assez semblable. On a douté qu'il fût citoyen romain; car en ce tems-là on n'accordait ce titre à aucun juif; ils avaient été chassés de Rome par *Tibère*; & Tarsis ne fut colonie romaine que près de cent ans après, sous *Caracalla*, comme le remarque *Cellarius* dans sa Géographie, liv. III, & *Grotius* dans son Commentaire sur les Actes, auxquels seuls nous devons nous en rapporter.

Dieu qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait à son Église les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs; ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre *St Paul* témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. *St Pierre* ressuscita la couturière *Dorcas* qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé dans la maison d'un corroyeur nommé *Simon*, comme on le voit au chapitre IX des Actes des Apôtres.

Les fidèles se répandirent secrètement en Grèce; & quelques-uns allèrent de là à Rome, parmi les Juifs à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision; &, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers Évêques secrets

de Jérusalem furent tous circoncis, ou du moins de la nation juive.

Lorsque l'apôtre *Paul* prit avec lui *Timothée* qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Listre. Mais *Tite*, son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de JESUS furent unis aux Juifs, jusqu'au tems où *Paul* essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi mosaïque par JESUS-CHRIST. C'est pour se laver de cette accusation, que l'apôtre *Jacques* proposa à l'apôtre *Paul* de se faire-raser la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre juifs qui avaient fait vœu de se raser. *Prenez-les avec vous*, lui dit *Jacques* (chap. XXI. Act. des Apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.* Ainsi donc *Paul* qui d'abord avait été le persécuteur sanguinaire de la sainte société établie par JESUS, *Paul* qui depuis voulut gouverner cette société naissante, *Paul* chrétien judaïse, *afin que le monde sache qu'on le calomnie quand on dit qu'il ne suit point la loi mosaïque.*

Saint Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'hérésie, & son procès criminel dura long-tems; mais on voit évidemment, par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jérusalem pour observer les rites judaïques.

Il dit à *Festus* ces propres paroles: (chap. XXV,

des Actes) *Je n'ai péché ni contre la loi juive, ni contre le temple.*

Les Apôtres annonçaient JESUS-CHRIST comme un juste indignement persécuté, un prophète de DIEU, un fils de DIEU, envoyé aux Juifs pour la réformation des mœurs.

La circoncision est utile, dit l'apôtre *Saint Paul*, (chap. II, Epît. aux Rom.) *si vous observez la loi; mais si vous la violez, votre circoncision devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il sera comme circoncis. Le vrai juif est celui qui est juif intérieurement.*

Quand cet Apôtre parle de JESUS-CHRIST dans ses épîtres, il ne révèle point le mystère ineffable de sa consubstantialité avec DIEU.

« Nous sommes délivrés par lui (dit-il, chap. V. Epît. » aux Rom.) de la colère de DIEU : le don de DIEU » s'est répandu sur nous, par la grâce donnée à un seul » homme qui est JESUS-CHRIST.... La mort a régné par le » péché d'un seul homme; les justes régneront dans la vie » par un seul homme, qui est JESUS-CHRIST. »

Et au chap. VII. « Nous les héritiers de DIEU, & les » cohéritiers de CHRIST.... Et au chap. XVI : A DIEU, qui » est le seul sage, honneur & gloire par JESUS-CHRIST... » Vous êtes à JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST à DIEU. » (aux Cor. chap. III.) »

Et, (I aux Corinth. chap. XV, v. 27.) « Tout lui est » assujetti, en exceptant sans-doute DIEU qui lui a assujetti » toutes choses. »

On a eu quelque peine à expliquer le passage de l'Épître aux Philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs; ayez les mêmes sentimens que*

CHRIST-JESUS, *qui étant dans l'empreinte de* DIEU, *n'a point cru ſa proie de s'égaler à* DIEU. Ce paſſage paraît très-bien approfondi, & mis dans tout ſon jour, dans une lettre qui nous reſte des Égliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modeſtie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de* JESUS-CHRIST, *lequel étant empreint de* DIEU, *n'a pas cru ſa proie la qualité d'égal à* DIEU. *Origène* dit auſſi dans ſon Commétaire ſur *Jean* : « La grandeur de JESUS a plus éclaté quand il s'eſt humilié, *que s'il eût fait ſa proie d'être égal à* DIEU. » En effet, l'explication contraire peut paraître un contre-ſens. Que ſignifierait : *Croyez les autres ſupérieurs à vous ; imitez* JESUS *qui n'a pas cru que c'était une proie, une uſurpation de s'égaler à* DIEU ? Ce ſerait viſiblement ſe contredire, ce ſerait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modeſtie, ce ſerait pécher contre la dialectique.

La ſageſſe des Apôtres fondait ainſi l'Egliſe naiſſante. Cette ſageſſe ne fut point altérée par la diſpute qui ſurvint entre les apôtres *Pierre*, *Jacques* & *Jean*, d'un côté, & *Paul* de l'autre. Cette conteſtation arriva dans Antioche. L'apôtre *Pierre*, autrement *Céphas*, ou *Simon Barjone*, mangeait avec les gentils convertis, & n'obſervait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la diſtinction des viandes ; il mangeait, lui, *Barnabé*, & d'autres diſciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ru

minaient pas ; mais, plusieurs Juifs-Chrétiens arrivés, *St Pierre* se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente ; il ne voulait pas scandaliser les Juifs-Chrétiens, ses compagnons ; mais *St Paul* s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai*, dit-il, *à sa face, parce qu'il était blâmable.* (Epître aux Galates, chap. II.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de *St Paul*, qu'ayant été d'abord persécuteur il devait être modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son disciple *Timothée*, qu'il avait rempli les rites juifs, lesquels il reprochait alors à *Céphas*. St *Jérôme* prétend que cette querelle était feinte. Il dit dans sa première homélie, tome III, qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs cliens ; il dit que *Pierre Céphas* étant destiné à prêcher aux Juifs, & *Paul* aux gentils, ils firent semblant de se quereller, *Paul* pour gagner les gentils, & & *Pierre* pour gagner les Juifs. Mais *St Augustin* n'est point-du-tout de cet avis. *Je suis fâché*, (dit-il dans l'Epitre à *Jérôme*,) *qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge, patronum mendacii.*

Cette dispute entre *St Jérôme* & *St Augustin* ne doit pas diminuer notre vénération pour eux, encore moins pour *St Paul* & pour *St Pierre*.

Au reste, si *Pierre* était destiné aux Juifs judaïsans, & *Paul* aux étrangers, il paraît probable que

Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des Apôtres ne font aucune mention du voyage de *Pierre* en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les Chrétiens commencèrent à se séparer de la communion juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéisme, par leurs frères juifs, qui les excommunièrent dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbat. Mais DIEU les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit-à-petit plusieurs Eglises se formèrent, & la séparation devint entière entre les Juifs & les Chrétiens avant la fin du premier siècle; cette séparation était ignorée du gouvernement romain. Le sénat de Rome, ni les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit troupeau, que DIEU avait jusque-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Le Christianisme s'établit en Grèce & dans Alexandrie. Les Chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de Juifs devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs; c'était celle de la Gnose ou des Gnostiques; il s'y mêla de nouveaux Chrétiens.

Toutes ces sectes jouissaient alors d'une entière liberté de dogmatiser, de conférer & d'écrire, quand les courtiers juifs établis dans Rome & dans Alexandrie ne les accusaient pas auprès des magistrats; mais, sous *Domitien*, la religion chrétienne com-

mença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Le zèle de quelques Chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'Eglise de faire les progrès que DIEU lui destinait. Les Chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de-là leur vint le titre de *lucifugaces*, selon *Minutius Felix*; *Philon* les appelle *Essèens*. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siècles chez les gentils, étaient ceux de *Galiléens*, & de *Nazaréens*; mais celui de *Chrétiens* a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages, ne furent établis tout-d'un-coup; les temps apostoliques furent différens des tems qui les suivirent.

La messe, qui se célèbre au matin, était la cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que l'Eglise se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de règlemens; & la prudence des pasteurs se conforma aux tems & aux lieux.

Sr Jérôme & *Eusèbe* rapportent que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu-à-peu cinq ordres différens; les surveillans, *episcopoi*, d'où sont venus les évêques; les anciens de la société, *presbiteroi*, les prêtres; *diaconoi*, les servans ou diacres; les *pistoi*, croyans, initiés, c'est-à-dire, les baptisés, qui avaient part aux soupers des agapes, les catéchumènes qui attendaient le baptême, & les énergumènes qui attendaient qu'on les délivrât du démon. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit diffé-

rent des autres; aucun n'était contraint au célibat; témoin le livre de *Tertullien*, dédié à sa femme; témoin l'exemple des Apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les deux premiers siècles; point d'autels, encore moins de cierges, d'encens & d'eau lustrale. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils: ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catéchumènes de réciter l'oraison dominicale.

Du pouvoir de chasser les Diables, donné à l'Eglise.

Ce qui distinguait le plus les Chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers tems, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. *Origène* dans son traité contre *Celse*, avoue au nomb. 133 qu'*Antinoüs*, divinisé par l'empereur *Adrien*, faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jesus.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son Apologétique, au ch. XXIII; *Si vos Dieux ne confessent pas qu'ils sont des Diables, à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien.* Y a-t-il une démonstration plus claire?

En effet, Jesus-Christ envoya ses Apôtres pour chasser les Démons. Les Juifs avaient aussi de son tems le don de les chasser; car lorsque Jesus eut délivré des possédés, & eut envoyé les Diables dans

les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent : Il chasse les Démons par la puissance de *Belzébuth*. — *Si c'est par Belzébuth que je les chasse*, répondit JESUS, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est inconteſtable que les Juifs ſe vantaient de ce pouvoir : ils avaient des exorcistes, & des exorcismes. On invoquait le nom de DIEU, de *Jacob*, & d'*Abraham*. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques. (*Joſephe* rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir ſur les Diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui ſemblent auſſi l'avoir perdu depuis quelque tems.

Dans le pouvoir de chaſſer les Démons était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les Pères de l'Egliſe rendent témoignage à la magie. *St Juſtin* avoue, dans ſon Apologétique, au livre III, qu'on évoque ſouvent les ames des morts, & il en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. *Lactance*, au livre VII de ſes Inſtitutions divines, dit « *que, ſi on oſait nier l'exiſtence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les feſant paraître.* » *Irénée*, *Clément* Alexandrin, *Tertullien*, l'évêque *Cyprien*, tous affirment la même choſe. Il eſt vrai qu'aujourd'hui tout eſt changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques. Mais DIEU eſt le maître d'avertir les hommes par des prodiges dans certains tems, & de les faire-ceſſer dans d'autres.

Des Martyrs de l'Eglise.

QUAND les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'Empire romain, les magistrats sévirent contre elles, & les peuples sur-tout les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privilèges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'Empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les Chrétiens, se déclarant ennemis de tous ces cultes, & sur-tout de celui de l'Empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célèbres martyrs, fut *Ignace*, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur *Trajan* lui-même, alors en Asie; & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un tems où l'on ne massacrait point à Rome les autres Chrétiens. On ne sait point précisément de quoi il était accusé auprès de cet empereur; renommé d'ailleurs pour sa clémence; il fallait que *St Ignace* eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST gravé sur le cœur en caractères d'or; & c'est de-là que les Chrétiens prirent en quelques endroits le nom de *Théophores*, qu'*Ignace* s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une Lettre de lui, (*d*) par laquelle il prie les évêques & les Chrétiens de ne point s'opposer à son martyre; soit que dès-lors les Chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grâce. Ce qui est encore très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les Chrétiens de Rome vinssent au-devant de lui, quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouverait évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. *Origène*, dans son livre III contre *Celse*, dit:

On ne peut compter facilement les Chrétiens qui sont morts pour leur religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de tems en tems, & même par intervalle.

Dieu eut un si grand soin de son Eglise, que, malgré ses ennemis, il fit ensorte qu'elle tînt cinq conciles dans le premier siècle, seize dans le second, & trente dans le troisième; c'est-à-dire, des assemblées secrètes & tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès-verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnèrent les Chrétiens à mort. Ce serait les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contre eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de *Denys* d'Alexandrie,

(*d*) *Dupin*, dans sa *Bibliothèque ecclésiastique*, prouve que cette Lettre est authentique.

dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un proconsul d'Egypte, sous l'empereur *Valérien*; le voici :

« *Denys*, *Fauste*, *Maxime*, *Marcel*, & *Chérémon*, ayant » été introduits à l'audience, le préfet *Emilien* leur a dit : « Vous avez pu connaître par les entretiens que j'ai eus » avec vous, & par tout ce que je vous ai écrit, com- » bien nos princes ont témoigné de bonté à votre égard, » je veux bien encore vous le redire : ils font-dépendre » votre conservation & votre salut de vous-mêmes; & » votre destinée est entre vos mains. Ils ne demandent » de vous qu'une seule chose, que la raison exige de toute » personne raisonnable; c'est que vous adoriez les Dieux » protecteurs de leur Empire, & que vous abandon- » niez cet autre culte, si contraire à la nature & au bon- » sens. »

Denys a répondu : « Chacun n'a pas les mêmes Dieux, » & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement. »

Le préfet *Emilien* a repris : « Je vois bien que vous êtes » des ingrats qui abusez des bontés que les Empereurs » ont pour vous. Eh bien, vous ne demeurerez pas da- » vantage dans cette ville, & je vous envoie à Cephro, » dans le fond de la Libye; ce sera-là le lieu de votre » banniſſement, selon l'ordre que j'en ai reçu de nos » Empereurs : au reste, ne pensez pas y tenir vos assem- » blées, ni aller faire vos prières dans ces lieux que vous » nommez des cimetières; cela vous est absolument défen- » du, & je ne le permettrai à personne. »

Rien ne porte plus les caractères de vérité que ce procès-verbal. On voit par-là qu'il y avait des tems où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi qu'en France il est défendu aux Calvinistes de s'assembler; on a même quelquefois fait-pendre & rouer des ministres ou prédicans qui tenaient des assem-

blées malgré les lois ; & depuis 1745, il y en a eu ſix de pendus. C'eſt ainſi qu'en Angleterre & en Irlande les aſſemblées ſont défendues aux Catholiques-romains ; & il y a eu des occaſions où les délinquans ont été condamnés à mort.

Malgré ces défenſes portées par les lois romaines, DIEU inſpira à pluſieurs Empereurs de l'indulgence pour les Chrétiens. *Dioclétien* même, qui paſſe chez les ignorans pour un perſécuteur, *Dioclétien*, dont la première année de règne eſt encore l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du chriſtianiſme, au point que pluſieurs Chrétiens eurent des charges principales auprès de ſa perſonne. Il épouſa même une chrétienne ; il ſouffrit que, dans Nicomédie ſa réſidence, il y eût une ſuperbe Egliſe élevée vis-à-vis ſon palais.

Le céſar *Galérius* ayant malheureuſement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à ſe plaindre, engagea *Dioclétien* à faire-détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zèlé que ſage mit en pièces l'édit de l'Empereur, & de-là vint cette perſécution ſi fameuſe, dans laquelle il y eut plus de 200 perſonnes exécutées à mort dans l'Empire romain, ſans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique & toujours barbare, fit-périr contre les formes juridiques.

Il y eut en divers tems un ſi grand nombre de martyrs, qu'il faut bien ſe donner de garde d'ébranler la vérité de l'hiſtoire de ces véritables confeſ-

seurs de notre sainte religion, par un mélange dangereux de fables & de faux martyrs.

Le bénédictin dom *Ruinart*, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zèlé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses Actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, ou d'un couvent de Célestins de Paris, conforme à un manuscrit des Feuillans, pour que cet acte soit authentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'aventure du jeune *Romanus*, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu son pardon de *Dioclétien* dans Antioche. Cependant, il dit que le juge *Asclépiade* le condamna à être brûlé. Des juifs présens à ce spectacle se moquèrent du jeune *St Romanus*, & reprochèrent aux Chrétiens que leur Dieu les laissait brûler, lui qui avait délivré *Sidrach*, *Misach* & *Abed-nego* de la fournaise; qu'aussitôt il s'éleva, dans le tems le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune *Romanus*; que le premier médecin de l'Empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine, qu'aussitôt le jeune-homme, qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'Empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue; que le médecin, pour réitérer cette expérien-

ce, coupa sur-le-champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement,

Eusèbe, dont le bénédictin *Ruinart* a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles opérés dans l'ancien & dans le nouveau Testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt, pour reparaître ensuite sous les Rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne étaient remplies de Chrétiens. Le césar *Constance Chlore* les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'est la mère de *Constantin*, connue sous le nom de *Ste Hélène*; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui; il la renvoya même dès l'an 92, quand il épousa la fille de *Maximien Hercule* : mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

De l'établissement de l'Eglise sous Constantin.

La divine Providence préparait ainsi, par des voies qui semblent humaines, le triomphe de son Eglise.

Constance - Chlore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un césar étaient en bas-âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. *Constantin* eut la confiance de

se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats, allemands, gaulois & anglais pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection, faite sans le consentement de Rome, du sénat & des armées, pût prévaloir ; mais DIEU lui donna la victoire sur *Maxentius* élu a Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ses proches, & enfin de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que *Zozime* rapporte à ce sujet. Il dit que *Constantin*, agité de remords après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire s'il y avait quelque expiation pour lui ? & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour *Néron*, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant les tauroboles étaient en usage ; & il est bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il moins croyable que *Constantin*, occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le tems d'avoir des remords. *Zozime* ajoute qu'un prêtre égyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était *Ozius*, évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, DIEU réserva *Constantin* pour l'éclairer & pour en faire le protecteur de l'Eglise. Ce prince fit bâtir sa ville de Constantinople,

qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste. Et il est à croire que, lavé par son baptême, & repentant à sa mort, il obtint miséricorde, quoiqu'il soit mort arien. Il serait bien dur que tous les partisans des deux évêques *Eusèbe* eussent été damnés.

Dès l'an 314, avant que *Constantin* résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetèrent la femme de *Maximien* dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent, dans l'Egypte & dans la Palestine, les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de *Dioclétien* s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leurs corps jetés dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais DIEU, qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel préfida *Ozius*. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de JESUS-CHRIST. (*)

On sait assez comment l'Eglise, ayant combattu trois cents ans contre les rites de l'Empire romain,

(*) *Voyez* ARIANISME.

combattit enſuite contre elle-même, & fut toujours militante & triomphante.

Dans la ſuite des tems, l'Egliſe grecque preſque toute entière, & toute l'Egliſe d'Afrique, devinrent eſclaves ſous les Arabes, & enſuite ſous les Turcs, qui élevèrent la religion mahométane ſur les ruines de la chrétienne. L'Egliſe romaine ſubſiſta, mais toujours ſouillée de ſang, par plus de ſix cents ans de diſcorde entre l'empire d'Occident & le ſacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puiſſante. Les évêques, les abbés en Allemagne ſe firent tous princes, & les Papes acquirent peu-à-peu la domination abſolue dans Rome & dans un pays conſidérable Ainſi DIEU éprouva ſon Egliſe par les humiliations, par les troubles, par les crimes & par la ſplendeur.

Cette Egliſe latine perdit, au ſeizième ſiècle, la moitié de l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande, la meilleure partie de la Suiſſe, la Hollande: elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Eſpagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe; mais, avec plus de territoire, elle a bien moins de ſujets.

La Providence divine ſemblait deſtiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine à ſe ranger ſous l'obéiſſance du Pape, pour le récompenſer de l'Aſie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Ruſſie, & des autres Etats perdus dont nous avons parlé. *St François Xavier*, qui porta le Saint Evangile aux Indes orientales & au Japon, quand les Portugais y allèrent chercher des marchandiſes, fit un très-grand nombre de miracles; tous atteſtés par les RR. PP. Jé-

suites : quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. *Ribadeneira*, dans sa *Fleur des Saints*, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de Catholiques-romains dans les îles du Japon. Mais le diable sema son ivraie au milieu du bon grain. Les Jésuites, à ce qu'on croit, formèrent une conjuration, suivie d'une guerre civile, dans laquelle tous les Chrétiens furent exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais, qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des Chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix, pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas, à la vérité, ressuscité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandalisèrent à tel point le grand empereur *Yontchin*, que ce prince, qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes américaines non-domptées, toutes les terres Australes, qui sont une cinquième partie du globe, sont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette sainte parole : « *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu* » *d'élus.* »

De la signification du mot EGLISE. *Portrait de l'Eglise primitive. Dégénération. Examen des Sociétés qui ont voulu rétablir l'Eglise primitive, & particulièrement des Primitifs appelés* QUAKERS.

CE mot grec signifiait chez les Grecs *assemblée du peuple.* Quand on traduisit les livres hébreux en grec, on rendit Synagogue par Eglise, & on se servit du même nom pour exprimer la *société juive*, la *congrégation politique*, l'*assemblée juive*, le *peuple juif.* Ainsi il est dit dans les Nombres : (*e*) *Pourquoi avez-vous mené l'église dans le désert ?* & dans le Deutéronome : (*f*) *L'eunuque, le Moabite, l'Ammonite, n'entreront pas dans l'église ; les Iduméens, les Egyptiens n'entreront dans l'église qu'à la troisième génération.*

JESUS-CHRIST dit dans *St Matthieu* : (*g*)

« Si votre frère a péché contre vous, (vous a offen-
» sé) reprenez-le entre vous & lui. Prenez, amenez avec
» vous un ou deux témoins, afin que tout s'éclaircisse
» par la bouche de deux ou trois témoins ; & s'il ne les
» écoute pas, plaignez-vous à l'assemblée du peuple, à
» l'Eglise ; & s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme

(*e*) Chap. XX, v. 4.
(*f*) Chap. XXIII, v. 1, 2, 3.
(*g*) Chap. XXXVIII.

» un gentil, ou un receveur des deniers publics. Je vous » dis, ainsi soit-il, en vérité, tout ce que vous aurez lié » sur terre, sera lié au ciel; & ce que vous aurez délié » sur terre, sera délié au ciel. »

(Allusion aux clefs des portes dont on liait & déliait la courroie.)

Il s'agit ici de deux hommes dont l'un a offensé l'autre, & persiste. On ne pouvait le faire-comparaître dans l'assemblée, dans l'Eglise chrétienne, il n'y en avait point encore; on ne pouvait faire-juger cet homme dont son compagnon se plaignait, par un évêque & par les prêtres qui n'existaient pas encore: de plus, ni les prêtres juifs, ni les prêtres chrétiens, ne furent jamais juges des querelles entre particuliers; c'était une affaire de police. Les évêques ne devinrent juges que vers le tems de *Valentinien III.*

Les commentateurs ont donc conclu que l'écrivain sacré de cet Evangile fait-parler ici N. Seigneur par anticipation; que c'est une allégorie, une prédiction de ce qui arrivera quand l'Eglise chrétienne sera formée & établie.

Selden fait une remarque importante sur ce passage; (*h*) c'est qu'on n'excommuniait point chez les Juifs les publicains, les receveurs des deniers royaux. Le petit peuple pouvait les détester; mais, étant des officiers nécessaires nommés par le prince, il n'était jamais tombé dans la tête de personne de vouloir les séparer de l'*assemblée*. Les Juifs étaient alors sous la domination du proconsul de Syrie, qui étendait sa juridiction jusqu'aux confins de la Galilée & jusque

(*h*) *In Sinedriis Hebræorum*, liv. II.

dans l'île de Chypre, où il avait des vice-gérens. Il aurait été très-imprudent de marquer publiquement son horreur pour les officiers légaux du proconsul. L'injustice même eût été jointe à l'imprudence : car les chevaliers romains, fermiers du domaine public, les receveurs de l'argent de *César*, étaient autorisés par les lois.

St Augustin, dans son sermon LXXXIe. peut fournir des réflexions pour l'intelligence de ce passage. Il parle de ceux qui gardent leur haine, qui ne veulent point pardonner.

« *Cœpisti habere fratrem tuum tanquam publicanum, ligas illum in terrâ : sed ut justè alliges, vide ; nam injusta vincula disrumpit justitia. Quùm autem correxeris & concordaveris cum fratre tuo, solvisti eum in terra.* »

« Vous regardez votre frère comme un publicain ; c'est » l'avoir lié sur la terre. Mais voyez si vous le liez juste- » ment : car la justice rompt les liens injustes. Mais si vous » avez corrigé votre frère, si vous vous êtes accordé » avec lui, vous l'avez délié sur la terre. »

Il semble, par la manière dont *St Augustin* s'explique, que l'offensé ait fait-mettre l'offenseur en prison, & qu'on doive entendre que s'il est jeté dans les liens sur la terre, il est aussi dans les liens célestes ; mais que si l'offensé est inexorable, il devient lié lui-même. Il n'est point question de l'Eglise dans l'explication de *St Augustin* ; il ne s'agit que de pardonner ou de ne pardonner pas une injure. *St Augustin* ne parle point ici du droit sacerdotal de remettre les péchés de la part de DIEU. C'est un droit reconnu ailleurs, un droit dérivé du sacrement de la confession. *St Augustin*,

tout profond qu'il eſt dans les types & dans les allégories, ne regarde pas ce fameux paſſage comme une alluſion à l'ablution donnée ou refuſée par les miniſtres de l'Egliſe Catholique-romaine dans le ſacrement de pénitence.

Du nom d'Egliſe dans les ſociétés Chrétiennes.

On ne reconnaît dans pluſieurs Etats chrétiens que quatre Egliſes, la Grecque, la Romaine, la Luthérienne, la Réformée ou Calviniſte. Il en eſt ainſi en Allemagne; les Primitifs ou Quakers, les Anabaptiſtes, les Sociniens, les Memnoniſtes, les Piétiſtes, les Moraves, les Juifs, & autres, ne formèrent point d'Egliſe. La religion juive a conſervé le titre de ſynagogue. Les ſectes chrétiennes qui ſont tolérées, n'ont que des aſſemblées ſecrètes, des *conventicles*; il en eſt de même à Londres.

On ne reconnaît l'Egliſe catholique ni en Suède, ni en Danemarck, ni dans les parties ſeptentrionnales de l'Allemagne, ni en Hollande, ni dans les trois quarts de la Suiſſe, ni dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne.

De la primitive Egliſe, & de Ceux qui ont cru la rétablir.

Les Juifs, ainſi que tous les peuples de Syrie, furent diviſés en pluſieurs petites congrégations religieuſes, comme nous l'avons vu: toutes tendaient à une perfection myſtique.

Un rayon plus pur de lumière anima les diſciples de *St Jean*, qui ſubſiſtent encore vers Moſul. Enfin

vint sur la terre le fils de DIEU annoncé par *St Jean*. Ses disciples furent constamment tous égaux. JESUS leur avait dit expressément: (*i*)

Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. . . Je suis venu pour servir, & non pour être servi. . . Celui qui voudra être le maître des autres, les servira.

Une preuve d'égalité, c'est que les Chrétiens dans les commencemens, ne prirent d'autre nom que celui de *frères*. Ils s'assemblaient & attendaient l'Esprit; ils prophétisaient quand ils étaient inspirés. *St Paul*, dans sa Ire. lettre aux Corinthiens, leur dit:

Si dans votre assemblée chacun de vous a le don du cantique, de la doctrine, celui de l'apocalypse, celui des langues, celui d'interpréter, que tout soit à l'édification. Si quelqu'un parle de la langue comme deux ou trois, & par parties, qu'il y en ait un qui interprète.

Que deux ou trois prophètes parlent, que les autres jugent; & que si quelque chose est révélé à un autre, que le premier se taise; car vous pouvez tous prophétiser chacun à part, afin que tous apprennent & que tous exhortent; l'esprit de prophétie est soumis aux prophètes: car le Seigneur est un Dieu de paix. . . . . Ainsi donc, mes frères, ayez tous l'émulation de prophétiser, & n'empêchez point de parler des langues.

J'ai traduit mot à mot, par respect pour le texte, & pour ne point entrer dans des disputes de mots.

St Paul dans la même épître, convient (*l*) que les femmes peuvent prophétiser, quoiqu'il leur défende au chap. XIV, de parler dans les assemblées.

(*i*) *Math.* chap. XX, & *Marc*, chap. IX & X.
(*k*) Chap. XIV. (*l*) Chap. XI, v. 5.

Toute

Toute femme, dit-il, *priant ou prophétisant sans avoir un voile sur la tête, souille sa tête : car elle est comme si elle était chauve.*

Il est clair par tous ces passages, & par beaucoup d'autres, que les premiers Chrétiens étaient tous égaux non-seulement comme frères en JESUS-CHRIST, mais comme également partagés. L'esprit se communiquait également à eux ; ils parlaient également diverses langues ; ils avaient également le don de prophétiser, sans distinction de rang, ni d'âge, ni de sexe.

Les Apôtres qui enseignaient les néophytes, avaient sans-doute sur eux cette prééminence naturelle que le précepteur a sur l'écolier ; mais de juridiction, de puissance temporelle, de ce qu'on appelle *honneurs* dans le monde, de distinction dans l'habillement, de marque de supériorité, ils n'en avaient assurément aucune, ni ceux qui leur succédèrent. Ils possédaient une autre grandeur bien différente, celle de la persuasion.

Les frères mettaient leur argent en commun. (*m*) Ce furent eux-mêmes qui choisirent sept d'entr'eux pour avoir soin des tables & de pourvoir aux nécessités communes. Ils élurent dans Jérusalem même ceux que nous nommons *Etienne*, *Philippe*, *Prochore*, *Nicanor*, *Timon*, *Parmenas*, & *Nicolas*. Ce qu'on peut remarquer, c'est que parmi ces sept élus par la communauté juive, il y a six grecs.

Après les Apôtres, on ne trouve aucun exemple d'un chrétien qui ait eu sur les autres Chrétiens

(*m*) Act. des Apôtres, chap. VI.

d'autre pouvoir que celui d'enſeigner, d'exhorter, de chaſſer les démons du corps des énergumènes, de faire des miracles. Tout eſt ſpirituel; rien ne ſe reſſent des pompes du monde. Ce n'eſt guère que dans le troiſième ſiècle, que l'eſprit d'orgueil, de vanité, d'intérêt, ſe manifeſta de tous côtés chez les fidèles.

Les agapes étaient déjà de grands feſtins; on leur reprochait le luxe & la bonne-chère. *Tertullien* l'avoue.

(*n*) « Oui, dit-il, nous feſons grande chère; mais » dans les myſtères d'Athènes & d'Egypte ne fait-on pas » bonne-chère auſſi? Quelque dépenſe que nous faſſions, » elle eſt utile & pieuſe, puiſque les pauvres en profitent. » *Quantiſcumque ſumptibus conſtet, lucrum eſt pietatis, ſiquidem inopes refrigerio iſto juvamus.*

Dans ce tems-là même, des ſociétés de Chrétiens qui oſaient ſe dire plus parfaites que les autres, les Montaniſtes, par exemple, qui ſe vantaient de tant de prophéties & d'une morale ſi auſtère, qui regardaient les ſecondes noces comme des adultères, & la fuite de la perſécution comme une apoſtaſie, qui avaient ſi publiquement des convulſions ſacrées & des extaſes, qui prétendaient parler à DIEU face-à-face, furent convaincus, à ce qu'on prétend, de mêler le ſang d'un enfant d'un an au pain de l'Euchariſtie. Ils attirèrent ſur les véritables Chrétiens ce cruel reproche, qui les expoſa aux perſécutions.

Voici comme ils s'y prenaient, ſelon *St Auguſtin*.

(*n*) *Tertullien*, chap. XXXIX.

(*o*) ils piquaient avec des épingles tout le corps de l'enfant, ils pétrissaient la farine avec ce sang & en fesaient un pain; s'il en mourait, ils l'honoraient comme un martyr.

Les mœurs étaient si corrompues, que les saints Pères ne cessaient de s'en plaindre. Ecoutez *St Cyprien* dans son livre des *Tombés*: (*p*)

« Chaque prêtre, dit-il, court après les biens & les » honneurs avec une fureur insatiable. Les évêques sont » sans religion, & les femmes sans pudeur; la friponnerie » règne; on jure, on se parjure; les animosités divisent » les Chrétiens; les évêques abandonnent les chaires pour » courir aux foires, & pour s'enrichir par le négoce; » enfin nous nous plaisons à nous seuls, & nous déplaisons à tout le monde. »

Avant ces scandales, le prêtre *Novatien* en avait donné un bien funeste aux fidèles de Rome; il fut le premier antipape. L'épiscopat de Rome, quoique secret & exposé à la persécution, était un objet d'ambition & d'avarice, par les grandes contributions des Chrétiens, & par l'autorité de la place.

Ne répétons point ici ce qui est dépose dans tant d'archives, ce qu'on entend tous les jours dans la bouche des personnes instruites; ce nombre prodigieux de schismes & de guerres; six cents années de querelles sanglantes entre l'empire & le sacerdoce; l'argent des nations coulant par mille canaux, tantôt

(*o*) *Augustin. de hæresibus. Hæresi* XXVI.

(*p*) Voyez les Œuvres de *S. Cyprien*; & l'*Hist. ecclésiast. de Fleuri*, tome II, page 168, édition *in*-12, 1725.

à Rome, tantôt dans Avignon lorſque les papes y fixèrent leur ſéjour pendant ſoixante-&-douze ans; & le ſang coulant dans toute l'Europe, ſoit pour l'intérêt d'une tiare ſi inconnue à JESUS-CHRIST, ſoit pour des queſtions inintelligibles dont il n'a jamais parlé. Notre religion n'en eſt pas moins vraie, moins ſacrée, moins divine, pour avoir été ſouillée ſi long-tems dans le crime, & plongée dans le carnage.

Quand la fureur de dominer, cette terrible paſſion du cœur humain, fut parvenue à ſon dernier excès, lorſque le moine *Hildebrand*, élu contre les lois évêque de Rome, arracha cette capitale aux Empereurs, & défendit à tous les évêques d'Occident de porter l'ancien nom de *Pape* pour ſe l'attribuer à lui ſeul; lorſque les évêques d'Allemagne à ſon exemple ſe rendirent ſouverains, que tous ceux de France & d'Angleterre tâchèrent d'en faire autant; il s'éleva, depuis ces tems affreux juſqu'à nos jours, des ſociétés chrétiennes qui, ſous cent noms différens, voulurent rétablir l'égalité primitive dans le chriſtianiſme.

Mais ce qui avait été praticable dans une petite ſociété cachée au monde, ne l'était plus dans de grands royaumes. L'Egliſe militante & triomphante ne pouvait plus être l'Egliſe ignorée & humble. Les évêques, les grandes communautés monaſtiques riches & puiſſantes, ſe réuniſſant ſous les étendards du pontife de la Rome nouvelle, combattirent alors *pro aris & pro focis*, pour leurs autels & pour leurs foyers. Croiſades, armées, ſièges,

batailles, rapines, tortures, assassinats par la main des bourreaux, assassinats par la main des prêtres des deux partis, poisons, dévastations par le fer & par la flamme, tout fut employé pour soutenir ou pour humilier la nouvelle administration ecclésiastique ; & le berceau de la primitive Eglise fut tellement caché sous les flots de sang & sous les ossemens des morts, qu'on put à peine le retrouver.

Des Primitifs appelés Quakers.

Les guerres religieuses & civiles de la Grande-Bretagne, ayant désolé l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande, dans le règne infortuné de *Charles I* ; *Guillaume Penn*, fils d'un vice-amiral, résolut d'aller rétablir ce qu'il appelait la *primitive Eglise*, sur les rivages de l'Amérique septentrionnale, dans un climat doux, qui lui parut fait pour ses mœurs. Sa secte était nommée celle des *trembleurs* ; dénomination ridicule, mais qu'ils méritaient par les tremblemens de corps qu'ils affectaient en prêchant, & par un nazillonnement qui ne fut dans l'Eglise romaine que le partage d'une, espèce de moines appelés *Capucins*. Mais on peut, en parlant du nez & en se secouant être doux, frugal, modeste, juste, charitable : personne ne nie que cette société de Primitifs ne donnât l'exemple de toutes ces vertus.

Penn voyait que les évêques anglicans & les presbytériens avaient été la cause d'une guerre affreuse pour un surplis, des manches de linon, & une liturgie ; il ne voulut ni liturgie, ni linon, ni surplis. Les Apôtres n'en avaient point. JESUS-CHRIST

n'avait baptisé personne; les associés de *Penn* ne voulurent point être baptisés.

Les premiers fidèles étaient égaux; ces nouveaux-venus prétendirent l'être autant qu'il est possible. Les premiers disciples reçurent l'esprit & parlaient dans l'assemblée; ils n'avaient ni autels, ni temples, ni ornemens, ni cierges, ni encens, ni cérémonies: *Penn* & les siens se flattèrent de recevoir l'esprit, & renoncèrent à toute cérémonie, à tout appareil. La charité était précieuse aux disciples du Sauveur: ceux de *Penn* firent une bourse commune pour secourir les pauvres. Ainsi ces imitateurs des Esséniens & des premiers Chrétiens, quoique errans dans les dogmes & dans les rites, étaient pour toutes les autres sociétés chrétiennes un modèle étonnant de morale & de police.

Enfin, cet homme singulier alla s'établir avec cinq cents des siens dans le canton alors le plus sauvage de l'Amérique. La reine *Christine* de Suède avait voulu y fonder une colonie, qui n'avait pas réussi; les primitifs de *Penn* eurent plus de succès.

C'était sur les bords de la rivière de Delaware, vers le quarantième degré. Cette contrée n'appartenait au Roi d'Angleterre, que parce qu'elle n'était réclamée alors par personne, & que les peuples nommés par nous *Sauvages*, qui auraient pu la cultiver, avaient toujours demeuré assez loin dans l'épaisseur des forêts. Si l'Angleterre n'avait eu ce pays que par le droit de conquête, *Penn* & ses Primitifs auraient eu en horreur un tel asile. Ils ne regardaient ce prétendu droit de conquête que com-

me une violation du droit de la nature, & comme une rapine.

Le roi *Charles II* déclara *Penn* ſouverain de tout ce pays déſert, par l'acte le plus authentique du 4 mars 1681. *Penn* dès l'année ſuivante y promulgua ſes lois. La première fut la liberté civile entière, de ſorte que chaque colon, poſſédant cinquante acres de terre, était membre de la légiſlation; la ſeconde, une défenſe expreſſe aux avocats & aux procureurs de prendre jamais d'argent; la troiſième l'admiſſion de toutes les religions, & la permiſſion même à chaque habitant d'adorer DIEU dans ſa maiſon, ſans aſſiſter jamais à aucun culte public.

Voici cette loi, telle qu'elle eſt portée:

« La liberté de conſcience étant un droit que tous les » hommes ont reçu de la nature avec l'exiſtence, & que » tous les gens paiſibles doivent maintenir; il eſt fermement » établi que perſonne ne ſera forcé d'aſſiſter à aucun exer- » cice public de religion.

» Mais il eſt ex preſſément donné plein-pouvoir à cha- » cun de faire librement l'exercice public ou privé de ſa » religion, ſans qu'on y puiſſe apporter aucun trouble » ni empêchement ſous aucun prétexte; pourvu qu'il » faſſe profeſſion de croire en un ſeul DIEU éternel, » tout-puiſſant, créateur, conſervateur, gouverneur de » l'univers, & qu'il rempliſſe tous les devoirs de la ſo- » ciété civile, auxquels on eſt obligé envers ſes compa- » triotes. »

Cette loi eſt encore plus indulgente, plus humaine, que celle qui fut donnée aux peuples de la Caroline par *Locke*, le *Platon* de l'Angleterre, ſi ſupé-

rieur au *Platon* de la Grèce. *Locke* n'a permis d'autres religions publiques que celles qui seraient approuvées par sept pères-de-famille. C'est une autre sorte de sagesse que celle de *Penn*.

Mais ce qui est pour jamais honorable pour ces deux législateurs, & ce qui doit servir d'exemple éternel au genre-humain, c'est que cette liberté de conscience n'a pas causé le moindre trouble. On dirait au contraire que DIEU a répandu ses bénédictions les plus sensibles sur la colonie de la Pensilvanie. Elle était de cinq cents personnes en 1682, & en moins d'un siècle elle s'est accrue jusqu'à près de trois cents mille; c'est la proportion de cent cinquante à un. La moitié des colons est de la religion primitive; vingt autres religions composent l'autre moitié. Il y a douze beaux temples dans Philadelphie, & d'ailleurs chaque maison est un temple. Cette ville a mérité son nom d'*amitié fraternelle*. Sept autres villes & mille bourgades fleurissent sous cette loi de concorde. Trois cents vaisseaux partent du port tous les ans.

Cet établissement, qui semble mériter une durée éternelle, fut sur le point de périr dans la funeste guerre de 1755, quand d'un côté les Français avec leurs alliés sauvages, & les Anglais avec les leurs, commencèrent par se disputer quelques glaçons de l'Acadie.

Les Primitifs, fidèles à leur christianisme pacifique, ne voulurent point prendre les armes. Des sauvages tuèrent quelques-uns de leurs colons sur la frontière. Les Primitifs n'usèrent point de représail-

les. Ils refusèrent même long-tems de payer des troupes; ils dirent au général Anglais ces propres paroles : *Les hommes sont des morceaux d'argile qui se brisent les uns contre les autres ; pourquoi les aiderons-nous à se briser ?*

Enfin, dans l'assemblée générale par qui tout se règle, les autres religions l'emportèrent ; on leva des milices; les Primitifs contribuèrent, mais ils ne s'armèrent point. Ils obtinrent ce qu'ils s'étaient proposé, la paix avec leurs voisins. Ces prétendus sauvages leur dirent : *Envoyez-nous quelque descendant du grand Penn qui ne nous trompa jamais, nous traiterons avec lui.* On leur députa un petit fils de ce grand-homme, & la paix fut conclue.

Plusieurs Primitifs avaient des esclaves nègres pour cultiver leurs terres ; mais ils ont été honteux d'avoir en cela imité les autres Chrétiens : ils ont donné la liberté à leurs esclaves en 1769.

Toutes les autres colonies les imitent aujourd'hui dans la liberté de conscience ; & quoiqu'il y ait des presbytériens & des gens de la haute Église, personne n'est gêné dans sa croyance. C'est ce qui a égalé le pouvoir des Anglais en Amérique à la puissance Espagnole qui possède l'or & l'argent. Il y aurait un moyen sûr d'énerver toutes les colonies anglaises, ce serait d'y établir l'inquisition.

N. B. L'exemple des Primitifs nommés *Quakers*, a produit dans la Pensilvanie une société nouvelle dans un canton qu'elle appelle *Eufrate* ; c'est la secte des Dunkards, ou des Dumplers, beaucoup plus détachée du monde que celle de *Penn* : espèce de religieux hospitaliers, tous vêtus uni-

formément. Elle ne permet pas aux mariés d'habiter la ville d'Eufrate; ils vivent à la campagne qu'ils cultivent. Le tréſor public fournit à tous leurs beſoins dans les diſettes. Cette ſociété n'adminiſtre le baptême qu'aux adultes; elle rejette le péché originel comme une impiété, & l'éternité des peines comme une barbarie. Leur vie pure ne leur laiſſe pas imaginer que DIEU puiſſe tourmenter ſes créatures cruellement & éternellement. Égarés dans un coin du nouveau monde, troupeau du loin de l'Égliſe catholique, ils ſont juſqu'à préſent, malgré cette malheureuſe erreur, les plus juſtes & les plus inimitables des hommes.

Querelle entre l'Egliſe Grecque & la Latine, dans l'Aſie & dans l'Europe.

LES gens-de-bien gémiſſent depuis environ quatorze ſiècles, que les deux Égliſes grecque & latine aient été toujours rivales, & que la robe de JESUS CHRIST qui était ſans couture ait été toujours déchirée. Cette diviſion eſt bien naturelle. Rome & Conſtantinople ſe haïſſaient; quand les maîtres ſe déteſtent, leurs aumôniers ne s'aiment pas. Les deux communions ſe diſputaient la ſupériorité de la langue, l'antiquité des ſièges, la ſcience, l'éloquence, le pouvoir.

Il eſt vrai que les Grecs eurent long-tems tout l'avantage; ils ſe vantaient d'avoir été les maîtres des Latins, & de leur avoir tout enſeigné. Les Evangiles furent écrits en grec. Il n'y avait pas un dogme, un rite, un myſtère, un uſage qui ne fût grec; depuis le mot de *baptême* juſqu'au mot d'*euchariſtie*, tout était grec. On ne connut de Pères de l'Égliſe que parmi les Grecs juſqu'à *St Jérôme*, qui même n'était pas romain, puiſqu'il était de Dalmatie, *Saint Auguſ-*

tin, qui suivit de près *St Jérôme*, était africain. Les sept grands conciles œcuméniques furent tenus dans des villes grecques ; les évêques de Rome n'y parurent jamais, parce qu'ils ne savaient que leur latin, qui même était déjà très-corrompu.

L'inimitié entre Rome & Constantinople éclata dès l'an 452 au concile de Chalcédoine, assemblé pour décider si JESUS-CHRIST avait eu deux natures & une personne, ou deux personnes avec une nature. On y décida que l'Église de Constantinople était en tout égale à celle de Rome pour les honneurs, & le patriarche de l'une égal en tout au patriarche de l'autre. Le pape *St Léon* souscrivit aux deux natures ; mais ni lui ni ses successeurs ne souscrivirent à l'égalité. On peut dire que, dans cette dispute de rang & de prééminence, on allait directement contre les paroles de JESUS-CHR. rapportées dans l'Évangile : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* Les Saints sont Saints, mais l'orgueil se glisse par-tout : le même esprit qui fait-écumer de colère le fils d'un maçon devenu évêque d'un village, quand on ne l'appelle pas *monseigneur*, (*) a brouillé l'univers chrétien.

Les Romains furent toujours moins disputeurs moins subtils que les Grecs ; mais ils furent bien plus politiques. Les évêques d'Orient en argumentant demeurèrent sujets ; celui de Rome sans argumens sut établir enfin son pouvoir sur les ruines de l'empire d'Occident. Et on pouvait dire des Papes ce que *Virgile* dit des *Scipions* & des *Césars* :

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

(*) *Biord*, évêque d'Anneci.

Vers digne de *Virgile*, rendu comiquement par un de nos vieux traducteurs :

« Tous gens de robe, & fourerains des Rois. »

La haine devint une fiction du tems de *Photius*, pâpa ou surveillant de l'Eglise byzantine, & *Nicolas I*, pâpa ou surveillant de l'Eglise romaine. Comme malheureusement il n'y eut presque jamais de querelle ecclésiastique sans ridicule, il arriva que le combat commença par deux patriarches qui étaient tous deux eunuques; *Ignace* & *Photius* qui se disputaient la chaire de Constantinople étaient tous deux chaponnés. Cette mutilation leur interdisant la vraie paternité, ils ne pouvaient être que Pères de l'Eglise.

On dit que les châtrés sont tracassiers, malins, intrigans. *Ignace* & *Photius* troublèrent toute la cour grecque.

Le latin *Nicolas I* ayant pris le parti d'*Ignace*, *Photius* déclara ce pape hérétique, attendu qu'il admettait la procession du souffle de DIEU, du St-Esprit par le Père & par le Fils, contre la décision unanime de toute l'Eglise, qui ne l'avait fait-procéder que du Père.

Outre cette procession hérétique, *Nicolas* mangeait & fesait-manger des œufs & du fromage en carême. Enfin, pour comble d'infidélité, le Pape romain se fesait-raser la barbe; ce qui était une apostasie manifeste aux yeux des pâpas grecs, vu que *Moïse*, les patriarches, & JESUS-CHRIST, étaient toujours peints barbus par les peintres grecs & latins.

Lorſqu'en 879 le patriarche *Photius* fut rétabli dans ſon ſiège par le huitième concile œcuménique grec, compoſé de quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient condamné dans le concile œcuménique précédent, alors le pape *Jean VIII* le reconnut pour ſon frère. Deux légats envoyés par lui à ce concile ſe joignirent à l'Egliſe grecque, déclarèrent *Judas* quiconque dirait que le St.-Eſprit procède du Père & du Fils. Mais ayant perſiſté dans l'uſage de ſe raſer le menton & de manger des œufs en carême, les deux Egliſes reſtèrent toujours diviſées.

Le ſchiſme fut entièrement conſommé l'an 1053 & 1054, lorſque *Michel Cerularius* patriarche de Conſtantinople condamna publiquement l'évêque de Rome *Léon IX* & tous les Latins, ajoutant à tous les reproches de *Photius*, qu'ils oſaient ſe ſervir de pain azyme dans l'Euchariſtie contre la pratique des Apôtres; qu'ils commettaient le crime de manger du boudin, & de tordre le coû aux pigeons au lieu de le leur couper pour les cuire. On ferma toutes les égliſes latines dans l'Empire grec, & on défendit tout commerce avec quiconque mangeait du boudin.

Le pape *Léon IX* négocia ſérieuſement cette affaire avec l'empereur *Conſtantin Monomaque*, & obtint quelques adouciſſemens. C'était préciſément le tems où ces célèbres gentils-hommes normands, enfans de *Tancrède de Hauteville*, ſe moquant du Pape & de l'Empereur grec, prenaient tout ce qu'ils pouvaient dans la Pouille & dans la Calabre, & mangeaient du boudin effrontément. L'Empereur grec favoriſa le Pape autant qu'il put; mais rien ne réconcilia les

Grecs avec nos Latins. Les Grecs regardaient leurs adversaires comme des barbares qui ne savaient pas un mot de grec.

L'irruption des Croisés, sous prétexte de délivrer les saints lieux, & dans le fond pour s'emparer de Constantinople, acheva de rendre les Romains odieux.

Mais la puissance de l'Eglise latine augmenta tous les jours, & les Grecs furent enfin conquis peu-à-peu par les Turcs. Les Papes étaient depuis longtems de puissans & riches souverains; toute l'Eglise grecque fut esclave depuis *Mahomet II*, excepté la Russie, qui était alors un pays barbare, & dont l'Eglise n'était pas comptée.

Quiconque est un peu instruit des affaires du Levant, sait que le Sultan confère le patriarchat des Grecs par la crosse & par l'anneau, sans crainte d'être excommunié, comme le furent les Empereurs allemands par les Papes pour cette cérémonie.

Bien est-il vrai que l'Eglise de Stambol a conservé en apparence la liberté d'élire son archevêque, mais elle n'élit que celui qui est indiqué par la Porte ottomane. Cette place coûte à présent environ quatre-vingts mille francs, qu'il faut que l'élu reprenne sur les Grecs. S'il se trouve quelque chanoine accrédité qui offre plus d'argent au grand-visir, on dépossède le titulaire, & on donne la place au dernier enchérisseur, précisément comme *Marozia* & *Théodora* donnaient le siège de Rome dans le dixième siècle. Si le patriarche titulaire résiste, on lui donne cinquante coups de bâton sur la plante des pieds & on l'exile.

Quelquefois on lui coupe la tête, comme il arriva au patriarche *Lucas Cyrille* en 1638.

Le Grand-Turc donne ainſi tous les autres évêchés moyennant finance ; & la ſomme à laquelle chaque évêché fut taxé ſous *Mahomet II*, eſt toujours exprimée dans la patente ; mais le ſupplément qu'on a payé n'y eſt pas énoncé. On ne ſait jamais au juſte combien un prêtre grec achète ſon évêché.

Ces patentes ſont plaiſantes. *J'accorde à N***, prêtre Chrétien, le préſent mandement pour perfection de félicité. Je lui commande de réſider en la ville ci-nommée, comme évêque des infidèles Chrétiens, ſelon leur ancien uſage & leurs vaines & extravagantes cérémonies ; voulant & ordonnant que tous les Chrétiens de ce diſtrict le reconnaiſſent, & que nul prêtre ni moine ne ſe marie ſans ſa permiſſion.* (c'eſt-à-dire ſans payer.)

L'eſclavage de cette Egliſe eſt égal à ſon ignorance. Mais les Grecs n'ont que ce qu'ils ont mérité ; ils ne s'occupaient que de leurs diſputes ſur la lumière du Thabor & ſur celle de leur nombril, lorſque Conſtantinople fut priſe.

On eſpère qu'au moment où nous écrivons ces douloureuſes vérités, l'impératrice de Ruſſie *Catherine II* rendra aux Grecs leur liberté. On ſouhaite qu'elle puiſſe leur rendre le courage & l'eſprit qu'ils avaient du tems de *Miltiade*, de *Thémiſtocle*, & qu'ils aient de bons ſoldats & moins de moines au mont Athos.

De la préſente Egliſe Grecque.

Si quelque choſe peut nous donner une grande idée des Mahométans, c'eſt la liberté qu'ils ont laiſ-

sée à l'Eglise grecque. Ils ont paru dignes de leurs conquêtes, puisqu'ils n'en ont point abusé. Mais il faut avouer que les Grecs n'ont pas trop mérité la protection que les Musulmans leur accordent; voici ce qu'en dit M. *Porter*, ambassadeur d'Angleterre en Turquie.

« Je voudrais tirer le rideau sur ces disputes scandaleuses des Grecs & des Romains au sujet de Bethléem » & de la Terre-Sainte, comme ils l'appellent. Les procédés iniques, odieux, qu'elles occasionnent entre eux, » sont la honte du nom Chrétien. Au milieu de ces débats, l'ambassadeur chargé de protéger la communion » romaine, malgré sa dignité éminente, devient véritablement un objet de compassion.

» Il se lève dans tous les pays de la croyance romaine » des sommes immenses pour soutenir contre les Grecs » des prétentions équivoques à la possession précaire d'un » coin de terre réputée sacrée, & pour conserver entre » les mains des moines de leur communion, les restes » d'une vieille étable à Bethléem, où l'on a érigé une chapelle, & où, sur l'autorité incertaine d'une tradition » orale, on prétend que naquit le CHRIST; de même » qu'un tombeau, qui peut être, & plus vraisemblablement peut n'être pas ce qu'on appelle son *sépulcre*. » Car la situation exacte de ces deux endroits est aussi » peu certaine, que la place qui recèle les cendres de » *César*. »

Ce qui rend les Grecs encore plus méprisables aux yeux des Turcs, c'est le miracle qu'ils font tous les ans au tems de pâques. Le malheureux évêque de Jérusalem s'enferme dans le petit caveau qu'on fait passer pour le tombeau de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, avec des paquets de petite bougie; il bat

le briquet, allume un de ces petits cierges, & sort de son caveau en criant : *Le feu du ciel est descendu, & la sainte bougie est allumée.* Tous les Grecs aussitôt achètent de ces bougies, & l'argent se partage entre le commandant turc & l'évêque.

On peut juger par ce seul trait de l'état déplorable de cette Eglise sous la domination du Turc.

L'Eglise grecque, en Russie, a pris depuis-peu une consistance beaucoup plus respectable, depuis que l'impératrice *Catherine II* l'a délivrée du soin de son temporel ; elle lui a ôté quatre cents mille esclaves qu'elle possédait. Elle est payée aujourd'hui du trésor impérial, entièrement soumise au gouvernement, contenue par des lois sages ; elle ne peut faire que du bien ; elle devient tous les jours savante & utile. Elle a aujourd'hui un prédicateur nommé *Platon*, qui a fait des sermons que l'ancien *Platon* grec n'aurait pas désavoués.

ÉGLOGUE.

IL semble qu'on ne doive rien ajouter à ce que M. le chevalier de *Jaucour* & M. *Marmontel* ont dit de l'églogue dans le Dictionnaire encyclopédique ; il faut, après les avoir lus, lire *Théocrite* & *Virgile*, & ne point faire d'églogues. Elles n'ont été jusqu'à présent parmi nous que des madrigaux amoureux, qui auraient beaucoup mieux convenu aux filles d'honneur de la reine-mère qu'à des bergers.

L'ingénieux *Fontenelle*, aussi galant que philoso-

phe, qui n'aimait pas les anciens, donne le plus de ridicule qu'il peut au tendre *Théocrite*, le maître de *Virgile*: il lui reproche une églogue qui eſt entièrement dans le goût ruſtique; mais il ne tenait qu'à lui de donner de juſtes éloges à d'autres églogues qui reſpirent la paſſion la plus naïve, exprimée avec toute l'élégance & la molle douceur convenable aux ſujets.

Il y en a de comparables à la belle ode de *Sapho*, traduite dans toutes les langues. Que ne nous donnait-il une idée de la pharmaceutrée imitée par *Virgile*, & non égalée peut-être? on ne pourrait pas en juger par ce morceau que je vais rapporter; mais c'eſt une eſquiſſe qui fera-connaître la beauté du tableau à ceux dont le goût démêle la force de l'original dans la faibleſſe même de la copie.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour;
Comme en mon ſein les friſſons & la flamme
Se ſuccédaient, me perdaient tour-à-tour;
Quels doux tranſports égarèrent mon ame;
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour;
Comme j'aimais, & ſans ſonger à plaire!
Je ne pouvais ni parler ni me taire....
Reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Mon amant vint. O momens délectables!
Il prit mes mains, tu le ſais, tu le vis,
Tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
De ſes baiſers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, paſſez-vous ſans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des cieux, dis quel fut mon amour.

Ce n'eſt-là qu'un échantillon de ce *Théocrite* dont *Fontenelle* feſait ſi peu de cas. Les Anglais qui nous ont donné des traductions en vers de tous les poëtes anciens, en ont auſſi une de *Théocrite ;* elle eſt de M. *Fawkes :* toutes les grâces de l'original s'y retrouvent. Il ne faut pas omettre qu'elle eſt en vers rimés, ainſi que les traductions anglaiſes de *Virgile* & d'*Homère.* « Les vers blancs, dans tout ce qui n'eſt pas » tragédie, ne ſont, (comme diſait *Pope*,) que le » partage de ceux qui ne peuvent pas rimer. »

Je ne ſais ſi, après avoir parlé des églogues qui enchantèrent la Grèce & Rome, il ſera bien convenable de citer une églogue allemande, & ſur-tout une églogue dont l'amour n'eſt pas le principal ſujet ; elle fut écrite dans une ville qui venait de paſſer ſous une domination étrangère.

Eglogue Allemande.

HERNAND, DERNIN.

DERNIN.

Conſolons-nous, Hernand, l'aſtre de la nature
Va de nos aquilons tempérer la froidure ;
Le zéphyr à nos champs promet quelques beaux jours.
Nous chanterons auſſi nos vins & nos amours :
Nous n'égalerons point la Grèce & l'Autonie ;
Nous ſommes ſans printems, ſans fleurs, & ſans génie ;
Nos voix n'ont jamais eu ces ſons harmonieux
Qu'aux paſteurs de Sicile ont accordés les Dieux.
Ne pouvons-nous jamais, en liſant leurs ouvrages,
Surmonter l'âpreté de nos climats ſauvages,
Vers ces côteaux du Rhin que nos ſoins aſſidus
Ont forcés à s'orner des tréſors de Bacchus ?

Forçons le Dieu des vers, exilé de la Grèce,
A venir de nos champs adoucir la rudeſſe.
Nous connaiſſons l'amour, nous connaîtrons les vers.
Orphée était de Thrace; il brava les hivers;
Il aimait; c'eſt aſſez: Vénus monta ſa lyre.
Il polit ſon pays; il eut un doux empire
Sur des cœurs étonnés de céder à ſes lois.

HERNAND.

On dit qu'il amollit les tigres de ſes bois.
Humaniſerons-nous les loups qui nous déchirent?

Depuis qu'aux étrangers les deſtins nous ſoumirent,
Depuis que l'eſclavage affaiſſa nos eſprits,
Nos chants furent changés en de lugubres cris.
D'un commis, odieux l'inſolence affamée
Vient ravir la moiſſon que nous avons ſemée,
Vient décimer nos fruits, notre lait, nos troupeaux;
C'eſt pour lui que ma main couronna ces côteaux
Des pampres conſolans de l'amant d'Ariane.

Si nous oſons nous plaindre, un traitant nous condamne;
Nous craignons de gémir, nous dévorons nos pleurs.
Ah! dans la pauvreté, dans l'excès des douleurs,
Le moyen d'imiter Théocrite & Virgile!
Il faut pour un cœur tendre un eſprit plus tranquille.
Le roſſignol tremblant dans ſon obſcur ſéjour,
N'élève point ſa voix ſous le bec du vautour.
Fuyons, mon cher Dernin, ces malheureuſes rives.
Portons nos chalumeaux & nos lyres plaintives
Aux bords de l'Adigo, loin des yeux des tyrans.

Et le reſte.

ÉLÉGANCE.

CE mot, selon quelques-uns, vient d'*electus*, choisi. On ne voit pas qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie : en effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse & de l'agrément.

On emploie ce mot dans la sculpture & dans la peinture. On opposait *elegans signum* à *signum rigens* ; une figure proportionnée, dont les contours arrondis étaient exprimés avec mollesse, à une figure trop raide & mal terminée.

La sévérité des anciens Romains donna à ce mot, *elegantia*, un sens odieux. Ils regardaient l'élégance en tout genre comme une *affèterie*, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers tems : *vitii, non laudis fuit*, dit *Aulu-Gelle*. Ils appelaient *un homme élégant* à-peu-près ce que nous appelons aujourd'hui un petit-maître, *bellus homuncio*, & ce que les Anglais appellent *un beau ;* mais vers le tems de *Cicéron*, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *elegans* était toujours une louange. *Cicéron* se sert, en cent endroits, de ce mot, pour exprimer un homme, un discours poli ; on disait même alors *un repas élégant* : ce qui ne se dirait guère parmi nous.

Ce terme est consacré en français, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, & principalement à la poësie.

Il ne signifie pas, en peinture & en sculpture, précisément la même chose que *grâce*.

Ce terme *grâce* se dit particulièrement du visage, & on ne dit pas *un visage élégant*, comme *des contours élégans* : la raison en est, que la grâce a toujours quelque chose d'animé, & c'est dans le visage que paraît l'ame; ainsi on ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche est animée.

L'élégance d'un discours n'est pas l'éloquence, c'en est une partie; ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre, c'est la clarté, le nombre, & le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours élégant: des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, offensent l'oreille même des naturels du pays.

Un discours peut être élégant sans être un bon discours, l'élégance n'étant en effet que le mérite des paroles; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'élégance est encore plus nécessaire à la poësie que l'éloquence, parce qu'elle est une partie de cette harmonie si nécessaire aux vers.

Un orateur peut convaincre, émouvoir même, sans élégance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet, s'il n'est élégant: c'est un des principaux mérites de *Virgile*. *Horace* est bien moins élégant dans ses satyres, dans ses épîtres aussi est-il moins poëte, *sermoni propior*.

Le grand point, dans la poëſie & dans l'art oratoire, c'eſt que l'élégance ne faſſe jamais tort à la force; & le poëte en cela, comme dans tout le reſte, a de plus grandes difficultés à ſurmonter que l'orateur: car l'harmonie étant la baſe de ſon art, il ne doit pas ſe permettre un concours de ſyllabes rudes; il faut même quelquefois ſacrifier un peu de la penſée à l'élégance de l'expreſſion: c'eſt une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il eſt à remarquer que, ſi l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui eſt facile & naturel n'eſt cependant pas élégant. Il n'y a rien de ſi facile, de ſi naturel que,

La cigale ayant chanté
Tout l'été....

& Maître corbeau ſur un arbre perché....

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance? C'eſt que cette naïveté eſt dépourvue de mots choiſis & d'harmonie.

Amans heureux, voulez-vous voyager?
Que ce ſoit aux rives prochaines:

& cent autres traits, ont, avec d'autres mérites, celui de l'élégance.

On dit rarement d'une comédie, qu'elle eſt écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite, propre à toute autre poëſie.

L'élégance ſemblerait faire tort au comique: on ne rit point d'une choſe élégamment dite; cependant là plupart des vers de l'Amphitryon de *Molière*, excepté ceux de pure plaiſanterie, ſont élé-

gans. Le mélange des Dieux & des hommes dans cette pièce unique en ſon genre, & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en ſont peut-être la cauſe.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque choſe des ſtances, & que l'épigramme tient du comique; l'un eſt fait pour exprimer un ſentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le ſublime, il ne faut pas que l'élégance ſe remarque; elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'élégance du *Jupiter-Olympien* de *Phidias*, c'eût été en faire une ſatyre. L'élégance de la *Vénus* de *Praxitèles* pouvait être remarquée.

ÉLIE ET ÉNOCH.

Élie & *Enoch* ſont deux perſonnages bien importans dans l'antiquité. Ils ſont tous deux les ſeuls qui n'aient point goûté de la mort, & qui aient été tranſportés hors du monde. Un très-ſavant homme a prétendu que ce ſont des perſonnages allégoriques. Le père & la mère d'*Elie* ſont inconnus. Il croit que ſon pays *Galaad* ne veut dire autre choſe que la circulation des temps; on le fait-venir de *Galgala* qui ſignifie *révolution*. Mais le nom du village de Galgala ſignifiait-il quelque choſe?

Le mot d'*Elie* a un rapport ſenſible avec celui d'*Helios*, le ſoleil. L'holocauſte offert par *Elie*, & allumé par le feu du ciel, eſt une image de ce que peuvent

peuvent les rayons du soleil réunis. La pluie qui tombe après de grandes chaleurs est encore une vérité physique.

Le char de feu, & les chevaux enflammés qui enlèvent *Elie* au ciel, sont une image frappante des quatre chevaux du soleil. Le retour d'*Elie* à la fin du monde semble s'accorder avec l'ancienne opinion que le soleil viendrait s'éteindre dans les eaux, au milieu de la destruction générale que les hommes attendaient : car presque toute l'antiquité fut long-tems persuadée que le monde serait bientôt détruit.

Nous n'adoptons point ces allégories, & nous nous en tenons à ce qui est rapporté dans l'ancien Testament.

Enoch est un personnage aussi singulier qu'*Elie*, à cela près que la Genèse nomme son père & son fils, & que la famille d'*Elie* est inconnue. Les Orientaux & les Occidentaux ont célébré cet *Enoch*.

La sainte Ecriture, qui est toujours notre guide infaillible, nous apprend qu'*Enoch* fut père de *Mathusala* ou *Mathusalem*. & qu'il ne vécut sur la terre que trois cents soixante-&-cinq ans, ce qui a paru une vie bien courte pour un des premiers patriarches. Il est dit qu'il marcha avec Dieu, & qu'il ne parut plus, parce que Dieu l'enleva.

« C'est ce qui fait, (dit dom *Calmet*,) que les Pères » & le commun des commentateurs assurent qu'*Enoch* est » encore en vie, que Dieu l'a transporté hors du monde » aussi-bien qu'*Elie*; qu'ils viendront avant le jugement

» dernier s'oppoſer à l'Antechriſt ; qu'*Elie* prêchera aux » Juifs, & *Enoch* aux Gentils. »

St Paul, dans ſon Epître aux Hébreux (qu'on lui a conteſtée) dit expreſſément : *C'eſt par la foi qu'Enoch fut enlevé, afin qu'il ne vît point la mort ; & on ne le vit plus, parce que le Seigneur le tranſporta.*

St Juſtin, ou celui qui a pris ſon nom, dit qu'*Enoch* & *Elie* ſont dans le paradis terreſtre, & qu'ils y attendent le ſecond avènement de JESUS-CHRIST.

St Jérôme au contraire croit (*a*) qu'*Enoch* & *Elie* ſont dans le ciel. C'eſt ce même *Enoch*, ſeptième homme après *Adam*, qu'on prétend avoir écrit un livre cité par *St Jude*. (*)

Tertullien dit (*b*) que cet ouvrage fut conſervé dans l'arche, & qu'*Enoch* en fit même une ſeconde copie après le déluge.

Voilà ce que la ſainte Ecriture & les Pères nous diſent d'*Enoch* : mais les profanes de l'Orient en diſent bien davantage. Ils croient en effet qu'il y a eu un *Enoch*, & qu'il fut le premier qui fit des eſclaves à la guerre ; ils l'appellent tantôt *Enoch*, tantôt *Edris* ; ils diſent que c'eſt lui qui donna des lois aux Egyptiens ſous le nom de ce *Thaut*, appelé par les Grecs *Hermès Triſmégiſte*. On lui donne un fils, nommé *Sabi*, auteur de la religion des Sabiens ou Sabéens.

Il y avait une ancienne tradition en Phrygie ſur

(*a*) *Jérôme*, commentaire ſur *Amos*.

(*) *Voyez* APOCRYPHES.

(*b*) Liv. I, *de cultu fœminarum*, &c.

un certain *Anach*, dont on disait que les Hébreux avaient fait *Enoch*. Les Phrygiens tenaient cette tradition des Chaldéens ou Babyloniens, qui reconnaissaient aussi un *Enoch* ou *Anach* pour inventeur de l'astronomie.

On pleurait *Enoch* un jour de l'année en Phrygie, comme on pleurait *Adoni* ou *Adonis* chez les Phéniciens.

L'écrivain ingénieux & profond qui croit *Elie* un personnage purement allégorique, pense la même chose d'*Enoch*. Il croit qu'*Enoch*, *Anach*, *Annoch*, signifiait l'*année*; que les Orientaux le pleuraient ainsi qu'*Adonis*, & qu'ils se réjouissaient au commencement de l'année nouvelle.

Que le *Janus* connu ensuite en Italie, était l'ancien *Anach* ou *Annoch* de l'Asie.

Que non-seulement *Enoch* signifiait autrefois chez tous ces peuples le commencement & la fin de l'an, mais le dernier jour de la semaine.

Que les noms d'*Anne*, de *Jean*, de *Januarius Janvier*, ne sont venus que de cette source.

Il est difficile de pénétrer dans les profondeurs de l'histoire ancienne. Quand on y saisirait la vérité à tâtons, on ne serait jamais sûr de la tenir Il faut absolument qu'un chrétien s'en tienne à l'Écriture, quelque difficulté qu'on trouve à l'entendre.

ÉLOQUENCE.

(Cet article a paru dans le grand Dictionnaire Encyclopédique. Il y a dans celui-ci des additions, &, ce qui vaut bien mieux, des retranchemens.)

L'ELOQUENCE eſt née avant les règles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému, voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour lui objet de comparaiſon rapide & de métaphore, ſans qu'il y prenne garde : il anime tout, & fait-paſſer dans ceux qui l'écoutent une partie de ſon enthouſiaſme.

Un philoſophe très-éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainſi, dans toutes les langues ; *le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent ; l'eſprit eſt accablé, il ſe partage, il s'épuiſe ; le ſang ſe glace, la tête ſe renverſe ; on eſt enflé d'orgueil, enivré de vengeance :* la nature ſe peint par-tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'eſt elle dont l'inſtinct enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont on a beſoin. L'envie naturelle de captiver ſes juges & ſes maîtres, le recueillement de l'ame profondément

frappée, qui ſe prépare à déployer les ſentimens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'art.

C'eſt cette même nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés; une forte paſſion, un danger preſſant, appellent tout-d'un-coup l'imagination : ainſi un capitaine des premiers califes, voyant fuir les Muſulmans, s'écria : « Où cou» rez-vous ? ce n'eſt pas là que ſont les en» nemis. »

On attribue ce même mot à pluſieurs capitaines; on l'attribue à *Cromwell.* Les ames fortes ſe rencontrent beaucoup plus ſouvent que les beaux eſprits.

Raſi, un capitaine Muſulman du tems même de *Mahomet*, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général *Dérar* eſt tué : *Qu'importe*, dit-il, *que Dérar ſoit mort?* DIEU *eſt vivant & vous regarde, marchez !*

C'était un homme bien éloquent que ce matelot anglais qui fit-réſoudre la guerre contre l'Eſpagne en 1740. *Quand les Eſpagnols m'ayant mutilé me préſentèrent la mort, je recommandai mon ame à* DIEU, *& ma vengeance à ma patrie.*

La nature fait donc l'éloquence; & ſi on dit que les poëtes naiſſent, & que les orateurs ſe forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges & la méthode du tems: la nature ſeule n'eſt éloquente que par élans.

Les préceptes ſont toujours venus après l'art. *Tibias* fut le premier qui recueillit les lois de l'é-

loquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite dans son Gorgias, « qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poëtes, la voix & les gestes des plus grands acteurs. »

Aristote fit-voir après lui que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts : il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la *rhétorique* ; il fit-voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, & qu'être éloquent c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent, à prendre un parti sur la guerre & sur la paix, sur l'administration publique, &c. ; dans le démonstratif, de faire-voir ce qui est digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de persuader d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs, que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit ; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes & nobles ; il exige sur-tout la convenance & la bienséance.

Tous ces préceptes respirent la justesse éclairée

d'un philoſophe, & la politeſſe d'un Athénien ; & en donnant les règles de l'éloquence, il eſt éloquent avec ſimplicité.

Il eſt à remarquer que la Grèce fut la ſeule contrée de la terre où l'on connût alors les lois de l'éloquence, parce que c'était la ſeule où la véritable éloquence exiſtât.

L'art groſſier était chez tous les hommes ; des traits ſublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les tems : mais remuer les eſprits de toute une nation polie ; plaire, convaincre & toucher à-la-fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient preſque tous eſclaves : c'eſt un caractère de la ſervitude de tout exagérer ; ainſi l'éloquence aſiatique fut monſtrueuſe. L'Occident était barbare du tems d'*Ariſtote*.

L'*éloquence* véritable commença à ſe montrer dans Rome du tems des *Gracques*, & ne fut perfectionnée que du tems de *Cicéron*. *Marc-Antoine* l'orateur, *Hortenſius*, *Curion*, *Céſar*, & pluſieurs autres, furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainſi que celles d'Athènes. L'éloquence ſublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté ; c'eſt qu'elle conſiſte à dire des vérités hardies, à étaler des raiſons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raiſons, & aime mieux un compliment délicat que des grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ſes harangues, donna les préceptes dans ſon livre de

l'*Orateur*; il suit presque toute la méthode d'*Aristote*, & s'explique avec le style de *Platon*.

Il distingue le genre simple, le tempéré, & le sublime.

Rollin a suivi cette division dans son *Traité des études*; &, ce que *Cicéron* ne dit pas, il prétend que *le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés : le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, & dont on bannit tout raffinement : que le sublime foudroie, & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.*

Sans se mettre à cette *table*, sans suivre ce *foudre*, ce *fleuve* & cette *rivière*, tout homme de bon-sens voit que l'*éloquence simple* est celle qui a des choses simples à exposer, & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient.

Il n'est pas besoin d'avoir lu *Aristote*, *Cicéron* & *Quintilien*, pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du dix-septième siècle ; on disait avec emphase des choses triviales. On pourrait compiler des volumes de ces exemples ; mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troie & du Scamandre, l'interrompit en disant: « *La cour observera que ma partie ne s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut. »

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts, traités dans une grande assemblée.

On en voit encore de vives traces dans le parle-

ment d'Angleterre ; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de *Démosthènes* & de *Cicéron* semble avoir dicté plusieurs traits de ces discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'éloquence qu'*Aristote* considère ; & le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande éloquence n'a guère pu en France être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs, comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, où elle tient un peu de la poésie.

Bossuet, & après lui *Fléchier*, semblent avoir obéi à ce précepte de *Platon*, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au P. *Bourdaloue* ; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite, comme l'avoue

Burnet, évêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraiſon funèbre ; ils évitèrent dans les ſermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la ſimplicité de l'Évangile ; & ils ſe défièrent de cette méthode des diviſions recherchées, que l'archevêque *Fénélon* condamne dans ſes *Dialogues ſur l'éloquence*.

Quoique nos ſermons roulent ſur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans, qui, comme les beaux endroits de *Cicéron* & de *Démoſthènes*, ſoient devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur ſera pourtant bien aiſe de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. *Maſſillon*, depuis évêque de Clermont, prêcha ſon fameux ſermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire ; preſque tout le monde ſe leva à moitié, par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

« Je ſuppoſe que ce ſoit ici notre dernière heure à tous, » que les cieux vont s'ouvrir ſur nos têtes, que le tems » eſt paſſé, & que l'éternité commence ; que JESUS-CHRIST » va paraître pour nous juger ſelon nos œuvres, & que » nous ſommes tous ici pour attendre de lui l'arrêt de la vie » ou de la mort éternelle : je vous le demande, frappé de » terreur comme vous, ne ſéparant point mon ſort du vôtre, » & me mettant dans la même ſituation où nous devons » tous paraître un jour devant DIEU notre juge ; ſi JESUS-

» CHRIST, dis-je, paraissait dès à-présent pour faire la ter-
» rible séparation des justes & des pécheurs, croyez-vous
» que le plus grand nombre fût sauvé? Croyez-vous que
» le nombre des justes fût au moins égal à celui des pé-
» cheurs? Croyez-vous que, s'il fesait maintenant la discus-
» sion des œuvres du grand nombre qui est dans cette
» église, il trouvât seulement dix justes parmi nous? en
» trouverait-il un seul? ...» (Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fonds est le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes & modernes; & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

De pareils chef-d'œuvres sont très-rares; tout est d'ailleurs devenu lieu-commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation) que de prêcher dans un style languissant des choses aussi rebattues qu'inutiles.

On demande si l'éloquence est permise aux historiens? Celle qui leur est propre consiste dans l'art de préparer les évènemens, dans leur exposition, toujours élégante, tantôt vive & pressée, tantôt étendue & fleurie; dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux personnages; dans les réflexions incorporées naturellement au

récit, & qui n'y paraiſſent point ajoutées. L'éloquence de *Démoſthènes* ne convient point à *Thucydide*; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros, qui ne la prononça jamais, n'eſt guère qu'un beau défaut, au jugement de pluſieurs eſprits éclairés.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois ſe permettre, voici une occaſion où *Mézeray*, dans ſa grande Hiſtoire, ſemble obtenir grâce pour cette hardieſſe approuvée chez les anciens; il eſt égal à eux, pour le moins, dans cet endroit: c'eſt au commencement du règne de *Henri IV*, lorſque ce prince, avec très-peu de troupes, était preſſé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conſeillait de ſe retirer en Angleterre. *Mézeray* s'élève au-deſſus de lui-même en feſant-parler ainſi le maréchal de *Biron*, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort-bien avoir dit une partie de ce que l'hiſtorien lui attribue.

« Quoi! SIRE, on vous conſeille de monter ſur mer, » comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conſerver » votre royaume que de le quitter! Si vous n'étiez pas » en France, il faudrait percer au travers de tous les ha- » zards & de tous les obſtacles pour y venir: & maintenant » que vous y êtes, on voudrait que vous en ſortiſſiez! » & vos amis ſeraient d'avis que vous fiſſiez de votre bon » gré ce que le plus grand effort de vos ennemis ne ſau- » rait vous contraindre de faire! En l'état où vous êtes, » ſortir ſeulement de France pour vingt-quatre heures, » c'eſt s'en bannir pour jamais. Le péril, au reſte, n'eſt » pas ſi grand qu'on vous le dépeint; ceux qui nous pen- » ſent envelopper, ſont ou ceux mêmes que nous avons

» tenus enfermés si lâchement dans Paris, ou gens qui » ne valent pas mieux, & qui auront plus d'affaires » entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, SIRE, nous » sommes en France, il nous y faut enterrer : il s'agit » d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie; » & quand-même il n'y aurait point d'autre sureté pour » votre sacrée personne que la fuite, je sais bien que » vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied-ferme » que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne » souffrirait jamais qu'on dise qu'un cadet de la maison » de Lorraine lui aurait faitperdre terre ; encore moins » qu'on la vît mendier à la porte d'un autre prince étran- » ger. Non, non, SIRE, il n'y a ni couronne ni honneur » pour vous au-delà de la mer : si vous allez au-devant » du secours d'Angleterre, il reculera ; si vous vous pré- » sentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve, » vous n'y trouverez que des reproches & du mépris. Je » ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne » à l'inconstance des flots, & à la merci de l'étranger, qu'à » tant de braves gentilshommes & tant de vieux soldats, » qui sont prêts à lui servir de remparts & de boucliers ; » & je suis trop serviteur de Votre Majesté, pour lui dis- » simuler que si Elle cherchait sa sureté ailleurs que dans » leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur » dans un autre parti que dans le sien. »

Ce discours fait un effet d'autant plus beau, que *Mézerai* met ici en effet dans la bouche du maréchal de *Biron* ce qu'*Henri IV* avait dans le cœur.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur l'éloquence ; mais les livres n'en disent que trop ; & dans un siècle éclairé, le génie aidé des exemples en fait plus que n'en disent tous les maîtres.

EMBLÊME.

Figure, Allégorie, Symbole, &c.

TOUT eſt emblême & figure dans l'antiquité. On commence en Chaldée par mettre un bélier, deux chevreaux, un taureau dans le ciel, pour marquer les productions de la terre au printems. Le feu eſt le ſymbole de la Divinité dans la Perſe; le chien céleſte avertit les Egyptiens des inondations du Nil; le ſerpent qui cache ſa queue dans ſa tête, devient l'image de l'éternité. La nature entière eſt peinte & déguiſée.

Vous retrouverez encore dans l'Inde pluſieurs de ces anciennes ſtatues effrayantes & groſſières dont nous avons déjà parlé, qui repréſentent la Vertu munie de dix grands bras, avec leſquels elle doit combattre les Vices; & que nos pauvres Miſſionnaires ont priſes pour le portrait du Diable, ne doutant pas que tous ceux qui ne parlaient pas français ou italien n'adoraſſent le Diable.

Mettez tous ces ſymboles de l'antiquité ſous les yeux de l'homme du ſens le plus droit, qui n'en aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien; c'eſt une langue qu'il faut apprendre.

Les anciens poëtes théologiens furent dans la néceſſité de donner des yeux à DIEU, des mains, des pieds; de l'annoncer ſous la figure d'un homme.

St Clément d'Alexandrie (*a*) rapporte ces vers de *Xenophanes* le colophonien, dignes de toute notre attention.

Grand Dieu, quoi que l'on faſſe, & quoi qu'on oſe feindre,
On ne peut te comprendre, & moins encor te peindre.
Chacun figure en toi ſes attributs divers.
Les oiſeaux te feraient voltiger dans les airs,
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes,
Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes,
Les chevaux dans les champs te feraient-galopper.

On voit par ces vers de *Xénophanes*, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les hommes ont fait DIEU à leur image. L'ancien *Orphée* de Thrace, ce premier théologien des Grecs, fort antérieur à *Homère*, s'exprime ainſi, ſelon le même *Clément* d'Alexandrie:

Sur ſon trône éternel aſſis dans les nuages,
Immobile, il régit les vents & les orages:
Ses pieds preſſent la terre; & du vague des airs
Sa main touche à-la-fois aux rives des deux mers:
Il eſt principe, fin, milieu de toutes choſes.

Tout étant donc figure & emblême, les philoſophes, & ſur-tout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, employèrent cette méthode; leurs préceptes étaient des emblêmes, des énigmes.

N'attiſez pas le feu avec une épée; c'eſt-à-dire, N'irritez point des hommes en colère.

Ne mettez point la lampe ſous le boiſſeau.—Ne cachez point la vérité aux hommes.

Abſtenez-vous des fèves.—Fuyez ſouvent les aſſem-

(*a*) *Stromates*, liv. V.

blées publiques, dans lesquelles on donnait son suffrage avec des fèves blanches ou noires.

N'ayez point d'hirondelles dans votre maison.—Qu'elle ne soit point remplie de babillards.

Dans la tempête adorez l'écho.—Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

N'écrivez point sur la neige.—N'enseignez point les esprits mous & faibles.

Ne mangez ni votre cœur ni votre cervelle.—Ne vous livrez ni au chagrin, ni à des entreprises trop difficiles, &c.

Telles sont les maximes de *Pythagore*, dont le sens n'est pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblêmes est celui de DIEU, que *Timée* de Locres figure par cette idée: *Un cercle, dont le centre est par-tout & la circonférence nulle-part.- Platon* adopta cet emblême; *Pascal* l'avait inféré parmi les matériaux dont il voulait faire usage, & qu'on a intitulé ses *Pensées.*

En métaphysique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne sont que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet usage des emblêmes & des figures établi; mais plus aussi ces images sont-elles éloignées de nos mœurs & de nos coutumes.

C'est sur-tout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens, que les emblêmes qui nous paraissent les plus étranges, étaient consacrés. C'est-là qu'on portait en procession, avec le plus profond respect, les

deux organes de la génération, les deux ſymboles de la vie. Nous en rions, nous oſons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient DIEU innocemment de leur avoir donné l'être. Qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vu entrer dans nos temples avec l'inſtrument de la deſtruction à notre côté ?

A Thèbes on repréſentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie, une femme nue avec une queue de poiſſon était l'emblême de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi cet uſage des ſymboles pénétra chez les Hébreux, lorſqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le déſert de la Syrie.

De quelques Emblêmes dans la Nation Juive.

UN des plus beaux emblêmes des livres judaïques eſt ce morceau de l'Eccléſiaſte :

Quand les travailleuſes au moulin ſeront en petit nombre & oiſives, quand ceux qui regardaient par les trous s'obſcuciront, que l'amandier fleurira, que la ſauterelle s'engraiſſera, que les câpres tomberont, que la cordelette d'argent ſe caſſera, que la bandelette d'or ſe retirera..... & que la cruche ſe briſera ſur la fontaine.....

Cela ſignifie, que les vieillards perdent leurs dents, que leur vue s'affaiblit, que leurs cheveux blanchiſſent comme la fleur de l'amandier, que leurs pieds s'enflent comme la ſauterelle, que leurs cheveux tombent comme les feuilles du câprier, qu'ils ne ſont plus propres à la génération, &

qu'alors il faut se préparer au grand voyage.

Le cantique des cantiques est (comme on sait) un emblême continuel du mariage de JESUS-CHRIST avec l'Eglise.

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tetons sont meilleurs que du vin — qu'il me mette sa main gauche sous ma tête, & qu'il m'embrasse de la main droite — que tu es belle, ma chère! tes yeux sont des yeux de colombe — tes cheveux sont comme des troupeaux de chèvres, sans parler de ce que tu nous caches — tes lèvres sont comme un petit ruban d'écarlate, tes joues sont comme des moitiés de pommes d'écarlate, sans parler de ce que tu nous caches — que ta gorge est belle! — que tes lèvres distillent le miel! — Mon bien-aimé mit sa main au trou, & mon ventre treffaillit à ses attouchemens — ton nombril est comme une coupe faite au tour — ton ventre est comme un monceau de froment entouré de lis — tes deux tetons sont comme deux faons gémeaux de chevreuil — ton coû est comme une tour d'ivoire — ton nez est comme la tour du mont Liban — ta tête est comme le mont Carmel, ta taille est celle d'un palmier. J'ai dit, je monterai sur le palmier & je cueillerai de ses fruits. Que ferons-nous de notre petite sœur? elle n'a point encore de tetons. Si c'est un mur, bâtissons dessus une tour d'argent; si c'est une porte, fermons-la avec du bois de cèdre.

Il faudrait traduire tout le cantique, pour voir qu'il est un emblême d'un bout à l'autre; sur-tout l'ingénieux dom *Calmet* démontre que le palmier sur lequel monte le bien-aimé, est la croix à laquelle on condamna Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. Mais il faut avouer qu'une morale saine & pure est encore préférable à ces allégories.

On voit dans les livres de ce peuple une foule d'emblêmes typiques qui nous révoltent aujour-

d'hui, & qui exercent notre incrédulité & notre raillerie, mais qui paraiſſaient communs & ſimples aux peuples aſiatiques.

DIEU apparaît à *Iſaïe* fils d'*Amos*, & lui dit : (*b*)
« Va, détache ton ſac de tes reins, & tes ſandales de tes » pieds ; & il le fit ainſi marchant tout-nu & déchaux. » Et DIEU dit : Ainſi que mon ſerviteur *Iſaïe* a mar- » ché tout-nu & déchaux, comme un ſigne de trois ans » ſur l'Egypte & l'Ethiopie ; ainſi le Roi des Aſſyriens » emmènera des captifs d'Egypte & d'Ethiopie, jeunes » & vieux, les feſſes découvertes à la honte de l'Egypte. »

Cela nous ſemble bien étrange ; mais informons-nous ſeulement de ce qui ſe paſſe encore de nos jours chez les Turcs & chez les Africains, & dans l'Inde où nous allons commercer avec tant d'acharnement & ſi peu de ſuccès. On apprendra qu'il n'eſt pas rare de voir des ſantons abſolument nus, non-ſeulement prêcher les femmes, mais ſe laiſſer baiſer les parties naturelles avec reſpect, ſans que ces baiſers inſpirent ni à la femme ni au ſanton le moindre deſir impudique. On verra ſur les bords du Gange une foule innombrable d'hommes & de femmes nus de la tête juſqu'aux pieds, les bras étendus vers le ciel, attendre le moment d'une éclipſe pour ſe plonger dans le fleuve.

Le bourgeois de Paris ou de Rome ne doit pas croire que le reſte de la terre ſoit tenu de vivre & de penſer en tout comme lui.

Jérémie qui prophétiſait du tems de *Joakim* melk de Jéruſalem, (*c*) en faveur du roi de Babylo-

(*b*) *Iſaïe*, chap. XX, v. 2 & ſuiv.
(*c*) *Jérém.* chap. XXVII, v. 2 & ſuiv.

ne, se met des chaînes & des cordes au coû par ordre du Seigneur, & les envoie aux rois d'Edom, d'Ammon, de Tyr, de Sidon, par leurs ambassadeurs qui étaient venus à Jérusalem vers *Sédécias*; il leur ordonne de parler ainsi à leurs maîtres:

Voici ce que dit le Seigneur des armées, le DIEU *d'Israël; Vous direz ceci à vos maîtres: J'ai fait la terre, les hommes, les bêtes-de-somme qui sont sur la face de la terre, dans ma grande force & dans mon bras étendu, & j'ai donné la terre à celui qui a plu à mes yeux; & maintenant donc j'ai donné toutes ces terres dans la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, & par-dessus je lui ai donné toutes les bêtes des champs afin qu'elles le servent. J'ai parlé selon toutes ces paroles à Sédécias, roi de Juda, lui disant: Soumettez votre coû sous le joug du roi de Babylone, servez-le, lui & son peuple, & vous vivrez*, &c.

Aussi *Jérémie* fut-il accusé de trahir son roi & sa patrie, & de prophétiser en faveur de l'ennemi pour de l'argent: on a même prétendu qu'il fut lapidé.

Il est évident que ces cordes & ces chaînes étaient l'emblême de cette servitude à laquelle *Jérémie* voulait qu'on se soumît.

C'est ainsi qu'*Hérodote* nous raconte qu'un Roi des Scythes envoya pour présent à *Darius* un oiseau, une souris, une grenouille, & cinq flèches. Cet emblême signifiait « que si *Darius* ne fuyait aussi vite » qu'un oiseau, qu'une grenouille, qu'une souris, il » serait percé par les flèches des Scythes. » L'allégorie de *Jérémie* était celle de l'impuissance, & l'emblême des Scythes était celui du courage.

C'eſt ainſi que *Sextus Tarquinius*, conſultant ſon père, que nous appelons *Tarquin le ſuperbe*, ſur la manière dont il devait ſe conduire avec les Gabiens; *Tarquin*, qui ſe promenait dans ſon jardin, ne répondit qu'en abbatant les têtes des plus hauts pavots. Son fils l'entendit & fit-mourir les principaux citoyens. C'était l'emblême de la tyrannie.

Pluſieurs ſavans ont cru que l'hiſtoire de *Daniel*, du dragon, de la foſſe au ſept lions auxquels on donnait chaque jour deux brebis & deux hommes à manger, & l'hiſtoire de l'Ange qui enleva *Habacuc* par les cheveux pour porter à dîner à *Daniel* dans la foſſe-aux-lions, ne ſont qu'une allégorie viſible, un emblême de l'attention continuelle avec laquelle DIEU veille ſur ſes ſerviteurs. Mais il nous ſemble plus pieux de croire que c'eſt une hiſtoire véritable, telle qu'il en eſt pluſieurs dans la ſainte Ecriture, qui déploie ſans figure & ſans type la puiſſance divine, & qu'il n'eſt pas permis aux eſprits profanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblêmes, aux allégories véritables indiquées comme telles par la ſainte Ecriture elle-même.

(*d*) *En la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais au milieu des captifs ſur le fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, & je vis les viſions de* DIEU, *&c. Le Seigneur adreſſa la parole à Ezéchiel prêtre, fils de Buzi, dans le pays des Chaldéens, près du fleuve Chobar, & la main de* DIEU *ſe fit ſur lui.*

C'eſt ainſi qu'*Ezéchiel* commence ſa prophétie; & après avoir vu un feu, un tourbillon, & au milieu

(*d*) *Ezéchiel*, chap. I.

du feu les figures de quatre animaux reſſemblans à un homme, leſquels avaient quatre faces & quatre ailes avec des pieds de veau, & une roue qui était ſur la terre & qui avait quatre faces, les quatre parties de la roue allant en même tems, & ne retournant point lorſqu'elles marchaient, &c.

Il dit : *L'eſprit entra dans moi, & m'affermit ſur mes pieds; enſuite le Seigneur me dit* : (*e*) *Fils de l'homme, mange tout ce que tu trouveras, mange ce livre & va parler aux enfans d'Iſraël. En même tems j'ouvris la bouche, & il me fit manger ce livre; & l'eſprit entra dans moi & me fit tenir ſur mes pieds. Et il me dit : Va te faire enfermer au milieu de ta maiſon. Fils de l'homme, voici des chaînes dont on te liera, &c. Et toi, fils de l'homme, (f) prends une brique, place-la devant toi, & trace deſſus la ville de Jéruſalem, &c.*

Prends auſſi un poëlon de fer, & tu le mettras comme un mur de fer entre toi & la ville; tu affermiras ta face, tu ſeras devant Jéruſalem comme ſi tu l'aſſiégeais; c'eſt un ſigne à la maiſon d'Iſraël.

Après cet ordre, DIEU lui ordonne de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche pour les iniquités d'Iſraël, & de dormir ſur le côté droit pendant quarante jours, pour l'iniquité de la maiſon de Juda.

Avant d'aller plus loin, tranſcrivons ici les paroles du judicieux commentateur dom *Calmet* ſur cette partie de la prophétie d'*Ezéchiel*, qui eſt à-la-fois une hiſtoire & une allégorie, une vérité réelle & un emblême. Voici comment ce ſavant bénédictin s'explique :

(*e*) *Ezéchiel*, chap. III, v. 1 & ſuiv.
(*f*) *Ibid.* chap. IV, v. & 1 ſuiv.

« Il y en a qui croient qu'il n'arriva rien de tout cela » qu'en vision, qu'un homme ne peut demeurer si long- » tems couché sur un même côté sans miracle ; que l'Ecri- » ture ne nous marquant point qu'il y ait eu ici du prodige, » on ne doit point multiplier les actions miraculeuses sans » nécessité ; que, s'il demeura couché ces trois cents quatre- » vingt-dix jours, ce ne fut que pendant les nuits : le jour » il vaquait à ses affaires. Mais nous ne voyons nulle » nécessité de recourir au miracle, ni de chercher des » détours pour expliquer le fait dont il est parlé ici. Il » n'est nullement impossible qu'un homme demeure en- » chaîné & couché sur son côté pendant trois cents quatre- » vingt-dix jours. On a tous les jours des expériences qui » en prouvent la possibilité dans les prisonniers, dans » divers malades, & dans quelques personnes qui ont » l'imagination blessée, & qu'on enchaîne comme des fu- » rieux. *Prado* témoigne qu'il a vu un fou qui demeura lié » & couché tout-nu sur son côté pendant plus de quinze » ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vision, comment » les Juifs de la captivité auraient-il compris ce que leur » voulait dire *Ézéchiel* ? comment ce prophète aurait-il » exécuté les ordres de DIEU ? Il faut donc dire aussi qu'il » ne dressa le plan de Jérusalem, qu'il ne représenta le » siège, qu'il ne fut lié, qu'il ne mangea du pain de diffé- » rens grains, qu'en esprit & en idée. »

Il faut se rendre au sentiment du savant *Calmet*, qui est celui des meilleurs interprètes. Il est clair que la sainte Écriture raconte le fait comme une vérité réelle, & que cette vérité est l'emblême, le type, la figure d'une autre vérité.

Prends du froment, de l'orge, des fèves, des lentilles, du millet, de la vesce, fais-en des pains pour autant de jours que tu dormiras sur le côté. Tu mangeras pendant trois cents quatre-

vingt-dix jours; (g) *tu le mangeras comme un gâteau d'orge, & tu le couvriras de l'excrément qui sort du corps de l'homme.* (1) *Les enfans d'Israël mangeront ainsi leur pain souillé.*

Il est évident que le Seigneur voulait que les Israëlites mangeassent leur pain souillé ; il fallait donc que le pain du prophète fût souillé aussi. Cette souillure était si réelle, qu'*Ezéchiel* en eut horreur. Il s'écria : (h) *Ah ! ah ! ma vie (mon ame) n'a pas encore été pollue, &c. Et le Seigneur lui dit : Va, je te donne de la fiente de bœuf au lieu de fiente d'homme, & tu la mettras avec ton pain.*

Il fallait donc absolument que cette nourriture fût souillée, pour être un emblême, un type. Le prophète mit donc en effet de la fiente de bœuf avec son pain pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, & ce fut à-la-fois une réalité & une figure symbolique.

De l'Emblême d'Oolla & d'Ooliba.

La sainte Écriture déclare expressément qu'*Oolla* est l'emblême de Jérusalem. (i) *Fils de l'homme, fais-connaître à Jérusalem ses abominations ; ton père était un amorrhéen, & ta mère une céthéenne.* Ensuite le prophète

(g) *Ezéchiel*, chap. IV, v. 9 & 12.

(1) On prétend que DIEU propose seulement au Prophète de faire-cuire son pain sous la cendre avec des excrémens d'hommes ou d'animaux. En effet, dans quelques déserts où les matières combustibles sont rares, la fiente des animaux desséchée est employée souvent à faire-cuire les alimens ; mais ce n'est pas du pain cuit sous la cendre qu'on prépare avec un feu de cette espèce ; & même en adoptant cette explication des commentateurs, il en reste encore assez pour dégoûter un Prophète.

(h) *Ibid.* v, 14 & 15. (i) *Ezéchiel*, chap. XVI, v. 1 & suiv.

sans

sans craindre des interprétations malignes, des plaisanteries alors inconnues, parle à la jeune *Oolla* en ces termes :

Ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda & confusione plena.

« Ta gorge s'enfla, ton poil germa, tu étais nue & confuse. »

Et transivi per te, & vidi te, & ecce tempus tuum, tempus amantium; & expandi amictum meum super te, & operui ignominiam tuam, & juravi tibi, & ingressus sum pactum tecum (ait Dominus DEUS) *& facta es mihi.*

» Je passai, je te vis, voici ton tems, voici le tems des amans; j'étendis sur toi mon manteau; je couvris ta vilenie, je te jurai, je fis marché avec toi, (dit le Seigneur,) & tu fus à moi. »

Et habens fiduciam in pulchritudine tuâ fornicata es in nomine tuo; & exposuisti fornicationem tuam omni transeunti, ut ejus fieres.

» Mais fière de ta beauté, tu forniquas en ton nom, tu exposas ta fornication à tout passant pour être à lui. »

Et ædificasti tibi lupanar, & fecisti tibi prostibulum in cunctis plateis.

» Et tu bâtis un mauvais lieu, tu fis une prostitution dans tous les carrefours. »

Et divisisti pedes tuos omni transeunti, & multiplicasti fornicationes tuas.

» Et tu ouvris les jambes à tous les passans, & tu multiplias tes fornications. »

Et fornicata es cum filiis Ægypti vicinis tuis magnarum carnium; & multiplicasti fornicationem tuam, ad irritandum me.

» Et tu forniquas avec les Égyptiens tes voisins, qui

avaient de grands membres, & tu multiplias ta fornication pour m'irriter. »

L'article d'*Ooliba* qui signifie *Samarie*, est beaucoup plus fort & plus éloigné des bienséances de notre style.

Denudavit quoquè fornicationes suas, discooperuit ignominiam suam.

» Et elle mit à nu ses fornications, & découvrit sa turpitude. »

Multiplicavit enim fornicationes suas, recordans dies adolescentiæ suæ.

» Elle multiplia ses fornications, comme dans son adolescence. »

Et insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes sunt ut carnes asinorum, & sicut fluxus equorum, fluxus eorum.

» Et elle fut éprise de fureur pour le coït de ceux dont les membres sont comme les membres des ânes, & dont l'émission est comme l'émission des chevaux. »

Ces images nous paraissent licencieuses & révoltantes; elles n'étaient alors que naïves. Il y en a trente exemples dans le Cantique des cantiques, modèle de l'union la plus chaste. Remarquez attentivement que ces expressions, ces images sont toujours très-sérieuses, & que dans aucun livre de cette haute antiquité, vous ne trouverez jamais la moindre raillerie sur le grand objet de la génération. Quand la luxure est condamnée, c'est avec les termes propres, mais ce n'est jamais ni pour exciter à la volupté, ni pour faire la moindre plaisanterie. Cette haute antiquité n'a ni de *Martial*, ni de *Catulle*, ni de *Pétrone*.

D'Oſée, & de quelques autres Emblêmes.

ON ne regarde pas comme une ſimple viſion, comme une ſimple figure, l'ordre poſitif donné par le Seigneur au prophète *Oſée* de prendre une proſtituée, (*k*) & d'en avoir trois enfans. On ne fait point d'enfans en viſion; ce n'eſt point en viſion qu'il fit-marché avec *Gomer* fille de *Diblaïm*, dont il eut deux garçons & une fille. Ce n'eſt point en viſion qu'il prit enſuite une femme adultère par le commandement exprès du Seigneur, qu'il lui donna quinze petites pièces d'argent, & une meſure & demie d'orge. La première proſtituée ſignifiait Jéruſalem, & la ſeconde proſtituée ſignifiait Samarie. Mais ces proſtitutions, ces trois enfans, ces quinze pièces d'argent, ce boiſſeau & demi d'orge n'en ſont pas moins de choſes très-réelles.

Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Salmon* épouſa la proſtituée *Rahab* aïeule de *David*. Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Juda* commit un inceſte avec ſa belle-fille *Thamar*, inceſte dont naquit *David*. Ce n'eſt point en viſion que *Ruth*, autre aïeule de *David*, ſe mit dans le lit de *Booz*. Ce n'eſt point en viſion que *David* fit-tuer *Urie*, & ravit *Bethzabée* dont naquit le roi *Salomon*. Mais enſuite tous ces évènemens devinrent des emblêmes, des figures, lorſque les choſes qu'ils figuraient furent accomplies.

Il réſulte évidemment d'*Ézéchiel*, d'*Oſée*, de *Jérémie*, de tous les prophètes juifs, & de tous les livres

(*k*) *Voyez* les premiers chapitres du petit prophète *Oſée*.

juifs, comme de tous les livres qui nous instruisent des usages chaldéens, persans, phéniciens, syriens, indiens, égyptiens; il résulte, dis-je, que leurs mœurs n'étaient pas les nôtres, que ce monde ancien ne ressemblait en rien à notre monde.

Passez seulement de Gibraltar à Méquinès, les bienséances ne sont plus les mêmes; on ne trouve plus les mêmes idées; deux lieues de mer ont tout changé. (*)

EMPOISONNEMENS.

Repetons souvent des vérités utiles. Il y a toujours eu moins d'empoisonnemens qu'on ne l'a dit; il en est presque comme des parricides. Les accusations ont été communes, & ces crimes ont été très-rares. Une preuve, c'est qu'on a pris long-tems pour poison ce qui n'en est pas. Combien des princes se sont défaits de ceux qui leur étaient suspects, en leur fesant-boire du sang de taureau! combien d'autres princes en ont avalé, pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis! Tous les historiens anciens, & même *Plutarque*, l'attestent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait-saigner un de ces taureaux, dans l'idée que son sang m'appartenait, puisqu'il était né dans mon étable: (ancienne prétention dont je ne discute pas ici la validité) je bus de ce sang, comme *Atrée* & Mlle de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal

(*) *Voyez* FIGURE.

que le ſang de cheval n'en fait aux Tartares, & que le boudin ne nous en fait tous les jours, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas trop gras.

Pourquoi le ſang du taureau ſerait-il un poiſon, quand le ſang de bouquetin paſſe pour un remède? Les payſans de mon canton avalent tous les jours du ſang de bœuf, qu'ils appellent de la *fricaſſée*; celui de taureau n'eſt pas plus dangereux. Soyez sûr, cher lecteur, que *Thémiſtocle* n'en mourut pas.

Quelques ſpéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que ſa belle-ſœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoiſonnée avec de la poudre de diamant; qu'on avait miſe dans une jatte de fraiſes au lieu de ſucre rapé; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamant, ni celle d'aucune production de la nature, qui ne ſerait pas venimeuſe par elle-même, ne pourrait être nuiſible.

Il n'y a que les pointes aiguës, tranchantes, actives, qui puiſſent devenir des poiſons violens.

L'exact obſervateur *Mead*, (que nous prononçons *Mide*) célèbre médecin de Londres, a vu au microſcope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées; il prétend qu'il les a toujours trouvées ſemées de ces larmes coupantes & pointues, dont le nombre innombrable déchire & perce les membranes internes. (1)

(1) On ne peut expliquer les effets d'un poiſon par une cauſe mécanique de cette eſpèce. Quelques-uns paraiſſent avoir une action chimique ſur nos organes qu'ils détruiſent en décompoſant la ſubſtance qui les forme. Tels ſont les poiſons cauſtiques. Le venin de la vipère paraît n'avoir qu'une action purement organique. (*Voyez* l'ouvrage de M. l'abbé *Fontana*

La *cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard le duc de *Borgia* faisaient un grand usage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds la tête en-bas, & en le battant long-tems jusqu'à la mort; c'était un poison aussi prompt & aussi violent que celui de la vipère. Un grand apothicaire m'assure que la *Tophana*, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. (2) Cette science est de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poisons qui coagulent le sang au lieu de déchirer les membranes, sont l'opium, la ciguë, la jusquiame, l'aconit, & plusieurs autres. Les Athéniens avaient raffiné jusqu'à faire-mourir par ces poisons réputés froids leurs compatriotes condamnés à mort. Un apothicaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, & comme on s'endort; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs: c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit

sur le venin de la vipère.) Nous ne prétendons pas prononcer que l'action mécanique des corps, leur action chimique, leur action organique, soient d'une nature différente; mais les faits prouvent que ces trois espèces d'actions existent, & rien ne nous prouve qu'elles doivent être réduites à une seule, ni même ne nous en fait-entrevoir la possibilité.

(2) Il est très-vraisemblable que c'est un conte populaire: il serait plus facile qu'on ne croit de pénétrer ces prétendus secrets; mais ceux qui savent quelque chose sur ces objets doivent avoir la prudence de se taire. Ce n'est pas qu'il ne soit utile que ces vérités soient connues, comme toute autre espèce de vérité; mais on ne doit les publier que dans des ouvrages qui fassent-connaître en même-tems le danger, les précautions qui peuvent en préserver, & les remèdes.

mort empoisonné. Une foule de rois & de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres & du brigandage : mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même ; & cet homme n'est point un juif ; c'était un syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus Epiphane*. Le 2e livre des Machabées dit (*a*) qu'il s'empoisonna ; *vitam veneno finivit*. Mais ces livres des Machabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déjà prié de ne rien croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes romaines pour faire périr par le poison, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, dit *Tite-Live*, en l'an 423 de la fondation de Rome ; c'était donc dans le tems de la vertu la plus austère ; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût autorisé ; c'était lorsque les femmes ne buvaient point de vin, ne sortaient presque jamais de leurs maisons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles se fussent appliquées à connaître les poisons, qu'elles s'assemblassent pour en composer, & que, sans aucun intérêt apparent, elles donnassent ainsi la mort aux premiers de Rome ?

Laurent Echard, dans sa compilation abrégée, se contente de dire que *la vertu des dames romaines se démentit étrangement ; que cent soixante-&-dix d'entr'elles se mêlant de faire le métier d'empoisonneuses, & de réduire cet art*

(*a*) Chap. X, v. 14.

en préceptes, furent tout à-la-fois accusées, convaincues, & punies.

Tite-Live ne dit pas assurément qu'elles réduisirent cet art en préceptes. Cela signifierait qu'elles tinrent école de poisons, qu'elles professèrent cette science; ce qui est ridicule. Il ne parle point de cent soixante-&-dix professeuses en sublimé corrosif ou en vert-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eut des empoisonneuses parmi les femmes des sénateurs & des chevaliers.

Le peuple était extrêmement sot & raisonneur à Rome comme ailleurs; voici les paroles de *Tite-Live* :

(*b*) « L'année 423 fut au nombre des malheureuses; il » y eut une mortalité, causée par l'intempérie de l'air ou » par la malice humaine. Je voudrais qu'on pût affirmer avec » quelques auteurs que la corruption de l'air causa cette » épidémie, plutôt que d'attribuer la mort de tant de Ro- » mains au poison, comme l'ont écrit faussement des his- » toriens pour décrier cette année. »

On a donc écrit *faussement*, selon *Tite-Live*, que les dames de Rome étaient des empoisonneuses; il ne le croit donc pas: mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année ? c'est ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi.* Ce n'est pas là le discours d'un homme persuadé. Ce fait d'ailleurs ressemble bien à une fable. Une esclave accuse environ soixante-&-dix femmes, parmi lesquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peste dans Rome en préparant des poi-

(*b*) 1re Décade, livre VIII.

sons. Quelques-unes des accusées demandent permission d'avaler leurs drogues, & elles expirent sur-le-champ. Leurs complices sont condamnées à mort sans qu'on spécifie le genre de supplice.

J'ose soupçonner que cette historiette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point-du-tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conservait le vaisseau qu'une vestale avait tiré sur le rivage avec sa ceinture; où *Jupiter* en personne avait arrêté la fuite des Romains; où *Castor* & *Pollux* étaient venus combattre à cheval; où l'on avait coupé un caillou avec un rasoir; & où *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, disputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guère de poison dont on ne puisse prévenir les suites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne soit un poison quand la dose est trop forte.

Toute indigestion est un empoisonnement.

Un médecin ignorant & même savant, mais inattentif, est souvent un empoisonneur; un bon cuisinier est à-coup-sûr un empoisonneur à la longue, si vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenson*, ministre d'Etat au département étranger, lorsque son frère était ministre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou, (comme les ministres en reçoivent à chaque poste): ce fou proposait un moyen infaillible d'empoisonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. « Ceci ne » me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenson* » c'est un placet à mon frère. »

***

ENCHANTEMENT.

Magie, Evocation, Sortilège, &c.

IL n'eſt guère vraiſemblable que toutes ces abominables abſurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Iſis* & d'*Oſiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des ſerpens, avec celui de reſſuſciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inſpirer de l'amour, ou de métamorphoſer des hommes en bêtes ?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot chaldéen que les Grecs avaient traduit par *epodigonœia, chanſon productrice. Incantatio* vient de Chaldée! allons, les *Bochart*, vous êtes de grands voyageurs; vous allez d'Italie en Méſopotamie en un clin-d'œil; vous courez chez le grand & ſavant peuple hébreu; vous en rapportez tous les livres & tous les uſages; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des ſuperſtitions abſurdes ne doit-elle pas ſon origine à des choſes naturelles ? Il n'y a guère d'animaux qu'on n'accoutume à venir au ſon d'une muſette ou d'un ſimple cornet pour recevoir ſa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ſes prédéceſſeurs, joua de la muſette mieux que les autres bergers; ou bien il ſe ſervit du chant. Tous les animaux domeſtiques accouraient à ſa voix. On ſuppoſa bien vite que les ours & les tigres étaient de la partie: ce premier pas aiſément fait, on n'eut pas

peine à croire que les *Orphées* fesaient-danser les pierres & les arbres.

Si on fait-danser un ballet à des rochers & à des sapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres-de-taille viennent s'arranger d'elles-mêmes, lorsqu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour construire une ville, & un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des serpens doit avoir une cause encore plus spécieuse. Le serpent n'est point un animal vorace & porté à nuire. Tout reptile est timide. La première chose que fait un serpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'est de se cacher dans un trou comme un lapin & un lézard. L'instinct de l'homme est de courir après tout ce qui s'enfuit, & de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il est armé, qu'il sent sa force, & sur-tout qu'on le regarde.

Loin que le serpent soit avide de sang & de chair, il ne se nourrit que d'herbe, & passe un tems très-considérable sans manger : s'il avale quelques insectes, comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend service.

Tous les voyageurs disent qu'il y en a de très-longs & de très-gros ; mais nous n'en connaissons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant, qui ait été attaqué par un gros serpent ni par un petit ; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger ; & les chiens ne mordent les passans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un serpent d'un petit enfant ? quel plaisir aurait-il à le

mordre? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les serpens mordent & les écureuils aussi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monstres dans l'espèce des serpens, comme dans celle des hommes; je consens que l'armée de *Regulus* se soit mise sous les armes en Afrique contre un dragon, & que depuis il y ait eu un Normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas sont rares.

Les deux serpens qui vinrent de Ténédos exprès pour dévorer *Laocoon* & deux grands garçons de 20 ans, aux yeux de toute l'armée troyenne, font un beau prodige, digne d'être transmis à la postérité par des vers hexamètres & par des statues qui représentent *Laocoon* comme un géant, & ses grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet évènement devait arriver lorsqu'on prenait avec un grand vilain cheval de bois (*a*) des villes bâties par des Dieux; lorsque les fleuves remontaient vers leurs sources, que les eaux étaient changées en sang, & que le soleil & la lune s'arrêtaient à la moindre occasion.

Tout ce qu'on a conté des serpens était très-probable dans des pays où *Apollon* était descendu du ciel pour tuer le serpent *Python*.

Ils passèrent aussi pour être très-prudens. Leur pru-

(*a*) Le cheval de bois était une machine semblable à ce qu'on appela depuis le *bélier*. C'était une longue poutre terminée en tête de cheval: elle fut conservée en Grèce, & *Pausanias* dit l'a vue.

dence consiste à ne pas courir si vite que nous, & à se laisser couper en morceaux.

La morsure des serpens, & sur-tout des vipères, n'est dangereuse que lorsqu'une espèce de rage a fait-fermenter un petit réservoir d'une liqueur extrémement âcre qu'ils ont sous leurs gencives. (1) Hors de-là un serpent n'est pas plus dangereux qu'une anguille.

Plusieurs dames ont apprivoisé & nourri des serpens, les ont placés sur leur toilette, & les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un serpent qui ne fait de mal à personne.

Il y a plusieurs sortes de ces reptiles; & quelques-unes sont plus dangereuses que les autres dans les pays chauds: mais en général le serpent est un animal craintif & doux; il n'est pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiser & nourrir des serpens, & les faire-venir d'un coup de sifflet, comme nous appelons les abeilles, prirent ces gens-là pour des sorciers. Les Psilles & les Marses, qui se familiarisèrent avec les serpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apothicaires du Poitou, qui prenner des vipères par la queue, de se faire respecter aussi comme des magiciens du premier ordre.

(1) *Voyez* l'ouvrage, déjà cité, de *M. Fontana.* Il y décrit les véficules qui contiennent la liqueur jaune de la vipère, la manière dont les dents qui renferment cette véficule se reproduisent, & la mécanique singulière par laquelle ce suc pénètre dans les blessures. Il est constamment vénéneux, même sans que la vipère soit irritée.

L'enchantement des ſerpens paſſa pour une choſe conſtante. La ſainte Écriture même, qui entre toujours dans nos faibleſſes, daigna ſe conformer à cette idée vulgaire. (*b*) *L'aſpic ſourd qui ſe bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du ſavant enchanteur.*

(*c*) *J'enverrai contre vous des ſerpens qui réſiſteront aux enchantemens.*

(*d*) *Le médiſant eſt ſemblable au ſerpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

L'enchantement était quelquefois aſſez fort pour faire-crever les ſerpens. Selon l'ancienne phyſique cet animal était immortel. Si quelque ruſtre trouvait un ſerpent mort dans ſon chemin, il fallait bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Enchantement des Morts, ou Evocation.

ENCHANTER un mort, le reſſuſciter, ou s'en tenir à évoquer ſon ombre pour lui parler, était la choſe du monde la plus ſimple. Il eſt très-ordinaire que dans ſes rêves on voie des morts, qu'on leur parle qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le ſommeil, pourquoi ne les verra-t-on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un eſprit de *Python*; & pour faire-agir cet eſprit de *Python*, il ne faut que être un fripon, & avoir affaire à un eſprit faible: or perſonne ne niera que ces deux choſes n'aient été extrêmement communes.

(*b*) Pſeaume LVII. (*d*) Eccléſiaſte.
(*c*) *Jérémie*, chap. VIII, v. 17.

L'évocation des morts était un des plus sublimes mystères de la magie. Tantôt on fesait-passer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui se mouvait par des ressorts dans un lieu un peu obscur; tantôt le sorcier ou la sorcière se contentait de dire qu'elle voyait l'ombre, & sa parole suffisait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameuse Pythonisse d'Endor a toujours été un grand sujet de dispute entre les Pères de l'Église. Le sage *Théodoret*, dans sa question LXII sur le livre des Rois, assure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en bas; & que ce qui effraya la Pythonisse, ce fut que *Samuel* était sur ses jambes.

St Augustin, interrogé par *Simplicien*, lui répond, dans le second livre de ses Questions, qu'il n'est pas plus extraordinaire de voir une Pythonisse faire-venir une ombre, que de voir le Diable emporter JESUS-CHRIST sur le pinacle du temple & sur la montagne.

Quelques savans voyant que chez les Juifs on avait des esprits de *Python*, en ont osé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très-tard, & qu'ils avaient presque tous pris dans les fables grecques; mais ce sentiment n'est pas soutenable.

Des autres Sortilèges.

QUAND on est assez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raison faire-mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le Médecin-malgré-lui dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux

que les sorciers n'eussent le pouvoir de faire-mourir les bestiaux ; & il fallait opposer sortilège à sortilège pour garantir son bétail. Mais ne nous moquons point des anciens ; pauvres gens que nous sommes ; sortis à peine de la barbarie ! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des sorciers dans toute l'Europe ; & on vient encore de brûler une sorcière vers l'an 1750 à Vurtzbourg. Il est vrai que certaines paroles & certaines cérémonies suffisent pour faire-périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arsénic.

L'Histoire critique des cérémonies superstitieuses par *le Brun* de l'Oratoire, est bien étrange ; il veut combattre le ridicule des sortilèges, & il a lui-même le ridicule de croire à leur puissance. Il prétend que *Marie Bucaille* la sorcière, étant en prison à Valogne, parut à quelques lieues de-là dans le même tems, selon le témoignage juridique du juge de Valogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie, condamnés à être pendus & brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été assez sots pour se croire sorciers, & assez méchans pour mêler des poisons réels à leurs sorcelleries imaginaires.

Le père *le Brun* proteste (*e*) qu'il y eut beaucoup de *surnaturel dans leur fait*, & qu'ils furent pendus en conséquence. L'arrêt du parlement est directement contraire à ce que dit l'auteur : *La cour déclare les accusés duement atteints & convaincus de superstitions, d'impiétés, sacrilèges, profanations, empoisonnemens.*

L'arrêt ne dit pas que ce soient des profanations

(*e*) *Voyez* le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

qui aient fait-périr des animaux : il dit que ce ſont les empoiſonnemens. On peut commettre un ſacrilège ſans être ſorcier, comme on empoiſonne ſans être ſorcier.

D'autres juges firent-brûler, à la vérité, le curé *Gaufridi*, & ils crurent fermement que le Diable l'avait fait-jouir de toutes ſes pénitentes. Le curé *Gaufridi* croyait auſſi en avoir obligation au Diable ; mais c'était en 1611 : c'était dans le tems où la plupart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-deſſus des Caraïbes & des Nègres. Il y en a eu encore de nos jours quelques-uns de cette eſpèce, comme le jéſuite *Girard*, l'ex-jéſuite *Nonotte*, le jéſuite *Dupleſſis*, l'ex-jéſuite *Malagrida* ; mais cette eſpèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'eſt-à-dire des hommes métamorphoſés en loups par des enchantemens, il ſuffit qu'un jeune berger ayant tué un loup, & s'étant revêtu de ſa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup ſe ſoit répandue dans toute la province, & de-là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira :

(*f*) *His ego ſæpè lupum fieri, & ſe condere ſilvis*
Mœrim, ſæpè animas imis exire ſepulcris.
Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois :
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu ſortir des ames.

Voir un homme loup eſt une choſe curieuſe ; voir des ames eſt encore plus beau. Des moines du mont Caſſin ne virent-ils pas l'ame de *St Bénédict*, ou *Benoît* ? Des moines de Tours ne virent-ils pas

(*f*) *Eclogæ VIII*, v. 27 & ſeq.

celle de *St Martin* ? Des moines de Saint-Denis ne virent-ils pas celle de *Charles Martel* ?

Enchantemens pour se faire-aimer.

Il y en eut pour des filles & pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome & dans Alexandrie; & ils en vendent encore en Asie. Vous trouverez quelques-uns de ces secrets dans le Petit Albert; mais vous vous mettrez plus au fait, si vous lisez le plaidoyer qu'*Apulée* composa lorsqu'il fut accusé par un chrétien, dont il avait épousé la fille, de l'avoir ensorcelée par des philtres. Son beau-père *Émilien* prétendait qu'*Apulée* s'était servi principalement de certains poissons, attendu que, *Vénus* étant née de la mer, les poissons devaient exciter prodigieusement les femmes à l'amour.

On se servait d'ordinaire de verveine, de ténia, de l'hippomane, qui n'était autre chose qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorsqu'elle produit son poulain, d'un petit oiseau nommé parmi nous *hoche-queue*, en latin, *motacilla*.

Mais *Apulée* était principalement accusé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écrevisses, des hérissons de mer, des huîtres cannelées, du calmar, qui passe pour avoir beaucoup de semence, &c.

Apulée fait assez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à se donner à lui. Il est vrai qu'il avoue dans son plaidoyer que sa femme l'avait appelé un jour *magicien*. Mais quoi ! dit-il, si elle m'avait appelé *consul*, serais-je consul pour cela ?

Le satyrion fut regardé chez les Grecs & chez les Romains comme le philtre le plus puissant; on l'appelait la *plante aphrodisia*, *racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette sauvage; c'est l'*eruca* des Latins : (g) *Et Venerem revocans eruca morantem*. Nous y mêlons sur-tout un peu d'essence d'ambre. La mandragore est passée de mode. Quelques vieux débauchés se sont servis de mouches cantarides, qui portent en effet aux parties génitales; mais qui portent beaucoup plus à la vessie, qui l'excorient, & qui font uriner du sang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pousser l'art trop loin.

La jeunesse & la santé sont les véritables philtres.

Le chocolat a passé pendant quelque tems pour ranimer la vigueur endormie de nos petits maîtres vieillis avant l'âge; mais on aurait beau prendre vingt tasses de chocolat, on n'en inspirera pas plus de goût pour sa personne.

Ut ameris, amabilis esto.
Pour être aimé, soyez aimable.

ENFER.

INFERUM, souterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le souterrain; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique & la première métaphysique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient

(g) MARTIAL.

inventé le dogme ingénieux de la métempsycose; ne crurent jamais que les ames fussent dans le souterrain.

Les Japonais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaste Tartarie orientale & occidentale, ne surent pas un mot de la philosophie du souterrain.

Les Grecs, avec le tems, firent du souterrain un vaste royaume, qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* & à *Proserpine* sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'Etat, trois femmes de charge, nommées les *Furies*, trois Parques pour filer, dévider & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait son chien pour garder sa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'Etat, *Minos*, *Eaque* & *Rhadamanthe*, l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Asie mineure, (car les Grecs ne connaissaient pas alors la grande Asie) le troisième était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers, s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle sérieusement des enfers dans l'Enéide, parce qu'alors le sérieux convient à son sujet; tantôt il en parle avec mépris dans ses Géorgiques.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Heureux qui peut sonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture;
Qui regarde en pitié le Styx & l'Achéron,
Et le triple Cerbère, & la barque à Caron!

On déclamait sur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudissaient :

Tænara & æspero
Regnum sub domino, limen & obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Le palais de Pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes,
Le Styx, le Phlégéton sont des contes d'enfans,
Des songes importuns, des mots vides de sens.

Lucrèce, *Horace*, s'expriment avec la même force; *Cicéron*, *Sénèque*, en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raisonne encore plus philosophiquement qu'eux tous. (*a*) « Celui qui craint » la mort, craint ou d'être privé de tous sens, ou » d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu n'as plus » tes sens, tu ne seras plus sujet à aucune peine, » à aucune misère. Si tu as des sens d'une autre » espèce, tu seras une autre créature. »

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'espèce humaine; & qui semble faire la base de notre nature, dans le tems même que *Cicéron* disait publiquement : « *Il n'y a point de vieille femme qui croie ces inepties.* » *Lucrèce* avouait que ces idées faisaient une grande impression sur les esprits; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem esse viderent
Ærumnarum homines, aliquâ ratione valerent

(*a*) Liv. VIII, n° 62.

Relligionibus atque minis obsistere vatum.
Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
Æternas quoniam pœnas in morte timere est.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur,
On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
On pourrait supporter le fardeau de la vie :
Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie;
Après de tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que, parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les Furies & *Pluton*, comme des fables ridicules; les autres ne cessaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout-comme chez nous.

Et quòcumque tamen miseri venère, parentant,
Et nigras mactant pecudes, & Manibus divis
Inferias mittunt, multoque in rebus acerbis
Acriùs admittunt animos ad relligionem.

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices;
Le sang d'un bèlier noir coule sous leurs couteaux;
Plus ils sont malheureux, & plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres; tel fut le politique historien *Polybe*. *L'enfer*, dit-il, *est inutile aux sages, mais nécessaire à la populace insensée.*

Il est assez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (*b*) Tous les hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHR. vint au monde. Il confir-

ma la doctrine ancienne de l'enfer ; non pas la doctrine des poëtes païens, non pas celle des prêtres égyptiens, mais celle qu'adopta le christianisme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expressément à Capharnaüm en Galilée: (*c*) « Quiconque appelera son frère *Raca*, sera condamné par le » sanhédrin ; mais celui qui l'appelera *fou*, sera condamné » au *gehenei hinnon*, gehenne du feu. »

Cela prouve deux choses, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dît des injures ; car il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipères*.

(*b*) Dans le Dictionnaire Encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *ENFER* semble se méprendre étrangement, en citant le Deutéronome, au chapitre XXXII, vers. 22 & suiv. Il n'y est pas plus question d'Enfer, que de mariage & de danse. On fait-parler DIEU ainsi : « Ils m'ont provoqué dans » celui qui n'était pas leur Dieu, & ils m'ont irrité dans leurs » vanités : & moi je les provoquerai dans celui qui n'est pas » mon peuple, & je les irriterai dans une nation folle. — Un » feu s'est allumé dans ma fureur, & il brûlera jusqu'au bord » du souterrain, & il dévorera la terre avec ses germes, & il » brûlera les racines des montagnes. — J'accumulerai les maux » sur eux ; je viderai sur eux mes flèches ; je les ferai-mou- » rir de faim ; les oiseaux les dévoreront d'une morsure » amère ; j'enverrai contre eux les dents des bêtes avec la fu- » reur des reptiles & des serpens. Le glaive les dévastera au- » dehors, & la frayeur au-dedans, eux & les garçons, & les » filles, & les enfans à la mamelle, avec les vieillards. »

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui désigne des châtimens après la mort ? des herbes sèches, des serpens qui mordent, des filles & des enfans qu'on tue, ressemblent-ils à l'Enfer ? n'est-il pas honteux de tronquer un passage pour y trouver ce qui n'y est pas ? Si l'auteur s'est trompé, on lui pardonne ; s'il a voulu tromper, il est inexcusable.

(*c*) *Matthieu*, chap. V, v. 2.

Secondement, que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer; car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch*; & cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs: (*d*) Si quelqu'un sert d'achoppement » aux faibles qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on » lui mit au coû une meule asinaire, & qu'on le jetât dans » la mer.

» Et si ta main te fait achoppement, coupe-la; il est » bon pour toi d'entrer manchot dans la vie, plutôt que » d'aller dans la gehenna du feu inextinguible, où le ver » ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point.

» Et si ton pied te fait achoppement, coupe ton pied; » il est bon d'entrer boiteux dans la vie éternelle, plutôt que d'être jeté avec tes deux pieds dans la gehenna inex- » tinguible, où le ver ne meurt point, & où le feu ne » s'éteint point.

» Et si ton œil te fait achoppement, arrache ton œil; il » vaut mieux entrer borgne dans le royaume de DIEU, que » d'être jeté avec tes deux yeux dans la gehenna du feu, où » le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point.

» Car chacun sera salé par le feu, & toute victime sera » salée par le sel.

» Le sel est bon; que si le sel s'affadit, avec quoi sale- » rez-vous?

» Vous avez dans vous le sel, conservez la paix parmi » vous.

Il dit ailleurs, sur le chemin de Jérusalem; (*e*) « Quand le père-de-famille sera entré & aura fermé la por-

(*d*) *Marc*, chap. IX, v. 42 & suiv.

(*e*) *Luc*, chap. XIII.

te;

» te, vous resterez dehors, & vous heurterez, disant: Maître, » ouvrez-nous; & en répondant il vous dira: *Nescio vos*, » d'où êtes-vous? & alors vous commencerez à dire: Nous » avons mangé & bu avec toi, & tu as enseigné dans nos » carrefours; & il vous répondra: *Nescio vos*; d'où êtes » vous? ouvriers d'iniquités! & il y aura pleurs & grince- » mens de dents, quand vous verrez *Abraham*, *Isaac*, *Jacob*, » & tous les Prophètes, & que vous serez chassés de- » hors. »

Malgré les autres déclarations positives émanées du Sauveur du genre-humain, qui assurent la damnation éternelle de quiconque ne sera point de notre Eglise, *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les Sociniens les rejettent, mais ils sont hors du giron. Les Luthériens & les Calvinistes, quoiqu'égarés hors du giron, admettent un enfer sans fin.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois; ils punissaient les crimes publics; il fallut établir un frein pour les crimes secrets: la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginèrent des punitions après la vie; & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs, comme nous l'avons déjà observé, furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire sur quelques passages très-obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur

de ces lois ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ferait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque : Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi ! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer ; & vous ne l'annoncez pas expressément ? & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant, qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Chaldée, en Perse ; ou vous êtes un homme très-mal-avisé, si, étant instruit de ce dogme, vous n'en avez pas fait la base de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre : Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans ; que nous avons appris à écrire fort tard ; que notre peuple était un horde sauvage & barbare, qui de notre aveu erra plus d'un demi-siècle dans les déserts impraticables ; qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables, dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment ; voulez-vous que nous puissions (nous les plus

terreſtres des hommes) inventer un ſyſtême tout ſpirituel ?

Nous ne nous ſervions du mot qui répond à *ame*, que pour ſignifier la vie ; nous ne connûmes notre DIEU & ſes miniſtres, ſes anges, que comme des êtres corporels : la diſtinction de l'ame du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philoſophie très-fine. Demandez aux Hottentots & aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaiſſent la vie à venir ? Nous avons cru faire aſſez, de perſuader à notre peuple que DIEU puniſſait les malfaiteurs juſqu'à la quatrième génération, ſoit par la lèpre, ſoit par des morts ſubites, ſoit par la perte du peu de bien qu'on pouvait poſſéder.

On répliquerait à cette apologie : Vous avez inventé un ſyſtême dont le ridicule ſaute aux yeux ; car le malfaiteur qui ſe portait bien, & dont la famille proſpérait, devait néceſſairement ſe moquer de vous.

L'apologiſte de la loi judaïque répondrait alors : Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raiſonnait juſte, il y en avait cent qui ne raiſonnaient point-du-tout. Celui qui ayant commis un crime ne ſe ſentait puni ni dans ſon corps, ni dans celui de ſon fils, craignait pour ſon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-ſujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années ; il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous feſions

aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrètes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse, & de dire : Votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes-gens perdent la santé & leurs biens; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs, si ces malheurs sont des châtimens de DIEU; toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui sont envoyés expressément de DIEU; mais on ferait-voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre & la grêle sont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Pharisiens & les Esséniens, chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Plusieurs Pères de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire, dans son sixième chant de l'Enéide :

..... *Sedet æternumque sedebit*
Infelix Theseus.

Il prétend en vain que *Thésée* est assis pour jamais sur une chaise, & que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que *Thésée* est un hé-

tos qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Elyſées.

Il n'y a pas long-tems qu'un théologien calviniſte, nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres miniſtres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La diſpute s'échauffa; on prétend que le Roi, leur ſouverain, leur manda que puiſqu'ils voulaient être damnés ſans retour, il le trouvait très-bon, & qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'Egliſe de Neuchâtel dépoſèrent le pauvre *Petit-Pierre*, qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On écrit que l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous; mais ſachez qu'il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur, & ſur-tout votre procureur, y croient.

J'ajouterai, pour l'*illuſtration* de ce paſſage, une petite exhortation aux philoſophes qui nient tout-à-plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai: Meſſieurs, nous ne paſſons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de l'*Hoſpital*, *la Mothe-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Deſcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le reſpectable *Bayle*, qui était ſi au-deſſus de la fortune; ni avec le trop vertueux incrédule *Spinoſa*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penſionnaire de *With*, une penſion de 300 florins que lui feſait le grand de *With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons affaire ne ſont pas des *Des-Barreaux*, qui payait à des plaideurs la valeur

de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne ſont pas des *Ninon l'Enclos*, qui gardait les dépôts ſi religieuſement, tandis que les plus graves perſonnages les violaient. En un mot, Meſſieurs, tout le monde n'eſt pas philoſophe.

Nous avons affaire à force fripons qui ont peu réfléchi; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur, ſi vous voulez, qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame eſt mortelle; pour moi je leur crierai dans les oreilles, qu'ils ſeront damnés s'ils me volent: j'imiterai ce curé de campagne, qui ayant été outrageuſement volé par ſes ouailles, leur dit à ſon prône: « Je ne ſais à quoi penſait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous. »

C'eſt un excellent livre pour les ſots, que le Pédagogue chrétien, compoſé par le révérend père d'*Outreman*, de la compagnie de JESUS, & augmenté par le révérend *Coulon*, curé de Ville-Juifs-lès-Paris. Nous avons, dieu merci, cinquante-&-une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de ſens-commun.

Frère *Outreman* affirme (page 187, édition in-4°.) qu'un miniſtre d'Etat de la reine *Eliſabeth*, nommé le *baron de Honſden*, qui n'a jamais exiſté, prédit au ſecrétaire d'Etat *Cécill*, & à ſix autres conſeillers d'Etat, qu'ils ſeraient damnés & lui auſſi ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il eſt probable que *Cécill* & les autres conſeillers n'en crurent point le baron de *Honſden*; mais ſi ce pré-

tendu baron s'était adressé à six bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre ? quel frein aurons-nous ? celui de l'honneur ; celui des lois ; celui même de la Divinité, qui veut sans-doute que l'on soit juste, soit qu'il y ait un enfer, soit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOTRE confrère qui a fait l'article *ENFER*, n'a pas parlé de la descente de JESUS-CHRIST aux enfers ; c'est un article de foi très-important ; il est expressément spécifié dans le Symbole, dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi est tiré ? car il ne se trouve dans aucun de nos quatre Evangiles, & le Symbole intitulé *des Apôtres*, n'est, comme nous l'avons observé, que du tems des savans prêtres *Jérôme*, *Augustin* & *Rufin*.

On estime que cette descente de Notre-Seigneur aux enfers, est prise originairement de l'Evangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet Evangile, le prince du Tartare & *Sathan*, après une longue conversation avec *Adam*, *Enoch*, *Elie* le Thesbite, & *David*, *entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une tempête.*

David *dit au prince du Tartare : Maintenant, très-vilain & très-sale prince de l'enfer, ouvre tes portes, & que le Roi de gloire entre, &c. Disant ces mots au prince, le Seigneur de majesté survint en forme d'homme, & il éclaira les ténèbres*

éternelles, & il rompit les liens indissolubles; & par sa vertu invincible, il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.

JESUS-CHRIST parut avec *St Michel*, il vainquit la mort; il prit *Adam* par la main; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* & de *Lenthius*, qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe*, & au docteur *Gamaliel*, alors maître de *St Paul*.

Cet Evangile de *Nicodème* n'a depuis long-tems aucune autorité; mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de *St Pierre*, à la fin du chapitre III: *Parce que le* CHRIST *est mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais ressuscité en esprit, par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.*

Plusieurs Pères ont eu des sentimens différens sur ce passage; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue, en disant qu'il le mena d'abord en enfer, & ensuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (*a*) que « JESUS quitta son » corps sans attendre que la Mort le vint prendre; qu'au

(*a*) Evangile, chap. II.

» contraire, il prit la Mort toute tremblante, qui em-
» braſſait ſes pieds & qui voulait s'enfuir; qu'il l'arrê-
» ta; qu'il briſa les portes des cachots où étaient ren-
» fermées les ames des Saints, qu'il les en tira, les reſ-
» ſuſcita, ſe reſſuſcita lui-même, & les mena en triomphe
» dans cette Jéruſalem céleſte, *laquelle deſcendait du Ciel*
» *toutes les nuits*, & fut vue par *St Juſtin.* »

On diſputa beaucoup pour ſavoir ſi tous ces reſſuſcités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St Thomas* aſſure dans ſa Somme (*b*) qu'ils remoururent. C'eſt le ſentiment du fin & judicieux *Calmet.* « *Nous ſoutenons*, dit-il dans ſa diſſertation ſur cette grande queſtion, *que les Saints qui reſſuſcitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour reſſuſciter un jour.* »

DIEU avait permis auparavant que les profanes gentils imitaſſent par anticipation ces vérités ſacrées. La fable avait imaginé que les Dieux reſſuſcitèrent *Pélops*; qu'*Orphée* tira *Eurydice* des enfers, du moins pour un moment; qu'*Hercule* en délivra *Alceſte*; qu'*Eſculape* reſſuſcita *Hippolyte*, &c. &c. Diſtinguons toujours la fable de la vérité, & ſoumettons notre eſprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ſes faibles lumières.

(*b*) III. part. queſt. LIII.

ENTERREMENT.

En lisant, par un assez grand hazard, les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer personne dans les églises. Des gens savans m'assurent que plusieurs autres conciles ont fait la même défense. De-là je conclus que dès ces premiers siècles, quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charnier pour y pourrir d'une manière distinguée : je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés, où l'on adorait la Divinité, pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens son père, sa mère, & ses vieux parens, qu'on souffre avec bonté parmi nous, & pour lesquels on a rarement une passion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une suite d'aïeux en chair & en os dans son cabinet. Il est dit même qu'on mettait souvent en gage chez l'usurier, le corps de son père & de son grand-père. Il n'y a point à-présent de pays au monde, où l'on trouvât un écu sur un pareil effet ; mais comment se pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, & qu'on allât la faire-enterrer au-delà du lac Mœris, en la transportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui se trouvaient à-point-nommé sur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en personne honnête, & qu'elle

était digne de passer dans la barque, moyennant un sou qu'elle avait soin de porter dans sa bouche? Un mort ne peut guère à-la-fois faire une promenade sur l'eau, & rester dans le cabinet de son héritier, ou chez un usurier. Ce sont-là de ces petites contradictions de l'antiquité, que le respect empêche d'examiner scrupuleusement.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucun temple du monde ne fut souillé de cadavres; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilège de faire-élever des mausolées malgré la loi des XII tables qui en fesait une défense expresse.

Aujourd'hui quelques Papes ont leurs mausolées dans Saint-Pierre; mais ils n'empuantissent pas l'église, parce qu'ils sont très-bien embaumés, enfermés dans de belles caisses de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers lesquels un mort ne peut guère transpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les églises; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point sur des morts.

Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'asservissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris; vous y marchez sur de vilaines pierres mal-jointes, qui ne sont point au niveau; on les a

levées mille fois, pour jeter sous elles des caisses de cadavres.

Passez par le charnier qu'on appelle Saint-Innocent; c'est un vaste enclos consacré à la peste; les pauvres, qui meurent très-souvent de maladies contagieuses, y sont enterrés pêle-mêle, les chiens y viennent quelquefois ronger les ossemens; une vapeur épaisse, cadavéreuse, infectée, s'en exhale; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et presque à côté de cette voirie est l'opéra, le Palais-Royal, le Louvre des Rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, & on entasse depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le Parlement de Paris a rendu en 1764, l'Edit du Roi de 1775 contre ces abus, aussi dangereux qu'infâmes, n'ont pu être exécutés; tant l'habitude & la sottise ont de force contre la raison & contre les lois! En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait-rougir Paris; il ne se corrige point. Paris sera encore long-tems un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Versailles vient de donner un exemple qu'on devrait suivre par-tout. Un petit cimetière d'une paroisse très-nombreuse infectait l'église & les maisons voisines: un simple particulier a réclamé contre cette

(1) Depuis la mort de M. de *Voltaire*, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en subsiste d'autres au milieu de Paris; l'avarice des Prêtres s'y joue également, & des Lois de l'Etat, & de la vie des Citoyens.

coutume abominable; il a excité ses concitoyens; il a bravé les cris de la barbarie; on a présenté requête au conseil: enfin le bien-public l'a emporté sur l'usage antique & pernicieux; le cimetière a été transféré à un mille de distance.

ENTHOUSIASME.

Ce mot grec signifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure*; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on est vivement affecté?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthousiasme*, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette Pythie, qui, sur le trépied de Delphes, recevait l'esprit d'*Apollon*, par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps?

Qu'entendons-nous par enthousiasme? que de nuances dans nos affections! approbation, sensibilité, émotion, trouble, saisissement, passion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune-homme à côté de lui est ému & ne remarque rien; une femme pleure; un autre jeune-homme est si transporté, que, pour son malheur, il va faire

aussi une tragédie : il a pris la maladie de l'enthousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire, qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement, comme un couvreur monte sur un toit. *César* pleurait, en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimait l'enthousiasme de cette passion ; & s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie, c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme ; il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné, qui parle avec action, a dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, un poison subtil, qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine *Elisabeth* défendit qu'on prêchât de six mois en Angleterre, sans une permission signée de sa main, pour conserver la paix dans son royaume.

St Ignace, ayant la tête un peu échauffée, lit la vie des Pères du désert, après avoir lu des romans. Le voilà saisi d'un double enthousiasme ; il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut se battre pour sa dame, il a des visions : la Vierge lui apparaît & lui recommande son fils ; elle lui dit que la société ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique son enthousiasme à un autre espagnol, nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes.

dont il n'entend point la langue; de-là au Japon, sans qu'il puisse parler japonais: n'importe, son enthousiasme passe dans l'imagination de quelques jeunes Jésuites qui apprennent enfin la langue du Japon.

Ceux-ci, après la mort de *Xavier*, ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les Apôtres, & qu'il n'ait ressuscité sept ou huit morts, pour le moins. Enfin, l'enthousiasme devient si épidémique, qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés: l'enthousiasme alors est parvenu à son dernier degré, qui est le fanatisme; & ce fanatisme est devenu rage.

Le jeune faquir, qui voit le bout de son nez en fesant ses prières, s'échauffe par degrés, jusqu'à croire que, s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Être suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort, l'imagination toute-pleine de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en songe. Quelquefois même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux; il voit *Brama* resplendissant de lumière, il a des extases, & cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles, est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux

ſanguins, & de ſi violentes vibrations dans les nerfs, que la raiſon en eſt tout-à-fait détruite. Il peut ne cauſer que de légères ſecouſſes, qui ne faſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & ſur-tout dans la poëſie ſublime. L'enthouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poëtes.

Cet enthouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art; c'eſt ce qui fit-croire autrefois qu'ils étaient inſpirés des Dieux, & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'enthouſiaſme? c'eſt qu'un poëte deſſine d'abord l'ordonnance de ſon tableau; la raiſon alors tient le crayon. Mais veut-il animer ſes perſonnages, & leur donner le caractère des paſſions? alors l'imagination s'échauffe, l'enthouſiaſme agit; c'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carrière. Mais la carrière eſt régulièrement tracée.

L'enthouſiaſme eſt admis dans tous les genres de poëſie où il entre du ſentiment: quelquefois même il ſe fait place juſque dans l'églogue, témoin ces vers de la dixième églogue de *Virgile*:

Jam mihi per rupes video lucoſque ſonantes
Ire; libet partho torquere cydonia cornu
Spicula: tanquam hæc ſint noſtri medicina furoris;
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcant.

Le ſtyle des épîtres, des ſatyres, réprouve l'enthouſiaſme; auſſi n'en trouve-t-on pas dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, ſont de véritables champs d'en-

thouſiaſme ; mais comme elles ne ſe chantent point parmi nous, elles ſont ſouvent moins des odes que des ſtances, ornées de réflexions ingénieuſes. Jetez les yeux ſur la plupart des ſtances de la belle ode à la Fortune, de *Jean-Baptiſte Rouſſeau.*

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un Roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable,
Un Roi digne de vos autels ;
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet eſt une courte diſſertation ſur le mérite perſonnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'eſt un ſentiment particulier, un paradoxe. Il n'eſt point vrai qu'*Alexandre* ſera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui ſubjugua l'Aſie, qui pleura *Darius*, qui punit ſes meurtriers, qui reſpecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en ſi peu de tems, ne ſera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philoſophique ſans aucun enthouſiaſme. Et de plus, il eſt très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tout le ſuccès d'*Annibal*; la ruine de Sagonte, la priſe de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés ſur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, & tant de ſavantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par ſa faute. Des faits ſi défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une hiſtoire?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthouſiaſme qui ne s'affaiblit jamais, & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, eſt le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre*, par *Dryden*: elle eſt encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pas pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée; & ſi on avait eu un muſicien digne du poëte, ce ſerait le chef-d'œuvre de la poëſie lyrique.

Ce qui eſt toujours fort à craindre dans l'enthouſiaſme, c'eſt de ſe livrer à l'ampoulé, au giganteſque, au galimathias. En voici un grand exemple, dans l'ode ſur la naiſſance d'un prince du ſang royal.

Où ſuis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes ſens enchantés!
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frappe mes yeux épouvantés!
Un nouveau monde vient d'éclore:
L'univers ſe reforme encore

Dans les abymes du chaos ;
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple des héros.

Nous prendrons cette occaſion pour dire qu'il y a peu d'enthouſiaſme dans l'ode ſur la priſe de Namur.

Le hazard m'a fait-tomber entre les mains une critique très-injuſte du poëme des Saiſons de M. de *Saint-Lambert*, & de la traduction des Géorgiques de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur, acharné à décrier tout ce qui eſt louable dans les auteurs vivans, & à louer ce qui eſt condamnable dans les morts, veut faire admirer cette ſtrophe :

Je vois monter nos cohortes,
La flamme & le fer en main,
Et ſur des monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'apperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* font un effet très-déſagréable ; que ce n'eſt point un grand effort de monter ſur des *briques*, que l'image de *briques* eſt très-faible après celle des *morts* ; qu'on ne monte point ſur des monceaux de *piques*, & que jamais on n'a entaſſé de *piques* pour aller à l'aſſaut ; qu'on ne s'ouvre point un large chemin ſur des *rocs* ; qu'il fallait dire : *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes briſées, & ſur des morts entaſſés* ; alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par ſon mauvais

goût, & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs subalternes. Il faut, pour s'ériger en critique, être un *Quintilien*, un *Rollin*; il ne faut pas avoir l'insolence de dire, Cela est bon, Ceci est mauvais, sans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne serait plus ressembler à *Rollin* dans son Traité des études; ce serait ressembler à *Fréron*, & être par conséquent très-méprisable.

ENVIE.

ON connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse, & ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

« Le potier porte envie au potier, l'artisan à l'artisan, » le pauvre même au pauvre, le musicien au musicien, (ou si l'on veut donner un autre sens au mot *Aoidos*) » le poëte » au poëte. »

Long-tems avant *Hésiode*, *Job* avait dit: *L'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville*, auteur de la Fable des abeilles, est premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim & la soif; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent? caressez l'un plus que l'autre; le secret est infaillible.

Il prétend que la première chose que font deux

jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, & la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que, sans l'envie, les arts seraient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre, s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être aussi l'émulation n'est-elle qu'une envie qui se tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël* : Votre envie ne nous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié ; vous n'avez point cabalé contre moi auprès du Pape ; vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis, & de succulens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main, en enfer, dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie est très-louable ; vous êtes un brave envieux, soyons bons amis.

Mais si l'envieux est un misérable sans talens, jaloux du mérite, comme les gueux le sont des riches ; si, pressé par l'indigence comme par la turpitude de son caractère, il vous fait des Nouvelles du Parnasse, des Lettres de madame la comtesse, des Années littéraires, cet animal étale une envie qui n'est bonne à rien, & dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux ensorcelait les gens qui le regardaient ? Ce sont plutôt les envieux qui sont ensorcelés.

Descartes dit : *Que l'envie pousse la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie, & la bile noire qui vient de la rate, laquelle se répand du cœur par les artères, &c.* Mais, comme nulle espèce de bile ne se forme dans la rate, *Descartes*, en parlant ainsi, semblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à sa physique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, poliſſon en théologie, qui accusa *Descartes* d'athéisme, était très-malade de la bile noire ; mais il savait encore moins que *Descartes*, comment sa détestable bile se répandait dans son sang.

Madame *Pernelle* a raison :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'est un bon proverbe, qu'*il vaut mieux faire envie que pitié*. Fesons donc envie autant que nous pourrons.

ÉPIGRAMME.

Ce mot veut dire proprement *inscription* ; ainsi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque sont pour la plupart fines & gracieuses ; elles n'ont rien des images grossières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une brièveté dont on a souvent reproché à la langue française d'être privée. L'auteur est inconnu.

Sur les Sacrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable ;

Hercule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni! mais entre nous
C'eſt un peu trop en ſacrifice:
Qu'importe qui les mange, ou d'Hercule, ou des loups?

Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le Temple de Vénus.

Je le donne à Vénus, puiſqu'elle eſt toujours belle:
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne ſaurais me voir dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je ſuis.

Sur une ſtatue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & j'en rougis;
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue?

Sur une ſtatue de Niobé.

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre;
Le ſculpteur a fait bien mieux;
Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs, à une fille grecque qui paſſait pour être fière.

Je ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas;
Ne vous enorgueilliſſez pas,
Le tems vous fanera comme elles.

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

(*Epigramme imitée depuis par Martial.*)

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant diſait aux orages:

Laiſſez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faibleſſe de la traduction, il eſt aiſé d'entrevoir la délicateſſe & les grâces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles ſont différentes des groſſières images, trop ſouvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial*!

At nunc pro cervo mentula ſuppoſita eſt...
Uxor te cunnos neſcis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes, où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne ſuis ce que j'ai été,
Et ne le ſaurai jamais être;
Mon beau printems & mon été
Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les Dieux.
Oh! ſi je pouvois deux fois naître,
Comme je te ſervirois mieux!

Sans le printems & l'été qui font *le ſaut par la fenêtre*, cette épigramme ſerait digne de *Callimaque*.

Je n'oſerais en dire autant de ce rondeau, que tant de gens-de-lettres ont ſi ſouvent répété:

Au bon vieux tems un train d'amour régnoit
Qui ſans grand art & dons ſe démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'étoit donner toute la terre ronde:
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit;
Savez-vous bien comme on s'entretenoit?
Et ſi par cas à jouir on venoit,

Vingt

Vingt ans, trente ans; cela duroit un monde
Au bon vieux tems.

Or eſt paſſé ce qu'amour ordonnoit, (*a*)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainſi qu'on le menoit
Au bon vieux tems.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux, dont le mérite eſt de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries difficiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'*un train d'amour qui règne*, un *train qui ſe démène ſans dons?* Je pourrais demander ſi *venir à jouir par cas*, ſont des expreſſions délicates & agréables; ſi *s'entretenir & ſe fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du tems, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poëſies?

Je penſerais que *refondre l'amour* eſt un image bien peu convenable; que ſi on le refond, on ne le mène pas; & je dirais enfin que les femmes pouvaient répliquer à *Marot*: « Que ne le refonds-tu toi-même?

(*a*) Il eſt évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *démenait*, *prenait*, puiſque ces terminaiſons rimaient avec *voit*. Il eſt évident encore qu'on ſe permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

quel gré te ſaura-t-on d'un amour tendre & conſtant, quand il n'y aura pas d'autre amour ? »

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans preſque tous les ouvrages de la cour de *François I* !

Ton vieux couteau, Pierre Martel, rouillé
Semble ton nez ja retrait & mouillé ;
Et le fourreau tant laid où tu l'engaines,
C'eſt que toujours as aimé vieilles gaines ;
Et la ficelle à quoi il eſt lié,
C'eſt qu'attaché ſeras & marié ;
Quant au manche de corne, connaît-on
Que tu ſeras cornu comme un mouton.
Voilà le ſens, voilà la prophétie
De ton couteau dont je te remercie.

Eſt-ce un courtiſan qui eſt l'auteur d'une telle épigramme ? eſt-ce un matelot ivre dans un cabaret ? *Marot*, malheureuſement, n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que ſur des débauches de moines, & ſur des obſcénités, ſont mépriſées des honnêtes-gens. Elles ne ſont goûtées que par une jeuneſſe effrénée, à qui le ſujet plaît beaucoup plus que le ſtyle. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place ; alors ce qui vous amuſait paraîtra dans toute ſa laideur.

ÉPIPHANIE.

La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.

On ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois Rois, ou trois Mages, qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois Rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois Mages; mais le peuple a toujours préféré trois Rois. On célèbre par-tout la fête des Rois, & nulle-part celle des Mages. On mange le gâteau des Rois, & non pas le gâteau des Mages. On crie, *le Roi boit*, & non pas, *le Mage boit*.

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens & de myrrhe, il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les Mages de ce tems-là n'étaient pas fort riches; ce n'était pas comme du tems du faux *Smerdis*.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des Rois. *St Ambroise* & *St Césaire* d'Arles tiennent pour les Rois. Et on cite en preuve ces passages du psaume LXXI:

Les Rois de Tarsis & des îles lui offriront des présens. Les Rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons.

Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Sarsim*; les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras*.

Les Catholiques les connaissent sous le nom de *Gaspard*, *Melchior* & *Balthazar*. L'évêque *Osorius* rapporte que ce fut un Roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages; & que ce Roi de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Sainte Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* & à *Marie*? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur l'Evangile de l'enfance, dans lequel il est dit que *Joseph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus*. Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés, s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon larron; & l'autre le mauvais larron. Mais l'Évangile de *Nicodéme* leur donne d'autres noms; il les appelle *Dimas* & *Gestas*.

Le même Évangile de l'enfance dit que ce furent des Mages & non pas des Rois qui vinrêt à Bethléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant cessé de paraître quand ils furent dans l'étable, un Ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet Évangile assure que cette visite des trois Mages avait été prédite par *Zorodascht*, qui est le même que nous appelons *Zoroastre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois Rois ou les trois Mages. Il prétend que la somme devait être très-forte, & que trois Rois ne pouvaient faire un présent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui

servant de maître-d'hôtel, devint un fripon, & vola tout le trésor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Épiphanie, qui fut d'abord instituée par l'Église grecque, comme le nom le porte, & ensuite célébrée par l'Église latine.

ÉPOPÉE.

Poëme Epique.

PUISQUE *épos* signifiait *discours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un discours; & il était en vers, parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre, & n'en est pas moins vrai. Un *Phérécide* passe pour le premier grec qui se soit servi tout-uniment de la prose pour faire une histoire moitié vraie (*a*), moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Thamyris*, *Musée*, prédécesseurs d'*Homère*, n'écrivirent qu'en vers. *Hésiode*, qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donna qu'en vers sa Théogonie, & son Poëme des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poësie; une maxime resserrée dans un vers se gravait si aisément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

(*a*) Moitié vraie, c'est beaucoup.

D'HÉSIODE.

Il fit usage des fables qui depuis long-tems étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succincte dont il parle de *Prométhée* & d'*Épiméthée*, qu'il suppose ces notions déja familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologistes ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Être suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de sa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis *Hésiode*; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu sacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
Il en fit part à l'homme; & la race mortelle,
De l'esprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils seront tous punis de ta témérité!...
Il appela Vulcain; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore,
Il orna mollement ses membres délicats;
Les Amours, les Desirs forment ses premiers pas.
Les trois Grâces & Flore arrangent sa coiffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader;
La superbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses amans, à cabaler, à nuire;
Et par son écolière il se vit surpassé.

Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé ;
De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême :
Voilà votre supplice ; & j'ordonne qu'on l'aime. (*b*)
Il envoie à Pandore un écrin précieux ;
Sa forme & son éclat éblouissent les yeux.
Quels biens doit renfermer cette boite si belle !
De la bonté des Dieux c'est un gage fidèle ;
C'est là qu'est renfermé le sort du genre-humain.
Nous serons tous des Dieux... Elle l'ouvre ; & soudain
Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
Hélas ! avant ce tems, dans une vie obscure,
Les mortels moins instruits étaient moins malheureux :
Le vice & la douleur n'osaient approcher d'eux ;
La pauvreté, les soins, la peur, la maladie,
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours sereins, &c.

Si *Hésiode* avait toujours écrit ainsi, qu'il serait supérieur à *Homère* !

Ensuite *Hésiode* décrit les quatre âges fameux, dont il est le premier qui ait parlé (du moins parmi les anciens auteurs qui nous restent.) Le premier âge est celui qui précéda *Pandore*, tems auquel les hommes vivaient avec les Dieux. L'âge de fer est celui du siège de Thèbes & de Troie. *Je suis*, dit-il, *dans le cinquième, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatisme, & par la tyrannie, en ont dit autant depuis *Hésiode* !

C'est dans ce Poëme des travaux & des jours, qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués, comme : *le potier est jaloux du potier* ; & il ajoute : *le*

(*b*) On a placé ici ces vers d'*Hésiode*, qui sont dans le texte avant la création de *Pandore*.

musicien du musicien, & le pauvre même du pauvre. C'est-là qu'est l'original de cette fable du rossignol tombé dans les serres du vautour. Le rossignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Hésiode* ne conclud pas *que ventre affamé n'a point d'oreilles*; mais que les tyrans ne sont pas fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons*.

« Les hommes ignorent le prix de la société; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

» L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

» L'équité seule fait-fleurir les cités.

» Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

» Le méchant qui ourdit la perte d'un homme, prépare souvent la sienne.

» Le chemin du crime est court & aisé. Celui de la vertu est long & difficile; mais près du but il est délicieux.

» DIEU a posé le travail pour sentinelle de la vertu. »

Enfin, ses préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a aussi de très-beaux morceaux dans sa *Théogonie*. L'*Amour* qui débrouille le chaos; *Vénus* qui née sur la mer, des parties génitales d'un Dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'*Amour*, unit le ciel, la mer & la terre ensemble, sont des emblêmes admirables.

Pourquoi donc *Hésiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère*? Il me semble qu'à mérite égal, *Homère* dut être préféré par les Grecs; il chantait leurs exploits & leurs victoires sur les Asiatiques, leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son tems dans l'Achaïe & dans le Pé-

loponèſe ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe, contre la plus floriſſante nation qui fût encore connue dans l'Aſie. Son poëme fut preſque le ſeul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne ſe crût honorée de trouver ſon nom dans ces archives de la valeur. On aſſure même que, long-tems après lui, quelques différends entre des villes grecques, au ſujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après ſa mort le juge des villes dans leſquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant ſa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poëtes long-tems avant d'avoir des géographes.

Il eſt étonnant que les Grecs ſe feſant tant d'honneur des poëmes épiques, qui avaient immortaliſé les combats de leurs ancêtres, ne trouvaſſent perſonne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopiles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce tems-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille*, & les *Ajax*.

Tyrthée, capitaine, poëte & muſicien, tel que nous avons vu de nos jours le Roi de Pruſſe, fit la guerre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Meſſéniens par ſes vers, & remporta la victoire. Mais ſes ouvrages ſont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le ſiècle de *Périclès* ; les grands talens ſe tournèrent vers la tragédie : ainſi *Homère* reſta ſeul, & ſa gloire augmenta de jour en jour. Venons à ſon *Iliade*.

DE L'ILIADE.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métaphores & de peintures dans le style oriental. La terre qui retentit sous les pieds dans la marche de l'armée, comme les foudres de *Jupiter* sur les monts qui couvrent le géant *Typhée*; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes; *Mars* & *Minerve*, suivis de la Terreur, de la Fuite, & de l'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'homicide Dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui, en foulant la terre, porte dans le ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'Iliade est pleine de ces images; & c'est ce qui fesait-dire au sculpteur *Bouchardon*: « Lorsque j'ai lu *Homère*, » j'ai cru avoir vingt pieds de haut. »

Son poëme, qui n'est point-du-tout intéressant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses Dieux sont ridicules aux yeux de la raison; mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé, & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des Dieux qui se disent des injures, qui se battent entre eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, & dont le sang coule; mais c'était-là l'ancienne théologie de la Grèce, & de presque tous les peuples asiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait sa divinité particulière qui la conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaiét fait une guerre cruelle. La guerre des Anges contre les Anges était le fondement de la religion des brachmanes, de tems immémorial. La guerre des Titans, enfans du ciel & de la terre, contre les Dieux maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la religion grecque. *Typhon*, chez les Egyptiens, avait combattu contre *Osireth*, que nous nommons *Osiris*, & l'avait taillé en pièces.

Mad^e *Dacier*, dans sa préface de l'Iliade, remarque très-sensément, après *Eustathe*, évêque de Thessalonique, & *Huet*, évêq. d'Avranches, que chaque nation voisine des Hébreux avait son Dieu des armées. En effet, *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites: (*c*) *Vous possédez justement ce que votre Dieu Chamos vous a donné; souffrez donc que nous ayons ce que notre Dieu nous donne.*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes, (*d*) mais repoussé dans les vallées?

Quant aux hommes qui luttent contre les Immortels, c'est encore une idée reçue; *Jacob* lutte une nuit entière contre un Ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un Esprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblêmes étaient fréquens, & n'étonnaient personne. *Homère* a donc peint son siècle; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

On doit répéter ici, que ce fut une étrange entre-

(*c*) Juges, chap. XI, v. 24. (*d*) Juges, chap. I, v. 19.

prise dans *la Motte*, de dégrader *Homère*, & de le traduire; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'esprit : c'est la manie de la plupart des Français; une espèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèse, un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissés séduire par ces puérilités qui dessèchent & qui énervent tout genre d'éloquence!

En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phœnix, au livre neuvième, pour appaiser la colère d'Achille, lui parle à-peu-près ainsi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du souverain des Dieux sont les filles sacrées;
Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triste & plaintive exhale leurs douleurs.
On les voit, d'une marche incertaine & tremblante,
Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grâce.... & lorsqu'on les refuse,
C'est au trône du Dieu que leur voix vous accuse;
On les entend crier, en lui tendant les bras :
« Punissez le cruel qui ne pardonne pas;
Livrez ce cœur-farouche aux affronts de l'Injure;
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous. »
Jupiter les exauce; & son juste courroux
S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte ; & malgré la gêne de la rime, & la sécheresse de la langue, on aperçoit quelques traits de cette grande & touchante image, si fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère* ? il mutile, en deux vers d'antithèses, toute cette peinture.

On offense les Dieux ; mais par des sacrifices,
De ces Dieux irrites on fait des Dieux propices.

Ce n'est plus qu'une sentence triviale & froide. Il y a sans-doute des longueurs dans le discours de *Phœnix* ; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puisse être assez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même, traduct^r du poëte grec, dit que « c'est une vaste campagne ; mais brute, où l'on rencon» tre des beautés naturelles de toute espèce, qui ne se pré» sentent pas aussi régulièrement que dans un jardin régu» lier ; que c'est une abondante pépinière qui contient les » semences de tous les fruits, un grand arbre qui pousse des » branches superflues qu'il faut couper. »

Madame *Dacier* prend le parti de la vaste campagne, de la pépinière, & de l'arbre ; & veut qu'on ne coupe rien. C'était sans-doute une femme au-dessus de son sexe, & qui a rendu de grands services aux lettres ; ainsi que son mari : mais quand elle se fit homme, elle se fit commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de

collège ; & *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'esprit. Il traduisit très-mal l'Iliade ; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'Odyssée ; nous en dirons quelque chose quand nous serons à l'Arioste.

De Virgile.

Il me semble que le second livre de l'Enéide, le quatrième, & le sixième, sont autant au-dessus de tous les poëtes grecs, & de tous les latins sans exception, que les statues de *Girardon* sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui est inférieur dans ses imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est-là qu'il est lui-même ; c'est-là qu'il est touchant, & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible, mais fatigant des combats. *Horace* avait dit de lui, avant qu'il eût entrepris l'Enéide :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne sais si on ne retrouve pas un peu de cette molleſſe heureuse & attendrissante dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses Eglogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !

Certainement le chant de la descente aux enfers

ne ſerait pas déparé par ces vers de la 4e églogue :

Ille Deûm vitam accipiet, diviſque videbit
Permixtos heroas, & ipſe videbitur illis,
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits ſimples, élégans, attendriſſans, dans les trois beaux chants de l'Enéide.

Tout le quatrième chant eſt rempli de vers touchans, qui font-verſer des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du ſentiment.

Diſſimulare etiam ſperaſti, perfide, tantum
Poſſe nefas, tacituſque meâ decedere terrâ ?
Nec te noſter amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido ?...
Conſcendit furibunda rogos, enſemque recludit
Dardanium, non hos quæſitum munus in uſus.

Il faudrait tranſcrire preſque tout ce chant, ſi on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le ſombre tableau des enfers, que de vers encore reſpirent cette molleſſe touchante & noble à la-fois !

Ne, pueri, ne tanta animis aſſueſcite bella ;...
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo,
Projice tela manu, ſanguis meus.

Enfin, on ſait combien de larmes fit-verſer à l'empereur *Auguſte*, à *Livie*, à tout le palais, ce ſeul demi-vers :

Tu Marcellus eris.

*Homère** n'a jamais fait-répandre de pleurs. Le vrai poëte eſt, à ce qu'il me ſemble, celui qui remue l'ame

(*) M. de *Voltaire* ne ſonge pas ici au diſcours de *Priam* aux pieds d'*Achille*, &c. &c.

& qui l'attendrit; les autres ſont de beaux parleurs. Je ſuis loin de propoſer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit Montagne, *non comme bon, mais comme mien.*

De Lucain.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous eſpérez ſentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fonds eſt rendu très-ſec, & dont les expreſſions ſont ampoulées; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique & ſublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de *Labienus* à *Caton*, aux portes du temple de *Jupiter-Ammon*, ſi ce n'eſt la réponſe de *Caton* même.

Hæremus cuncti Superis; temploque tacente
Nil facimus non ſponte Dei.
. . . . . *Steriles nùm legit arenas*
Ut caneret paucis; merſit-ne hoc pulvere verum?
Eſt-ne Dei ſedes, niſi terra, & pontus, & aer,
Et cœlum, & virtus? Superos quid quærimus ultrà?
Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Mettez enſemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des Dieux, ce ſont des diſcours d'enfans, en comparaiſon de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

Du Tasse.

Boileau a dénigré le clinquant du *Tasse* ; mais, qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le savait, le sentait, & il n'en parle pas. Il faut être juste.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Tasse*, dans l'*Essai sur la poésie épique* (*). Mais il faut dire ici qu'on sait par cœur ses vers en Italie. Si à Venise, dans une barque, quelqu'un récite une stance de la Jérusalem-délivrée, la barque voisine lui répond par la stance suivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît assez le Tasse ; je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'Arioste.

De l'Arioste.

L'Odyssée d'*Homère* semble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando innamorato* & de l'*Orlando furioso* ; &, ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces poëmes a été sans-contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulysse* changés en pourceaux ; les vents enfermés dans une peau de chèvre, des musiciennes qui ont des queues de poisson, & qui mangent ceux qui approchent d'elles ; *Ulysse* qui suit tout-nu le chariot d'une belle Princesse, qui venait

(*) Volume de la *Henriade*. Voyez encore l'article de *Milthon*, p. 197.

de faire la grande leſſive; *Ulyſſe* déguiſé en gueux qui demande l'aumône, & qui enſuite tue tous les amans de ſa vieille femme, aidé ſeulement de ſon fils & de deux valets, ſont des imaginations qui ont donné naiſſance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioſte* eſt ſi plein & ſi varié, ſi fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'eſt arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout-entier, de n'avoir d'autre deſir que d'en recommencer la lecture. Quel eſt donc le charme de la poëſie naturelle? je n'ai jamais pu lire un ſeul chant de ce poëme dans nos traductions en proſe.

Ce qui m'a ſur-tout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'eſt que l'auteur, toujours au-deſſus de la matière, la traite en badinant. Il dit les choſes les plus ſublimes ſans effort, & il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé ni recherché. C'eſt à-la-fois l'Iliade, l'Odyſſée, & don Quichotte; car ſon principal chevalier errant devient fou comme le héros eſpagnol, & eſt infiniment plus plaiſant. Il y a bien plus: on s'intéreſſe à *Roland*, & perſonne ne s'intéreſſe à *don Quichotte*, qui n'eſt repréſenté dans *Cervantes*, que comme un inſenſé à qui l'on fait continuellement des malices.

Le fonds du poëme, qui raſſemble tant de choſes, eſt préciſément celui de notre roman de Caſſandre, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioſo*, il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait en proſe

française, cinq ou six stances de l'*Arioste* les éclipseraient toutes. Ce fonds du poëme est que la plupart des héros & les princesses qui n'ont pas péri pendant la guerre, se retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les personnages du roman de *Cassandre* se retrouvent dans la maison de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioso* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté dont le vestibule est toujours dans un goût différent, tantôt majestueux, tantôt simple, même grotesque. C'est de la morale, ou de la gaieté, ou de la galanterie, & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez seulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme qui en contient quarante-six, & qui cependant n'est pas trop long; de ce poëme qui est tout en stances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la nécessité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce poëme charmant qui démontre sur-tout la stérilité & la grossièreté des poëmes épiques barbares, dans lesquels les auteurs se sont affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter, comme disait *Pope*, & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raison alors.

Spesso in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei disagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidiose, ed agi
Delle piene d'insidie, e di sospetti
Corti regali, e splendidi palagi,

[illegible]

Ou [illegible] qui plaint que [illegible] :

[illegible]

Les Papes, les Califes appaisent leur querelle,
Jurent [illegible] paix éternelle ;
Vous les voyez tenant [illegible] traités ;
Ceux-ci pour se tromper, ceux-là croire trompés :
Nul homme n'est gêné, nul accord n'est sincère ;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
De-là ces attentats, ces crimes inouïs,
L'un & l'autre ont Dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a perſonne d'aſſez barbare pour ignorer qu'*Aſtolphe* alla dans le paradis reprendre le bon-ſens de *Roland*, que la paſſion de ce héros pour *Angélique* lui avait fait perdre, & qu'il le rendit très-proprement renfermé dans une phiole.

Le prologue du trente-cinquième chant eſt une alluſion a cette aventure.

Chi salira per me, Madona, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno?
Che poi ch'usci da' be' vostri occhi il telo,
Che'l cor mi fisse, og'nor perdendo vegno;
Nè di tanta jattura mi querelo;
Purchè non cresca, ma stia a questo segno.
Ch'io dubito, se più si va scemando,
Di venir tal, qual' ho descritto Orlando.
Per riaver l'ingegno mio mè aviso,
Che non bisogna che per l'aria io poggi
Nel cerchio della luna, o in paradiso,
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei vostri occhi, e nel' sereno viso,
Nel' sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne và errando; ed io con questa labbia
Lo corro; se vi par, ch'io l'o r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien, peuvent se faire quelque idée de ces strophes par la version française.

Oh! si quelqu'un voulait monter pour moi
Au Paradis! s'il y pouvait reprendre
Mon sens-commun! s'il daignait me le rendre!...
Belle Aglaé, je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'est ton ouvrage: on est fou quand on aime.
Pour retrouver mon esprit égaré,
Il ne faut pas faire un si long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage.
Sur ton beau sein, ce trône des amours,
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être,
Un seul baiser peut le rendre à son maître;
Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioſte*, cette urbanité, cet atticiſme, cette bonne plaiſanterie répandue dans tous ſes chants, n'ont été ni rendues, ni même ſenties par *Mirabaud*, ſon traducteur, qui ne s'eſt pas douté que l'*Arioſte* raillait dans toutes ſes imaginations. Voyez ſeulement le prologue du vingt-quatrième chant.

Chi mette il pie sù l'amoreſa pania
Cerchi ritrarlo e non v'invechi l'ale.
Che non è in ſomma amor ſe non inſania,
A giudicio dè ſavii, univerſale.
E ſe ben, come Orlando, ogni un'ſmania,
Suo furor moſtra a qualche altro ſegnale;
E quale è di pazzia ſegno più eſpreſſo
Che per altri voler, perde ſe ſteſſo?

Vari gli effetti ſon'; ma la pazzia
E tutta una però che gli fa uſcire.
Gli è come una gran ſelva ove la via
Conviene a forza a chi va fallire;
Chi sù, chi giù, qui quà, qui la travia.
Per concludere in ſomma, io vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

Ben me ſi potria dir: Frate, tu vaï
L'altrui moſtrando, e non vedi il tuo fallo.
Io vi reſpondo che comprendo aſſaï,
Or che di mente ho lucido intervallo,
Ed ho gran' cura, e ſpero farlo omaï
Di ripoſar mi, e d'uſcir fuor di ballo.
Ma toſto far come vorei, no'l poſſo;
Ché'l male è penetrato infino all'oſſo.

Voici comme *Mirabaud* traduit sérieusement cette plaisanterie :

« Que celui qui a mis le pied sur les gluaux de l'amour tâche de l'en tirer promptement, & de n'y pas laisser engluer ses ailes ; car, au jugement unanime des plus sages, l'amour est une vraie folie. Quoique tous ceux qui s'y abandonnent comme *Roland* ne deviennent pas furieux, il n'y en a cependant pas un seul qui ne fasse-voir combien sa raison est égarée.

» Les effets de cette manie sont différens, mais une même cause les produit ; c'est comme une épaisse forêt, où l'un prend à droite, l'autre prend à gauche ; sans compter enfin toutes les autres peines que l'amour fait souffrir, il nous ôte encore la liberté & nous charge de fers.

» Quelqu'un me dira peut-être : Eh, mon ami, prenez pour vous-même les avis que vous donnez aux autres. C'est bien aussi mon dessein à présent que la raison m'éclaire ; je songe à m'affranchir d'un joug qui me pèse, & j'espère que j'y parviendrai. Il est pourtant vrai que, le mal étant fort enraciné, il me faudra pour en guérir beaucoup plus de tems que je ne voudrais. »

Je crois reconnaître davantage l'esprit de l'*Arioste* dans cette imitation faite par un auteur inconnu :

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre,
De s'en tirer n'est pas long-tems le maître ;
On s'y démène, on y perd son bon-sens :
Témoin Roland & d'autres personnages,
Tous gens de bien, mais fort extravagans ;
Ils sont tous fous ; ainsi l'ont dit les sages.

Cette folie a différens effets :
Ainsi qu'on voit dans de vastes forêts,

A droite, à gauche, errer à l'aventure
Des pélerins au gré de leur monture;
Leur grand plaisir est de se fourvoyer,
Et pour leur bien je voudrais les lier.
A ce propos quelqu'un me dira : Frère,
C'est bien prêché; mais il fallait te taire.
Corrige-toi sans sermonner les gens.
Oui, mes amis, oui, je suis très-coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens :
Je prétends bien changer avec le tems;
Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Quand je dis que l'*Arioste* égale *Homère* dans la description des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers:

Suona l'un brando, e l'altro, or basso, or alto;
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella spelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.
. . . . . .
. . . . . .
Aspro concerto, orribile armonia
D'olte querele, d'ululi e di strida
Della misera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della sua guida;
Istranamente concordar s'udia
Col fiero suon della fiamma omicida.
. . . . . .
. . . . . .
L'alto rumor delle sonore trombe,
Di timpani, e di barbari strumenti
Giunte al continuo suon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per ch'el ciel ribombe

Gridi

Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro ſuon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo affonda.
. . . . . .
. . . . . .
Alle ſquallide ripe dell' Acheronte
Sciolta del corpo, più freddo che ghiaccio,
Beſtemmiando fuggi l'alma ſdegnoſa
Che fù ſi altera al mondo, e ſi orgoglioſa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers :

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimeterre ?
Moins violens, moins prompts ſont les marteaux
Qui vont frappant les céleſtes carreaux,
Quand, tout noirci de fumée & de poudre,
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.
. . . . . .
. . . . . .
Concert horrible, exécrable harmonie
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maiſons embrâſées
Que ſous leurs toits la flamme a renverſées.
Des inſtrumens de ruine & de mort
Volant en foule & d'un commun effort;
Et la trompette organe du carnage,
De plus d'horreur empliſſent ce rivage,
Que n'en reſſent l'étonné voyageur,
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter ſon onde.
. . . . . .
. . . . . .

Alors, alors, cette ame si terrible,
Impitoyable, orgueilleuse, inflexible,
Fuit de son corps & sort en blasphémant,
Superbe encore à son dernier moment,
Et défiant les éternels abymes
Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'*Arioste* d'aller & de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, & de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est d'intéresser vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'évènemens touchans dans son poëme que d'aventures grotesques; son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans être étonné.

Je ne sais quel plaisant a fait-courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'*Est: Messer Lodovico, dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter: *Dove avete pigliato tante cose divine?* Aussi est-il appelé en Italie *il divino Arioste.*

Il fut le maître du *Tasse.* L'*Armide* est d'après l'*Alcine.* Le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter *Renaud*, est absolument imité du voyage d'*Astolphe.* Et il faut avouer encore que les imaginations fantasques qu'on trouve si souvent dans le poëme de *Roland le furieux*, sont bien plus convenables à un sujet mêlé de sérieux & de plaisant, qu'au poëme sérieux du *Tasse*, dont le sujet semblait exiger des mœurs plus sévères.

Ne paſſons pas ſous ſilence un autre mérite, qui n'eſt propre qu'à l'*Arioſte*; je veux parler des charmans prologues de tous ſes chants.

Je n'avais pas oſé autrefois le compter parmi les poëtes épiques; je ne l'avais regardé que comme le premier des groteſques : mais en le reliſant je l'ai trouvé auſſi ſublime que plaiſant; & je lui fais très-humblement réparation. Il eſt très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioſo*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme : je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'eſt un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'eſt un rare mérite dans le *Taſſe* & dans l'*Arioſte*, que des poëmes ſi longs, non-ſeulement rimés, mais rimés en ſtances, en rimes croiſées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poëte ne paraiſſe preſque jamais gêné.

Le *Triſſin* au contraire, qui s'eſt délivré du joug de la rime, ſemble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer, en Angleterre, voulut rimer en ſtances ſon poëme de la *Fée reine*; on l'eſtima, & perſonne ne le put lire.

Je crois la rime néceſſaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie ſenſible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces ſpondées qui font un effet ſi merveilleux dans le latin.

Je me ſouviendrai toujours que je demandai au

célèbre *Pope*, pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son Paradis perdu? & qu'il me répondit: *Because he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant, pour ainsi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières, elle l'oblige aussi de penser avec plus de justesse, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiste en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent, croit y suppléer par des images gigantesques qui ne sont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poëmes en prose, je ne sais ce que c'est que ce monstre: je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le *Cassandre* de *la Calprenède* sera, si l'on veut, un poëme en prose, j'y consens; mais dix vers du *Tasse* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, absolument inconnu de son tems, avait pu lire le Paradis perdu, c'est alors qu'il aurait pu dire comme du *Tasse*:

> Eh quel objet enfin à présenter aux yeux,
> Que le Diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épisode du *Tasse* est devenu le sujet d'un poëme entier chez l'auteur anglais; celui-ci a étendu ce

que l'autre avait jeté avec discrétion dans la fabrique de son poëme.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le *Tasse* au commencement du quatrième chant.

Quinci avendo pur tutto il penfier volto
A recar nè cristiani ultima doglia ;
Che fia comanda il popol fuo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia foglia.
Come fia pur leggiera impresa (ahi stolto)
Il repugnare alla divina voglia :
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di Dio la destra irata tuone.

Chiama gli abitator' dell'ombre eterne
Il rauco suon della tarta-rea tromba ;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regioni del cielo il folgor piomba,
Nè si scossa già mai trema la terra,
Quand i vapori in sen gravida serra.

Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi ; e di veneno infetto,
Come infausta cometa, il guardo splende.
Gli involve il mento, e sù l'irsuto petto
Ispida, e folta la gran barba scende ;
Ed in guisa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda.

Quali i fumi sulfurei, ed infiammati
Escon di mon Gibello, e'l puzzo, e'l tuono ;
Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville sono.

Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripresse, e l'Idra si fe' muta al suono:
Resto Cocito, e ne tremar' gli abissi,
E in questi detti il gran rimbombo udissi.
Tartarei numi, di seder più degni
Là sovra il sole, ond'è l'origin vostra,
Che meco già da' più felici regni
Spinse il gran caso in questa oribil chiostra;
Gli antichi altrui sospetti, e i fieri sdegni
Noti son troppo, e l'alta impresa nostra
Or colui regge a suo voler le stelle,
E noi siam giudicate olme rubelle.
Ed in vece del dì sereno, e puro,
Dell' aureo sol, degli stellati giri,
N'hà qui rinchiusi in questo abisso oscuro;
Ne' vol, c'hal primo onor per noi s'aspiri.
E poscia (ahi quanto a ricordarlo è duro!
Questo è quel, che più inaspra i miei martiri.)
Nè bei seggi celesti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, e di vil fango in terra nato.

Tout le Poëme de *Milton* semble fondé sur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le *Tasse* ne s'appesantit point sur les ressorts de cette machine, la seule peut-être que l'austérité de sa religion & le sujet d'une croisade dussent lui fournir. Il quitte le Diable le plus tôt qu'il peut, pour présenter son *Armide* aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Arioste* dont elle est imitée. Il ne fait point tenir de longs discours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébuth*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une salle pour les Diables; il n'en fait pas des géans pour les transformer en pyg-

mées, afin qu'ils puissent tenir plus à l'aise dans la salle. Il ne déguise point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les savans de l'ingénieuse Italie, si le *Tasse*, avant d'envoyer l'esprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; si le Péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appela la *Mort*; que la Mort (qui est supposée masculin) coucha avec le Péché, (qui est supposé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, & qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouissances sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés, & il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais Anges, que *Milton* a imitée de la gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* consume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même; & ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; & quels épisodes! c'est *Gabriel* & *Satan* qui se disent des injures; ce sont des gens qui se font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des espèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent

Molèch, *Belzébuth*, *Nisroch*; on se donne de grands coups de sabre; on se jette des montagnes à la tête, avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cimes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est-là, comme on voit, la belle & simple nature!

On se bat dans le ciel à coups de canon: encore cette imagination est-elle prise de l'*Arioste*; mais l'*Arioste* semble garder quelque bienséance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens & français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géans contre les Dieux, semble plus raisonnable que celles des Anges, si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient supposés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des Dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puissance. Ces Dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux. Mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. DIEU est un être pur, infini, tout-puissant, créateur de toutes choses, à qui ses créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géans, cette fable des Anges révoltés contre DIEU même, ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Énoch* dans le premier siècle de notre ère vul-

gaire, livre digne de toute l'extravagance du rabbinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce sont des Anges à cheval, & d'autres qu'un coup de sabre coupe en deux, & qui se réjoignent sur-le-champ; là c'est la Mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'existent pas encore. Ailleurs elle frappe de sa *massue pétrifique sur le froid & sur le sec.* Plus loin, c'est le froid, le chaud, le sec, & l'humide, qui se disputent l'empire du monde, & qui *conduisent en bataille rangée des embryons d'atômes.* Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scolastique sont traitées en plus de vingt endroits dans les termes mêmes de l'école. Des Diables en enfer s'amusent à disputer sur la grâce, sur le libre-arbitre, sur la prédestination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il soumet son imagination poëtique, & la restreint à paraphraser dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèse.

God saw the light was good.
And light from darkness divided;
Light the day, and darkness night he nam'd.
Again God said: Let be the firmament...
And saw that it was good...

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien Testament, ce fondement de notre religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché,

ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le psaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* descend du ciel sur ses six ailes, & vient leur rendre visite; & *Eve* lui prépare à dîner. « Elle écrase des » grappes de raisin, & en fait du vin doux qu'on appelle » *moût*; & de plusieurs graines, & des doux pignons pres- » sés, elle tempéra de douces crêmes..... L'Ange lui dit, » bon jour, & se servit de la sainte salutation dont il usa » long-tems après envers *Marie*, la seconde *Eve*: Bon jour, » mère des hommes, dont le ventre fécond remplira le » monde de plus d'enfans qu'il n'y a de différens fruits des arbres de DIEU, entassés sur ta table. La table était » un gazon & des sièges de mousse tout-autour, & sur » son ample quarré d'un bout à l'autre tout l'automne » était empilé, quoique le printems & l'automne dan- » saffent dans ce lieu par la main. Ils firent quelque tems » conversation sans craindre que le dîner se refroidît. (*d*) » Enfin, notre premier père commença ainsi:

« Envoyé céleste, qu'il vous plaise goûter des présens » que notre nourricier, dont descend tout bien parfait & immense, a fait-produire à la terre pour notre nourriture » & pour notre plaisir; alimens peut-être insipides pour des » natures spirituelles. Je sais seulement qu'un père céleste » les donne à tous.

A quoi l'Ange répondit: » Ce que celui dont les louanges » soient chantées, donne à l'homme, en partie spirituel, » n'est pas trouvé un mauvais mets par les purs Esprits, » & ces purs Esprits, ces substances intelligentes, veulent » aussi des alimens ainsi qu'il en faut à votre substance raisonnable deux substances contiennent en elles

(*d*) Mot pour mot: *Nor fear'd leaſt dinner cool'd.*

» toutes les facultés baſſes des ſens par leſquelles elles » entendent, voient, flairent, touchent, goûtent, di- » gèrent ce qu'elles ont goûté, en aſſimilent les parties, » & changent les choſes corporelles en incorporelles. » Car, vois-tu, tout ce qui a été créé doit être ſoutenu » & nourri; les élémens les plus groſſiers alimentent les » plus purs; la terre donne à manger à la mer; la terre & » la mer à l'air; l'air donne de la pâture aux feux éthérés, » & d'abord à la lune, qui eſt la plus proche de nous; » c'eſt de-là qu'on voit ſur ſon viſage rond, ſes taches & » ſes vapeurs non encore purifiées, & non encore tour- » nées en ſa ſubſtance. La lune auſſi exhale de la nour- » riture de ſon continent humide aux globes plus élevés. » Le ſoleil, qui départ ſa lumière à tous, reçoit auſſi de » tous en récompenſe ſon aliment en exhalaiſons humides, » & le ſoir il ſoupe avec l'Océan.... Quoique dans le ciel » les arbres de vie portent un fruit d'ambroiſie; quoi- » que nos vignes donnent du nectar; quoique tous les » matins nous broſſions les branches d'arbres couvertes » d'une roſée de miel: quoique nous trouvions le terrain » couvert de graines perlées; cependant DIEU a telle- » ment varié ici ſes préſens, & de nouvelles délices, » qu'on peut les comparer au ciel. Soyez sûrs que je ne » ferai pas aſſez délicat pour n'en pas tâter avec vous.

» Ainſi ils ſe mirent à table, & tombèrent ſur les viandes, » & l'Ange n'en fit pas ſeulement ſemblant; il ne man- » gea pas en myſtére, ſelon la gloſe commune des théolo » giens; mais avec la vive dépêche d'une faim très-réelle, » avec une chaleur concoctive & tranſſubſtantive; le ſu- » perflu du dîner tranſpire aiſément dans les pores des » eſprits: il ne faut pas s'en étonner, puiſque l'empy- » rique alchimiſte, avec ſon feu de charbon & de ſuie, peut » changer, ou croit pouvoir changer l'écume du plus groſ

» ſer metal en or auſſi parfait que celui de la mine.

« Cependant *Eve* ſervait à table, toute nue, & cou-» ronnait leurs coupes de liqueurs délicieuſes. O inno-» cence! méritant paradis! c'était alors plus que jamais » que les enfans de DIEU auraient été excuſables d'être » amoureux d'un tel objet; mais dans leurs cœurs l'a-» mour régnait ſans débauche. Ils ne connaiſſaient pas la » jalouſie, enfer des amans outragés. »

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point-du-tout rendu; voilà ce dont ils ont ſupprimé les trois quarts, & atténué tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on en a uſé, quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakeſpeare*; elles ſont toutes mutilées & entièrement méconnaiſſables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique, que celle des trois premiers actes de ſon Jules-Céſar, imprimée à la ſuite de Cinna, dans l'édition de *Corneille* avec des commentaires. (*)

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans d'*Enée*, & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le deſtin des enfans d'*Adam*; c'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité, c'eſt prendre pour ſon ſujet l'hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif, dans les onzième & douzième chants; & voici mot-à-mot ce qu'il dit du reſte de la terre.

« L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans la *viſion de Dieu*; » c'était la plus haute montagne du paradis terreſtre, du » haut de laquelle l'hémiſphère de la terre s'étendait dans » l'aſpect le plus ample & le plus clair. Elle n'était pas

(*) Elle ſe trouve auſſi vers la fin du *tome IX* de notre *Théâtre*

» plus haute, ni ne présentait un aspect plus grand que » celle sur laquelle le Diable emporta le second *Adam* » dans le désert, pour lui montrer tous les royaumes de » la terre & leur gloire. Les yeux d'*Adam* pouvaient » commander de-là toutes les villes d'ancienne & de mo- » derne renommée ; sur le siège du plus puissant empire, » depuis les futures murailles de Combalu, capitale du » grand-kan du Catai, & de Samarcande sur l'Oxus, trône » de *Tamerlan*, à Pékin des rois de la Chine, & de-là » à Agra, & de-là à Lahor du grand-mogol jusqu'à la » Chersonèse d'or, ou jusqu'au siége du Persan dans Ecba- » tane, & depuis dans Ispahan, ou jusqu'au czar russe dans » Moscou, ou au sultan venu du Turkestan dans Byzance. » Ses yeux pouvaient voir l'empire du Négus jusqu'à son » dernier port Ercoco, & les royaumes maritimes Mom- » baza, Quiloa, & Mélinde, & Sofala qu'on croit Ophir, » jusqu'au royaume de Congo & Angola plus au sud. Ou » bien de-là il voyait depuis le fleuve Niger jusqu'au mont » Atlas, les royaumes d'Almanzor, de Fez, & de Maroc; » Sus, Alger, Tremizen, & de-là l'Europe, à l'endroit d'où » Rome devait gouverner le monde. Peut-être il vit en » esprit le riche Mexique, siège de *Montezume*, & Cusco » dans le Pérou, plus riche siège d'*Atabalipa*; & la Guiane, » non encore dépouillée, dont la capitale est appelée *Eldo-* » *rado* par les Espagnols. »

Après avoir fait-voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre aussitôt un hôpital; & l'auteur ne manque pas de dire que c'est un effet de la gourmandise d'*Eve*.

« Il vit un lazareth où gisaient nombre de malades, spas- » mes hideux, empreintes douloureuses, maux de cœur, » d'agonie, toutes les sortes de fièvres, convulsions, épi- » lepsies, terribles catarres, pierres & ulcères dans les in-

» teſtins, douleurs de coliques, frénéſies diaboliques, mé-
» lancolies ſoupirantes, folies lunatiques, atrophies, ma-
» raſmes, peſte dévorante au loin, hydropiſies, aſthmes,
» rhumes, &c. »

Toute cette viſion ſemble une copie de l'*Arioſte*; car *Aſtolphe* monté ſur l'hippogriffe, voit en volant tout ce qui ſe paſſe ſur les frontières de l'Europe, & ſur toute l'Afrique. Peut-être, ſi on l'oſe dire, la fiction de l'*Arioſte* eſt plus vraiſemblable que celle de ſon imitateur; car en volant, il eſt tout naturel qu'on voie pluſieurs royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne ſavait pas l'optique; mais cette critique eſt injuſte: il eſt très-permis de feindre qu'un eſprit céleſte découvre au père des hommes les deſtinées de ſes deſcendans. Il n'importe que ce ſoit du haut d'une montagne, ou ailleurs: l'idée au moins eſt grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La Mort & le Péché conſtruiſent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre, pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan*, revole vers les Diables par un autre chemin; il vient rendre compte à ſes vaſſaux du ſuccès de ſa commiſſion; il harangue les Diables, mais il n'eſt reçu qu'avec des ſifflets. DIEU le change en grand ſerpent, & ſes compagnons deviennent ſerpens auſſi.

Il eſt aiſé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ſes beautés, je ne ſais quel eſprit de fanatiſme & de férocité pédanteſque qui dominait en Angle-

terre du tems de *Cromwel*, lorſque tous les Anglais avaient la Bible & le piſtolet à la main. Ces abſurdités théologiques, dont l'ingénieux *Butler* auteur d'Hudibras s'eſt tant moqué, furent traitées ſérieuſement par *Milton*. Auſſi cet ouvrage fut-il regardé par toute la cour de *Charles II*, avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque tems ſecrétaire pour la langue latine, du parlement, appellé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) auſſi ridicule par le ſtyle, que déteſtable par la matière; livre où l'auteur raiſonne à-peu-près comme lorſque, dans ſon Paradis perdu, il fait-digérer un Ange, & fait-paſſer les excrémens par inſenſible tranſpiration; lorſqu'il fait-coucher enſemble le Péché & la Mort; lorſqu'il transforme ſon *Satan* en cormoran & en crapaud; lorſqu'il fait des Diables géans, qu'il change enſuite en pigmées, pour qu'ils puiſſent raiſonner plus à l'aiſe, & parler de controverſe, &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle ſcandaleux qui le rendit ſi odieux, en voici quelques-uns. *Saumaiſe* avait commencé ſon livre en faveur de la maiſon *Stuart*, & contre les régicides, par ces mots:

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a bleſſé depuis peu nos oreilles, & encore plus nos cœurs.

Milton répond à Saumaiſe : *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de St Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaiſes doivent être bien longues, pour que le coup ait porté de Londres*

à la Baye ; car une telle nouvelle ne pouvait blesser que des oreilles d'âne.

Après ce singulier préambule, *Milton* traite de *pusillanimes* & de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes justes & sensibles. *Ce sont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui produisirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en faisaient des hermaphrodites.* Or *Saumaise* s'appelait *Salmasius* en latin. *Milton* le fait descendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* & *hermaphrodite*, quoiqu'hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de *Salmacis* sa mère, & qu'ils l'ont rendu infâme.

..... Infamis ne quem malè fortibus undis
Salmacis enervet.

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rochester*, *Roscommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Cowley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même fut-on que le Paradis perdu existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racines*, aux *Despréaux*, aux *Molières*, aux *la Fontaine*, d'un poëme épique sur *Adam* & *Eve* ? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage, moitié théologique & moitié diabolique, où les Anges & les Diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par

cœur l'*Arioſte* & le *Taſſe*, n'ont pu écouter les ſons durs de *Milton*. Il y a trop de diſtance entre la langue italienne & l'anglaiſe.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de ſon *Eſſai ſur la poëſie épique*. Il fut même le premier (ſi je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton*, & les ſentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il penſait du génie de *Milton*, il répondit: *Les Grecs recommandaient aux poëtes de ſacrifier aux Grâces, Milton a ſacrifié au Diable.*

On ſongea alors à traduire ce poëme épique anglais, dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillèrent enſemble; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point-du-tout traduit fidellement. Nous l'avons déjà fait voir; & il n'y a qu'à jeter les yeux ſur le début du poëme, pour en être convaincu.

« Je chante la déſobéiſſance du premier homme, & les » funeſtes effets du fruit défendu, la perte d'un Paradis, » & le mal de la mort triomphant ſur la terre, juſqu'à ce » qu'un Dieu-homme vienne juger les nations, & nous » rétabliſſe dans le ſéjour bienheureux. »

Il n'y a pas un mot dans l'original, qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord conſidérer qu'on ſe permet dans la langue anglaiſe des in-

versions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot-à-mot le commencement de ce poëme de *Milton*.

« La première désobéissance de l'homme, & le fruit de » l'arbre défendu, dont le goût porta la mort dans le » monde, & toutes nos misères avec la perte d'Eden, jus- » qu'à ce qu'un plus grand-homme nous rétablit, (*e*) & » regagnât notre demeure heureuse; Muse céleste, c'est-là » ce qu'il faut chanter. »

Il y a de très-beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier; & j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan*, lorsque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du Créateur, il s'écrie:

« Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
» Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent;
» Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
» Qui fais-pâlir le front des astres de la nuit;
» Image du Très-haut qui régla ta carrière,
» Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi;
» Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
» Hélas! je fus ingrat, c'est-là mon plus grand crime.
» J'osai me révolter contre mon créateur:

(*e*) Il y a dans plusieurs éditions, *Restore us, and regain.* J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original: *La première désobéissance de l'homme, &c. chantez, Muse céleste.* Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

» C'eſt peu de me créer, il fut mon bienfaiteur;
» Il m'aimait : j'ai forcé ſa juſtice éternelle
» D'appeſantir ſon bras ſur ma tête rebelle,
» Je l'ai rendu barbare en ſa ſévérité,
» Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
» Mais ſi le repentir pouvait obtenir grace! ....
» Non, rien ne fléchira ma haîne & mon audace;
» Non, je déteſte un maître; & ſans doute il vaut mieux
» Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* ſont traités avec une molleſſe élégante & même attendriſſante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur, & du ſtyle ſouvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat, fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accuſé d'avoir pris ſon poëme dans la tragédie du Banniſſement d'Adam de *Grotius*, & dans la Sarcotis du jéſuite *Maſenius*, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, long-tems avant que *Milton* donnât ſon Paradis perdu.

Pour *Grotius*, on ſavait aſſez en Angleterre que *Milton* avait tranſporté dans ſon poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'eſt point du tout être plagiaire; c'eſt enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accuſa point *Euripide* de plagiat, pour avoir imité dans un chœur d'Iphigénie le ſecond livre de l'Iliade; au contraire, on lui fut très-bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* ſur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'eſſuya jamais de reproche pour avoir heu-

rement imité, dans l'Enéide, une centaine de vers du premier des poëtes grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton*. Un écrivain, contre M. *Lauder*, très-attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le plus grossier, se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infâme fourberie pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être l'auteur de l'*Eikon Basilike*, livre long-tems cher aux royalistes, & que *Charles I* avait, dit-on, composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc, vers l'année 1752, commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des Rois; il se procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraissait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Tasse*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là; il déterra une mauvaise traduction en vers latins, du Paradis perdu du poëte anglais; & joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de *Masenius*, il crut rendre par-là l'accusation plus grave, & la honte de *Milton* plus complette. Ce fut en quoi il se trompa lourdement; sa fraude fut découverte. Il voulait faire-passer *Milton* pour un faussaire, & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Masenius*, dont il n'y avait alors que très-peu d'exemplaires en Eu-

rope. Toute l'Angleterre, convaincue du mauvais artifice de l'Ecoſſais, n'en demanda pas davantage. L'accuſateur confondu fut obligé de déſavouer ſa manœuvre, & d'en demander pardon.

Depuis ce tems, on imprima une nouvelle édition de *Maſenius*, en 1757. Le public littéraire fut ſurpris du grand nombre de très-beaux vers dont la Sarcotis était parſemée. Ce n'eſt, à la vérité, qu'une longue déclamation de collège ſur la chute de l'homme : mais l'exorde, l'invocation, la deſcription du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du Diable, ſont préciſément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus : c'eſt le même ſujet, le même nœud, la même cataſtrophe. Si le Diable veut dans *Milton* ſe venger ſur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a préciſément le même deſſein chez le jéſuite *Maſenius*; & il le manifeſte dans des vers dignes peut-être du ſiècle d'*Auguſte*.

Semel excidimus crudelibus aſtris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet & Superos oblivio noſtri,
Indecores premimur; vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cœloque fruuntur aperto.
Nos Divûm ſoboles, patriâque in ſede locandi,
Pellimur exilio, mœſtoque Acheronte tenemur.
Heu! dolor, & Superûm decreta indigna! fatiſcat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deformè chaos; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cœlum, & cœli cives; ut inulta cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, inviſum caput, involvamus? ut aſtris

Regnantem, & nobis dominâ cervice minantem
Ignavi patiamur? Adhuc tamen, improba, vivit!
Vivit adhuc, fruiturque Dei fecta favore!
Cernimus! & quicquam furiarum abſconditur orco!
Vah! pudor, æternumque probrum Stygis! occidat, amens
Occidat, & noſtræ, ſubeat conſortia culpæ!
Hæc mihi ſecluſo cœlis ſolatia tantùm
Excidii reſtant; juvat hâc conſorte malorum
Poſſe frui, juvat ad noſtram ſeducere pœnam
Fruſtrà exultantem, patriâque ex ſorte ſuperbam.
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina eſt,
Quæ caput adverſi labens oppreſſerit hoſtis.

On trouve dans *Maſenius* & dans *Milton* de petits épiſodes, de légères excurſions abſolument ſemblables; l'un & l'autre parlent de *Xercès* qui couvrit la mer de ſes vaiſſeaux.

Quantùs erat Xerxès, medium qui contrahit orbem
Urbis in excidium.

Tous deux parlent ſur le même ton de la tour de Babel; tous deux font la même deſcription du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandiſe.

Ce qui a le plus perſuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'eſt la parfaite reſſemblance du commencement des deux poëmes. Pluſieurs lecteurs étrangers, après avoir lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du poëme de *Milton* ne fût pris de *Maſenius*. C'eſt une erreur bien grande, & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte Anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jéſuite de Cologne; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers ſont fort-beaux, ceux

de *Milton* le ſont auſſi ; & le total du poëme de *Majénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux ſcènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué, de *Cyrano de Bergerac*. « Ces deux ſcènes ſont bonnes, diſait-il en plaiſantant avec ſes amis ; elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. » On aurait été après cela très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du Tartuffe & du Miſanthrope.

Il eſt certain qu'en général *Milton*, dans ſon Paradis, a volé de ſes propres ailes en imitant ; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius*, & du jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui ; il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait tra duit 200 vers d'un jéſuite ; mais de ſon tems, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des Jéſuites, ni de *Milton*, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

ÉPREUVE.

Toutes les abſurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences & tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Égypte qu'on oſa faire dépendre la vie & la mort d'un accuſé, ou d'un coup de dés, ou de quel-

que chose d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une superstition à-peu-près semblable existe encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, sur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle passa d'Égypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui se parjurait mourait sur-le-champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de Phèdre, parle ainsi à sa maitresse *Aricie* :

Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré, formidable aux parjures.
C'est-là que les mortels n'osent jurer en vain :
Le perfide y reçoit un châtiment soudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le savant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque sur les épreuves de Trezène :

« M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait proposer à » son père de venir entendre sa justification dans ce tem- » ple où l'on n'osait jurer en vain. Il est vrai que *Thésée* » n'aurait pu douter alors de l'innocence de ce jeune » prince ; mais il eût eu une preuve trop convaincante » contre *la vertu* de *Phèdre*, &. c'est ce qu'*Hippolyte* ne » voulait pas faire. M. de *la Motte* aurait dû se défier un » peu de son goût, en soupçonnant celui de *Racine*, qui » semble avoir prévu son objection. En effet, *Racine* sup- » pose que *Thésée* est si prévenu contre *Hippolyte*, qu'il ne » veut pas même l'admettre à se justifier par serment. »

Je dois dire que la critique de *la Motte* est de feu M. le marquis de *Lassay*. Il la fit à table chez M

de

de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait usage ; & en effet, dans ses discours sur la tragédie, (*a*) il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Lassay*. Cette réflexion me parut très-judicieuse, ainsi qu'à M. de *la Faye*, & à tous les convives, qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaisseurs de Paris. Mais nous convinmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Thésée* l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Thésée*, immédiatement après, parle assez long-tems à cette princesse, laquelle oublie la seule chose qui pouvait éclairer le père & justifier le fils. Cet oubli me paraît inexcusable. Ni M. de *Lassay*, ni M. de *la Motte*, ne devaient se défier de leur goût en cette occasion. C'est en vain que le commentateur objecte que *Thésée* a déclaré à son fils qu'il n'en croira point ses sermens.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuse différence entre un serment fait dans une chambre, & un serment fait dans un temple où les parjures sont punis d'une mort subite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Thésée* n'avait aucune excuse de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple ; mais alors il n'y avait plus de catastrophe.

Hippolyte ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trezène à son *Aricie* : il n'avait pas besoin de lui faire serment de l'aimer ; elle en était assez persuadée. C'est une légère faute, qui a échappé au tragique le plus sage, le plus élégant, & le plus passionné que nous ayons eu.

(*a*) *La Motte*, tome IV, page 308.

Après cette petite digreſſion, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'uſage de faire-dépendre les grandes entrepriſes de la manière dont les poulets ſacrés mangeaient des veſces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites ſur les hommes. On ne propoſa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions*, de ſe juſtifier, en mettant la main dans de l'eau bouillante ſans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admiſes ſous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette juriſprudence qu'ils tenaient des Perſes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient juſqu'à *Juſtinien*, malgré la déteſtable ſuperſtition qui régnait alors. Mais, depuis ce tems, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eſt ſi ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les tems.

Coré, *Dathan* & *Abiron*, diſputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le déſert; *Moïſe* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encenſoirs, & leur dit: Que DIEU choiſira entre leurs encenſoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour ſoutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens; (*b*) après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille ſept

(*b*) Nombres, chap. XVI.

cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Israël & *Aaron* pour le sacerdoce. On se servit alors de l'épreuve des verges : chacun présenta sa verge ; & celle d'*Aaron* fut la seule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait-tomber les murs de Jéricho au son des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Josué* ; il consulta le Seigneur, qui lui répondit qu'Israël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathême dans Jéricho. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les enfans, & les bêtes ; & quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose, devait être exterminé. (*c*) *Josué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite sur la famille de *Zaré*, puis sur la maison où demeurait *Zabdi*, & enfin sur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Achan*.

L'Écriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non-plus de quel sort on se servait ; mais il est certain, par le texte, qu'*Achan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate, & deux cents sicles d'argent, fut brûlé avec ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes & sa tente même, dans la vallée d'Achor.

La terre-promise fut partagée au sort ; (*d*) on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir

(*c*) *Josué*, chap. VII. (*d*) *Josué*, chap. XIV.

lequel des deux serait offert en sacrifice, (*e*) tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi; (*f*) on consulta le sort, qui désigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, & ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Le sort tomba sur *Jonathas*, pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le sort pour apprendre de DIEU quelle était la cause de la tempête. (*h*) Le sort leur apprit que c'était *Jonas*, & ils le jetèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le sort, qui n'étaient que des superstitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU, que les Apôtres tirèrent au sort la place de l'apôtre *Judas*. (*i*) Les deux concurrens étaient *St Mathias* & *Barsabas*: la Providence se déclara pour *St Mathias*.

Le pape *Honorius*, troisième du nom, défendit par une décrétale, que l'on se servît dorenavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était assez commune: c'est ce que les païens appellaient *sortilegium*, sortilège. *Caton* dit dans la Pharsale,

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres preuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de Jalousie. (*k*) Une femme soupçonnée d'adultère devait boire de

(*e*) Lévit. chap. XVI.
(*f*) Liv. I des Rois, ch. X.
(*g*) *Ibid.* ch. XIV, v. 42.
(*h*) *Jonas*, chap. I.
(*i*) Actes des Apôtres, ch. I.
(*k*) Nombres, ch. V, v. 17.

cette eau, mêlée avec de la cendre, & consacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait sur-le-champ, & mourait. C'est sur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accusations juridiques, ne sachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien Testam. n'était qu'une superstition absurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré jusqu'au seizième siècle. Celui qui tuait son adversaire, avait toujours raison.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent sans se brûler. Aussi l'histoire du moyen âge, quelque fabuleuse qu'elle soit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui consistait à marcher sur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on se servait pour tromper les juges. Par exemple, il était très-aisé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait présenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche, & y verser juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accusé plongeait sa main dans l'eau tiède jusqu'au coude, & prenait au fond l'anneau bénit qu'on y jetait.

On pouvait faire-bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner, quand l'eau commence à frémir; & cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On semble alors mettre sa main dans l'eau bouillante; & on l'humecte d'une huile qui la préserve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci jusqu'à tenir quelques secondes un anneau jeté dans le feu, sans qu'il reste de grandes marques de brûlure.

Passer entre deux feux sans se brûler n'est pas un grand tour d'adresse, quand on passe fort vite, & qu'on s'est bien pommadé le visage & les mains. C'est ainsi qu'en usa ce terrible *Pierre Aldobrandin*, *Petrus Igneus*, (supposé que ce conte soit vrai) quand il passa entre deux bûchers à Florence, pour démontrer, avec l'aide de Dieu, que son archevêque était un fripon & un débauché. Charlatans! charlatans! disparaissez de l'histoire.

C'était une plaisante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer son homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin*, que le juge interroge sur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuse. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut; il prend la bouteille & le verre du juge, il vide la bouteille, & lui dit: « Monsieur, je veux que ce vin-là me serve de poison, si j'ai fait ce dont on m'accuse. »

ÉQUIVOQUE.

Faute de définir les termes, & sur-tout faute de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, sont obscures comme des logogryphes. La triste preuve en est que presque tous les pro-

cès sont fondés sur le sens des lois, entendues presque toujours différemment par les plaideurs, les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi salique. *Fille n'héritera point en terre salique.* Mais qu'est-ce que terre salique? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre?

Les citoyens de Rome saluent *Karl*, fils de *Pepin le bref* l'austrasien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là: Nous vous conférons tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude*? nous vous donnons tout le pays qu'ils possédaient? Mais ils ne pouvaient le donner, puisque, loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expression plus équivoque; & elle l'était tellement, qu'elle l'est encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* Empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ferait son maître; la Daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ferait maître de *Charlemagne*.

Les choses les plus respectables, les plus sacrées, les plus divines, n'ont-elles pas été obscurcies par les équivoques des langues?

On demande à deux Chrétiens de quelle religion ils sont? l'un & l'autre répond: Je suis catholique. On les croit tous deux de la même communion; cependant l'un est de la grecque, l'autre de la la-

tine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il se trouve que chacun d'eux entend par catholique *universel*, & qu'en ce cas *universel* a signifié *partie*.

L'ame de *St François* est au ciel, est en Paradis. Un de ces mots signifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On se sert du mot *esprit* pour exprimer vent, extrait, pensée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice nécessaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle le *hazard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condescendre à la manière-de-parler de son peuple : c'est ce qui fait qu'*heloïm* signifie, en quelques endroits, des *juges*, d'autres fois des *Dieux*, & d'autres fois des *Anges*.

Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon assemblée, ferait une équivoque dans une langue & dans un sujet profane ; mais ces paroles reçoivent un sens divin de la bouche qui les prononce, & du sujet auquel elles sont appliquées.

Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob ; or DIEU *n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Dans le sens ordinaire, ces paroles pouvaient signifier : Je suis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham* & *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Isaac* & *Jacob*, porte aussi leurs descendans ; le soleil qui luit aujourd'hui, est le soleil qui éclairait *Abraham*, *Isaac* & *Jacob* ; la loi de leurs enfans est

leur loi. Et cela ne signifie pas qu'*Abraham*, *Isaac* & *Jacob* soient encore vivans. Mais quand c'est le Messie qui parle, il n'y a plus d'équivoque; le sens est aussi clair que divin. Il est évident qu'*Abraham*, *Isaac* & *Jacob* ne sont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puisque cet oracle est prononcé par le Messie; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les discours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes grossiers qui n'en pénétraient pas le sens; mais ils ne le furent pas pour les esprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques. L'un prédit à *Crésus* qu'un puissant empire succombera; mais sera-ce le sien? sera-ce celui de *Cyrus*? L'autre dit à *Pyrrhus* que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il est impossible que cet oracle mente.

Lorsque *Septime Sévère*, *Pescennius Niger* & *Clodius Albinus*, disputaient l'empire, l'oracle de Delphes consulté (malgré le jésuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient cessé) répondit: *Le brun est fort bon, le blanc ne vaut rien, l'africain est passable.* On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurelien* consulta le Dieu de Palmyre, (& toujours malgré *Baltus*) le Dieu dît que les *colombes craignent le faucon.* Quelque chose qui arrivât, le Dieu se tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des Souverains ont employé l'équi-

voque auſſi-bien que les Dieux. Je ne ſais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, diſant qu'il lui avait promis de ne pas le faire-mourir, mais non de contribuer à le faire-vivre. (*)

ESCLAVES.

SECTION Ire.

POURQUOI appelons-nous *eſclaves*, ceux que les Romains appelaient *ſervi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie eſt ici fort en défaut, & les *Bochart* ne pourront faire-venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*eſclave*, eſt le teſtament d'un *Ermangaut*, archevêque de Narbonne, qui lègue à l'évêque *Frédelon* ſon eſclave *Anaph*, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de ſuite.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance, que les Slavons étant venus du fond du Nord, avec tant de peuples indigens & conquérans, piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations, & ſur-tout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens aient appelé *ſchiavita* le malheur de tomber entre leurs mains, & *ſchiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'hiſtoire du moyen âge, c'eſt que, du tems des Romains

(*) *Voyez* ABUS DES MOTS.

notre univers connu ſe diviſait en hommes libres & en eſclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Oſtrogoths, Viſigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des eſclaves diminuât; d'anciens maîtres ſe virent réduits à la ſervitude; le très-petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les Nègres, & comme il ſe pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les eſclaves des Aſſyriens & des Egyptiens.

Le livre où il eſt le plus parlé d'eſclaves, eſt l'Iliade. D'abord la belle *Briſéis* eſt eſclave chez *Achille*. Toutes les Troyennes, & ſur-tout les princeſſes, craignent d'être eſclaves des Grecs, & d'aller filer pour leurs femmes.

L'eſclavage eſt auſſi ancien que la guerre, & la guerre eſt auſſi ancienne que la nature-humaine.

On était ſi accoutumé à cette dégradation de l'eſpèce, qu'*Epictète*, qui aſſurément valait mieux que ſon maître, n'eſt jamais étonné d'être eſclave.

Aucun légiſlateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la ſervitude; au contraire, les peuples les plus enthouſiaſtes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les ſerfs. Le droit de vie & de mort ſur eux était un des principes de la ſociété. Il faut avouer que, de toutes les guerres, celle de *Spartacus* eſt la plus juſte, & peut-être la ſeule juſte.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il semblait, pour servir toutes les nations tour-à-tour, eussent pourtant quelques esclaves aussi? Il est prononcé dans leurs lois (*a*) qu'ils pourront acheter leurs frères pour six ans, & les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Esaü* devaient être les serfs des enfans de Jacob. Mais depuis, sous une autre économie, les Arabes, qui se disaient enfans d'*Esaü*, réduisirent les enfans de *Jacob* à l'esclavage.

Les Evangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une seule parole qui rappelle le genre-humain à sa liberté primitive, pour laquelle il semble né. Il n'est rien dit, dans le nouveau Testament, de cet état d'opprobre & de peine, auquel la moitié du genre-humain était condamnée; pas un mot dans les écrits des Apôtres & des Pères de l'Eglise pour changer des bêtes de somme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième siècle. S'il est parlé de l'esclavage, c'est de l'esclavage du péché.

Il est difficile de bien comprendre comment dans *St Jean* (*b*) les Juifs peuvent dire à JESUS: *Nous n'avons jamais servi sous personne*; eux qui étaient alors sujets des Romains; eux qui avaient été vendus au marché, après la prise de Jérusalem; eux dont dix tribus, emmenées esclaves par *Salmanazar*, avaient disparu de la face de la terre, & dont deux autres

(*a*) Exode, chap. XXI. Lévitiq. chap. XXV, &c. Genèse, ch. XXVII, XXXII.

(*b*) Chap. VIII.

tribus furent dans les fers des Babyloniens soixante-&-dix ans; eux, sept fois réduits en servitude dans leur terre promise, de leur propre aveu; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur servitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent, dès qu'*Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *servitude intrinsèque*, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne, étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus serfs. Quand l'évêque de Séville *Opas*, & le comte *Julien* appelèrent les Maures mahométans contre les Rois chrétiens Visigoths qui règnaient delà les Pyrénées, les Mahométans, selon leur coutume, proposèrent aux peuples de se faire-circoncire, ou de se battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'esclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'est ainsi que les Turcs en usèrent depuis en Grèce. Mais ils imposèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis & pour servir d'icoglans & de janissaires, les filles pour être élevées dans les sérails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'esclaves pour le service intérieur des maisons, que ceux qu'ils achètent des Circassiens, des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains Muſulmans, & les Européans Chrétiens, la coutume de piller, de faire eſclave tout ce qu'on rencontre ſur mer, a toujours ſubſiſté. Ce ſont des oiſeaux de proie qui fondent les uns ſur les autres; Algériens, Maroquins, Tuniſiens, vivent de piraterie. Les religieux de Malthe, ſucceſſeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de Muſulmans. Les galères du Pape vont prendre des Algériens, ou ſont priſes ſur les côtes méridionales d'Afrique. Ceux qui ſe diſent Blancs vont acheter des Nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Penſilvaniens ſeuls ont renoncé depuis peu, ſolennellement, à ce trafic qui leur a paru mal-honnête.

SECTION II.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac, où l'on ſait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'eſprit, de paradoxes, de vues, & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Monteſquieu*, & écrit contre *Monteſquieu*. (*) Dans ce livre on préfère hautement l'eſclavage à la domeſticité, & ſur-tout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le ſort de ces malheureux hommes libres, qui peuvent gagner leur vie où ils veulent, par le travail pour lequel l'homme eſt né, & qui eſt le gardien de l'innocence comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir, au lieu que les

(*) Théorie des Lois civiles, par M. *Linguet*.

ésclaves étaient nourris & soignés par leurs maîtres ainsi que leurs chevaux. Cela est vrai ; mais l'espèce humaine aime mieux se pourvoir que dépendre ; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque, avec raison, que les ouvriers perdent beaucoup de journées dans lesquelles il leur est défendu de gagner leur vie ; mais ce n'est point parce qu'ils sont libres, c'est parce que nous avons quelques lois ridicules, & beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-justement que ce n'est pas la charité chrétienne qui a brisé les chaînes de la servitude, puisque cette charité les a resserrées pendant plus de douze siècles ; (*c*) & il pouvait encore ajouter que, chez les Chrétiens, les moines mêmes, tout charitables qu'ils sont, possèdent encore des ésclaves réduits à un état affreux, sous le nom de *mortaillables*, de *main-mortables*, *de serfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui est très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les serfs que par avarice. C'est, en effet, pour avoir l'argent amassé par ces malheureux, qu'ils leur signèrent des patentes de manumission. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença ; il affranchit les serfs de Spire & de Worms, au douzième siècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix est la liberté, puisque ces hommes grossiers l'achetèrent très-chèrement.

(*c*) *Voyez* la Section III.

Enfin, c'eſt aux hommes ſur l'état deſquels on diſpute, à décider quel eſt l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant ſur la paille dans une hutte entr'ouverte; demandez-lui s'il voudrait être eſclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché? non-ſeulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en eſt à qui vous n'oſeriez en faire la propoſition.

Demandez enſuite à un eſclave s'il deſirerait d'être affranchi? & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela ſeul la queſtion eſt décidée. (1)

Conſidérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conſeiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède, devenir lui-même un membre des Etats de la nation. Ces perſpectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de ſon maître.

SECTION III.

PUFFENDORF dit (*d*) que l'eſclavage a été établi *par un libre conſentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on donne.*

(1) Il eſt très-poſſible qu'un homme préfère l'eſclavage à la miſère; mais cette alternative n'eſt pas une condition néceſſaire de la vie humaine. D'ailleurs, on eſt ſouvent à-la-fois eſclave & miſérable.

(*d*) Liv. VI, chap. III.

Je ne croirai *Puffendorf*, que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande si un homme fait-captif à la guerre a le droit de s'enfuir ? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un prisonnier sur sa parole d'honneur) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été blessé, il n'a pas le droit de se faire-panser ? La nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Esprit des lois, (*e*) après avoir peint l'esclavage des Nègres avec le pinceau de *Molière*. « M. *Perri* dit que les Moscovites se vendent aisément ; j'en sais bien la raison : » c'est que leur liberté ne vaut rien. »

Le capitaine *Jean Perri*, anglais, qui écrivait en 1714 l'état présent de la Russie, ne dit pas un mot de ce que l'Esprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'esclavage des Russes ; les voici : « Le czar a ordonné que dans » tous ses Etats personne à l'avenir ne se dirait son » golup ou esclave, mais seulement raab, qui si- » gnifie *sujet*. Il est vrai que ce peuple n'en a tiré au- » cun avantage réel ; car il est encore aujourd'hui » effectivement esclave. » (*f*)

L'auteur de l'Esprit des lois ajoute que, suivant le récit de *Guillaume Dampier*, *tout le monde cherche à se vendre dans le royaume d'Achem*. Ce serait-là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier*, qui approche d'une pareille idée. C'est

(*e*) Liv. XV, chap. VI.

(*f*) Page 228, édition d'Amsterdam, 1717.

dommage qu'un homme qui avait tant d'esprit ait hazardé tant de choses, & cité faux tant de fois. (*)

SECTION IV.

Serfs, de corps, Serfs de glèbe, main-morte, &c.

ON dit communément qu'il n'y a plus d'esclaves en France, que c'est le royaume des francs; qu'esclave & franc sont contradictoires; qu'on y est si franc, que plusieurs financiers y sont morts en dernier lieu avec plus de 30 millions de francs acquis aux dépens des descendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuse la nation française d'être si franche! Cependant, comment accorder tant de liberté avec tant d'espèces de servitudes, comme, par exemple, celle de la main-morte?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle descend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que sa famille est encore esclave mortaillable, main-mortable.

De ces esclaves, les uns sont obligés de travailler trois jours de la semaine pour leur seigneur; les autres, deux. S'ils meurent sans enfans, leur bien appartient à ce seigneur; s'ils laissent des enfans, le seigneur prend seulement les beaux bestiaux, les meilleurs meubles à son choix, dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, si le fils de l'esclave main-

(*) *Voyez*, à l'article LOIS, les grands changemens faits depuis en Russie. *Voyez* aussi quelques méprises de *Montesquieu*.

mortable n'eſt pas dans la maiſon de l'eſclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout ſon bien, & il demeure encore eſclave; c'eſt-à-dire, que s'il gagne quelque bien par ſon induſtrie, ce pécule à ſa mort appartiendra au ſeigneur.

Voici bien mieux : Un bon Pariſien va voir ſes parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maiſon main-mortable, & s'en retourne à Paris; tous ſes biens, en quelque endroit qu'ils ſoient ſitués, appartiendront au ſeigneur foncier, en cas que cet homme meure ſans laiſſer de lignée.

On demande à ce propos, comment la Comté de Bourgogne eut le ſobriquet de *franche* avec une telle ſervitude ? C'eſt, ſans doute, comme les Grecs donnèrent aux Furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus conſolant de toute cette juriſprudence, c'eſt que les moines ſont ſeigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hazard un prince du ſang, ou un miniſtre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs ſecrétaires, jetait les yeux ſur cet article, il ſerait bon que dans l'occaſion il ſe reſſouvînt que le Roi de France déclare à la nation, dans ſon ordonnance du 18 mai 1731, *que les moines & les bénéficiers poſsèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté*.

Le marquis d'*Argenſon*, dans le Droit-public eccléſiaſtique, auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de 18 charrues, les moines en ont 13.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des eſclaves. Renvoyons cette poſſeſſion monacale au chapitre des CONTRADICTIONS.

Quand nous avons fait quelques remontrances modeſtes ſur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous a répondu : Il y a ſix cents ans qu'ils jouiſſent de ce droit ; comment les en dépouiller ? Nous avons répliqué humblement : Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines ſont en poſſeſſion de manger nos poulets ; mais on nous accorde la permiſſion de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'eſt un péché mortel dans un Chartreux de manger une demi-once de mouton ; mais il peut en ſureté de conſcience manger la ſubſtance de toute une famille. J'ai vu les Chartreux de mon voiſinage hériter cent mille écus d'un de leurs eſclaves main-mortables, lequel avait fait cette fortune à Francfort par ſon commerce. Il eſt vrai que la famille dépouillée a eu la permiſſion de venir demander l'aumône à la porte du couvent car il faut tout dire.

Diſons donc que les moines ont encore cinquante ou ſoixante mille eſclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas penſé, juſqu'à préſent, à réformer cette juriſprudence chrétienne, qu'on vient d'abolir dans les Etats du Roi de Sardaigne ; mais on y penſera. Attendons ſeulement quelques ſiècles, quand les dettes de l'Etat ſeront payées.

ESPACE.

QU'EST-CE que l'espace ? *Il n'y a point d'espace, point de vide*, disait *Leibnitz*, après avoir admis le vide ; mais quand il l'admettait, il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui disputait pas encore le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur dispute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'espace pour *Leibnitz*.

Heureusement, quelque chose que disent les philosophes sur ces questions insolubles, que l'on soit pour *Épicure*, pour *Gassendi*, pour *Newton*, ou pour *Descartes* & *Rohault*, les règles du mouvement seront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques seront exercés, soit dans l'espace pur, soit dans l'espace matériel.

> Que Rohault vainement sèche pour concevoir
> Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaisseaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohault* sèchera. L'espace, pur, dites-vous, ne peut être ni matière ni esprit. Or il n'y a dans le monde que matière & esprit : donc il n'y a point d'espace.

Eh ! Messieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & esprit, à nous qui connaissons si imparfaitement l'un & l'autre ? Voilà une plaisante décision : *Il ne peut être dans la nature que deux choses, lesquelles nous ne connaissons pas.* Du moins *Montaigne* raison-

nait plus juſte dans la tragédie anglaiſe de *Dryden*: « *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint? Il n'y a que deux Empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi.* » *Montezume* parlait de deux choſes qu'il connaiſſait; mais, nous autres, nous parlons de deux choſes dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous ſommes de plaiſans atômes. Nous feſons DIEU un eſprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *eſprit* la faculté que l'Être-ſuprême, univerſel, éternel, tout-puiſſant, nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de ſix doigts tout au plus, nous nous imaginons que DIEU eſt un eſprit de cette même ſorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes-gens!)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fuſſent tout autre choſe que notre matière, dont nous ne connaiſſons que les apparences, & tout autre choſe que notre eſprit, notre ſouffle idéal, dont nous ne ſavons préciſément rien-du-tout? & qui pourra m'aſſurer que ces millions d'êtres n'exiſtent pas? & qui pourra ſoupçonner que DIEU, démontré exiſtant par ſes effets, n'eſt pas infiniment différent de tous ces êtres-là, & que l'eſpace n'eſt pas un de ces êtres?

Nous ſommes bien loin de dire avec *Lucrèce*:

Ergo præter inane & corpora tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura reſerri.

« Hors le corps & le vide il n'eſt rien dans le monde. »

Mais oſerons-nous croire avec lui que l'eſpace infini exiſte?

A-t-on jamais pu répondre à ſon argument? *Lancez*

une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle dans le rien, dans le néant?

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'*espace a des propriétés, qu'il est étendu, qu'il est mesurable; donc il existe.* Mais si on lui répond qu'on met quelque chose là où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* & *Clarke*?

Newton regarde l'espace comme le *sensorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune; à présent je ne l'entends pas plus que ses explications de l'Apocalypse. L'espace *sensorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU; je m'y perds, & lui aussi.

Il crut, au rapport de *Locke*, (*a*) qu'on pouvait expliquer la création, en supposant que DIEU, par un acte de sa volonté & de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choses si inintelligibles.

ESPRIT.

SECTION PREMIÈRE.

ON consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter: il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce, qu'il doutait de son succès. Quoi! dira-t-on, est-ce-là un défaut, dans un tems où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on

(*a*) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'Essai sur l'entendement humain, tome IV, pag. 175.

n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux penſées les plus fauſſes, quand elles ſont brillantes ? Oui, ſans-doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuiera le ſecond.

Ce qu'on appelle eſprit, eſt tantôt une comparaiſon nouvelle, tantôt une alluſion fine : ici, l'abus d'un mot qu'on préſente dans un ſens, & qu'on laiſſe entendre dans un autre ; là, un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'eſt une métaphore ſingulière ; c'eſt une recherche de ce qu'un objet ne préſente pas d'abord, mais de ce qui eſt en effet dans lui ; c'eſt l'art, ou de réunir deux choſes éloignées, ou de diviſer deux choſes qui paraiſſent ſe joindre, ou de les oppoſer l'une à l'autre ; c'eſt celui de ne dire qu'à moitié ſa penſée pour la laiſſer deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'eſprit, ſi j'en avais davantage ; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux-brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage ſérieux & qui doit intéreſſer. La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros : car ce héros eſt toujours, ou dans la paſſion, ou en danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. *Priam* & *Hécube* ne ſont point d'épigrammes, quand leurs enfans ſont égorgés dans Troie embraſée : *Didon* ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bûcher ſur lequel elle va s'immoler : *Démoſthènes* n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il ſerait un rhéteur, & il eſt un homme d'État.

'art

L'art de l'admirable *Racine* eſt bien au-deſſus de ce qu'on appelle *eſprit*; mais ſi *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce ſtyle:

Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
Brûlé de pl us de feux que je n'en allumai,
Hélas! fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes?

ſi *Oreſte* continuait toujours à dire, *que les Scythes ſont moins cruel qu'Hermione*: ces deux perſonnages ne toucheraient point du-tout: on s'apercevrait que la vraie paſſion s'occupe rarement de pareilles comparaiſons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troie fut conſumée, & les feux de l'amour de *Pyrrhus*; entre les Scythes qui immolent des hommes, & *Hermione* qui n'aima point *Oreſte*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée*:

Le ciel choiſit ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement;
Et devait cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée a un très-grand éclat: il y a là beaucoup d'eſprit, & même un air de grandeur qui impoſe. Je ſuis sûr que ces vers prononcés avec l'enthouſiaſme & l'art d'un bon acteur, feront applaudis; mais je ſuis sûr que la pièce de Cinna, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée longtems. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains eſclaves après ſa mort? Le contraire ſerait plus vrai: les mânes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté, pour laquelle on ſuppoſe qu'il combattit & qu'il mourut.

Que ſerait-ce donc qu'un ouvrage rempli de penſées recherchées, & problématiques? Combien ſont ſupérieurs à toutes ces idées brillantes, ces vers ſimples & naturels!

Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner!
Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Ce n'eſt pas ce qu'on appelle *eſprit*, c'eſt le ſublime & le ſimple qui ſont la vraie beauté.

Que dans Rodogune, *Antiochus* diſe de ſa maîtreſſe qui le quitte, après lui avoir indignement propoſé de tuer ſa mère:

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'eſprit; c'eſt faire une épigramme contre *Rodogune*; c'eſt comparer ingénieuſement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'eſt point parce que ſa maîtreſſe s'en va, que la propoſition de tuer ſa mère eſt révoltante: qu'elle ſorte, ou quelle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eſt donc fauſſe; & ſi *Rodogune* ne ſortait pas, cette mauvaiſe épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choiſis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils ſoient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux-de-mots dont on ſent le faux aiſément: il n'y a perſonne qui ne rie, quand, dans la tragédie de la Toiſon d'or, *Hypſipyle* dit à *Médée*, en feſant alluſion à ſes ſortilèges:

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de lit-

térature infectés de ces puérilités, qu'il se permit rarement.

Je ne veux parler ici que de ces traits-d'esprit qui seraient admis ailleurs, & que le genre sérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuse naïveté d'*Amiot*: *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le Traité des études de feu M. *Rollin*. Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand *Turenne*, composée par *Fléchier*. Il est vrai que, dans cette oraison, *Fléchier* égala presque le sublime *Bossuet*, que j'ai appelé, & que j'appelle encore *le seul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

« Puissances ennemies de la France, vous vivez, » & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de » faire aucun souhait pour votre mort, &c. mais » vous vivez, & je plains dans cette chaire un ver- » tueux capitaine, dont les intentions étaient pu- » res, &c. »

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'assassinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I*. Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'Empereur, du Roi d'Espagne, & des Électeurs, & de mettre en balance

avec ce le général d'armée d'un Roi leur ennemi? Les mouvemens d'un capitaine, qui ne peuvent être que de leur roi ou prince, doivent-elles être comparées avec les mouvemens politiques des Têtes couronnées contre lesquelles l'orateur? Que dira-t-on d'un Allemand qui eut souhaité la mort au Roi de France à propos de la perte du général Mack dans les mouvemens étaient purement stratégiques, Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par les rhéteurs? C'est que la figure est en elle-même belle & pathétique; mais ils n'examinaient point le fond & la convenance de la pensée. *Pinxit et vitia*, dit *Horace*: Il a mêlé des vices aux plus beaux traits.

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher. Je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images; mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéras, celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le ballet du Triomphe des Arts, composé par un homme aimable, (*) qui pensa toujours finement, & qui

(a) *Fléchier* avait tiré, mot pour mot, la moitié de cette Oraison funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingendes* avait fait, d'un Duc de Savoie. Or ce morceau, qui était convenable pour un Souverain, ne l'est pas pour un sujet.

(*) *La Motte*.

s'exprima de même; mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet où *Pygmalion* anime sa statue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun sens la phrase n'est française ; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie ? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes ? Ce même homme qui méprisait *Homère*, & qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger, & en l'abrégeant crut le faire-lire, s'avise de donner de l'esprit à *Homère*. C'est lui qui, en fesant-reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait-crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du bel esprit, pour faire-dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de *Perrault* est simple & majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pour-

rez, dans un madrigal, dans des vers légers, dans une scène de comédie, qui ne sera ni passionnée, ni naïve; dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre où vous vous égayerez pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres-à-danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était souvent dans ce cas: ses meilleures lettres sont étudiées; on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à mad^e^. de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent sans effort ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Despréaux*, qui avait osé comparer *Voiture* à *Horace* dans ses premières Satyres, changea d'avis quand son goût fut mûri par l'âge. Je sais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde, que *Voiture* soit ou ne soit pas un grand génie; qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les beaux-arts & qui les aimons, nous portons une vue attentive sur ce qui est assez indifférent au reste du monde. Le bon-goût est pour nous en littérature, ce qu'il est pour les femmes en ajustemens; &, pourvu qu'on ne fasse pas de son opinion une affaire de parti, il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de

choſes excellentes, & que *Marot* ſerait aiſément réduit à peu de pages.

Ce n'eſt pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'eſt au contraire qu'on veut ſavoir bien au juſte ce qui leur a valu cette réputation qu'on reſpecte, & quelles ſont les vraies beautés qui ont fait paſſer leurs défauts. Il faut ſavoir ce qu'on doit ſuivre, & ce qu'on doit éviter; c'eſt-là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'eſt ce que feſait *Horace*, quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* ſe fit par-là des ennemis; mais il éclaira ſes ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée, veut ſe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu ſubſtituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligement* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette eſpèce. Si on continuait ainſi, la langue des *Boſſuet*, des *Racine*, des *Paſcal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénélon*, deviendrait bientôt ſurannée. Pourquoi éviter une expreſſion qui eſt d'uſage, pour en introduire une qui dit préciſément la même choſe? Un mot nouveau n'eſt pardonnable, que quand il eſt abſolument néceſſaire, intelligible & ſonore; on eſt obligé d'en créer en phyſique: une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il une autre gran-

deur que celle de *Corneille* & de *Boſſuet*? Y a-t-il d'autres paſſions que celles qui ont été maniées par *Racine*, effleurées par *Quinault*? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du P. *Bourdaloue*?

Ceux qui accuſent notre langue de n'être pas aſſez féconde, doivent en effet trouver de la ſtérilité, mais c'eſt dans eux-même : *Rem verba ſequuntur.* Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte & plein de chaleur poſſède bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau, toute ornée des expreſſions convenables, comme *Minerve* ſortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. Enfin la concluſion de tout ceci eſt qu'il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'argumens; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre; d'émouvoir, ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de beaux conſeils, ſans-doute. Les ai-je pris pour moi même? Hélas non!

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis genitî potuêre.

SECTION II.

LE mot *eſprit*, quand il ſignifie *une qualité de l'ame*, eſt un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent, attachent preſque toujours des ſens différens : il exprime autre choſe que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, fineſſe; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir *raiſon ingénieuſe.*

C'eſt un mot générique qui a toujours beſoin d'un autre mot qui le détermine ; & quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'eſprit*, *un homme qui a de l'eſprit*, on a grande grande raiſon de demander du quel. L'eſprit ſublime de *Corneille* n'eſt ni l'eſprit exact de *Boileau*, ni l'eſprit naïf de *la Fontaine* ; & l'eſprit de *la Bruyère*, qui eſt l'art de peindre ſingulièrement, n'eſt point celui de *Mallebranche*, qui eſt de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *eſprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'eſprit, qu'une raiſon épurée. Un eſprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. ſignifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la ſociété par cette expreſſion, *avoir de l'eſprit*.

L'eſprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel-eſprit, & cependant ne ſignifie pas préciſément la même choſe : car jamais ce terme, *homme d'eſprit*, ne peut être pris en mauvaiſe part, & *bel-eſprit* eſt quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence ? c'eſt qu'*homme d'eſprit* ne ſignifie pas *eſprit ſupérieur*, *talent marqué*, & que *bel-eſprit* le ſignifie. Ce mot *homme d'eſprit* n'annonce point de prétention, & le *bel-eſprit* eſt une affiche ; c'eſt un art qui demande de la culture ; c'eſt une eſpèce de profeſſion, & qui par-là expoſe à l'envie & au ridicule.

C'eſt en ce ſens que le père *Bouhours* aurait eu raiſon de faire entendre, d'après le cardinal *du Per-*

ron, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit ; parce qu'alors leurs savans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandit des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le bel-esprit se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'*Aristote*, au lieu de s'en tenir à condamner sa physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'*Aristote* a enseigné parfaitement, dans sa rhétorique, la manière de dire les choses avec esprit : il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot-propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair, & l'expression énergique ; il en apporte plusieurs exemples, & entr'autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de son printems.*

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'esprit ; ceux qui le répétèrent, n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime spirituellement ; c'est par un tour nouveau ; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée : c'est ce qu'on appelle *finesse*, *délicatesse*, & cette manière est d'autant plus agréable, qu'elle exerce & qu'elle fait-valoir l'esprit des autres.

Les allusions, les allégories, les comparaisons

ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes ; les effets de la nature, la fable, l'hiſtoire préſentés à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle emploie à-propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été eſtimé des gens de goût :

Eglé tremble que, dans ce jour,
L'Hymen, plus puiſſant que l'Amour,
N'enlève ſes tréſors, ſans qu'elle oſe s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis,
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce ſemble, ni mieux cacher, ni mieux faire-entendre ce qu'il penſait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal ſuivant paraît plus brillant & plus agréable ; c'eſt une alluſion à la fable :

Vous êtes belle, & votre ſœur eſt belle ;
Entre vous deux, tout choix ſerait bien doux ;
L'Amour était blond comme vous ;
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il eſt de *Bertaut*, évêque de Sèez, & paraît au-deſſus des deux autres, parce qu'il réunit l'eſprit & le ſentiment.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé ;
Peu s'en fallut que mon cœur rallumé
N'en fit le charme en mon ame renaître ;
Et que mon cœur, autrefois ſon captif,

Ne reſſemble à l'eſclave fugitif
A qui le ſort fit rencontrer ſon maître.

De pareils traits plaiſent à tout le monde, & caractériſent l'eſprit délicat d'une nation ingénieuſe.

Le grand point eſt de ſavoir juſqu'où cet eſprit doit être admis. Il eſt clair que, dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec ſobriété, par cela même qu'il eſt un ornement. Le grand art eſt dans l'à-propos.

Une penſée fine, ingénieuſe, une comparaiſon juſte & fleurie, eſt un défaut, quand la raiſon ſeule ou la paſſion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts: ce n'eſt pas alors du faux bel-eſprit, mais c'eſt de l'eſprit déplacé; & toute beauté hors de ſa place ceſſe d'être beauté.

C'eſt un défaut dans lequel *Virgile* n'eſt jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Taſſe*, tout admirable qu'il eſt d'ailleurs: ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ſes idées, veut ſe montrer lui-même, lorſqu'il ne doit montrer que ſes perſonnages.

La meilleure manière de connaître l'uſage qu'on doit faire de l'eſprit, eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſavantes & dans la nôtre.

Le *faux eſprit* eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé*: ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe; c'eſt une penſée fauſſe & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'eſprit, qui traduiſit, ou plutôt qui abré-

gea *Homère* en vers français, crût embellir ce poëte, dont la ſimplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême:
Que ne vaincra-t-il point? il s'eſt vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté ſa colère, il ne s'enſuit pas-du-tout qu'on ne ſera point battu; ſecondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévère; combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits d'ailleurs eſtimables? Comment ſupporter que dans un livre de mathématique on diſe que, *ſi Saturne venait à manquer, ce ſerait le dernier ſatellite qui prendrait ſa place, parce que les grands ſeigneurs éloignent toujours d'eux leurs ſucceſſeurs*? Comment ſouffrir qu'on diſe qu'*Hercule* ſavait la phyſique, & qu'on *ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force*? L'envie de briller & de ſurprendre par des choſes neuves, conduit à cet excès.

Cette petite vanité a produit des jeux-de-mots dans toutes les langues, ce qui eſt la pire eſpèce du faux bel-eſprit.

Le faux goût eſt différent du faux bel-eſprit; parce que celui-ci eſt toujours une affectation, un effort de faire-mal; au lieu que l'autre eſt ſouvent une habitude de faire-mal ſans effort, & de ſuivre par inſtinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales eſt un faux goût; mais c'eſt plutôt un manque d'eſprit qu'un abus d'eſprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui ſe fendent, des fleuves qui reculent, le ſoleil & la lune qui ſe diſſolvent, des comparaiſons fauſſes & giganteſques, la nature toujours outrée, ſont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays, où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il eſt bien plus aiſé d'être ampoulé que d'être juſte, fin & délicat.

Le faux eſprit eſt préciſément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'eſt une recherche fatigante de traits déliés; une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraiſſent incompatibles, de diviſer ce qui doit être réuni, de ſaiſir de faux rapports, de mêler, contre les bienſéances, le badinage avec le ſérieux, & le petit avec le grand.

Ce ſeroit ici une peine ſuperflue d'entaſſer des citations dans leſquelles le mot d'*eſprit* ſe trouve. On ſe contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui eſt rapportée dans le grand Dictionnaire de Trévoux : *C'eſt le propre des grands eſprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'eſt pas vraie. Un grand eſprit peut tomber dans cette faibleſſe; mais ce n'eſt pas le propre des grands eſprits. Rien n'eſt plus capable d'égarer la jeuneſſe, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de ſens différens le mot d'*eſprit* s'emploie; ce n'eſt point un défaut de la langue; c'eſt au contraire un avantage d'avoir ainſi des racines qui ſe ramifient en pluſieurs branches.

Eſprit d'un corps, *d'une ſociété*, pour exprimer les uſages, la manière-de-parler, de ſe conduire, les préjugé d'un corps.

Eſprit de parti, qui eſt à l'eſprit d'un corps; ce que ſont les paſſions aux ſentimens ordinaires.

Eſprit d'une loi, pour en diſtinguer l'intention; c'eſt en ce ſens qu'on a dit: *la lettre tue, & l'eſprit vivifie.*

Eſprit d'un ouvrage, pour en faire-concevoir le caractère & le but.

Eſprit de vengeance, pour ſignifier *deſir* & *intention* de ſe venger.

Eſprit de diſcorde, *eſprit de révolte*, &c.

On a cité dans un Dictionnaire, *eſprit de politeſſe*; mais c'eſt d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choiſir avec un ſoin ſcrupuleux ſes auteurs & ſes exemples. On ne dit point *eſprit de politeſſe*, comme on dit *eſprit de vengeance*, *de diſſenſion*, *de faction*; parce que la politeſſe n'eſt point une paſſion animée par un motif puiſſant qui la conduiſe, lequel on appelle *eſprit* métaphoriquement.

Eſprit familier ſe dit dans un autre ſens, & ſignifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*eſprit de Socrate*, &c.

Eſprit ſignifie quelquefois la plus ſubtile partie

de la matière : on dit *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces esprits qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, sont probablement un feu subtil. Le docteur *Méad* est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du Traité sur les poisons.

Esprit, en chimie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes, mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière.

Il y a loin de l'*esprit* en ce sens, au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en apperçoive.

SECTION III.

CE mot n'est-il pas une grande preuve de l'imperfection des langues, du chaos où elles sont encore, & du hazard qui a dirigé presque toutes nos conceptions?

Il plut aux Grecs, ainsi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, souffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par respiration, vie, ame. Ainsi ame & vent étaient en un sens la même chose dans l'antiquité. Et si nous disions que l'homme est une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, & se servirent du mot *spiritus*, esprit, souffle. *Anima*, *spiritus*, furent la même chose.

Le *rouhak* des Phéniciens, & à ce qu'on prétend, des Chaldéens, signifiait de même *souffle* & *vent*.

Quand on traduisit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot souffle, esprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur super aquas*; le vent de DIEU, l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Spiritus vitæ, le souffle de la vie, l'ame de la vie.

Inspiravit in faciem ejus spiraculum, ou *spiritum vitæ*; & il souffla sur sa face un souffle de vie. Et, selon l'hébreu, il souffla dans ses narines un souffle, un esprit de vie.

Hæc quùm dixisset, insufflavit & dixit eis: Accipite spiritum sanctum. Ayant dit cela, il souffla sur eux & leur dît: Recevez le souffle saint, l'esprit saint.

Spiritus ubi vult spirat, & vocem ejus audis; sed nescis undè veniat; l'esprit, le vent souffle où il veut, & vous entendez sa voix (son bruit); mais vous ne savez d'où il vient.

Il y a loin de-là à nos brochures du quai des Augustins & du Pont-neuf, intitulées Esprit de *Marivaux*, Esprit de *Desfontaines*.

Ce que nous entendons communément en français par esprit, bel-esprit, trait d'esprit, &c. signifie des pensées ingénieuses. Aucune autre nation n'a fait un tel usage du mot *spiritus*. Les Latins disaient *ingenium*; les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Espagnols disent *agudo*, *agudezza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais se servent du mot *wit*, *witty*, dont

l'étymologie eſt belle, car ce mot autrefois ſignifiait *ſage*.

Les Allemands diſent *verſtandig*; & quand ils veulent exprimer des penſées ingénieuſes, vives, agréables, ils diſent, riche en ſenſations, *ſinn-reich*. C'eſt de-là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expreſſions de l'ancienne langue germânique & françaiſe, diſent *ſenſible man*.

Ainſi preſque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, ſont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, eſt tiré de ce qui engendre; l'*agudezza* de ce qui eſt pointu, le *ſinn-reich* des ſenſations, l'*eſprit* du vent, & le *wit* de la ſageſſe.

En toute langue, ce qui répond à eſprit en général eſt de pluſieurs ſortes; & quand vous dites: Cet homme a de l'eſprit, on eſt en droit de vous demander du quel.

Girard, dans ſon livre utile des définitions, intitulé Synonymes français, conclud ainſi:

Il faut, dans le commerce des dames, de l'eſprit, ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'eſt pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) *L'entendement eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans.*

Il me ſemble que l'entendement eſt néceſſaire par-tout, & qu'il eſt bien extraordinaire de voir un entendement *de miſe*.

Le génie eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* étoit fait pour tous les ſpectateurs; le génie de *Boſſuet*

pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus*, esprit, vent, souffle, donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles supposèrent toutes que notre faculté de penser, d'agir, ce qui nous anime, est de l'air; & de-là notre ame fut de l'air subtil.

De-là les mânes, les esprits, les revenans, les ombres furent composés d'air. (*)

De-là nous disions, il n'y a pas long-tems : *Un esprit lui est apparu ; il a un esprit familier ; il revient des esprits dans ce château* ; & la populace le dit encore.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui aient employé le mot de *spiritus* en ce sens.

Manes, *umbræ*, *simulacra*, sont les expressions de *Cicéron* & de *Virgile*. Les Allemands disent *geist*, les Anglais *ghost*, les Espagnols *duende*, *trasgo*; les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant*. Les Français seuls se sont servis du mot *esprit*. Le mot-propre, pour toutes les nations, doit être *fantôme*, *imagination*, *rêverie*, *sottise*, *fripponnerie*.

(*) Voyez AME.

SECTION IV.

Bel-esprit, *Esprit*.

QUAND une nation commence à sortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'esprit*.

Ainſi aux premières tentatives qu'on fit ſous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux-de-mots, qui ſeraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin ſa perte remémore,
Cognac s'en cogne en ſa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulême eſt de même.

Ces belles idées ne ſe préſentent pas d'abord, pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter pluſieurs exemples d'un goût ſi dépravé; mais tenons-nous-en à celui-ci, qui eſt le plus fort de tous.

Dans la ſeconde époque de l'eſprit humain en France, au tems de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudiſſait à toute penſée qui ſurprenait par des images nouvelles qu'on appelait *eſprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de Pyrame:

Ah! voilà le poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement; il en rougit, le traître!

On trouvait un grand art à donner du ſentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du ſang de *Pyrame* autant que du ſang dont il était coloré.

Perſonne ne ſe récria contre *Corneille*, quand, dans ſa tragédie d'Andromède, *Phinée* dit au ſoleil:

Tu luis, Soleil, & ta lumière
Semble ſe plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter ſoudain ta carrière.

Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'est formé si difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté aient long-tems séduit.

Non-seulement on admirait cette traduction de l'espagnol:

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

non-seulement on trouvait une finesse très-spirituelle dans ce vers d'*Hypsipyle* à *Médée* dans la Toison-d'or.

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

mais on ne s'appercevait pas, & peu de connaisseurs s'apperçoivent encore que, dans le rôle imposant de *Cornélie*, l'auteur met presque toujours de l'esprit où il fallait seulement de la douleur. Cette femme, dont on vient d'assassiner le mari, commence son discours étudié à *César*, par un *car*:

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière, & non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer seigneur.

Elle s'interrompt ainsi dès le premier mot, pour dire une chose recherchée & fausse. Jamais une citoyenne romaine ne fut esclave d'un citoyen romain; jamais un Romain ne fut appelé *seigneur*; & ce mot *seigneur* n'est parmi nous qu'un terme d'honneur & de remplissage usité au théâtre.

Fille de Scipion, &, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Outre le défaut si commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainsi eux-mêmes, de dire : Je suis grand, j'ai du courage, admirez-moi... il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance, quand la tête de *Pompée* vient d'être présentée à *César*. Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Être romaine est sans-doute moins que d'être fille de *Scipion*, & femme de *Pompée*. L'infâme *Septime*, assassin de *Pompée*, était romain comme elle. Mille Romains étaient des hommes très-médiocres; mais être femme & fille des plus grands des Romains, c'était-là une vraie supériorité. Il y a donc dans ce discours de l'esprit faux & déplacé, ainsi qu'une grandeur fausse & déplacée.

Ensuite elle dit, d'après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain, après le beau siècle d'*Auguste*, cherchait

de l'esprit ; parce que la décadence commençait ; &, dans le siècle de *Louis XIV*, on commença par vouloir étaler de l'esprit, parce que le bon-goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fausse autant qu'imprudente ! *César* ne doit point, selon elle, écouter *le bruit* de sa victoire. Il n'a vaincu à Pharsale, que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie* ! Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant !

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce.

C'est le *bis nocui mundo*, de *Lucain*. Ce vers présente une très-grande idée : elle doit surprendre ; il n'y manque que la vérité. Mais il faut remarquer que, si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur, il serait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée
Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison !
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine :
Je te l'ai déjà dit, César, je suis romaine ;
Et, quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.

C'eſt encore de *Lucain*; elle ſouhaite dans la Pharſale d'avoir épouſé *Céſar*, & de n'avoir eu à ſe louer d'aucun de ſes maris.

Atque utinam in thalamis inviſi Cæſaris eſſem
Infelix conjux, & nullo læta marito!

Ce ſentiment n'eſt point dans la nature; il eſt à-la-fois giganteſque & puéril; mais du moins ce n'eſt pas à *Céſar* que *Cornélie* par le ainſi dans Lucain. *Corneille*, au contraire, fait-parler *Cornélie* à *Céſar* même; il lui fait-dire qu'elle ſouhaite d'être ſa femme, pour porter dans ſa maiſon le *poiſon invincible d'un aſtre envenimé*: car, ajoute-t-elle, ma haîne ne peut s'abaiſſer, & je t'ai déjà dit que je ſuis romaine, & je ne te demande rien. Voilà un ſingulier raiſonnement: Je voudrais t'avoir épouſé pour te faire-mourir; car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *Céſar* d'injures, dans le moment où *Céſar* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il eſt certain que, ſi l'auteur n'avait pas voulu donner de l'eſprit à *Cornélie*, il ne ſerait pas tombé dans ces défauts qui ſe font-ſentir aujourd'hui, après avoir été applaudis ſi long-tems. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée & des éclats-de-voix ſéducteurs.

Pour mieux connaître combien l'eſprit ſeul eſt au-deſſous des ſentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choſes toutes contraires dans la même tirade.

Encore ai-je ſujet de rendre grâce aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,

Que

Que César y commande, & non pas Ptolomée.
Hélas! & sous quel astre, ô Ciel, m'as-tu formée!
Si je leur dois des vœux, de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince
Qui doit à mon époux son trône & sa province.

Passons sur la petite faute de style, & considérons combien ce discours est décent & douloureux; il va au cœur; tout le reste éblouit un moment, & ensuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs:

O vous! à ma douleur objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié, &c.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût, & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à sa place. (*)

Cléopâtre, dans la même tragédie, s'exprime ainsi à sa confidente *Charmion*:

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris,
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre: « Madame, je n'entends pas ce que c'est que les beaux feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont sûres d'être aimées; je fais toujours le rôle de confidente à la comédie

(*) *Voyez* GOUT.

& vingt princeſſes m'ont avoué leurs beaux feux, ſans être sûres de rien, & principalement l'infante du Cid. »

Allons plus loin. *Céſar*, *Céſar* lui-même ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'eſprit alambiqué.

Mais, ô Dieux! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ces ſoins importans qui m'arrachaient à vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux:
Je lui voulais du mal de m'être ſi contraire; ...
Mais je lui pardonnais, au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir;
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes deſirs d'une illuſtre apparence. ...
C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *Céſar* qui veut du mal à ſa grandeur, de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*; mais qui pardonne à ſa grandeur, en ſe ſouvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de ſa flamme. Il tient la haute eſpérance d'une illuſtre apparence; & ce n'eſt que pour acquérir le droit précieux de cette illuſtre apparence, que ſon bras ambitieux a donné la bataille de Pharſale.

On dit que cette ſorte d'eſprit, qui n'eſt, il faut le dire, que du galimathias, était alors l'eſprit du tems. C'eſt cet abus intolérable que *Molière* proſcrivit dans ſes Précieuſes ridicules.

Ce ſont ces défauts trop fréquens dans *Corneille*,

que *la Bruyère* désigna en disant : (*a*) *J'ai cru, dans ma première jeunesse, que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.* Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *la Motte* dans son abrégé de l'Iliade, en faisant-parler avec esprit toute l'armée des Grecs à-la-fois.

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

C'est-là un trait d'esprit, une espèce de pointe & de jeu-de-mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il sera vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rébus, ou, si l'on veut, un bon-mot.

SECTION V.

En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler, qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot, *parties*, très-communément dans ce sens-là. *Clélie*, *Cassandre*, nos autres anciens romans, ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun

(*a*) Caractères de *la Bruyère*, chap. *des ouvrages de l'esprit.*

de nous n'a que ſa petite portion d'intelligence, de mémoire, de ſagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de fineſſe. Le mot de *parties* eſt le plus convenable pour des êtres auſſi faibles que l'homme. Les Français ont laiſſé échapper de leurs Dictionnaires une expreſſion dont les Anglais ſe ſont ſaiſis. Les Anglais ſe ſont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Pluſieurs écrivains philoſophes ſe ſont étonnés de ce que, tout le monde prétendant à l'eſprit, perſonne n'oſe ſe vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité, & non de ſon eſprit.* L'envie permet qu'on faſſe l'apologie de ſa probité, non de ſon eſprit; pourquoi? c'eſt qu'il eſt très-néceſſaire de paſſer pour homme-de-bien, & point-du-tout d'avoir la réputation d'homme-d'eſprit.

On a ému la queſtion, ſi tous les hommes ſont nés avec le même eſprit, les mêmes diſpoſitions pour les ſciences, & ſi tout dépend de leur éducation & des circonſtances où ils ſe trouvent. Un philoſophe, qui avait droit de ſe croire né avec quelque ſupériorité, prétendit que les eſprits ſont égaux; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés enſemble ſous les mêmes maîtres, dans la même diſcipline, à peine y en a-t-il cinq ou ſix qui faſſent des progrès bien marqués. Le grand nombre eſt toujours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances: en un mot, les eſprits diffèrent plus que les viſages.

SECTION VI.

Esprit faux.

NOUS avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse. Il n'y a guère d'hommes qui prenne toujours un coq pour un cheval, ni un pot-de-chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits, assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes? Pourquoi ce même Siamois, qui ne se laissera jamais tromper quand il sera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de *Sommona-codom*? Par quelle étrange bizarrerie les hommes sensés ressemblent-ils à don *Quichotte* qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore don *Quichotte* était plus excusable que le Siamois qui croit que *Sommona-codom* est venu plusieurs fois sur la terre, & que le Turc qui est persuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans sa manche. Car don *Quichotte*, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géans, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin; mais de quelle supposition peut partir un homme sensé, pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, & qu'un *Sommona-codom* est descendu

du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam ; couper une forêt, & faire des tours de paſſe-paſſe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'eſprit faux ſur un principe qu'ils ont reçu ſans examen. *Newton* avait l'eſprit très-faux, quand il commentait l'Apocalypſe.

Tout ce que certains tyrans des ames deſirent, c'eſt que les hommes qu'ils enſeignent aient l'eſprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup ; il emploie cinq ou ſix années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant blanc, & il perſuade l'enfant qu'il ſera fouetté après ſa mort pendant cinq cents mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoſes. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige; il argumente ſur les leçons de ſon maître ; il trouve que *Fo* n'a pu ſe changer qu'en éléphant blanc, parce que c'eſt le plus beau des animaux. Les Rois de Siam & du Pégu, dit-il, ſe ſont fait la guerre pour un éléphant blanc; certainement ſi *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces Rois n'auraient pas été ſi inſenſés que de combattre pour la poſſeſſion d'un ſimple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde; certainement cet ennemi ſera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'eſt ainſi que raiſonne dans un âge mûr l'élève ſavant du faquir, & il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'eſprit ſubtil, plus il l'a faux, & il forme enſuite des eſprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent assez facilement; mais, chose étrange! leur esprit n'est pas redressé pour cela: ils apperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités; ils ont pris leur pli; ils raisonneront de travers toute leur vie, & j'en suis fâché pour eux.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas examiner si le principe est vrai, lors même qu'on en déduit des conséquences justes, & cette manière est commune. (*)

2°. De tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domestique est interrogé si son maître est dans sa chambre, par des gens qu'il soupçonne d'en vouloir à sa vie: s'il était assez sot pour leur dire la vérité sous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il est clair qu'il aurait tiré une conséquence absurde d'un principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué son assassin, parce que l'homicide est défendu, serait aussi inique que mauvais raisonneur.

De pareils cas se subdivisent en mille nuances différentes. Le bon esprit, l'esprit juste, est celui qui les démêle: de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas assez éclairés.

(*) *Voyez* CONSÉQUENCE.

ESSÉNIENS.

Plus une nation est superstitieuse & barbare, obstinée à la guerre malgré ses défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté & le sacerdoce, enivrée de fanatisme; plus il se trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'unissent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en tems de peste, un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il se préserve de la contagion qui règne; mais il reste en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les Gymnosophistes aux Indes; telles furent quelques sectes de philosophes chez les Grecs; tels les Pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les Thérapeutes en Égypte; tels sont aujourd'hui les Primitifs nommés *Quakers*, & les *Dunkards* en Pensilvanie; & tels furent à-peu-près les premiers Chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient; de se donner des chaînes perpétuelles; de se dépouiller religieusement de la nature humaine, dont le premier caractère est la liberté; de faire enfin ce que nous appellons des *vœux*. Ce fut *St Basile* qui le premier imagina ces vœux, ce serment de l'esclavage. Il introduisit un nouveau fléau sur la terre, & il tourna en poison ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des sociétés toutes semblables

à celles des Esséniens. C'est le juif *Philon* qui nous le dit dans le Traité de la liberté des gens-de-bien. La Syrie fut toujours superstitieuse & factieuse, toujours opprimée par des tyrans. Les successeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'est pas étonnant que, parmi tant d'infortunés, quelques-uns, plus humains & plus sages que les autres, se soient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté loin des yeux de la tyrannie.

On se réfugia dans de semblables asiles en Égypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées*; & lorsque les armées romaines subjuguèrent l'Égypte, les Thérapeutes s'établirent dans un désert auprès du lac Mœris.

Il paraît très-probable qu'il y eut des Thérapeutes grecs, égyptiens, & juifs. *Philon*, (*a*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite*, & les autres philosophes qui embrassèrent ce genre de vie, s'exprime ainsi :

« On trouve de pareilles sociétés en plusieurs pays; la » Grèce & d'autres contrées jouissent de cette consolation; » elle est très-commune en Égypte dans chaque nôme, & » sur-tout dans celui d'Alexandrie. Les plus gens-de-bien, » les plus austères se sont retirés au-dessus du lac Mœris » dans un lieu désert, mais commode, qui forme une pente » douce. L'air y est très-sain, les bourgades assez nom- » breuses dans le voisinage du désert, &c. »

Voilà donc par-tout des sociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'insolence, à la rapacité des oppresseurs. Toutes, sans exception, eurent la guerre en horreur; ils la regardèrent pré-

(*a*) *Philon*, de la vie contemplative.

ciſément du même œil que nous voyons le vol & l'aſſaſſinat ſur les grands-chemins.

Tels furent à-peu-près les gens-de-lettres qui s'aſſemblèrent en France & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui deſolaient le règne de *Louis XIII.* Tels furent ceux qui fondèrent la ſociété royale de Londres, pendant que les fous barbares, nommés *puritains* & *épiſcopaux*, s'égorgeaient pour quelques paſſages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques ſavans ont cru que JESUS CHRIST, qui daigna paraître quelque tems dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth, & dans quelques autres bourgades de la Paleſtine, était un de ces Eſſéniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais, ni dans les quatre Evangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les Actes des Apôtres, ni dans leurs Lettres, on ne lit le nom d'*Eſſénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la reſſemblance s'y trouve en pluſieurs points; confraternité, biens en commun, vie auſtère, travail des mains, détachement des richeſſes & des honneurs, & ſur-tout horreur pour la guerre. Cet éloignement eſt ſi grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un ſoufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'eſt ſur ce principe que les Chrétiens ſe conduiſirent pendant près de deux ſiècles, ſans autels, ſans temples, ſans magiſtratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paiſible.

Leurs premiers écrits atteſtent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils reſſemblaient en cela parfaitement à nos Penſilvains, à nos Anabaptiſtes, à nos Memnoniſtes d'aujourd'hui, qui ſe piquent de ſuivre l'Évangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'Evangile pluſieurs paſſages qui étant mal-entendus, peuvent inſpirer la violence, comme les marchands chaſſés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans leſquels on précipite ceux qui n'ont pas fait-profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au feſtin ſans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y ſemblent contraires à l'eſprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de ſouffrir au lieu de combattre, qu'il n'eſt pas étonnant que les Chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà ſur quoi ſe fonde la nombreuſe & reſpectable ſociété des Penſilvains, ainſi que les petites ſectes qui l'imitent. Quand je les appelle *reſpectables*, ce n'eſt point par leur averſion pour la ſplendeur de l'Égliſe catholique. Je plains ſans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'eſt leur vertu, c'eſt leur modeſtie, c'eſt leur eſprit de paix que je reſpecte.

Le grand philoſophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raiſon de dire qu'un chrétien des premiers tems ſerait un très-mauvais ſoldat, ou qu'un ſoldat ſerait un très-mauvais chrétien?

Ce dilemme paraît ſans réplique; & c'eſt, ce me

semble, la différence entre l'ancien christianisme & l'ancien judaïsme.

La loi des premiers Juifs dit expressément: « Dès que vous serez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à sang; égorgez sans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle; tuez jusqu'aux animaux, saccagez tout, brûlez tout; c'est votre DIEU qui vous l'ordonne. » Ce catéchisme n'est pas annoncé une fois, mais vingt; & il est toujours suivi.

Mahomet persécuté par les Mecquois se défend en brave-homme. Il contraint ses persécuteurs vaincus à se mettre à ses pieds, à devenir ses prosélytes; il établit sa religion par la parole & par l'épée.

JESUS, placé entre les tems de *Moïse* & de *Mahomet*, dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la souffrance; meurt du dernier supplice, & veut que ses premiers disciples meurent ainsi.

Je demande en bonne-foi si *St Barthélemi*, *St André*, *St Matthieu*, *St Barnabé*, auraient été reçus parmi les cuirassiers de l'Empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? *St Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? Peut-être *St Paul*, accoutumé d'abord au carnage, & ayant eu le malheur d'être un persécuteur sanguinaire, est le seul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuosité de son tempérament & la chaleur de son imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais, malgré ces qualités, il

ne chercha point à se venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas*, les *Theudas*, les *Barcochebas*, qui levèrent des troupes; il suivit les préceptes de JESUS, il souffrit; & même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de Chrétiens était donc, dans les premiers tems, une contradiction dans les termes.

Il est clair que les Chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'esprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers siècles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau lustrale; *Porphyre* les comparait aux renards qui disent, *ils sont trop verds*. « Si vous pouviez avoir, disait-il, de beaux temples brillans d'or, avec de grosses rentes pour les desservans, vous aimeriez les temples passionnément. » Ils se donnèrent ensuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'est ainsi qu'ayant détesté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les Chrétiens, dès le tems de *Dioclétien*, furent aussi différens des Chrétiens du tems des Apôtres, que nous sommes différens des Chrétiens du troisième siècle.

Je ne conçois pas comment un esprit aussi éclairé & aussi hardi que celui de *Montesquieu*, a pu condamner sévèrement un autre génie bien plus méthodique que le sien, & combattre cette vérité annoncée par *Bayle*, (*b*) *qu'une société de vrais Chrétiens pourrait vivre heureusement ensemble, mais qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.*

« Ce seraient, (dit *Montesquieu*,) des citoyens infiniment

(*b*) *Continuat. des Pensées diverses*, art. CXXIV.

» éclairés sur leurs devoirs, & qui auraient un très-grand » zèle pour les remplir. Ils sentiraient très-bien les droits » de la défense naturelle. Plus ils croiraient devoir à la » religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les » principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, » seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des » monarchies, ces vertus inhumaines des républiques, & » cette crainte servile des États despotiques. »

Assurément l'auteur de l'Esprit des lois ne songeait pas aux paroles de l'Évangile, quand il dit que les vrais Chrétiens sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *Quakers* ont toujours refusé de combattre ; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756, s'ils n'avaient pas été secourus & forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort-mal contre des grenadiers ? Toutes les paroles de ce chapitre de l'Esprit des lois me paraissent fausses. *Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts*, &c. Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire-trembler de répandre le sang de leur prochain, pour leur faire-regarder la vie comme un fardeau, dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

(*) *Voyez* EGLISE PRIMITIVE.

On les enverrait, dit Bayle, *comme des brebis au milieu des loups, ſi on les feſait-aller repouſſer de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuiraſſiers.*

Bayle avait très-grande raiſon. *Monteſquieu* ne s'eſt pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les Chrétiens mercenaires & ſanguinaires d'aujourd'hui, & non pas les premiers Chrétiens. Il ſemble qu'il ait voulu prévenir les injuſtes accuſations qu'il a eſſuyées des fanatiques, en leur ſacrifiant *Bayle*; & il n'y a rien gagné. Ce ſont deux grands-hommes qui paraiſſent d'avis différent, & qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus inhumaines des républiques, la crainte ſervile des États deſpotiques. Rien de tout cela ne fait des ſoldats, comme le prétend l'Eſprit des lois. Quand nous levons un régiment, dont le quart déſerte au bout de quinze jours, il n'y a pas un ſeul des enrôlés, qui penſe à l'honneur de la monarchie; ils ne ſavent ce que c'eſt. Les troupes mercenaires de la république de Veniſe connaiſſent leur pays, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place Saint-Marc. Je ne crois pas, en un mot, qu'il y ait un ſeul homme ſur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'eſt point non-plus par une crainte ſervile que les Turcs & les Ruſſes ſe battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres; on n'a point ainſi de courage par crainte. Ce n'eſt pas non-plus par dévotion que les Ruſſes ont battu les armées de *Mouſtapha*. Il ſerait à déſirer, ce me ſemble,

qu'un homme si ingénieux eût plus cherché à faire-connaître le vrai qu'à montrer son esprit. Il faut s'oublier entièrement, quand on veut instruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ÉTATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur?

Je n'ai, jusqu'à present, connu personne qui n'ait gouverné quelque État. Je ne parle pas de MM. les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui, à souper ou dans leur cabinet, étalent leur système de gouvernement, réforment les armées, l'Église, la robe, & la finance.

L'abbé de *Bourzeis* se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, & fit ce Testament politique, dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire-payer la taille aux chambres-des-comptes & aux parlemens, priver le Roi du produit de la gabelle; il assure sur-tout que, pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports-de-mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes & d'erreurs il fait-signer le cardinal de *Richelieu* d'une manière

dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait-parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un État*, & à tâcher de prouver cette découverte. Cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a passé long-tems pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu*; & tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le sieur *Gatien de Courtilz* voyant le succès du Testament politique de *Richelieu*, fit-imprimer à la Haye le Testament de *Colbert*, avec une belle lettre de M. *Colbert* au Roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le Testament de *Louvois*; plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de *Colbert*; un abbé de *Chévremont* fit-tester aussi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les Testamens politiques du cardinal *Alberoni*, du maréchal de *Belle-Isle*, & enfin, celui de *Mandrin*.

M. de *Bois-Guillebert* auteur du Détail de la France, imprimé en 1695, donna le Projet inexécutable de la dixme-royale, sous le nom du maréchal de *Vauban*.

Un fou nommé *la Jonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un Projet de finance en quatre volumes; & quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Jonchère* le trésorier-général, s'il

maginant qu'un tréſorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-ſages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des États, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien ; ce n'eſt pas qu'ils aient corrigé les miniſtres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un miniſtre ne ſe corrige point & ne peut ſe corriger ; il a pris ſa croiſſance ; plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le tems de les écouter, le courant des affaires l'emporte : mais ces bons livres forment les jeunes-gens deſtinés aux places ; ils forment les princes, & la ſeconde génération eſt inſtruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers tems. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu, dans quel État, dans quelle ſorte de gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand ſeigneur terrien en France ne ſerait pas fâché d'être né en Allemagne ; il ſerait ſouverain, au lieu d'être ſujet. Un pair de France ſerait fort aiſe d'avoir les privilèges de la pairie anglaiſe ; il ſerait légiſlateur.

L'homme-de-robe & le financier ſe trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choiſirait un homme ſage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & ſans préjugés ?

Un membre du conſeil de Pondichéri, aſſez ſavant, revenait en Europe par terre, avec un brame, plus

instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-Mogol ? dit le conseiller. -- Abominable, répondit le brame : comment voulez-vous qu'un État soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos raïas, nos omras, nos nababs, sont fort contens, mais les citoyens ne le sont guère; & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller & le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. -- Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré longtems; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernés par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands-pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui se cachent dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furêt arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin

de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a poſſédé cette Aſie mineure, l'Aſie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Eſpagne, & l'Italie entière ? — Elle ſe tourna donc bien vite en monarchie, dît le brame ? — Vous l'avez deviné, dît l'autre : mais cette monarchie eſt tombée, & nous feſons tous les jours de belles diſſertations pour trouver les cauſes de ſa décadence & de ſa chute. — Vous prenez bien de la peine, dît l'Indien ; cet empire eſt tombé parce qu'il exiſtait. Il faut-bien que tout tombe ; j'eſpère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-Mogol.

A propos, dît l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un État deſpotique, & plus de vertu dans une république ? L'Indien s'étant fait-expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus néceſſaire dans une république, & qu'on avait bien plus beſoin de vertu dans un État monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple, ne le ſera pas s'il eſt déshonoré ; au lieu qu'à la cour il pourra aiſément obtenir une charge, ſelon la maxime d'un grand prince, « qu'un » courtiſan pour réuſſir doit n'avoir ni honneur ni » humeur. » A l'égard de la vertu, il en faut prodigieuſement dans une cour pour oſer dire la vérité. L'homme vertueux eſt bien plus à ſon aiſe dans une république ; il n'a perſonne à flatter.

Croyez-vous, dît l'homme d'Europe, que les lois & les religions ſoient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moſcou, & des étoffes de gaze à Déhli ? — Oui, ſans-doute, dît le brame ; toute

les lois qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose ; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée ? n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le conseiller. -- Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs, qui en disaient autant. -- Mais, encore une fois, dit l'Européan, quel Etat choisiriez-vous. Le brame répondit : Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. -- C'est une vieille réponse, dit le conseiller. -- Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. -- Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : Il faut le chercher.

Voyez l'article *GENEVE* dans l'Encyclopédie. (1)

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

IL y en a toujours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il est naturel d'as-

(1) Cet article a été écrit vers 1757.

ſembler la famille, pour connaître ſes intérêts & pourvoir à ſes beſoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, ſelon *Tacite*, s'aſſemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du Nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états-généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perſes, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs hiſtoires; nous ne les connaiſſons guère que depuis le tems où leurs Rois furent abſolus, ou du moins depuis le tems où ils n'avaient que les prêtres pour contrepoids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place; des ſoldats inſolens, avides, barbares, & lâches, furent la république. *Septime Sévère* les vainquit & les caſſa.

Les états-généraux de l'Empire ottoman, ſont les janiſſaires & les ſpahis; dans Alger & dans Tunis c'eſt la milice.

Le plus grand & le plus ſingulier exemple de ces états-généraux eſt la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où ſiégent continuellement les repréſentans de l'empire, les miniſtres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats, & des villes impériales, leſquelles ſont au nombre de trente-ſept.

Les ſeconds états-généraux de l'Europe, ſont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne ſont pas toujours aſſemblés comme la diète de Ratisbonne; mais ils

ſont devenus ſi néceſſaires, que le Roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond préciſément aux députés des villes reçus dans la diète de l'Empire; mais elle eſt en beaucoup plus grand nombre, & jouit d'un pouvoir bien ſupérieur. C'eſt proprement la nation. Les pairs & les évêques ne ſont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y eſt pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'eſt autre choſe qu'une imitation perfectionnée de quelques états-généraux de France.

En 1355, ſous le roi *Jean*, les trois états furent aſſemblés à Paris pour ſecourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une ſomme conſidérable, à cinq livres cinq ſous le marc, de peur que le Roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt néceſſaire pour recueillir cet argent; & ils établirent neuf commiſſaires pour préſider à la recette. Le Roi promit, pour lui & pour ſes ſucceſſeurs, de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'eſt-ce que promettre pour ſoi & pour ſes héritiers? ou c'eſt ne rien promettre, ou c'eſt dire: Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie; nous ſommes dans l'impuiſſance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aiſément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait priſonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états, au bout de

l'année, de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaiſe a conſervé tout ce que la nation françaiſe a perdu.

Les états-généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cents payſans qui ſont un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états-généraux de Danemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états-généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *cortez* d'Eſpagne ont duré cent ans après. On les aſſembla encore en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états-généraux n'ont point été convoqués depuis ce tems.

ÉTERNITÉ.

J'ADMIRAIS dans ma jeuneſſe tous les raiſonnemens de *Samuel Clarke*; j'aimais ſa perſonne, quoiqu'il fût un arien déterminé ainſi que *Newton*, & j'aime encore ſa mémoire, parce qu'il était bon-homme; mais le cachet de ſes idées, qu'il avait mis ſur ma

ma cervelle encore molle, s'effaça; quand cette cervelle se fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait aussi mal combattu l'éternité du monde, qu'il avait mal établi la réalité de l'espace infini.

J'ai tant de respect pour la Genèse, & pour l'Eglise qui l'adopte, que je la regarde comme la seule preuve de la création du monde depuis cinq mille sept cents dix-huit ans, selon le comput des Latins, & depuis sept mille deux cents soixante & dix-huit ans, selon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philosophes attribuèrent aussi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils se sont tous trompés, comme on sait; mais on peut croire, sans blasphême, que l'Eternel, formateur de toutes choses, fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit sur ces mondes & sur cette éternité un auteur inconnu, dans une petite feuille, qui peut aisément se perdre, & qu'il est peut-être bon de conserver :

Foliis tantùm ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propositions téméraires, la petite société qui travaille à la rédaction du recueil, les désavoue de tout son cœur. (*)

(*) *Voyez* le Dialogue intitulé *les Adorateurs*, &c.

ÉVANGILE.

C'EST une grande queſtion de ſavoir quels ſont les premiers Evangiles. C'eſt une vérité conſtante, quoi qu'en diſe *Abadie*, qu'aucun des premiers Pères de l'Egliſe incluſivement juſqu'à *Irénée*, ne cite aucun paſſage des quatre Evangiles que nous connaiſſons. Au contraire, les Alloges, les Théodoſiens rejetèrent conſtamment l'Evangile de *St Jean*, & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance *St Epiphane* dans ſa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-ſeulement les plus anciens Pères ne citent jamais rien de nos Evangiles, mais qu'ils rapportent pluſieurs paſſages qui ne ſe trouvent que dans les Evangiles apocryphes rejetés du canon.

Saint Clément, par exemple, rapporte que Notre-Seigneur ayant été interrogé ſur le tems où ſon royaume aviendrait, répondit : *Ce ſera quand deux ne ſeront qu'un, quand le dehors reſſemblera au dedans, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce paſſage ne ſe trouve dans aucun de nos Evangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité ; on les peut recueillir dans l'examen critique de M. *Fréret*, ſecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le ſavant *Fabricius* s'eſt donné la peine de raſſembler les anciens Evangiles que le tems a conſervés : celui de *Jacques* paraît le premier. Il eſt certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quel-

ques Eglises d'Orient. Il est appelé *premier Evangile* Il nous reste la passion & la résurrection, qu'on prétend écrites par *Nicodême*. Cet Evangile de *Nicodême* est cité par *St Justin* & par *Tertullien ;* c'est-là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtali ;* l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adversaires ont conclu que puisqu'on supposa tant de faux Evangiles, reconnus d'abord pour vrais, on peut aussi avoir supposé ceux qui font aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces Evangiles apocryphes. Il y eut donc, disent-ils, des faussaires, des séducteurs, & des gens séduits, qui moururent pour l'erreur ; ce n'est donc pas une preuve de la vérité de notre religion, que des martyrs soient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'Evangile de *Jean*, ou à l'Evangile de *Jacques ?* Les Païens ne pouvaient fonder des interrogatoires sur des livres qu'ils ne connaissaient pas : les magistrats punirent quelques Chrétiens très-injustement, comme perturbateurs du repos public ; mais ils ne les interrogèrent jamais sur nos quatre Evangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que sous *Dioclétien ;* & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien*. C'était un crime abominable, irrémissible à un chrétien, de faire voir

un Evangile à un gentil. Cela eſt ſi vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*Evangile* dans aucun auteur profane.

Les Sociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins Evangiles, que comme des ouvrages clandeſtins, fabriqués environ un ſiècle après JESUS-CHRIST, & cachés ſoigneuſement aux gentils pendant un autre ſiècle ; ouvrages, diſent-ils, groſſièrement écrits par des hommes groſſiers, qui ne s'adreſsèrent long-tems qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blaſphêmes. Cette ſecte, quoiqu'aſſez répandue, eſt aujourd'hui auſſi cachée que l'étaient les premiers Evangiles. Il eſt d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raiſon. Les autres Chrétiens ne combattent contre eux que par la voix ſainte de l'Ecriture : ainſi il eſt impoſſible que les uns & les autres, étant toujours ennemis, puiſſent jamais ſe rencontrer.

Pour nous, reſtons toujours inviolablement attachés à nos quatre Evangiles, avec l'Egliſe infaillible ; réprouvons les cinquante Evangiles qu'elle a réprouvés ; n'examinons point pourquoi Notre-Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fit cinquante Evangiles faux, cinquante hiſtoires fauſſes de ſa vie, & ſoumettons-nous à nos paſteurs, qui ſont les ſeuls ſur la terre éclairés du St Eſprit.

Qu'*Abadie* ſoit tombé dans une erreur groſſière, en regardant comme authentiques les lettres, ſi ridiculement ſuppoſées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue propoſition de *Tibère* au ſénat, de mettre

JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* eſt un mauvais critique & un très-mauvais raiſonneur, l'Egliſe eſt-elle moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous moins lui être ſoumis ?

EUCHARISTIE.

DANS cette queſtion délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'eſprit à la religion dans laquelle nous ſommes nés, aux lois ſous leſquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverſe ; elle eſt trop ennemie de toutes les religions qu'elle ſe vante de ſoutenir, de toutes les lois qu'elle feint d'expliquer, & ſur-tout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les tems.

Une moitié de l'Europe anathématiſe l'autre au ſujet de l'euchariſtie, & le ſang a coulé des rivages de la mer Baltique aux pieds des Pyrénées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui ſignifie *douce charité*.

Vingt nations dans cette partie du monde, ont en horreur le ſyſtême de la tranſſubſtantiation catholique. Elles crient que ce dogme eſt le dernier effort de la folie humaine. Elles atteſtent ce fameux paſſage de *Cicéron*, qui dit (*a*) que les hommes ayant épuiſé toutes les épouvantables démences dont ils ſont capables, ne ſe ſont point encore aviſés de manger le Dieu qu'ils adorent. Elles diſent,

(*a*) *Voyez* la Divination de *Cicéron*.

que presque toutes les opinions populaires étant fondées sur des équivoques, sur l'abus de mots, les Catholiques-romains n'ont fondé leur système de l'eucharistie & de la transsubstantiation que sur une équivoque; qu'ils ont pris au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, & que la terre, depuis seize cents ans, a été ensanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs savans dans leurs livres, les peuples dans leurs discours, répètent sans cesse que JESUS-CHRIST ne prit point son corps avec ses deux mains pour le faire-manger à ses Apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à-la-fois, dans du pain & dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, & du vin qu'on rend en urine, ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers; que ce dogme peut exposer la religion chrétienne à la dérision des plus simples, au mépris & à l'exécration du reste du genre-humain.

C'est-là ce que disent les *Tillotson*, les *Smaldrige*, les *Turretin*, les *Claudes*, les *Daillé*, les *Amyraut*, les *Mestrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, & la foule innombrable des réformateurs du seizième siècle; tandis que le Mahométan, paisible maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe & de l'Asie, rit avec dédain de nos disputes, & que le reste de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverse point; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catho-

lique-apoſtolique enſeigne ſur l'euchariſtie, ſans y comprendre un ſeul mot.

Voici mon ſeul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein poſſible. Les Stoïciens diſaiêt qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce ſont les expreſſions de *Marc-Aurèle* & d'*Epictète*, les plus vertueux de tous les hommes, & qui étaient, ſi on oſe le dire, des Dieux ſur la terre. Ils entendaient par ces mots *Je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine, univerſelle, qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin; elle dit aux hommes: Vous aurez phyſiquement dans vous ce que les Stoïciens avaient métaphyſiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire, ou à manger ſimplement. Croyez ſeulement que c'eſt DIEU que je vous donne; il eſt dans votre eſtomac. Votre cœur ſe ſouillera-t-il par des injuſtices, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux, au milieu d'une cérémonie auguſte, à la lueur de cent cierges, après une muſique qui a enchanté leurs ſens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination eſt ſubjuguée, l'ame eſt ſaiſie & attendrie. On reſpire à peine, on eſt détaché de tout lien terreſtre, on eſt uni avec DIEU, il eſt dans notre chair & dans notre ſang. Qui oſera, qui pourra commettre après cela une ſeule faute, en recevoir ſeulement la penſée? Il était impoſſible, ſans doute, d'imaginer un myſtère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoisonne son frère; l'archevêque de Florence, en faisant DIEU, & les *Pazzi*, en recevant DIEU, assassinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI*, au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne DIEU à son bâtard *César Borgia*; & tous deux font-périr par la corde, par le poison, par le fer, quiconque possède deux arpens de terre à leur bienséance.

Jules II fait & mange DIEU; mais la cuirasse sur le dos & le casque en tête, il se souille de sang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac, ses maitresses dans ses bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres & dans ceux de sa sœur.

Troll, archevêque d'Upsal, fait-égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède, une bulle du Pape à la main. *Vangalen*, évêque de Munster, fait la guerre à tous ses voisins, & devient fameux par ses rapines.

L'abbé *N*..... est plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes, ou imbécilles ou folles, qu'il peut diriger, & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU, qu'ils ont encore moins cru qu'ils eussent mangé le corps de DIEU & bu son sang; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur estomac; que, s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis; qu'en un mot, le re-

mède le plus fort contre les atrocités des hommes a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime, plus elle a été rejetée en secret par la malice humaine.

Non-seulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais ceux qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en sous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU ; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le sacrement qu'ils faisaient & qu'ils conféraient, a été porté jusqu'au mépris de DIEU même. Quelle est donc la ressource qui nous reste contre la déprédation, l'insolence, la violence, la calomnie, la persécution ? De bien persuader l'existence de DIEU au puissant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans son estomac, il pourra croire que DIEU est dans toute la nature. Un mystère incompréhensible l'a rebuté. Pourra-t-il dire que l'existence d'un DIEU rémunérateur & vengeur est un mystère incompréhensible ? Enfin, s'il n'est pas soumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit : Voilà DIEU qu'un homme, consacré par moi, a mis dans ta bouche ; résistera-t-il à la voix de tous les astres, & de tous les êtres animés, qui lui crient : C'est DIEU qui nous a formés !

ÉVÊQUE.

SAMUEL *Ornik*, natif de Bâle, était, comme on sait, un jeune-homme très-aimable, qui d'ailleurs savait par-cœur son nouveau-Testament en grec & en allemand. Ses parens le firent-voyager, à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du tems de la Fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché; le Suisse lui dit que monseigneur ne voit personne.-- Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes bien rude à vos compatriotes; les Apôtres laissèrent approcher tout le monde, & JESUS-CHRIST voulait qu'on laissât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. -- Entrez donc, dit le Suisse.

Il attend une heure dans une première anti-chambre. Comme il était fort naïf, il attaque de conversation un domestique qui aimait fort à dire tout ce qu'il savait de son maître. Il faut qu'il soit puissamment riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'estafiers que je vois courir dans la maison.-- Je ne sais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends-dire à *Joli* & à l'abbé *Char'er*, qu'il a déjà deux millions de dettes.-- Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poisson pour payer son corban. Mais quelle est cette dame qui sort d'un cabinet, & qui passe? -- C'est mad^e de *Pomereu*, l'une de ses maitresses. -- Elle est vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu

que les Apôtres eussent une telle compagnie dans leur chambre-à-coucher, les matins. — Ah! voilà, je crois, monsieur qui va donner audience. — Dites, sa grandeur, monseigneur. — Hélas! très-volontiers.... *Ornik* salue sa grandeur, lui présente ses livres, & en est reçu avec un sourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en carrosse, escorté de cinquante cavaliers. En montant, monseigneur laisse tomber une gaîne. *Ornik* est tout-étonné que monseigneur porte une si grande écritoire dans sa poche. — Ne voyez-vous pas que c'est son poignard, lui dit le causeur. Tout le monde porte régulièrement son poignard, quand on va au parlement. -- Voilà une plaisante manière d'officier, dit *Ornik*! & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France, & s'édifie de ville en ville; de-là il passe en Italie. Quand il est sur les terres du Pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête; il lui offre une place dans sa cambiature. Vous allez, sans-doute, monseigneur, consoler quelque malade? — Monsieur, j'allais chez mon maître. — Votre maître? c'est JESUS-CHRIST, sans-doute? — Monsieur, c'est le cardinal *Azolin*, je suis son aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m'a promis de me placer auprès de *Donna Olimpia*, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal? mais ne savez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du tems de JESUS-CHRIST & de *St Jean*? -- Est-il possible! s'écria le prélat italien. — Rien n'est plus

vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. — Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque, je ne sais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux, ni évêques; &, quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que *Jérôme* assure en plusieurs endroits. — Sainte Vierge! dit l'Italien, je n'en savais rien. Et des Papes? -- Il n'y en avait pas plus que de cardinaux.--- Le bon évêque se signa; il crut être avec l'esprit-malin, & sauta en-bas de la cambiature.

EUPHÉMIE.

On trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique, à-propos du mot EUPHÉMIE: *Les personnes peu-instruites croient que les Latins n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes. C'est une erreur.*

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théâtres, on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infâme d'*Auguste* contre *Fulvie*, & les lettres d'*Antoine*, & les turpitudes affreuses d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grossièretés, dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de *Platon*, avec les figures de l'*Aretin*. Cette euphémie, cet adoucissement était bien cynique.

EXAGÉRATION.

C'EST le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers citoyens aggrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa suite. Si une nation gagne une bataille, elle a presque toujours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuse d'ennemis. C'est peut-être en ce sens qu'il est dit dans les Pseaumes, *Omnis homo mendax.*

Quiconque fait un récit a besoin d'être le plus scrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour se faire écouter. C'est-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on se défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maison, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'est qu'une longue unanimité de témoignages valides, qui met à-la-fin le sceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poësie est sur-tout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche, dans l'Iliade, il est au bout du monde à la troisième enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laisser à leur place; il

fallait les faire-ſauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode, dans tous les tems, a été conſacrée à l'exagération. Auſſi, plus une nation devient philoſophe, plus les odes à enthouſiaſme, & qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poëſie, celui qui charme le plus les eſprits inſtruits & cultivés, c'eſt la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle eſt dans ce paſſage de la barbarie à la culture de l'eſprit, alors preſque tout dans la tragédie eſt giganteſque & hors de la nature.

Rotrou qui, avec du génie, travailla préciſément dans le tems de ce paſſage, & qui donna dans l'année 1656 ſon Hercule mourant, commence par faire parler ainſi ſon héros :

Père de la clarté, grand aſtre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde ?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés,
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumière ;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ſes Tritons ont vu d'un œil timide,
Promener mes vaiſſeaux ſur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au ſeul bruit de mon nom,
Et n'oſe plus ſervir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le ſéjour où nous ſommes !
Je donne aux Immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampou-

lé, le forcé étaient encore à la mode; & c'eſt ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille.*

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à ſe rapprocher de la vraiſemblance & du naturel dans ſa Sophonisbe. Il fut le premier en France qui non-ſeulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités ſont exactement obſervées, mais qui connut le langage des paſſions, & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé, dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout-contraire : c'eſt la naïveté & la familiarité, qui ne ſont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Maſſiniſſe* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à ſon vainqueur, eut un prodigieux ſuccès. On trouva même très-bon que de deux ſuivantes, qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette ſcène, l'une dît à l'autre, en voyant *Maſſiniſſe* attendri : *Ma compagne, il ſe prend.* Ce trait comique était dans la nature, & les diſcours ampoulés n'y ſont pas; auſſi cette pièce reſta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération eſpagnole reprit bientôt ſa place dans l'imitation du Cid que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guilain de Caſtro* & *Baptiſta Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce ſujet avec ſuccès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante* :

Su ſangre ſeñor que en humo
Su ſentimiento eſplicava,

Por la boca que la vierté
De verſe alli derramada
Por otro, que por ſu Rey.

Son ſang ſur la pouſſière écrivait mon devoir.

. . . . . .

Ce ſang qui tout-ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille,
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.

. . . . . .

Le prince, pour eſſai de généroſité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-ſeulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un ſtyle qui feſait un énorme contraſte avec les ſentimens ſi naturels & ſi vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images bourſouflées ne commencèrent à déplaire aux eſprits bien-faits, que lorſqu'enfin la politeſſe de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modeſtie doit être la compagne de la valeur; qu'il faut laiſſer aux autres le ſoin de nous louer; que ni les guerriers, ni les miniſtres, ni les rois ne parlent avec emphaſe, & que le ſtyle bourſouflé eſt le contraire du ſublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguſte* parle de *l'empire abſolu qu'il a ſur tout le monde*, & *de ſon pouvoir ſouverain ſur la terre & ſur l'onde*; on n'entend plus qu'en ſouriant *Emilie* dire à *Cinna* :

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque choſe !

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-tems que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée*, roi d'Egypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïssait le nom de Roi à Rome, comme celui de maître, *dominus*; mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si-peu, que *César* l'eambitionna, & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même, dans cette tragédie, dit à *Cinna*:

Aujourd'hui même encor je te donne Emilie,
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
Qu'en te couronnant Roi, je t'aurais donné moins.

Le discours d'*Emilie* est donc non-seulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage, lorsque, en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, & qui s'est donnée à 60 lieues d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de sang, rendus plus rapides par le débordement des parricides; des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes, que la nature force à se venger eux-mêmes, & dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reste des vivans; & la déroute orgueilleuse de Pompée, qui croit que l'Egypte, en dépit de la guerre, ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre, & pourra prêter l'épaule au monde chancelant.*

Ce n'est pas ainsi que *Racine* fait-parler *Mithridate* d'une bataille dont il sort.

Je suis vaincu: Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage.

Mes soldats presque nuds dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux:
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte ampoulé & ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres; on s'attend toujours à l'y trouver; on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations: c'est donc un grand mérite dans *Bossuet*, d'avoir su attendrir & émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

EXCRÉMENS, *Voyez* l'art. *DÉJECTION.*
EXORCISTES, *Voyez* l'art. *DÉMONIAQUES.*

EXPIATION.

« DIEU fit du repentir la vertu des mortels. »

C'EST peut-être la plus belle institution de l'antiquité que cette cérémonie solennelle, qui réprimait les crimes, en avertissant qu'ils doivent être punis; & qui calmait le désespoir des coupables, en leur faisant racheter leurs transgressions par des espèces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords aient prévenu les expiations: car les maladies sont

plus anciennes que la médecine, & tous les besoins ont existé avant les secours.

Il fut donc, avant tous les cultes, une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut, dans son ignorance ou dans son emportement, commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué son ami, un frère a tué son frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle sans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes désespérés, s'ils sont sensibles.

Leur conscience les poursuit; rien n'est plus vrai; & c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermissement dans le crime. Toutes les ames sensibles cherchent le premier parti, les monstres prennent le second.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations; les cérémonies en furent ridicules: car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre? comment un homme réparerait-il un homicide en se baignant? Nous avons déjà remarqué cet excès de démence & d'absurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'ame, & enlève les taches des mauvaises actions.

L'eau du Nil eut ensuite la même vertu que l'eau du Gange: on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies; j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux oucs, & tiraient au sort lequel des deux on jetterait en-bas, chargé des péchés des coupables. On donnait à ce

bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme?

Il eſt vrai que, depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût ſanctifiée chez les Juifs, nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques; mais ſans-doute c'était le repentir, & non le bouc, qui purifiait les ames juives.

Jaſon, ayant tué *Abſyrthe*, ſon beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée*, plus coupable que lui, ſe faire abſoudre par *Circé*, reine & prêtreſſe d'Æa, laquelle paſſa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les abſout avec un cochon-de-lait & des gâteaux au ſel. Cela peut faire un aſſez bon plat; mais cela ne peut guère ni payer le ſang d'*Abſyrthe*, ni rendre *Jaſon* & *Médée* plus honnêtes-gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir ſincère en mangeant leur cochon-de-lait.

L'expiation d'*Oreſte*, qui avait vengé ſon père par le meurtre de ſa mère, fut d'aller voler une ſtatue chez les Tartares de Crimée. La ſtatue devait être bien mal-faite, & il n'y avait rien à gagner ſur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les myſtères: les coupables pouvaient y recevoir leur abſolution en ſubiſſant des épreuves pénibles, & en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'eſt de ce ſerment que les récipiendaires furent appelés, chez toutes les nations, d'un nom qui répond à initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons lu, à l'article *BAPTÊME*, que les ca-

téchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorsqu'ils étaient baptisés.

Il est indubitable qu'on n'était lavé de ses fautes dans ces mystères, que par le serment d'être vertueux : cela est si vrai, que l'hiérophante, dans tous les mystères de la Grèce, en congédiant l'assemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth; ompheth* : Veillez, soyez purs; ce qui est à-la-fois une preuve que les mystères viennent originairement d'Egypte, & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les sages, dans tous les tems, firent donc ce qu'ils purent pour inspirer la vertu, & pour ne point réduire la faiblesse humaine au désespoir; mais aussi il y a des crimes si horribles, qu'aucun mystère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put se faire-initier aux mystères de *Cérès*. *Constantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ses crimes : il était souillé du sang de sa femme, de son fils, & de tous ses proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de si grands forfaits demeurassent sans expiation, afin que l'absolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur universelle pût arrêter quelquefois les scélérats.

Les Catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu, à l'article *AUSTÉRITÉS*, quel fut l'abus d'une institution si salutaire.

Par les lois des barbares qui détruisirent l'Empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent; cela s'appelait composer, *componat cum decem, viginti*,

triginta solidis. Il en coûtait deux cents sous de ce tems-là pour tuer un prêtre, & quatre cents pour tuer un évêque: de sorte qu'un évêque valait précisément deux prêtres.

Après avoir ainsi composé avec les hommes, on composa ensuite avec DIEU, lorsque la confession fut généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII*, qui faisait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'absolution d'un inceste, quatre tournois pour un laïque; *ab incestu pro laico in foro conscientiæ turonenses quatuor.* Pour l'homme & la femme qui ont commis l'inceste, dix-huit tournois, quatre ducats & neuf carlins. Cela n'est pas juste; si un seul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La sodomie & la bestialité sont mises au même taux; avec la clause inhibitoire au titre XLIII, cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & six carlins: *cum inhibitione turonenses 90, ducatos 12, carlinos 6*, &c.

Il est bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire-imprimer cette taxe en 1514, comme on l'assure; mais il faut considérer que nulle étincelle ne paraissait alors de l'embrâsement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait sur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir ces exactions du moindre voile.

La vente publique des indulgences, qui suivit bientôt-après, fait-voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès

que les plaintes contre les abus de l'Eglise romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour supprimer le livre ; mais elle ne put y parvenir.

Si j'ose dire mon avis sur cette taxe, je crois que les éditions ne sont pas fidelles ; les prix ne sont point-du-tout proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui sont allégués par d'*Aubigné*, grand-père de madame de *Maintenon*, dans la Confession de *Sanci* : il évalue un pucelage à six gros, & l'inceste avec sa mère & sa sœur à cinq gros ; ce compte est ridicule. Je pense qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie, pour ceux qui venaient se faire absoudre à Rome, ou marchander des dispenses ; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup, pour la rendre plus odieuse. Consultez *BAYLE* aux articles, *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui est très-certain, c'est que jamais ces taxes ne furent autorisées par aucun concile ; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, & respecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte : ainsi presque personne ne réclama jusqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaissance bien exacte de toutes ces taxes, servirait beaucoup à l'histoire de l'esprit humain.

EXTRÊME.

Nous essayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On dispute tous les jours si à la guerre la fortune ou la conduite fait les succès;

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer;

Si dans la jurisprudence il n'est pas très-avantageux de s'accommoder quand on a raison, & de plaider quand on a tort;

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation, ou à sa décadence;

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple superstitieux;

S'il y a quelque chose de vrai en métaphysique, en histoire, en morale;

Si le goût est arbitraire, & s'il est en effet un bon & mauvais goût, &c. &c.

Pour décider tout-d'un-coup toutes ces questions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités opposées, & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez savoir si la conduite peut décider infailliblement du succès à la guerre: voyez le cas le plus extrême, les situations les plus opposées, où la conduite seule triomphera infailliblement. L'armée ennemie est obligée de passer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le sait; il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient

il tient les ennemis enfermés dans un défilé: il faut qu'ils périssent, ou qu'ils se rendent. Dans ce cas extrême, la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il est donc démontré que l'habileté peut décider du succès d'une campagne; de cela seul il est prouvé que la guerre est un art.

Ensuite imaginez une position avantageuse, mais moins décisive; le succès n'est pas si certain, mais il est toujours très-probable. Vous arrivez ainsi de proche en proche jusqu'à une parfaite égalité entre les deux armées; qui décidera alors? la fortune, c'est-à-dire, un évènement imprévu: un officier-général tué lorsqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle sur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier; mais il reste toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui saigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie; le premier qui imagina de plonger un bistouri dans la vessie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie; le premier qui sut prévenir la gangrène dans une partie du corps; étaient sans-doute des hommes presque divins, & ne ressemblaient pas aux médecins de *Molière*.

Descendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques; vous voyez des fièvres, des maux de toute espèce, qui

ſe guériſſent, ſans qu'il ſoit bien prouvé ſi c'eſt la nature ou le médecin qui les a guéries ; vous voyez des maladies dont l'iſſue ne peut ſe deviner ; vingt médecins s'y trompent ; celui qui a le plus d'eſprit, le coup-d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; & l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, & le mettait en danger de mort ; ainſi *Boerhaave* devina la cauſe de la maladie, auſſi inconnue que cruelle, d'un comte de *Vaſſenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine ; mais dans tout art il y a des *Virgiles* & des *Mævius*.

Dans la juriſprudence, prenez une cauſe nette ; dans laquelle la loi parle clairement ; une lettre-de-change bien faite, bien acceptée, il faudra par tout pays que l'accepteur ſoit condamné à la payer. Il y a donc une juriſprudence utile, quoique, dans mille cas, les jugemens ſoient arbitraires, pour le malheur du genre-humain, parce que les lois ſont mal faites.

Voulez-vous ſavoir ſi les belles-lettres font du bien à une nation ? comparez les deux extrêmes, *Cicéron* & un ignorant groſſier. Voyez ſi c'eſt *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande ſi l'on doit encourager la ſuperſtition dans le peuple ? voyez ſur-tout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeſte matière, la Saint-Barthélemi, les maſſacres d'Irlande, les croiſades ; la queſtion eſt bientôt réſolue.

Y a-t-il du vrai en métaphyſique ? Saiſiſſez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais ; quelque choſe exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité. Un Être éternel exiſte par lui-même ; cet Être peut n'être ni méchant ni inconſéquent. Il faut ſe rendre à ces vérités ; preſque tout le reſte eſt abandonné à la diſpute, & l'eſprit le plus juſte démêle la vérité lorſque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût ? Comparez les extrêmes, voyez ces vers de *Corneille* dans Cinna :

Octave, oſe accuſer le deſtin d'injuſtice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice ;
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon* :

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait ?

Par cette comparaiſon des deux extrêmes, il eſt bientôt décidé qu'il exiſte un bon & un mauvais goût.

Il en eſt en toutes choſes comme des couleurs ; les plus mauvais yeux diſtinguent le blanc & le noir ; les yeux meilleurs, plus exercés diſcernent les nuances qui ſe rapprochent.

Uſque adeò quod tangit idem eſt ; tamen ultima diſtant.

EZÉCHIEL.

De quelques passages singuliers de ce Prophète, & de quelques Usages anciens.

ON sait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'Odyssée, sur celle du grand-Turc, ou de *Louis XIV*, ne serait pas bien reçu des savans : qui reprendrait *Virgile* d'avoir représenté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Nausica* sa fille, & du bon-homme *Evandre*. *Ezéchiel*, esclave chez les Chaldéens, eut une vision près de la petite rivière de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, & qui avaient l'esprit de vie ; ces symboles plaisent même à l'imagination : mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet, couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria : Pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue... & le Seigneur

lui répondit : Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrémens d'homme, & vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles confitures ſur ſon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majeſté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand-mogol ſont parfaitement égaux, non-ſeulement aux yeux d'un Être divin, mais à ceux d'un vrai philoſophe; & à l'égard des raiſons que DIEU pouvait avoir d'ordonner un tel déjeuner au prophète, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire-voir que ces commandemens, qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs.

Il eſt vrai que la ſynagogue ne permettait pas, du tems de *St Jérôme*, la lecture d'*Ezéchiel* avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que, dans le chap. XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père, & qu'on ne dira plus : Les pères ont mangé des raiſins verts, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec *Moïſe*, qui, au chapitre XXVIII des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Ezéchiel, au chapitre XX, fait-dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons*. Voilà pourquoi la ſynagogue inter-

disait aux jeunes-gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïse*.

Les censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiel* : voici comme le prophète s'y prend pour faire-connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : « Lorsque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée ; vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le tems des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreille, & une couronne sur la tête, &c.

» Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans..... Et vous avez bâti un mauvais lieu..... & & vous vous êtes prostituée jusque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présens afin qu'ils couchassent avec vous.... & en payant, au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, *Telle mère, telle fille*, & c'est ce qu'on dit de vous, &c. »

On s'élève encore davantage contre le chap. XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne-heure; la plus grande s'appelait *Oolla* & la petite *Ooliba*.... *Oolla a été folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse.... Ooliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magistrats & des cavaliers bien faits; elle a découvert sa turpitude; elle a multiplié ses fornications; elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux....*

Ces descriptions, qui effarouchent tant d'esprits faibles, ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth*, de *Juda* avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile, quand on n'a pas honte de sa nudité; comment dans ce tems-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse? c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs seigneurs par amonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. *Eliézer* met la main sous la cuisse d'*Abraham*: *Joseph* met la main sous la cuisse de *Jacob*. Cette coutu-

me était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher la turpitude à ce que nous n'osons ni decouvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril, nommée *phallum*, pour remercier les Dieux de faire-servir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel tems y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du tems du siècle d'*Auguste ?* cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo ne, dùm futuo, vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre *Fulvie*.

Un homme, qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur ivre ; ce mot, & plusieurs autres dont se servent *Horace* & d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expressions d'*Ezéchiel*. Défesons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même par-tout, & les usages sont par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amsterdam un rabbin tout-plein de ce chapitre. Ah ! mon ami, dit-il, que nous vous avons obligation ! Vous avez fait connaître toute la sublimité de la loi mosaïque, le déjeuner d'*Ezéchiel*, ses belles attitudes sur le côté

gauche ; *Oolla* & *Ooliba* sont des choses admirables ; ce sont des types, mon frère, des types qui figurent qu'un jour le peuple juif sera maître de toute la terre. Mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui sont à-peu-près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur disant au sage *Osée*, dès le second verset du premier chapitre : *Osée, prends une fille-de-joie, & fais-lui des fils de fille-de-joie* ? Ce sont ses propres paroles *Osée* prit la demoiselle ; il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encore un garçon ; & c'était un type, & ce type dura trois années. Ce n'est pas tout, dit le Seigneur au troisième chapitre : Va-t-en prendre une femme qui soit non-seulement débauchée, mais adultère. *Osée* obéit, mais il lui en coûta quinze écus, & un septier & demi d'orge ; car vous savez que, dans la terre-promise, il y avait très-peu de froment. Mais savez-vous ce que tout cela signifie ? — Non, lui dis-je. — Ni moi non-plus, dit le rabbin.

Un grave sage s'approcha, & nous dit que c'était des fictions ingénieuses & toutes remplies d'agrément. Ah ! Monsieur, lui répondit un jeune-homme fort instruit, si vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile*, & d'*Ovide* ; quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiel*, mérite de déjeuner avec lui.

ÉZOURVEIDAM.

Qu'est-ce donc que cet Ézourvéidam qui est à la bibliothèque du Roi de France ? C'est un ancien commentaire qu'un ancien Brame composa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* sur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre de Shasta.

Respectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvéidam fut en dernier lieu traduit par un Brame, correspondant de la malheureuse compagnie française des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac, où j'observe les neiges depuis long-tems; & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il est mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le consulter, verront qu'après plusieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne est-elle prise des livres juifs ? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens ? ou peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux-esprits se rencontrent?

Il n'était pas permis aux Juifs de penser que leurs écrivains eussent rien puisé chez les Brachmanes, dont ils n'avaient pas entendu-parler. Il ne nous

eſt pas permis de penſer ſur *Adam* autrement que les Juifs. Par-conſéquent je me tais, & je ne penſe point.

F.

FABLE.

IL eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours beſoin de déguiſer la vérité ; on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très-bien auſſi que, les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens-d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire, ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs, qui ſont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaiſon de la Chaldée & de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par-rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*E-*

(*a*) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un tems, où le Canaan avait déjà d'aſſez puiſſantes villes ; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit *Jéricho*, & la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat-Sépher* : donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers, qui portaient le ravage chez des peuples policés.

Sope, dès le tems des juges ; c'eſt-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante-&-dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il avait pluſieurs femmes*, & qu'il eut d'une ſervante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante-&-neuf de ſes frères, ſelon la coutume : & les Juifs, pleins de reſpect & d'admiration pour *Abimélec*, allèrent le couronner roi ſous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs eſt peu connue dans l'hiſtoire.

Joatham, le plus jeune des frères, échappé ſeul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes hiſtoires,) harangua les Juifs ; il leur dit que les arbres allèrent un jour ſe choiſir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent : mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſsèrent d'abord à l'olivier, & lui dirent : Règne. L'olivier répondit : Je ne quitterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ſes figues que l'embarras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin les arbres s'adreſsèrent au buiſſon ; le buiſſon répondit : *Je régnerai ſur vous, je vous offre mon ombre ; &, ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & vous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable pèche par le fond, parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon : mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'estomac & des membres, qui servit à calmer une sédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, est ingénieuse & sans défaut. Plus les fables sont anciennes, plus elles sont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle est rapportée dans *Hésiode*, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière? Les parties de la génération sont tombées de l'éther sur le rivage de la mer: *Vénus* naît de cette écume précieuse; son premier nom est celui d'*Amante* de l'organe de la génération, *Philomeiès*: y a-t-il une image plus sensible?

Cette *Vénus* est la déesse de la beauté: la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les grâces; la beauté fait-naître l'amour: l'amour a des traits qui percent les cœurs; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime; il a des ailes, il vient vite & fuit de même.

La sagesse est conçue dans le cerveau du Maître des Dieux sous le nom de *Minerve*; l'ame de l'homme est un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables sont ou la corruption des histoires anciennes, ou le caprice de l'imagination.

Il en est des anciennes fables comme de nos contes modernes: il y en a de moraux qui sont charmans; il en est qui sont insipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été grossièrement imitées par des peuples grossiers; té-

moin celles de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore*, & tant d'autres; elles étaient l'amusement de l'ancien monde. Les barbares, qui en entendirent parler confusément, les firent-entrer dans leur mythologie sauvage; & ensuite ils osèrent dire, «C'est nous qui les avons inventées.» Hélas! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque chose? Vous n'avez su ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs est celle de *Psyché*; la plus plaisante fut celle de la matrone d'*Ephèse*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la Folie, qui, ayant crevé les yeux à l'Amour, est condamnée à lui servir de guide.

Les fables attribuées à *Esope* sont toutes des emblêmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts, autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. *La Fontaine* est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément: il y en a environ quatre-vingts qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de finesse, quelquefois même de poësie; c'est encore un des avantages du siècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire-lire, sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui faisaient honneur à ce grand siècle; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce

qui pouvait encore excuſer *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du ſtyle : fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, & que ce ſévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui, *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi, ſa voiſine* ; qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'Oût, foi d'animal, intérêt & principal* ; & à qui la fourmi répond : *Vous chantiez, j'en ſuis fort aiſe ; eh bien danſez maintenant.*

C'était le loup qui, voyant la marque du collier du chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor.* Comme ſi les tréſors étaient à l'uſage des loups !

C'était la *race eſcarbote qui eſt en quartier d'hiver comme la marmote.*

C'était l'aſtrologue qui ſe laiſſa cheoir, & à qui on dit : *Pauvre bête, penſes-tu lire au-deſſus de ta tête ?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Caſſini*, *Halley*, ont très-bien lu au-deſſus de leur tête ; & le meilleur des aſtronomes peut ſe laiſſer tomber ſans être une pauvre bête.

L'aſtrologie judiciaire eſt à-la-vérité une charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne conſiſtait pas à regarder le ciel ; il conſiſtait à croire, ou à vouloir faire-croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Pluſieurs de ces fables, ou mal choiſies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la cenſure de *Boileau*.

Rien n'eſt plus inſipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le

cours de la rivière, parce que cette femme avait été contrediſante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* eſt une fable, qui, pour être ancienne, n'en eſt pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi; & un lion ne s'aviſe pas de voler de l'argent.

Un ſatyre, qui reçoit chez lui un paſſant, ne doit point le renvoyer ſur ce qu'il ſouffle d'abord dans ſes doigts, parce qu'il a trop froid; & qu'enſuite, en prenant l'*écuelle aux dents*, il ſouffle ſur ſon potage qui eſt trop chaud. L'homme avait très-grande raiſon, & le ſatyre était un ſot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écreviſſe qui reproche à ſa fille de ne pas aller droit, & la fille qui lui répond que ſa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buiſſon & le canard en ſociété avec une chauve-ſouris pour des marchandiſes, *ayant des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal & les intérêts, & ayant des ſergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiſſon qui ſort de ſon pays avec une chauve-ſouris pour aller trafiquer, eſt une de ces imaginations froides & hors de la nature, *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens & de chats, *vivant entre eux comme couſins, ſe brouillant pour un pot de potage*, ſemble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eſt encore pire; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de ſa compagnie, parce

qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiſſes.*

Que ſignifie un milan préſenté par un oiſeleur à un Roi, auquel il prend le bout du nez avec ſes griffes?

Un ſinge qui avait épouſé une fille pariſienne & qui la battait, eſt un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pourraient ſans doute juſtifier *Boileau*: il ſe pouvait même que *la Fontaine* ne sût pas diſtinguer ſes mauvaiſes fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine un fablier* qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il eſt vrai qu'il n'avait qu'un ſtyle, & qu'il écrivait un opéra de ce même ſtyle dont il parlait de *Janot Lapin* & de *Rominagrobis.* Il dit dans l'opéra de Daphné:

J'ai vu le tems qu'une jeune fillette
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette:
Maintenant, maintenant les bergers ſont des loups.
Je vous dis, je vous dis, fillettes, gardez-vous.
Jupiter vous vaut bien;
Je ris auſſi, quand l'Amour veut qu'il pleure:
Vous autres Dieux, n'attaquez rien,
Qui, ſans vous étonner, s'oſe défendre une heure.
Que vous êtes reprenante,
Gouvernante!

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre juſtice au mérite ſingulier du bon-homme: (c'eſt ainſi qu'il

l'appelait) & être enchanté avec tout le public du ſtyle de ſes bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur; ce n'était pas un écrivain ſublime, un homme d'un goût toujours sûr, un des premiers génies du grand ſiècle; & c'eſt encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement ſa langue. Il eſt dans cette partie très-inférieur à *Phèdre*; mais c'eſt un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laiſſés : ils ſont en grand nombre; ils ſont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement; ils contribuent même à leur éducation; ils iront à la dernière poſtérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges; & ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens-de-lettres.

De quelques Fanatiques qui ont voulu proſcrire les anciennes Fables.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *Janſeniſtes*, une petite ſecte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proſcrire les belles fables de l'antiquité, ſubſtituer *St Proſper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus repréſenté *Iris* ſur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec ſon égide; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des Jéſuites & contre des Proteſtans ; mademoiſelle *Perrier* guérie d'un mal-aux-yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jéruſalem à Port-royal; le conſeiller *Carré de Montgéron*, préſentant à *Louis XV* le recueil des convulſions

de *St Médard*, & *St Ovide* reſſuſcitant des petits garçons.

Aux yeux de ces ſages auſtères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduiſait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche, à la fin de ſa fable du Ciel, intitulée l'Hiſtoire, fait une longue diſſertation pour prouver qu'il eſt honteux d'avoir dans ſes tapiſſeries des figures priſes des Métamorphoſes d'*Ovide*: & que *Zéphyre* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone*, devraient être bannis des jardins de Verſailles. (*b*) Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'oppoſer à ce mauvais goût; & il dit qu'elle ſeule eſt capable de rétablir les belles-lettres. (*c*)

D'autres rigoriſtes, plus ſévères que ſages, ont voulu proſcrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puérils indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il ſerait triſte pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Héſiode*, & toutes nos belles tapiſſeries, & nos tableaux, & nos opéra: beaucoup de fables, après tout, ſont plus philoſophiques que ces meſſieurs ne ſont philoſophes. S'ils font grâce aux contes familiers d'*Eſope*, pourquoi faire main-baſſe ſur ces fables ſublimes qui ont été reſpectées du genre-humain, dont elles ont fait l'inſtruction? Elles ſont mêlées de beaucoup d'inſipidités, car quelle choſe eſt ſans mélange? Mais tous les

(*b*) *Hiſt. du Ciel*, tome II, page 398.

(*c*) *Voyez* dans les *Poëſies mêlées* l'*Apologie de la Fable*, que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaiſe humeur de ces ennemis des beaux-Arts.

siècles adopteront la boîte de *Pandore*, au fond de laquelle se trouve la consolation du genre-humain; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui versent sans-cesse le bien & le mal : la nue embrassée par *Ixion*, emblème & châtiment d'un ambitieux; & la mort de *Narcisse*, qui est la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus sublime que *Minerve*, la divinité de la sagesse, formée dans la tête du Maître des Dieux? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la Déesse de la beauté, obligée de n'être jamais sans les Grâces? Les Déesses des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertissent-elles pas aussi-bien que *Loke*, que nous ne pouvons sans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'esprit? Les flèches de l'*Amour*, son bandeau, son enfance, *Flore* carressée par *Zéphyre*, &c., ne sont-ils pas les emblêmes sensibles de la nature entière? Ces fables ont survécu aux religions qui les consacraient; les temples des Dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne sont plus, & *Ovide* subsiste. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaisir; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces Dieux de la fable; mais il célébrait la nature sous le nom de *Vénus*.

. . . . . Alma Venus cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis, &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout respire, & tout aime;

Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ses ténèbres s'était bornée à reconnaître la Divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire ? L'âme productrice du monde était adorée par les sages ; elle gouvernait les mers sous le nom de *Neptune*, les airs sous l'emblême de *Junon*, les campagnes sous celui de *Pan* ; elle était la divinité des armées sous le nom de *Mars*. On animait tous ses attributs : *Jupiter* était le seul Dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un Être souverain. Le peuple s'y trompait ; mais que nous importe le peuple ?

On demande tous les jours pourquoi les magistrats grecs & romains permettaient qu'on tournât en ridicule sur le théâtre ces mêmes Divinités qu'on adorait dans les temples ? On fait là une supposition fausse : on ne se moquait point des Dieux sur le théâtre, mais des sottises attribuées à ces Dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement sur la scène l'aventure des deux *Sosies* ; mais ils n'auraient pas souffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercure*. C'est ainsi que mille choses, qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation savante & spirituelle, des aventures tirées de la Légende dorée : dira-on pour cela que cette nation permet qu'on insulte aux ob-

jets de la religion ? Il n'eſt pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proſerpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Pſyché*, peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend perſonne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage ſur l'hiſtoire, qu'elles préſentent une morale ſenſible : ce ſont des leçons de vertu, & preſque toute l'hiſtoire eſt le ſuccès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, deſcend ſur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; mais dans l'hiſtoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons* ſont les dieux de la terre. *Baucis* & *Philémon* obtiennent que leur cabane ſoit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philémons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les Dieux changent en vaſes d'or dans *Ovide*.

Je ſais combien l'hiſtoire peut nous inſtruire, je ſais combien elle eſt néceſſaire : mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaiſſent la politique que dans les livres, ſe ſouviennent toujours de ces vers de *Corneille* :

Les exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on devait ſe conduire ;
Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé,
Et par où l'un périt, un autre eſt conſervé.

Henri VIII, tyran de ſes parlemens, de ſes miniſtres, de ſes femmes, des conſciences, & des bourſes, vit & meurt paiſible. Le bon, le brave *Charles I* périt ſur un échafaud. Notre admirable héroïne *Mar-*

guerite d'Anjou donne en vain douze batailles en perſonne contre les Anglais, ſujets de ſon mari. *Guillaume III* chaſſe *Jacques II* d'Angleterre ſans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de Perſe égorgée, & des étrangers ſur ſon trône. Pour qui ne regarde qu'aux évènemens, l'hiſtoire ſemble accuſer la Providence, & les belles fables morales la juſtifient. Il eſt clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne ſont ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laiſſons-les dire, & liſons *Homère* & *Ovide*, auſſi-bien que *Tite-Live* & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatiſme donne les excluſions.

Tous les arts ſont amis, ainſi qu'ils ſont divins:
Qui veut les ſéparer eſt loin de les connaître.
L'hiſtoire nous apprend ce que ſont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

FACILE, (*GRAMMAIRE*).

FACILE ne ſignifie pas ſeulement une choſe aiſément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eſt facile. Le ſtyle de *Quinault* eſt beaucoup plus facile que celui de *Deſpréaux*, comme le ſtyle d'*Ovide* l'emporte en facilité ſur celui de *Perſe*.

Cette facilité en peinture, en muſique, en éloquence, en poëſie, conſiſte dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut ſe paſſer de force & de profondeur. Ainſi les

tableaux de *Paul Véronèse* ont un air plus facile & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les symphonies de *Rameau* ſont ſupérieures à celle de *Lulli*, & ſemblent moins faciles. *Boſſuet* eſt plus véritablement éloquent & plus facile que *Fléchier*. *Rouſſeau*, dans ſes épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Deſpréaux*.

Le commentaire de *Deſpréaux* dit que ce poëte exact & laborieux avait appris à l'illuſtre *Racine* à faire difficilement des vers ; & que ceux qui paraiſſent faciles, ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il eſt très-vrai qu'il en coûte ſouvent pour s'exprimer avec clarté : il eſt vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il eſt vrai auſſi qu'un heureux génie produit ſouvent des beautés faciles ſans aucune peine, & que l'enthouſiaſme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux paſſionnés de nos bons poëtes ſont ſortis achevés de leur plume, & paraiſſent d'autant plus faciles, qu'ils ont en effet été compoſés ſans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aiſément. Il n'en eſt pas ainſi dans les ouvrages didactiques : c'eſt-là qu'on a beſoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur, dans l'admirable Eſſai ſur l'homme de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles ; & c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en

ce

séditieux dans un État. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'est toujours. ce sens qu'un personnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien !

Le terme de *facile* est une injure pour une femme ; & est quelquefois dans la société une louange pour un homme ; c'est souvent un défaut dans un homme d'État.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* se donna à *Antoine* aussi aisément qu'à *César.* Le facile *Claude* se laissait gouverner par *Agrippine. Facile* n'est-là par rapport à *Claude* qu'un adoucissement ; le mot propre est *faible.*

Un homme *facile* est en général un esprit qui se rend aisément à la raison , aux remontrances , un cœur qui se laisse fléchir aux prières : & *faible* est celui qui laisse prendre sur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

Le mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour signifier l'état d'un soldat à son poste, en faction; les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque, les factions vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme signifie *un parti*

Un grand-homme & un médiocre peuvent avoir aiſément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par ſon mérite, par la chaleur & le nombre de ſes amis, ſans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu conſidéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée ſans y prétendre.

Un chef de parti eſt toujours un chef de faction: tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guiſe* & tant d'autres.

Un parti ſéditieux, quand il eſt encore faible, quand il ne partage pas tout l'État, n'eſt qu'une faction.

La faction de *Céſar* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* diſputait l'*Eſpagne* à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI.*

Il n'en eſt pas ainſi des hommes privés. *Deſcartes* eut long-tems un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'eſt ainſi qu'il y a des mots ſynonymes en pluſieurs cas, qui ceſſent de l'être dans d'autres.

FACULTÉ.

Toutes les puiſſances du corps & de l'entendement ne ſont-elles pas des facultés, & qui pis eſt des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement, dont perſonne n'a découvert l'origine ?

Quand le préſident de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diafoirus* : *quare opium facit dormire* ? *Thomas* répond très-pertinemment : *quia eſt in eo virtus dormitiva quæ facit ſopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté ſoporative qui fait dormir. Les plus grands phyſiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le ſincère chev^er^. de *Jaucour* avoue, à l'art. SOMMEIL, qu'on ne peut former ſur la cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article FACULTÉ du grand Dictionnaire encyclopédique, que *la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aiſément que cette faculté, excitée par les impreſſions que le ſenſorium vital tranſmet à la partie du ſenſorium commun, détermine l'influx alternatif du ſuc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient préciſément à la réponſe du jeune médecin *Thomas* : *quia eſt in eo virtus alternativa quæ*

facit alternare. Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de ſe reſſouvenir du paſſé, celle d'uſer de ſes cinq ſens, toutes nos facultés, en un mot, ne ſont-elles pas à la *Diafoirus ?*

Mais la penſée! nous diſent les gens qui ſavent le ſecret ; la penſée, qui diſtingue l'homme du reſte des animaux *!*

Sanctius his animal, mentiſque capacius altæ.
Cet animal ſi ſaint, plein d'un eſprit ſublime.

Si ſaint qu'il vous plaira ; c'eſt ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond, *quia eſt in eo virtus penſativa quæ facit penſare.* Perſonne ne ſaura jamais par quel myſtère il penſe.

Cette queſtion s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne ſais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'exiſtence de l'Être-ſuprême. Il y a un ſecret dans tous les premiers reſſorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de Saturne & par la voie lactée. Or comment ce ſecret ſans que perſonne le ſût ? il faut bien qu'il y ait un être qui ſoit au fait.

Des ſavans, pour éclairer notre ignorance, nous diſent qu'il faut faire des ſyſtêmes, qu'à la fin nous trouverons le ſecret. Mais nous avons tant cherché ſans rien trouver, qu'à la fin on ſe dégoûte. C'eſt la philoſophie pareſſeuſe, nous crient-ils ; non, c'eſt le repos raiſonnable de gens qui ont couru en vain.

Et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente & chimères métaphysiques.

FAIBLE.

Foible, qu'on prononce *faible*, & que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *solide*. Il peut se dire de presque tous les êtres. Il reçoit souvent l'article *de* : le *fort* & le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philosophique *faible* de raisonnement, &c.

Le faible du cœur n'est point le faible de l'esprit ; le faible de l'ame n'est point celui du cœur. Une ame faible est sans ressort & sans action ; elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aisément, change facilement d'inclinations, ne résiste point à la séduction, à l'ascendant qu'on veut prendre sur lui, & peut subsister avec un esprit fort : car on peut penser fortement, & agir faiblement. L'esprit faible reçoit les impressions sans les combattre, embrasse les opinions sans examen, s'effraie sans cause, tombe naturellement dans la superstition.

Un ouvrage peut être faible par les pensées ou par le style : par les pensées quand elles sont trop communes, ou lorsqu'étant justes, elles ne sont pas assez approfondies ; par le style, quand il est dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraisons funèbres de *Mascaron* sont faibles, & son style n'a point de vie, en comparaison de *Bossuet*.

Toute harangue eſt faible, quand elle n'eſt pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreſſions énergiques ; mais un plaidoyer eſt faible, quand, avec tout le ſecours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raiſon. Nul ouvrage philoſophique n'eſt faible, malgré la faibleſſe d'un ſtyle lâche, quand le raiſonnement eſt juſte & profond. Une tragédie eſt faible, quoique le ſtyle en ſoit fort, quand l'intérêt n'eſt pas ſoutenu. La comédie la mieux écrite eſt faible, ſi elle manque de ce que les Latins appelaient *vis comica*, la force comique ; c'eſt ce que *Céſar* reproche à *Térence* :

Lenibus atque utinàm ſcriptis adjuncta foret vis !

C'eſt ſur-tout en quoi a péché ſouvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vers faibles ne ſont pas ceux qui pèchent contre les règles, mais contre le génie ; qui dans leur mécanique ſont ſans variété, ſans choix de termes, ſans heureuſes inverſions, & qui, dans leur poëſie, conſervent trop la ſimplicité de la proſe. On ne peut mieux ſentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Racine*, & *Campiſtron* ſon imitateur, ont traités.

FANATISME.

SECTION Ire.

C'EST l'effet d'une fauſſe conſcience, qui aſſervit la religion aux caprices de l'imagination & aux déréglemens des paſſions.

En général, il vient de ce que les légiſlateurs ont

eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes qu'ils se prescrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une société choisie. Étendues par le zèle à tout un peuple, & transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer & s'accommoder aux circonstances des lieux & des personnes. Mais qu'est-il arrivé ? c'est que certains esprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres & même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres, au contraire, moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, & n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissemens ; & de-là le schisme entre les rigoristes & les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, & les autres pour la liberté.

Imaginons une immense rotonde, un panthéon à mille autels ; & placés au milieu du dôme, figurons-nous un dévot de chaque secte, éteinte ou subsistante, aux pieds de la Divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son ame. A gauche, c'est un énergumène prosterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire-sortir l'abondance. Là, c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque. Ici, c'est un pénitent immobile & muet comme la statue devant laquelle

il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parce que DIEU ne rougit pas de ſa reſſemblance ; l'autre voile juſqu'à ſon viſage, comme ſi l'ouvrier avait horreur de ſon ouvrage. Un autre tourne le dos au Midi, parce que c'eſt-là le vent du Démon ; un autre tend les bras vers l'Orient, où DIEU montre ſa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtriſſent leur chair encore innocente, pour appaiſer le Démon de la concupiſcence par des moyens capables de l'irriter ; d'autres, dans une poſture toute oppoſée, ſollicitent les approches de la Divinité. Un jeune-homme, pour amortir l'inſtrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ſes forces ; un autre arrête la tentation dès ſa ſource, par une amputation tout-à-fait inhumaine, & ſuſpend à l'autel les dépouilles de ſon ſacrifice.

Voyons-les tous ſortir du temple, & pleins du Dieu qui les agite, répandre la frayeur & l'illuſion ſur la face de la terre. Ils ſe partagent le monde, & bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités ; les peuples écoutent, & les rois tremblent. Cet empire que l'enthouſiaſme d'un ſeul exerce ſur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les eſprits raſſemblés ſe communiquent, tout ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de tems le vertige général. C'eſt aſſez d'un ſeul peuple enchanté à la ſuite de quelques impoſteurs, la ſéduction multipliera les prodiges, & voilà tout le monde à jamais égaré. L'eſprit humain une fois ſorti des routes lumineuſes

de la nature, n'y rentre plus ; il erre autour de la vérité, ſans en rencontrer autre choſe que des lueurs, qui, ſe mêlant aux fauſſes clartés dont la ſuperſtition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il eſt affreux de voir comment l'opinion d'appaiſer le ciel par le maſſacre, une fois introduite, s'eſt univerſellement répandue dans preſque toutes les religions ; & combien on a multiplié les raiſons de ce ſacrifice, afin que perſonne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce ſont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars* exterminateur ; les Scythes égorgent à ſes autels le centième de leurs priſonniers ; & par cet uſage de la victoire, on peut juger de la juſtice de la guerre : auſſi chez d'autres peuples ne la faiſait-on que pour avoir de quoi fournir aux ſacrifices ; de ſorte qu'ayant d'abord été inſtitués, ce ſemble, pour en expier les horreurs, ils ſervirent enfin à les juſtifier.

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un DIEU barbare demande pour victimes : les Gètes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis* les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux ſort deſtine au ſacrifice eſt lancé à force de bras ſur des javelots dreſſés : s'il reçoit un coup mortel en tombant ſur les piques, c'eſt de bon augure pour le ſuccès de la négociation & pour le mérite du député ; mais s'il ſurvit à ſa bleſſure, c'eſt un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce ſont des enfans à qui les Dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; juſtice affamée du ſang de l'innocence, dit *Montagne*.

Tantôt c'eſt le ſang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne*, comme ſi le tems ne les dévorait pas aſſez-tôt. Tantôt c'eſt le ſang le plus beau : cette même *Amaſtris* qui avait fait-enfouir douze homme vivans dans la terre, pour obtenir de *Pluton*, par cette offrande, une plus longue vie; cette *Amaſtris* ſacrifie encore à cette inſatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maiſons de la Perſe, parce que les ſacrificateurs ont toujours fait-entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'eſt ſur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers-nés, & que chez d'autres on les rachetait par des offrandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autoriſa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'empriſonner dans le cloître les frères du prince héritier, comme on les égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt le ſang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hoſpitalité envers tous les hommes, & qui ſe font un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux, afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent ? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plupart des idolâtres, ce ſont les prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles.

Toute l'Europe passe en Asie, par un chemin inondé du sang des Juifs, qui s'égorgent de leurs propres mains pour ne pas tomber sous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité; rois, pontifes, femmes, enfans & vieillards, tout cède au vertige sacré, qui fait égorger pendant deux siècles des nations innombrables sur le tombeau d'un Dieu de paix. C'est alors qu'on vit des oracles menteurs, des hermites guerriers; les monarques dans les chaires & les prélats dans les camps; tous les états se perdre dans une populace insensée; les montagnes & les mers franchies; de légitimes possessions abandonnées, pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre-promise; les mœurs se corrompre sous un ciel étranger; des princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon personnelle; des milliers de soldats égarés sous plusieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la défection; & cette maladie ne finir que pour faire-place à une contagion encore plus horrible.

Le même esprit de fanatisme entretenait la fureur des conquêtes éloignées: à peine l'Europe avait réparé ses pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot: Allez & forcez! l'Amérique fut désolée & ses habitans exterminés; l'Afrique & l'Europe s'épuisèrent en vain pour la repeupler; le poison de l'or & du plaisir ayant énervé l'espèce, le monde se trouva désert, & fut menacé de le devenir tous les jours

davantage par les guerres continuelles qu'alluma sur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'esclaves que le fanatisme a faits, soit en Asie, où l'incirconcision était une tache d'infamie; soit en Afrique, où le nom de Chrétien était un crime; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptons les milliers d'hommes que l'on a vus périr ou sur les échafauds dans les siècles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. Parcourons la surface de la terre, & après avoir vu d'un coup-d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Espagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares; tant d'ordres militaires fondés pour convertir les Infidèles à coups d'épées, s'entr'égorger aux pieds de l'autel qu'ils devaient défendre! détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme DIEU jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

En un mot, toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels, des rois poignardés ou empoisonnés, un vaste Etat réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse & la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils & le père;

des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides & des sacrilèges, violant toutes les conventions divines & humaines par esprit de religion: voilà l'histoire du fanatisme & ses exploits. (1)

SECTION II.

Si cette expression tient encore à son origine, ce n'est que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable; il signifiait *desservant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le Dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inscriptions, dans lesquelles des Romains considérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de *Cicéron pro domo suâ*, il y a un passage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le séditieux & débauché *Clodius*, qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir sauvé la république, non-seulement avait pillé & démoli les maisons de ce grand-homme; mais, afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans sa maison de Rome, il en avait consacré le terrain, & les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, où plutôt à l'Esclavage dans lequel *César*, *Pompée*, *Crassus* & *Clodius* tenaient alors la république: tant la religion, dans tous les tems, a servi à persécuter les grands-hommes!

Lorsqu'enfin, dans un tems plus heureux, *Cicéron* fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de sa maison lui fût rendu, & qu'on

(1) Cet article est tiré mot pour mot de l'art. *FANATISME* de l'Encyclopédie, par M. *Delègre*; M. de *Voltaire* n'a fait ici que l'abréger & le mettre dans un autre ordre.

la rebâtit aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans ſon plaidoyer contre *Clodius* :

Aſpicite, Pontifices, aſpicite hominem religioſum, monete eum modum eſſe religionis, nimium eſſe ſuperſtitioſum non oportere; quid tibi acceſſe fuit aniili ſuperſtitione, homo fanatice, ſacrificium quod alienæ domi fieret inviſere?

Le mot *fanaticus* ſignifie-t-il en cette place, inſenſé fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui? ou bien ſignifie-t-il, pieux conſécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples? ce mot eſt-il ici une injure ou une louange ironique? Je n'en ſais pas aſſez pour décider, mais je vais traduire.

« Regardez, Pontifes, regardez cet homme religieux, » avertiſſez-le que la religion même a ſes bornes, qu'il » ne faut pas être ſi ſcrupuleux. Quel beſoin, vous con- » ſécrateur, vous fanatique, quel beſoin aviez-vous de » recourir à des ſuperſtitions de vieille, pour aſſiſter à » un ſacrifice qui ſe feſait dans une maiſon étrangère? »

Cicéron fait ici alluſion aux myſtères de la bonne Déeſſe, que *Clodius* avait profanés en ſe gliſſant déguiſé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maiſon de *Céſar*, & pour y coucher avec ſa femme : c'eſt donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux; l'ironie doit donc être ſoutenue dans tout ce paſſage. Il ſe ſert de termes honorables, pour mieux faire-ſentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de conſécrateur, de pieux, de zélé deſſervant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui se crurent inspirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don ;
Ne peut-on être prophète,
Sans qu'on perde la raison ?

Le même Dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent *Clovis fanatique & païen*. Le lecteur désirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis*, dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse, sombre, & cruelle. C'est une maladie de l'esprit, qui se gagne comme la petite-vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant ; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, & ce feu se communique ; ses tons, ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie : « DIEU vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain, combattez les combats du Seigneur ! » & on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne

de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthélemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère, *Jean Diaz*, qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le Pape est l'Antechrist, ayant le signe de la bête. *Barthélemi*, encore plus vivement persuadé que le Pape est Dieu en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer son frère; il l'assassine; voilà du parfait : & nous avons ailleurs rendu justice à ce *Diaz*.

Polyeucte, qui va au temple, dans un jour de solennité, renverser & casser les statues & les ornemens, est un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins sot. Les assassins du duc *François de Guise*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, du roi *Henri IV*, & de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la Saint-Barthélemi, leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe. *Guyon*, *Patouillet*, *Nonotte*, l'ex-jésuite *Paulian* ne sont que des fanatiques du coin de la rue, des misérables à qui on ne prend pas garde. Mais, un jour de Saint-Barthélemi, ils feraient de grandes choses.

Il y a des fanatiques de sang-froid : ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux; &

ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que, n'étant pas dans un accès de fureur comme les *Cléments*, les *Châtels*, les *Ravaillacs*, les *Damiens*, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique, que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal; car, dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir & attendre que l'air soit purifié. Les lois & la religion ne suffisent pas contre la peste des ames; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans-cesse présent à l'esprit l'exemple d'*Aod*, qui assassine le roi *Eglon*; de *Judith*, qui coupe la tête d'*Holopherne* en couchant avec lui; de *Samuel*, qui hache en morceaux le roi *Agag*; du prêtre *Joad*, qui assassine sa Reine à la porte-aux-chevaux, &c. &c. &c. Ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le tems présent: ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois sont encore très-impuissantes contre ces accès de rage; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit-Saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui

en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presqu'incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de *saint Páris*, s'échauffaient par degrés parmi eux; leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fureur défigurait leur visage, & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Oui, je les ai vus ces convulsionnaires, je les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient: *Il faut du sang.* Ils sont parvenus à faire-assassiner leur Roi par un laquais, & ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce sont presque toujours les fripons qui conduisent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains; ils ressemblent à ce Vieux de la montagne, qui faisait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion, dans le monde, qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des Lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède. Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille, & le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infer-

nale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi, du plumage qu'il eut,
Icare pervertit l'uſage;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUT, évêque de Sées.

SECTION VII.

LES fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur; ils n'aſſaſſinent pas toujours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encore plus de renards.

Quel tiſſu de fourberies, de calomnies, de larcins, tiſſu par les fanatiques de la cour de Rome contre les fanatiques de la cour de *Calvin*; des Jéſuites contre les Janſéniſtes, & *viciſſim*! & ſi vous remontez plus haut, l'hiſtoire eccléſiaſtique, qui eſt l'école des vertus, eſt auſſi celle des ſcélérateſſes employées par toutes les ſectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau ſur les yeux, ſoit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adverſaires, égorger les habitans, les condamner aux ſupplices, ſoit quand il faut ſimplement tromper, s'enrichir, & dominer. Le même fanatiſme les aveugle; elles croient bien faire: tout fanatique eſt fripon en conſcience, comme il eſt meurtrier de bonne-foi pour la bonne cauſe.

Liſez, ſi vous pouvez, les cinq ou ſix mille volumes de reproches que les Janſéniſtes & les Moliniſtes ſe ſont faits pendant cent ans ſur leurs fri-

pommeries ; & voyez si *Scapin* & *Tabarin* en approchent.

Une des bonnes fripponneries théologiques qu'on ait faites, est, à mon gré, celle d'un petit evêque ; on nous assure dans la relation que c'était un evêque basque ; nous trouverons bien un jour son nom & son evêché, son diocèse était partie en Biscaye, & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques Maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan ; il est très-bon catholique, comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot catholique veut dire universel.

M. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur, qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaises pensées, de mauvais sentimens dans le fond de son cœur, je ne sais quoi qui sentait l'hérésie. Il l'accusa même d'avoir dit en plaisantant, « qu'il y avait d'honnêtes-gens à Maroc comme en Biscaye, & qu'un homme Marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Être suprême qui est le père de tous les hommes. »

Notre fanatique écrivit une grande lettre au Roi de France, seigneur suzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur suzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en basse-Bretagne ou en basse-Normandie, selon le bon plaisir de Sa Majesté, afin qu'il n'infectât plus les Basques de ses mauvaises plaisanteries.

Le Roi de France & ſon conſeil ſe moquèrent, comme de raiſon, de cet extravagant.

Notre paſteur biſcayen ayant appris quelque tems après que ſa brebis françaiſe était malade, défendit aux porte-Dieu du canton de la communier, à moins qu'elle ne donnât un billet de confeſſion par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout ſon cœur l'héréſie de *Mahomet*, & toute autre héréſie dans ce goût, comme le calviniſme & le janſéniſme, & qu'il penſait en tout comme lui évêque biſcayen.

Les billets de confeſſion étaient alors fort à la mode. Le mourant fit-venir chez lui ſon curé, qui était un ivrogne imbécille, & le menaça de le faire-pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant ſe ſentait un extrême beſoin. Le curé eut peur; il adminiſtra mon homme, lequel, après la cérémonie, déclara hautement devant témoins, que le paſteur biſcayen l'avait fauſſement accuſé auprès du Roi d'avoir du goût pour la religion muſulmane; qu'il était bon chrétien, & que le Biſcayen était un calomniateur. Il ſigna cet écrit par-devant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conſcience le guérit bientôt entièrement.

Le petit Biſcayen, outré qu'un vieux moribond ſe fût moqué de lui, réſolut de s'en venger; & voici comme il s'y prit.

Il fit-fabriquer en ſon patois, au bout de quinze jours, une prétendue profeſſion de foi que le cu-

se vendait avoir entendu. On la fait signer par le curé, & par trois ou quatre paysans qui n'avaient pour affaire à la cérémonie. Enfuite on fait couler cet acte de faillite, comme si ce contrôle avait reçu authentique.

Un acte non-signé par la partie seule intéressée, un acte signé par ses ennemis quinze jours après l'enterrement, un acte soutenu par les témoins reprochés, est évidemment un crime de faux; & comme à l'égard de toute espèce de fait, ce crime mérite mener le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain, qui était goguenard & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces misérables; il ne voulut point les traduire devant la justice humaine, & se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort, il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son Biscayen avec les preuves, pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour instruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers, qui s'imaginent rendre l'univers attentif, qui croient l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de personnes dans l'univers entier. Revenons au fanatisme.

C'est cette rage de prosélytisme, cette fureur d'amener les autres à boire de son vin, qui amena le jésuite *Castel* & le jésuite *Routh* auprès du célèbre *Montesquieu* lorsqu'il se mourait. Ces deux énergumènes voulaient se vanter de lui avoir persuadé

les mérites de l'attrition & de la grâce suffisante. « Nous l'avons converti, disaient-ils; c'était dans le fond une bonne ame; il aimait fort la compagnie de JESUS. Nous avons eu un peu de peine à le faire-convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toujours l'esprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu. »

Ce fanatisme de convertisseur est si fort, que le moine le plus débauché quitterait sa maitresse pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le Père *Poisson*, cordelier à Paris, qui ruina son couvent pour payer ses filles-de-joie, & qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées: c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles, *Fantin*. Cette liste pourrait être longue; mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de son père, il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU seulement, en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques, comme les pelérins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de visages tristes* sur leur chemin.

SECTION IV.

LUDLOW, enthousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haîne pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rap-

pour me les mêler au parlement étaient mis à leurs têtes par les troupes du Roi, dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes-cochères ne valait pas, en temps de Fronde, contre le grand *Condé*. *Comment voulez-vous que des portes-faix de Londres, & des garçons de boutique inspirés, résistent à une soldatesque animée par le fanatisme de l'honneur? présentez-leur un plus grand fanatisme, le fanatisme.* Nos ennemis ne combattent que pour le Roi, persuadés à nos gens qu'ils font la guerre pour Dieu. Donnez-moi une prêtresse, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles. »

Il n'y manqua pas, il composa son régiment des frères rouges, de fous mélancoliques; il en fit des tigres obéissans. *Mahomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme, il faut que l'esprit du tems vous seconde. Un parlement de France essayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire; mais ce n'est pas assez d'être fourbe & hardi, nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à-propos.

SECTION V.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'esprit juste. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces lisières de la raison ? Un fameux Protestant (*), que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours, & qui marchait sur les traces des *Newton*, des *Leibnitz*, des *Bernouilli*, s'avisa, au commencement de ce siècle, de tirer des corollaires assez singuliers. Il est dit qu'avec un grain de foi on transportera des montagnes ; & lui, par une analyse toute géométrique, se dit à lui-même : « J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que transporter des montagnes. » Ce fut lui qu'on vit à Londres, en l'année 1707, accompagné de quelques savans, & même de savans qui avaient de l'esprit, annoncer publiquement qu'ils ressusciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raisonnemens étaient toujours conduits par la synthèse. Ils disaient : « Les vrais disciples doivent faire des miracles, nous sommes les vrais disciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De simples Saints de l'Eglise romaine, qui n'étaient point géomètres, ont ressuscité beaucoup d'honnêtes-gens ; donc à plus forte raison, nous qui avons réformé les Réformés, nous ressusciterons qu nous voudrons. »

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens ; ils sont dans la meilleure forme du monde. Voilà ce

(*) *Fatio Duillier.*

qui a inondé l'antiquité de prodiges; voilà pourquoi les temples d'*Esculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex-voto*, les voûtes étaient ornées de cuisses redressées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin le fameux Protestant géomètre dont je parle était de si bonne-foi, il assura si positivement qu'il ressusciterait les morts, & cette proposition plausible fit tant d'impression sur le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & une cimetière à son choix, pour faire son miracle loyalement & en présence de la justice. Le Saint-géomètre choisit l'Eglise cathédrale de Saint Paul pour faire sa démonstration: le peuple se rangea en haie, des soldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le respect; les magistrats prirent leurs places; le greffier écrivit tout sur les registres publics: on ne peut trop constater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du Saint; il pria, il se jeta à genoux, il fit de très-pieuses contorsions; ses compagnons l'imitèrent; le mort ne donna aucun signe de vie; on le reporta dans son trou, & on punit légèrement le ressusciteur & ses adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, sans quoi la résurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude des gens à qui l'on doit le plus sincère respect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypse que le Pape est l'Antechrist, & bien d'au-

tres choſes de cette nature ; je dirais qu'il était arien très-ſérieuſement. Je ſais que cet écart de *Newton* eſt à celui de mon autre géomètre, comme l'unité eſt à l'infini : il n'y a point de comparaiſon à faire. Mais quelle pauvre eſpèce que le genre-humain, ſi le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypſe l'hiſtoire préſente de l'Europe !

Il ſemble que la ſuperſtition ſoit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne ſont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon-ſens, qui ſe feraient empaler pour certains ſentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raiſonnent très-conſéquemment : les Navariciens, les Radariſtes, les Jabariſtes ſe damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-ſubtils ; ils tirent tous des conſéquences plauſibles, mais ils n'oſent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de ſoixante-&-dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ſes cheveux, de quelle grandeur eſt ſon pouce, quelles dimenſions ont ſes ongles : on crie, on cabale, on ſe bat : ceux qui ſoutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font-brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiſſeur. -- Mais, Meſſieurs, votre géant exiſte-t-il ? dit modeſtement un paſſant. -- Quel doute horrible ! s'écrient tous ces diſputans ; quel blaſphême ! quelle abſurdité ! Alors ils ſont tous une petite trève pour lapider le paſſant, & après

l'avoir affaſſiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils ſe battent entr'eux comme de coutume, au ſujet du petit doigt & des ongles.

Voyez un petit trait de fanatiſme à l'article FAMILLE, ci-devant *pag.* 332.

FANTAISIE.

Fantaisie ſignifiait autrefois *Imagination*, & on ne ſe ſervait guère de ce mot que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets ſenſibles.

Deſcartes, *Gaſſendi*, & tous les philoſophes de leur tems, diſent que *les eſpèces*, *les images des choſes ſe peignent en la fantaiſie*; & c'eſt de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abſtraits ſont reçus à la longue dans un ſens différent de leur origine, comme des inſtrumens que l'induſtrie emploie à des uſages nouveaux.

Fantaiſie veut dire aujourd'hui *un deſir ſingulier*, *un goût paſſager* : Il a eu la fantaiſie d'aller à la Chine ; la fantaiſie du jeu, du bal, lui a paſſé.

Un peintre fait un portrait de fantaiſie, qui n'eſt d'après aucun modèle. Avoir des fantaiſies, avoir des goûts extraordinaires qui ne ſont pas de durée. Fantaiſie en ce ſens eſt moins que *bizarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut ſignifier un *dégoût ſubit & déraiſonnable*. Il a eu la fantaiſie de la muſique, & il s'en eſt dégoûté par caprice.

La bizarrerie donne une idée d'inconſéquence &

de mauvais goût, que la fantaisie n'exprime pas; il a eu la fantaisie de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaisies & être fantasque: le fantasque approche beaucoup plus du bizarre.

Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées*; mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le Dictionnaire de Trévoux: au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; & *musquée*, en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire sottise & folie complète.

FASTE.

Des différentes significations de ce mot.

Faste vient originairement du mot *Fasti*, jours de fête; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme intitulé *les Fastes*.

Godeau a fait sur ce modèle des Fastes de l'Eglise, mais avec moins de succès: la religion des Romains païens était plus propre à la poësie que celle des Chrétiens; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau*.

Les faſtes conſulaires n'étaient que la liſte des conſuls.

Les faſtes des magiſtrats étaient les jours où il était permis de plaider ; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefaſtes*, *nefaſti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en juſtice.

Ce mot *nefaſtus*, en ce ſens, ne ſignifiait pas *malheureux* ; au contraire, *nefaſtus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre ſens, qui ſignifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli ; *ille & nefaſto te poſuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres faſtes encore, *faſti urbis*, *faſti ruſtici* ; c'était un calendrier de l'uſage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de ſolemnité à étaler quelque appareil dans ſes vêtemens, dans ſa ſuite, dans ſes feſtins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'eſt appelé *faſte*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent repréſenter ; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faſte* ne ſoit pas toujours injurieux, *faſtueux* l'eſt toujours. Un religieux qui fait parade de ſa vertu, met du faſte juſque dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

Faveur, du mot latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la faveur ; on mérite & on demande hautement des récompenses.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologistes romains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque chose de gratuit : Il m'a fait la faveur de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes est l'effet de leur goût & de la complaisance assidue ; la faveur du peuple suppose quelquefois du mérite, & plus souvent un hazard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme est en faveur auprès du Roi, & cependant n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit, *il a été reçu en grâce* ; on ne dit point, *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on dise *être en faveur* : c'est que la faveur suppose un goût habituel ; & que *faire grâce*, *recevoir en grâce*, c'est pardonner, c'est moins que donner sa faveur.

Obtenir grâce est l'effet d'un moment ; obtenir la faveur est l'effet du tems. Cependant on dit également : *Faites-moi la grâce*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de Polyeucte :

Je mourrais mille fois, plutôt que d'abuſer
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouſer.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince & du public. On obtient la faveur de ſon auditoire par la modeſtie : mais il ne vous fait pas grâce, ſi vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, Avril & Octobre, dans leſquels un collateur peut donner un bénéfice ſimple au gradué le moins ancien, ſont des mois de faveur & de grâce.

Cette expreſſion *faveur*, ſignifiant un bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaiſance des femmes, & quoiqu'on ne diſe point, *il a eu des faveurs du Roi*, on dit, *il a eu les faveurs d'une dame*.

L'équivalent de cette expreſſion n'eſt point connu en Aſie, où les femmes ſont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée, donnés par une dame.

Le comte d'*Eſſex* portait à ſon chapeau un gant de la reine *Eliſabeth*, qu'il appelait faveur de la reine.

Enfin l'ironie ſe ſervit de ce mot pour ſignifier les ſuites fâcheuſes d'un commerce hazardé : faveurs de *Vénus*, faveurs cuiſantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

CES mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les ducs de *Joyeuse* & *d'Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un Roi? c'est le peuple.* On appelle les bons poëtes *les favoris des Muses*, comme les gens heureux, *les favoris de la Fortune*, parce qu'on suppose que les uns & les autres ont reçu ces dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrein fertile & bien situé, *le favori de la Nature.*

La femme qui plaît le plus au Sultan s'appelle parmi nous la sultane favorite: on a fait l'histoire des *favorites*, c'est-à-dire, des maitresses des plus grands princes.

Plusieurs princes en Allemagne ont des maisons-de-campagne qu'on appelle la *favorite.*

Favori d'une dame ne se trouve plus que dans les romans & les historiettes du siècle passé.

FAUSSETÉ.

Fausseté est le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge, dans lequel il entre toujours du dessein.

Ce fut une fausseté que dans mille hommes écrits dans le recensement de la terre de Lisbonne; ce n'est pas un mensonge, c'est une fausseté.

La fausseté est presque toujours encore plus qu'erreur. La fausseté trompe plus sur les faits, l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le soleil tourne autour de la terre; c'est une fausseté d'avancer que *Louis XIV* fut le successeur de *Charles II.*

La fausseté d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge; elle désigne une imposture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la fausseté dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fausseté dans le cœur, quand on s'est accoutumé à flatter & à se parer des sentimens qu'on n'a pas; cette fausseté est pire que la dissimulation, & c'est ce que les Latins appelaient *simulatio.*

Il y a beaucoup de fausseté dans les historiens, des erreurs chez les philosophes, des mensonges

dans presque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les satyriques.

Les esprits faux sont insupportables, & les cœurs faux sont en horreur.

Fausseté des vertus humaines.

QUAND le duc de *la Rochefoucauld* eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur *Esprit*, de l'Oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé: *De la fausseté des vertus humaines.* Cet *Esprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Aussi, selon le sieur *Esprit*, ni *Caton*, ni *Aristide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epictète*, n'étaient des gens de bien: mais on n'en peut trouver que chez les Chrétiens. Parmi les Chrétiens, il n'y a de vertu que parmi les Catholiques: il fallait encore en excepter les Jésuites, ennemis des Oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des Jésuites.

Ce M. *Esprit* commence par dire que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que *César* n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. *Esprit* avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse; car un scélérat peut être très-prudent, & j'en

ai connu de cette eſpèce. O ! la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami ? c'eſt de faire du bien : fais-nous-en ; & cela ſuffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi ! ſelon toi, il n'y aura nulle différence entre le préſident de *Thou* & *Ravaillac* ? entre *Cicéron* & ce *Popilius* auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras *Epictète* & *Porphyre* des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes ? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FÉCOND.

Fécond eſt le ſynonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond* & *fertile*, *fertiliſer* & *féconder un champ*.

La maxime qu'il n'y a point de ſynonymes, veut dire ſeulement qu'on ne peut ſe ſervir dans toutes les occaſions des mêmes mots : ainſi une femelle, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, n'eſt point fertile, elle eſt féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertiliſe pas ; la nature n'eſt pas fertile, elle eſt féconde. Ces deux expreſſions ſont quelquefois également employées au figuré & au propre : un eſprit eſt fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances sont si délicates, qu'on dit un orateur fécond, & non pas un orateur fertile; fécondité & non fertilité de paroles; cette méthode, ce principe, ce sujet est d'une grande fécondité, & non pas d'une grande fertilité: la raison en est, qu'un principe, un sujet, une méthode, produisent des idées qui naissent les unes des autres, comme des êtres successivement enfantés; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume.....

Le mot *fertile* est là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, se répandait sur toutes sortes de de sujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des tems féconds en crimes, & non pas fertiles en crimes.

L'usage enseigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens usages de ce terme.

Félicité est l'état permanent, du moins pour quelque tems, d'une ame contente; & cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors; c'est originairement une *bonne heure*; un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut dire, *il m'est venu une félicité, j'ai eu une félicité;* & quand on dit, Cet homme jouit d'un félicité parfaite, *une* alors n'est pas pris nu-

[illegible]. & l'on sent aisément qu'un mot que le bonheur est parfait.

On peut avoir un bonheur sans être heureux: un homme a eu le bonheur d'échapper à un danger, & n'en est pourtant que plus malheureux, on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre un bonheur & un bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux: le bonheur, pris indéfiniment, signifie une suite de ces événemens.

Le plaisir est un sentiment agréable & passager: le bonheur, considéré comme sentiment, est une suite de plaisirs; la prospérité, une suite d'heureux événemens; la félicité, une jouissance intime de la prospérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur est pour les riches, la félicité pour les sages, le bonheur pour les pauvres d'esprit*; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en effet, & la félicité est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guère en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquillité, sagesse, repos; cependant la poésie, qui s'élève au-dessus de la prose, permet qu'on dise dans Polyeucte:

Où leurs félicités doivent être infinies.
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont

rarement la même signification. *Féliciter*, qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux*; il ne dit pas même, se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité*; il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un évènement agréable : il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

FEMME.

Physique & morale.

En général, elle est moins forte que l'homme; moins grande, moins capable de longs travaux; son sang est plus aqueux, sa chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bouche plus petite, les fesses plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces, depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans son troisième livre des Propos de table, prétend que le vin ne les enivre pas aussi aisément que les hommes; & voici la raison qu'il apporte de ce qui n'est pas vrai. Je me sers de la traduction d'*Amyot*.

« Le tempérament des femmes est fort humide, ce qui » leur rend la charnure ainsi molle, liffée & luisante, » avec leurs purgations menstruelles. Quand donc le vin » vient à tomber en une si grande humidité, alors se trou- » vant vaincu, il perd sa couleur & sa force, & devient

» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» [illegible]
» le corps [illegible] pressé & poussé à force, il passe
» tout outre à travers. Or le plus communément nous
» voyons que les femmes meurent ainsi. & il est vraisem-
» blable que leur corps, à cause de la continuelle attrac-
» tion des humeurs qui se fait par contre-bas pour leurs
» purgations menstruelles, est plein de plusieurs conduits
» & pertes de plusieurs [illegible], [illegible] le [illegible]
» [illegible] à tomber, en sont [illegible] & facilement [illegible]
» se pourris [illegible] aux parties nobles & principales,
» lesquelles étant trouvées, l'insecte s'en ensuit. »

Cette physique est tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes c'est-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'est ce qu'ont pu observer en Europe, tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naissances & des morts. Il est à croire qu'il en est ainsi dans l'Asie & chez les Négresses, les Rouges, les Cendrées, comme chez les Blanches. *Natura est semper sibi consona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui passaient soixante-&-dix ans, (*a*) on compta dans la seule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces

(*a*) Lettre très-instructive du jésuite *Constantin* au jésuit *Souciet*, dix-neuvième recueil.

préſens, 98220 femmes de ſoixante-&-dix ans paſſés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les cauſes finales diſent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenſer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde, & de les nourrir. Il n'eſt pas à croire que la nature donne des récompenſes; mais il eſt probable que, le ſang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciſſent moins vite.

Aucun anatomiſte, aucun phyſicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau aſſurer, *Mariam & Spiritum Sanctum emiſiſſe ſemen in copulatione, & ex ſemine amborum natum eſſe Jeſum*; cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très-ſavant, n'eſt adoptée aujourd'hui par aucun naturaliſte.

Les émiſſions périodiques de ſang qui affaibliſſent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naiſſent de la ſuppreſſion, les tems de groſſeſſe, la néceſſité d'alaiter les enfans & de veiller continuellement ſur eux, la délicateſſe de leurs membres, les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il eſt vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu, dans tous les tems & preſque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec des hommes, & qui ſoutinrent de prodigieux travaux; mais, après

tout, ces exemples ſont rares. Nous renvoyons à l'article *AMAZONES.*

Le phyſique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous; ayant plus d'adreſſe dans leurs doigts beaucoup plus ſouples que les nôtres; ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue; étant néceſſairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maiſon, & ſur-tout du ſoin des enfans; menant une vie plus ſédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race maſculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela eſt ſi vrai, que, dans tous les pays policés, il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une ſeule femme.

Monteſquieu, dans ſon Eſprit des lois, (*b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que, *chez les Grecs, les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'oſe dire.* Il cite *Plutarque* pour ſon garant.

C'eſt une mépriſe qui n'eſt guère pardonnable qu'à un eſprit tel que *Monteſquieu*, toujours entraîné par la rapidité de ſes idées, ſouvent incohérentes.

Plutarque, dans ſon chapitre de l'*amour*, introduit

(*b*) Liv. VII & X. *Voyez* l'article AMOUR, dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

plusieurs interlocuteurs; & lui-même, sous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les discours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'est dans le même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux même de *Plutarque*, qui vécut quelque tems dans la maison de *Vespasien*. Cette héroïne, apprenant que son mari *Sabinus*, vaincu par les troupes de l'Empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma seule avec lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en eut des enfans. Enfin, étant prise avec son mari & présentée à *Vespasien* étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit: « *J'ai vécu plus heureuse sous la terre dans les ténèbres, que toi à la lumière du soleil, au faîte de la puissance.* » *Plutarque* affirme donc précisément le contraire de ce que *Montesquieu* lui fait dire; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très-touchant.

Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme, tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps & même de l'esprit.

On a vu des femmes très-savantes, comme il en

fut de guerrières; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'esprit de société & d'agrément est communément leur partage. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république, elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs: mais elles règnent dans presque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Espagne, à Naples, en Angleterre, dans plusieurs Etats du Nord, dans plusieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume, qu'on appelle *loi salique*, les a exclues du royaume de France; & ce n'est pas, comme le dit *Mézeray*, qu'elles fussent incapables de gouverner, puisqu'on leur a presque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que plusieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne se laissaient subjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Isabelle* en Castille, *Elisabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèse* en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon-mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une législatrice aussi respectée, que le Souverain de la Grèce, de l'Asie-mineure, de la Syrie & de l'Egypte, est peu estimé.

L'ignorance a prétendu long-tems que les fem-

mes ſont eſclaves pendant leur vie chez les Mahométans, & qu'après leur mort, elles n'entrent point dans le paradis. Ce ſont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours ſur le mahométiſme. Les épouſes ne ſont point-du-tout eſclaves. Le ſura ou chapitre IV du Koran leur aſſigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite ſon frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entr'elles les deux tiers de la ſucceſſion, & le reſte appartient aux parens du mort; chacune des deux lignes en aura la ſixième partie; & la mère du mort a auſſi un droit dans la ſucceſſion. Les épouſes ſont ſi-peu eſclaves, qu'elles ont permiſſion de demander le divorce, qui leur eſt accordé quand leurs plaintes ſont jugées légitimes.

Il n'eſt pas permis aux Muſulmans d'épouſer leur belle-ſœur, leur nièce, leur ſœur-de-lait, leur belle-fille élevée ſous la garde de leur femme. Il n'eſt pas permis d'épouſer les deux ſœurs. En cela ils ſont bien plus ſévères que les Chrétiens, qui, tous les jours, achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

POLYGAMIE.

Mahomet a réuni le nombre illimité des épouſes à quatre. Mais, comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes ſelon leur condition, il n'y a que les plus grands ſeigneurs qui puiſſent uſer d'un tel privilège. Ainſi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats muſulmans le tort que nous leur reprochons ſi ſouvent, & ne les

dépeuple pas, comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hazard.

Les Juifs, par un ancien uſage établi ſelon leurs livres depuis *Lamech*, ont toujours eu la liberté d'avoir à-la-fois pluſieurs femmes. *David* en eut dix-huit; & c'eſt depuis ce tems que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des Rois, quoiqu'il ſoit dit que *Salomon* en eut juſqu'à ſept cents.

Les Mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des femmes; ils ne les croient pas dignes de cet avantage: mais l'argent, toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux Juifs qui ſont riches, la permiſſion que la loi leur refuſe.

On a rapporté ſérieuſement que *Lélius Cinna*, tribun du peuple, publia, après la mort de *Céſar*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme ſenſé ne voit que c'eſt-là un conte populaire & ridicule, inventé pour rendre *Céſar* odieux? Il reſſemble à cet autre conte qu'un ſénateur romain avait propoſé en plein ſénat, de donner permiſſion à *Céſar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait: de pareilles inepties déshonorent l'hiſtoire, & font tort à l'eſprit de ceux qui les croient. Il eſt triſte que *Monteſquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eſt pas de même de l'empereur *Valentinien I*, qui, ſe diſant chrétien, épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa*, ſa première femme, mère de l'empereur

Gratien. Il était assez riche pour entretenir plusieurs femmes.

Dans la première race des Rois francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, eurent plusieurs femmes à-la-fois. *Gontran* eut dans son palais *Veneran-de*, *Mercatrude*, & *Ostregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Merofléde*, *Marcovèse*, & *Théodogile.*

Il est difficile de concevoir comment l'ex-jésuite *Nonotte* a pu, dans son ignorance, pousser la hardiesse jusqu'à nier ces faits, jusqu'à dire que les Rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie, & jusqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités historiques, avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collège? Des livres dans ce goût ne laissent pas de se vendre quelque tems dans les provinces où les Jésuites ont encore un parti; ils séduisent quelques personnes peu instruites.

Le pere *Daniel*, plus savant, plus judicieux, avoue la polygamie des Rois francs sans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I*; il dit expressément que *Théodebert* épousa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Visigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita son oncle *Clotaire*, lequel épousa la veuve de *Clodomir* son frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les historiens font les mêmes aveux. Comment, après tous ces témoignages, souffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui

oſe dire, en débitant de ſi énormes ſottiſes, que c'eſt pour la défenſe de la religion : comme s'il s'agiſſait, dans un point d'hiſtoire, de notre religion vénérable & ſacrée, que des calomniateurs mépriſables ſont ſervir à leurs ineptes impoſtures!

DE LA POLYGAMIE permiſe par quelques Papes & par quelques Reformateurs.

L'ABBÉ *Fleury*, auteur de l'Hiſtoire eccléſiaſtique, rend plus juſtice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois & les uſages de l'Egliſe. Il avoue que *Boniface*, apôtre de la baſſe-Allemagne, ayant conſulté l'an 726 le pape *Grégoire II*, pour ſavoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes; *Grégoire II* lui répondit, le 22 novembre de la même année, ces propres mots : *Si, une femme eſt attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut ſe marier à une autre ; mais il doit donner à la femme malade les ſecours néceſſaires.* Cette déciſion paraît conforme à la raiſon & à la politique ; elle favoriſe la population qui eſt l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni ſelon la raiſon, ni ſelon la politique, ni ſelon la nature, c'eſt la loi qui porte qu'une femme ſéparée de corps & de bien de ſon mari, ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il eſt évident que voilà une race perdue pour la peuplade, & que ſi cet époux & cette épouſe ſéparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils ſont néceſſairement expoſés & forcés à des péchés continuels, dont

les

les législateurs doivent être responsables devant DIEU, si.....

Les décrétales des Papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des Etats & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la société conjugale les garçons & les filles que leurs parens auront voués à l'Eglise dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste; c'est anéantir à-la-fois des familles; c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté; c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait; c'est détruire la liberté naturelle; c'est offenser DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse, dans la communion luthérienne, en 1539, est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épousé une luthérienne, eut permission du Pape de se marier à une catholique, & qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épousa deux femmes, qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que, dans quelques pays, les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes, qui par-tout ont fait les lois, sont nés avec trop d'amour-propre,

ſont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaiſon de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle juriſprudence. Ce qui n'eſt pas conforme au train ordinaire de la nature, eſt rarement vrai. Mais ce qui eſt fort ordinaire, ſur-tout dans les anciens voyageurs, c'eſt d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'Eſprit des lois prétend (*c*) que ſur la côte de Malabar, dans la caſte des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir pluſieurs maris; il cite des auteurs ſuſpects, & ſur-tout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges, qu'en cas qu'on eût été long-tems témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel eſt l'eſprit vif qui ſache douter?

La lubricité des femmes, dit-il, (*d*) *eſt ſi grande à Patane, que les hommes ſont contraints de ſe faire certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.*

Le préſident de *Monteſquieu* n'alla jamais à Patane. M. *Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieuſement, que ceux qui imprimèrent ce conte, étaient des voyageurs qui ſe trompaient, ou qui voulaient ſe moquer de leurs lecteurs? Soyons juſtes, aimons le vrai, ne nous laiſſons pas ſéduire, jugeons par les choſes & non par les noms.

Suite des Réflexions ſur la Polygamie.

Il ſemble que le pouvoir, & non la convention, ait fait toutes les lois, ſur-tout en Orient. C'eſt-là

(*c*) Liv. XVI, chap. V. (*d*) Liv. XVI, chap. X.

qu'on voit les premiers eſclaves, les premiers eunuques, le tréſor du prince compoſé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir & amuſer pluſieurs femmes, les a dans ſa ménagerie, & leur commande deſpotiquement.

Ben-Aboul-Kiba, dans ſon Miroir des fidèles, rapporte qu'un des viſirs du grand *Soliman* tint ce diſcours à un agent du grand *Charles-Quint* :

« Chien de Chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une eſtime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes, ſelon les ſaintes lois, tandis que tu vides douze quartauts par an, & que je ne bois pas un verre de vin ? Quel bien fais-tu au monde en paſſant plus d'heures à table que je n'en paſſe au lit ? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le ſervice de mon auguſte maître ; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'eſt-ce que l'enfant d'un ivrogne ? Sa cervelle ſera ofuſquée des vapeurs du vin qu'aura bu ſon père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne, quand deux de mes femmes ſont en couche ? ne faut-il pas que j'en ſerve deux autres, ainſi que ma loi me le commande ? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la groſſeſſe de ton unique femme, & pendant ſes couches, & pendant ſes maladies ? Il faut que tu reſtes dans une oiſiveté honteuſe, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà néceſſairement entre deux péchés mortels, qui te feront tomber tout-raide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

» Je ſuppoſe que, dans nos guerres contre les chiens de Chrétiens, nous perdions cent mille ſoldats ; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'eſt-ce pas aux riches à prendre ſoin d'elles ? Malheur à tout Muſulman

assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ses légitimes épouses, & pour ne pas les traiter selon leurs mérites!

» Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour, que tu appelles, *coq*; l'honnête bélier, prince des troupeaux; le taureau, souverain des vaches? chacun d'eux n'a-t-il pas son férail? Il te sied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit, *David* le juif autant, & *Salomon* le juif sept cents de compte fait, avec trois cents concubines! tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise & ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, & va-t-en caresser ton allemande, puisque tu es réduit à elle seule. »

RÉPONSE de l'Allemand.

« CHIEN de Musulman, pour qui je conserve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes, possède quatre harpies toujours prêtes à se calomnier, à se nuire, à se battre. Le logis est l'antre de la discorde; aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta personne, & ne pourrait tout au plus te donner que le quart de son cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce sont des prisonnières qui n'ayant jamais rien vu, n'ont rien à te dire; elles ne connaissent que toi, par conséquent tu les ennuies. Tu es leur maître absolu, donc elles te haïssent. Tu es obligé des les faire-garder par un

eunuque, qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oses te comparer à un coq ! mais jamais un coq n'a fait-fouetter ses poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, reſſemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme; je veux donner tout mon cœur, & qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte de cet entretien ce ſoir à ma femme, & j'eſpère qu'elle en ſera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il eſt mal d'en boire en Arabie, c'eſt une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

FERMETÉ.

Fermeté, vient de *ferme*, & ſignifie autre choſe que *ſolidité* & *dureté*; une toile ſerrée, un ſable battu, ont de la fermeté ſans être durs ni ſolides.

Il faut toujours ſe ſouvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images phyſiques : on dit *la fermeté de l'ame, de l'eſprit*; ce qui ne ſignifie pas plus *ſolidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté eſt l'exercice du courage, de l'eſprit; elle ſuppoſe une réſolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire ſuppoſe de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du ſtyle de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Bouhours* : c'eſt un terme hazardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des penſées & du ſtyle.

On peut dire que *la Bruyère* a un ſtyle ferme, & que d'autres écrivains ont un ſtyle dur.

FERRARE.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare, n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos questions; mais il en a un très-grand avec la justice, qui est plus nécessaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, sur-tout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'Empire, ainsi que Parme & Plaisance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *César d'Est* à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier, pour un homme qui se dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alfonse d'Est*, premier du nom, souverain de Ferrare, de Modène, d'Est, de Carpi, de Rovigno, avait épousé une simple citoyenne de Ferrare, nommée *Laura Eustochia*, dont il avait eu trois enfans avant son mariage, reconnus par lui solennellement en face d'Eglise. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les lois. Son successeur *Alfonse d'Est* fut reconnu duc de Ferrare. Il épousa *Julie d'Urbin*, fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *César d'Est*, héritier incontestable de tous les biens de la maison, & déclaré héritier par le dernier duc, mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII*, du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, osa prétexter que la grand'mère de *César d'Est* n'était pas assez noble, & que les en-

sans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule & scandaleuse dans un évêque ; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe. Car si le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres Etats ; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle, pour que le Pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le Pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est* ; & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'Eglise. Ces troupes furent battues ; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du Pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII*, moins excusable, s'était déshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder ; alors le Pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldebrandin*, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantassins.

Il est bien triste qu'un homme tel que *Henri IV*

ait descendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce tems Ferrare devint déserte ; son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été, sous la maison d'*Est*, un des plus beaux de l'Italie ; le peuple regretta toujours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé ; on lui donna la nomination à un évêché & à une cure ; & on lui fournit quelques minots de sel des magasins de Cervia. Mais il n'est pas moins vrai que la maison de Modène a des droits incontestables & imprescriptibles sur ce duché de Ferrare, dont elle est si indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, supposons que cette scène se fût passée du tems où JESUS-CHRIST ressuscité apparaissait à ses Apôtres, & que *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander justice en Béthanie au Seigneur JESUS ; n'entendez-vous pas Notre-Seigneur qui envoie chercher sur-le-champ *Simon*, & qui lui dit : « *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on sait comme ces clefs sont faites : mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe, & que le contenu est dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient ? Je t'ai déjà défendu de dégainer. Tu me parais un

composé fort bizarre ; tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies : sois plus doux & plus honnête : ne prends ni le bien ni les oreilles de personne, de peur qu'on ne te donne sur les tiennes. »

FERTILE, *Voyez* l'article FÉCOND.

FERTILISATION.

SECTION Ire.

1°. JE propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel tems il faut semer des navets vers les Pyrénées & vers Dunkerque ; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt-&-une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie ; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, & non de celle des grains. Il en est du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la saumure ou de la lessive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zône tempérée de bons, de médiocres, & de mauvais terroirs. Le seul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliser les médiocres, & de tirer parti des mauvais, est que les Seigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & sur-tout les mauvais

ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté, ni la volonté; ils affer-ment à vil prix, font très-peu de profit, & laiſſent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont priſe.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vaſtes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé dans un très-mauvais pays un vaſte terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit : « Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence; je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages, nous y engraiſſerons des beſtiaux; ce petit canton ſera plus riche & plus peuplé. »

Il en eſt de même des marais, qui étendent ſur tant de contrées la ſtérilité & la mortalité. Il n'y a que les Seigneurs qui puiſſent détruire ces ennemis du genre-humain. Et ſi ces marais ſont trop vaſtes, le gouvernement ſeul eſt aſſez puiſſant pour faire de telles entrepriſes; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les Seigneurs ſeuls ſeront long-tems en état d'employer le ſemoir. Cet inſtrument eſt coûteux; il faut ſouvent le rétablir; nul ouvrier de campagne n'eſt en état de le conſtruire; aucun colon ne s'en chargera; & ſi vous lui en donnez un, il épargnera trop la ſemence, & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet inſtrument, employé à-propos, doit épargner environ le tiers de la ſemence, &

par conſéquent enrichir le pays d'un tiers; voilà la vraie multiplication. Il eſt donc très-important de le rendre d'uſage, & de long-tems il n'y aura que les riches qui pourront s'en ſervir.

5°. Les Seigneurs peuvent faire la dépenſe du van cribleur, qui, quand il eſt bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de tems. En un mot, il eſt clair que ſi la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'eſt que les ſimples cultivateurs ne ſont pas en état de faire les avances. La culture de la terre eſt une vraie manufacture : il faut, pour que la manufacture fleuriſſe, que l'entrepreneur ſoit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques ſophiſtes mettent à la mode, eſt une chimère pernicieuſe. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne ſerait pas cultivée. Quiconque poſsède une charrue, a beſoin de deux valets & de pluſieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres ſeront en valeur. Mais, pour employer utilement ces bras, il faut que les Seigneurs ſoient ſur les lieux. (1)

(1) La queſtion de ſavoir ſi un grand terrain cultivé par un ſeul propriétaire, donne un produit brut ou un produit net, plus grand ou moindre que le même terrain partagé en petites propriétés, cultivées chacune par le poſſeſſeur, n'a point encore été complètement réſolue. Il eſt vrai qu'en général, dans toute manufactures, plus on diviſe le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même choſe, plus on obtient de perfection & d'économie.

Mais juſqu'à quel point ce principe ſe peut-il appliquer à l'agricu'ture, ou plus généralement à un art dont les procédés ſucceſſifs ſont aſſujettis à certaines périodes, à l'ordre des ſaiſons?

7°. Il ne faut pas qu'un Seigneur s'attende, en faisant-cultiver sa terre sous ses yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée; mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien; il y gagnera, & l'Etat aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux & toutes les genisses pour être en état de payer le Roi & son maître, le même Seigneur fait-élever ces genisses & quelques veaux. Il a, au bout de trois ans, des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour; le tems affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le Seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les Evêques qui résident font du bien aux villes. Si les Abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre, que les autres peuvent aisément nous échapper; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable; nos espèces peuvent

(*) *Voyez* AGRICULTURE.

passer chez l'étranger; les biens fictifs peuvent se perdre : la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé, du tems de *Henri IV*, d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeuner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde; ils se passaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique, & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées & beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce, & qui ne les paye que d'une partie du revenu du Roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13°. Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de maison un peu forte, où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir

nos plants ; c'eſt ce que le fermier n'eſt pas même en droit de faire ; c'eſt ce que le Seigneur ne fera que lorſqu'il gouvernera lui-même ſes poſſeſſions.

14°. Lorſque les poſſeſſeurs des terres ſur les frontières y réſident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le pays ſe peuple inſenſiblement, il ſe forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers ; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient & produiſent des générations robuſtes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la ſobriété.

15°. On ſait aſſez quelles ſont les funeſtes ſuites de l'oiſive intempérance attachée à ces jours qu'on croit conſacrés à la religion, & qui ne le ſont qu'aux cabarets. On ſait quelle ſupériorité le retranchement de ces jours dangereux a donnée aux Proteſtans ſur nous. Notre raiſon commence enfin à ſe développer au point de nous faire ſentir confuſément que l'oiſiveté & la débauche ne ſont pas ſi précieuſes devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un Evêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais ſur les frontières, où beaucoup de nos domaines ſe trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop ſouvent, ſoit par contradiction, ſoit par une infâme politique, que ces étrangers ſe plaiſent à nous accabler d'un fardeau que les plus ſages de nos pr-

lats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du Pape. Le gouvernement peut aiſément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils ſont en droit d'obliger nos colons à entendre une meſſe le jour de Saint Roch ; mais au fond, ils ne ſont pas en droit d'empêcher les ſujets du Roi de cultiver après la meſſe une terre qui appartient au Roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent ſavoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de ſon devoir envers DIEU, qu'en le priant le matin, & en obéiſſant le reſte du jour à la loi qu'il nous a impoſée de travailler.

16°. Pluſieurs perſonnes ont établi des écoles dans leurs terres ; j'en ai établi moi-même ; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer ; mais que le grand nombre, ſur-tout les enfans des manœuvres, ne ſachent que cultiver, parce qu'on n'a beſoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très-commune ; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a deſtiné l'homme : il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre néceſſaires. (2)

(2) Le tems de l'enfance, celui qui précède l'âge où un enfant peut être aſſujetti à un travail régulier, eſt plus que ſuffiſant pour apprendre à lire, à écrire, à compter, pour acquérir même des notions élémentaires d'arpentage, de phyſique & d'hiſtoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connaiſſances dégoûtent des travaux champêtres. C'eſt préciſément parce que preſqu'aucun homme du peuple ne ſait bien écrire, que cet art devient un moyen de ſe procurer avec moins de

17°. Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les blés de sortir du royaume, c'est dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous sommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs & de perruquiers; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'étendre ou de resserrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton, de proposer des vues à ceux qui voient & qui embrassent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverse, est un objet important. Le gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques, qui font à-la-fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverse; mais ces ordres ne sont pas si bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturait ses denrées de son village au marché voisin en une heure de tems avec un cheval, y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; & ce peu de

peine une subsistance plus abondante que par un travail mécanique. Ce n'est que par l'instruction qu'on peut espérer d'affaiblir dans le peuple les préjugés, ces tyrans éternels auxquels presque par-tout les grands obéissent, même en les méprisant.

peine qu'il s'eſt épargnée, lui cauſe à la fin de très-grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians eſt prodigieux, & malgré les lois, on laiſſe cette vermine ſe multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les ſeigneurs de retenir & faire-travailler à un prix raiſonnable, tous les mendians robuſtes, hommes & femmes, qui mendieront ſur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat eſt pernicieux. Je ne ſais s'il ne ſerait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation de quiconque ne ſerait pas marié à vingt-cinq ans. (3) Je ne ſais s'il ne ſerait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait ſept enfans mâles, tant que le père & les ſept enfans vivraient enſemble. M. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive ſi rarement, que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes ſur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, ſur les améliorations, ſur les blés, les légumes, les pâturages, les animaux domeſtiques, & ſur mille ſecrets preſque tous chimériques. (4) Le meilleur ſecret eſt de veiller ſoi-même à ſon domaine.

(3) Cette loi ne ſerait ni juſte, ni utile; le célibat, dans aucun ſyſtême raiſonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit, & une ſurcharge d'impôt ſerait une véritable amende. D'ailleurs ſi cette punition eſt aſſez forte pour l'emporter ſur les raiſons qui éloignent du mariage, elle en ferait faire de mauvais; & la population qui réſultera de ces mariages, ne ſera ni fort nombreuſe, ni fort utile.

(4) La ſcience de l'agriculture a fait peu de progrès juſqu'ici; & c'eſt le ſort commun à toutes les parties des ſciences qui emploient l'obſervation plutôt que l'expérience; elles dé-

FÊTES.

SECTION PREMIERE.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait sa petite terre, & *Ste Ragonde* ou *Radegonde* était la patrone de sa paroisse. Or il arriva que, le jour de la fête de *Ste Ragonde*, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, sans quoi tout était perdu. Le maître, après avoir assisté dévotement à la messe avec tout *son monde*, alla labourer sa terre, dont dépendait le maintien de sa famille; & le curé & les autres paroissiens *allèrent* boire selon l'usage.

Le curé, en buvant, apprit l'énorme scandale qu'on osait donner dans sa paroisse par un travail profane: il alla, tout rouge de colère & de vin, *trouver* le cultivateur, & lui dit: Monsieur, vous êtes bien insolent & bien impie, d'oser labourer votre *champ* au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, Monsieur, dit le gentilhomme, qu'il faut *boire* à l'honneur de la Sainte; mais il faut aussi manger, & ma famille mourrait de faim si je ne labourais *pas*. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela est-il écrit? dit le cultivateur. Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret, plutôt que de labourer mon champ le jour de *Ste Ragonde*?

(Vous remarquerez que le gentilhomme & le pay-

teurs avaient très-bien fait leurs études.) Lisez la métamorphose des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre ; & je soutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous souvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-souris pour avoir filé un jour de fête ? Le cas est bien-différent, répliqua le gentilhomme : ces demoiselles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus*, & moi j'ai été à la messe de *Ste Ragonde* ; vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-souris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai-mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec sa famille & ses valets, passa chez l'étranger, se fit luthérien, & sa terre resta inculte plusieurs années.

On conta cette aventure à un magistrat de bon-sens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de *Ste Ragonde*.

Ce sont, disait-il, les cabaretiers, sans-doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des paysans & des artisans consiste à s'enivrer le jour d'un Saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté & de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui rempliſſent les prisons, & qui font-vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux ; voilà parmi nous la seule excuse des fêtes : les champs catholiques restent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques, labourées tous les jours, produisent de riches moissons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la messe de *St Crépin*, parce que *crepido* signifie *empeigne*; que les fesseurs de vergettes fêtent *Ste Barbe* leur patronne; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la messe de *Ste Claire*; qu'on célèbre saint..... dans plusieurs provinces; mais qu'après avoir rendu ses devoirs aux Saints on rende service aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue: c'est l'excès d'une barbarie & d'un esclavage insupportable, de consacrer ces jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il est nécessaire) qu'on prie *Roch*, *Eustache* & *Fiacre*, le matin; Magistrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Eustache*, & de *Roch*. C'est le travail qui est nécessaire; il y a plus, c'est lui qui sanctifie.

SECTION II.

LETTRE d'un Ouvrier de Lyon à Messeigneurs de la Commission établie à Paris pour la réformation des Ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

» JE suis ouvrier en soie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq sous. Ma femme, qui travaille en passemens, en gagnerait quinze, s'il lui était possible d'y donner tout son tems; mais, comme les soins du ménage, les maladies de couches ou autres la détournent étrangement, je réduis son profit à dix sous, ce

qui fait quarante-cinq sous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui, à quarante-cinq sous, font six cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

» - Voici les charges.

» - J'ai huit enfans vivans, & ma femme est sur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de baptême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quarrième cinquante-sept livres, & d'imposition quatorze livres. Mon profit se trouve donc réduit à quatre cents trente-six livres, ou à vingt-cinq sous trois deniers par jour, avec lesquels il faut se vêtir, se meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire-vivre ma femme & six enfans.

» - Je ne vois qu'avec effroi arriver les jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confession, que je ne maudisse leur institution. Elles ne peuvent avoir été instituées, disais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

» - Mon père m'a fait étudier jusqu'à ma seconde, & voulait à toute-force que je fusse moine, me faisant entrevoir dans cet état un azile assuré contre le besoin; mais j'ai toujours pensé que chaque homme

doit son tribut à la société, & que les moines sont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que, quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus paresseux du collège, posséder les premières places chez les Prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

» Je suis à la troisième fête de Noël; j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me suis fait avancer une semaine par mon bourgeois, je manque de pain: comment passer la quatrième fête? Ce n'est pas tout; j'en entrevois encore quatre autres dans la semaine prochaine. Grand DIEU! huit fêtes dans quinze jours! est-ce vous qui l'ordonnez?

» Il y a un an que l'on me fait-espérer que les loyers vont diminuer par la suppression d'une des maisons des Capucins & des Cordeliers. Que de maisons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon! les Jacobins, les dames de *St Pierre*, &c. Pourquoi ne pas les écarter dans les faubourgs, si on les juge nécessaires? Que d'habitans plus nécessaires encore tiendraient leurs places!

» Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adresser à vous, Messeigneurs, qui avez été choisis par le Roi pour détruire des abus. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi: combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume, sont réduits à la même nécessité que moi! Il est visible que chaque jour de fête coûte à l'Etat plusieurs millions. Ces considérations vous porteront à prendre

dre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

« J'ai l'honneur d'être, &c. BOCEN. »

(Nous avons cru que cette *Requête*, qui a été réellement présentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.)

SECTION III.

On connaît assez les fêtes que *Jules César* & les Empereurs, qui lui succédèrent, donnèrent au peuple romain; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel; les combats de vaisseaux sur les lacs qui se formaient tout-d'un-coup, &c. n'ont pas été imitées par les seigneurs hérules, lombards, ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un welche, nommé *Cahusac*, n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes, dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit : *Que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin, qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie; que le Roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli.* Ce *Louis XIV*, né avec des attitudes, & ce faste de l'imagination du cardinal *Mazarin*, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre *Cahusac* finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant, donnée à la reine *Marie Leczinska*. Cette fête finit par le discours ingénieux d'un Allemand ivre, qui dit: *Est-ce la peine de faire tant de dépense en bougie, pour ne faire voir que de*

Peau ! A quoi un Gascon répondit: *Eh sandis, je meurs de faim; on vit donc de l'air à la cour des Rois de France* !

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un Dictionnaire des arts & des sciences.

Voyez à l'art. ANTIQUITÉ le § *Antiquité des Fêtes.*

FEU.

SECTION PREMIERE.

Le feu est-il autre chose qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe, qui nous brûle ?

La lumière n'est-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne soit pas toujours lumière ; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raison ?

Le feu le plus pur, tiré de nos matières combustibles, n'est-il pas toujours grossier, toujours chargé des corps qu'il embrâse, & très-différent du feu élémentaire ?

Comment le feu est-il répandu dans toute la nature dont il est l'ame ?

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem;
Cuncta parit, renovat, dividit, urit, alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme, & comment il n'en reste rien à nos yeux, quoique rien ne se soit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours, en parlant des rayons de la lumière, *de naturâ radiorum lucis, utrùm corpora sint nec-ne non disputans;* n'examinant point si les rayons de lumière sont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre? en ce cas ce doute était inutile. Il eſt évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raiſon.

Le feu élémentaire eſt-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre? Si c'était un corps de cette eſpèce, ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tout ſens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progreſſion uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne ſe meut-elle en ligne courbe, quand elle eſt libre dans ſon cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous ſi peu connues, & d'autres propriétés de ſubſtances à nous entièrement inconnues?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière & des ſubſtances d'un autre genre? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces ſubſtances? Je ne dis pas que cela ſoit, mais je dis qu'il n'eſt point prouvé que cela ne puiſſe pas être.

J'avais eu autrefois un ſcrupule en voyant un point bleu & un point rouge ſur une toile blanche, tous deux ſur une même ligne, tous deux à une égale diſtance de mes yeux, tous deux également expoſés à la lumière, tous deux me réfléchiſſant la même quantité de rayons, & faiſant le même effet ſur les yeux de cinq cents mille hommes. Il faut néceſſairement que tous ces rayons ſe croiſent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer ſans ſe croiſer? & s'ils ſe croiſent, comment puis-

je voir? Ma ſolution était qu'ils paſſaient les uns ſur les autres. On a adopté ma difficulté & ma ſolution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière*; mais je ne ſuis point-du-tout content de ma ſolution: car je ſuis toujours en droit de ſuppoſer que les rayons ſe croiſent tous à moitié chemin; que par conſéquent ils doivent tous ſe réfléchir, ou qu'ils ſont pénétrables. Je ſuis donc fondé à ſoupçonner que les rayons de lumière ſe pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque choſe qui ne tient point-du-tout de la matière. Ce ſoupçon m'effraie, j'en conviens; ce n'eſt pas ſans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui ſerait pénétrable. Mais auſſi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propoſe donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agiſſaient les uns ſur les autres, non-ſeulement ſans ſe toucher & ſans aucune émiſſion, mais à des diſtances effrayantes; cependant cela s'eſt trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il eſt difficile aujourd'hui de croire que les rayons du ſoleil ſe pénètrent; mais qui ſait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en ſoit, je ris de mon doute; & je voudrais, pour la rareté du fait, que cette incompréhenſible pénétration pût être admiſe. La lumière a quelque choſe de ſi divin, qu'on ſerait tenté d'é-

faire un degré pour monter à des ſubſtances encore plus pures.

A mon ſecours, *Empedocle*! à moi, *Démocrite*! venez admirer les merveilles de l'électricité; voyez ſi ces étincelles, qui traverſent mille corps en un clin-d'œil, ſont de la matière ordinaire; jugez ſi ce feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez ſi cet être n'eſt pas la ſource de toutes les ſenſations, & ſi ces ſenſations ne ſont pas l'unique origine de toutes nos chétives penſées, quoique des pédans ignorans & inſolens aient condamné cette propoſition, comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi ſi l'Être ſuprême, qui préſide à toute la nature, ne peut pas conſerver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons ſi précieux. *Igneus eſt ollis vigor & cœleſtis origo.*

Le célèbre *le Cat* appelle ce fluide vivifiant, (*a*) *un être amphibie, affecté par ſon auteur d'une nuance ſupérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'ennoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractériſe, & fait la ſource de toutes ſes propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *le Cat*; j'en ſerais auſſi, ſi j'oſais; mais il y a tant de ſots & tant de méchans, que je n'oſe pas. Je ne puis que penſer tout-bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penſeront comme ils pourront, ſoit à Salamanque, ſoit à Bergame.

(*a*) Diſſertation de *le Cat* ſur le fluide des nerfs, page 36.

SECTION II.

De ce qu'on entend par cette expreſſion au moral.

LE feu, ſur-tout en poëſie, ſignifie ſouvent l'*amour*, & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au ſingulier. *Corneille* dit ſouvent un *beau feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du feu dans la converſation : cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuſes, mais des expreſſions vives, animées par les geſtes.

Le feu dans les écrits ne ſuppoſe pas non-plus néceſſairement de la lumière & de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées preſſées.

Le feu n'eſt un mérite dans les diſcours & dans les ouvrages, que quand il eſt bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un feu divin, quand ils étaient ſublimes : on n'a point de génie ſens feu, mais on peut avoir du feu ſans génie.

FICTION.

UNE fiction, qui annonce des vérités intéreſſantes & neuves, n'eſt-elle pas une belle choſe ? N'aimez-vous pas le conte arabe du Sultan, qui ne voulait pas croire qu'un peu de tems pût paraître très-long, & qui diſputait ſur la nature du tems avec ſon derviche ? Celui-ci le prie, pour s'en éclaircir, de plonger ſeulement ſa tête un moment dans le baſſin

où il se lavait. Aussitôt le Sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie ; il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans son pays & dans son palais ; il y retrouve son derviche, qui lui a fait-souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaise, que quand il sait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Énée*, qui rendent raison de la haîne immortelle de Carthage contre Rome, & celle qui developpe dans l'Elysée les grandes destinées de l'Empire romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'Arioste cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui est si charmante aux yeux de ses amans, qui les enivre de voluptés si ravissantes ; qui réunit tous les charmes & toutes les grâces? quand elle est enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement est passé, ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enseignent rien, dont il ne résulte rien, sont-elles autre chose que des mensonges? & si elles sont incohérentes, entassées sans choix, comme il y en a tant, sont-elles autre chose que des rêves?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très incohérentes, fort peu ingénieuses, & assez absurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde

ſi ce ne ſont pas les grandes images répandues dans ces fictions, qu'on admire plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas diſputer : mais voulez-vous être ſifflé de toute l'Europe, & enſuite oublié pour jamais ? donnez-nous des fictions ſemblables à celles que vous admirez.

FIERTÉ.

Fierté eſt une des expreſſions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un ſens odieux, ont été enſuite détournées à un ſens favorable.

C'eſt un crime, quand ce mot ſignifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuſe, dédaigneuſe : c'eſt preſque une louange, quand il ſignifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV* : ils auraient dû ſe contenter d'en remarquer la nobleſſe.

La fierté de l'ame, ſans hauteur, eſt un mérite compatible avec la modeſtie. Il n'y a que la fierté dans l'air & dans les manières, qui choque ; elle déplaît dans les Rois mêmes.

La fierté dans l'extérieur, dans la ſociété, eſt l'expreſſion de l'orgueil : la fierté dans l'ame eſt de la grandeur.

Les nuances ſont ſi délicates, qu'eſprit fier eſt un blâme, ame fière une louange : c'eſt que par eſprit fier on entend un homme qui penſe avanta-

geuſement de ſoi-même, & par ame fière on entend des ſentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur eſt tellement un défaut, que les petits qui louent baſſement les grands de ce défaut, ſont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté*. Elle n'eſt pas ſimplement la vanité, qui conſiſte à ſe faire-valoir par les petites choſes; elle n'eſt pas la préſomption, qui ſe croit capable des grandes; elle n'eſt pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de ſoi-même; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'eſt ſervi de ce mot dans les romans & dans les vers, ſur-tout dans les opéra, pour exprimer la ſévérité de la pudeur; on y rencontre partout, vaine fierté, rigoureuſe fierté.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raiſon qu'ils ne penſaient. La fierté d'une femme n'eſt pas ſimplement la pudeur ſévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que ſon amour-propre met à ſa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour ſignifier des touches libres & hardies.

FIÈVRE.

CE n'eſt pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de ſes ennemis: celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham*, qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout son pouvoir à chasser la matière peccante.* On pourrait définir ainsi la petite-vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomissemens, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais si ce médecin définissait mal, il agissait bien. Il guérissait, parce qu'il avait de l'expérience, & qu'il savait attendre.

Boerhaave, dans ses Aphorismes, dit : *La contradiction plus fréquente, & la résistance augmentée vers les vaisseaux capillaires, donnent une idée absolue de toute fièvre aiguë.*

C'est un grand maître qui parle; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre est très-cachée.

Il ne nous dit point quel est ce principe secret qui se développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes; quel est ce poison interne qui se renouvelle après un jour de relâche; où est ce foyer qui s'éteint & se rallume à des momens marqués. Il semble que toutes les causes soient faites pour être ignorées.

On sait à-peu-près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des saisons. On sait que le quinquina pris à propos la guérira : c'est bien assez; on ignore le comment. J'ai lu quelque-part ces petits vers, qui me paraissent d'une plaisanterie assez philosophique.

Dieu mûrit à Moka, dans le golfe arabique,
Ce café nécessaire aux pays des frimats;

Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort subite, périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui composent le sang, ou ce qui tient lieu de sang. C'est pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent si long-tems, & les hommes si-peu. La structure de tout animal prouve aux physiciens qu'il a dû de tout tems jouir d'une très-courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pas à nous d'examiner cette question. Les physiciens, les médecins ont raison *in sensu humano*; & les théologiens ont raison *in sensu divino*. Il est dit au Deutéronome, (chap. 28, v. 22,) que si les *Juifs ne servent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté; ils souffriront le froid & le chaud, & ils auront la fièvre.* Il n'y a jamais eu que le Deutéronome & le Médecin-malgré-lui, qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impossible que la fièvre ne soit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il est impossible que ce corps animé ne soit point écrasé par la chute d'un rocher.

Le sang fait la vie. C'est lui qui fournit à chaque viscère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils & des ongles, les liqueurs, les humeurs qui leur sont propres.

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, est formé par le chyle. Ce chyle est envoyé de la mère

à l'enfant dans la groſſeſſe. Le lait de la nourrice produit ce même chyle, dès que l'enfant eſt né. Plus il ſe nourrit enſuite de différens alimens, plus ce chyle eſt ſujet à s'aigrir. Lui ſeul formant le ſang, & ce ſang étant compoſé de tant d'humeurs différentes ſi ſujettes à ſe corrompre, ce ſang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cents cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il eſt étonnant qu'un homme n'ait pas plus ſouvent la fièvre; il eſt étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque paſſage, il y a un danger de *mort*; mais auſſi, il y a autant de ſecours que de dangers. Preſque toute membrane s'élargit & ſe reſſerre ſelon le beſoin. Toutes les veines ont des écluſes qui s'ouvrent & qui ſe ferment; qui donnent paſſage au ſang, & qui s'oppoſent à un retour par lequel la machine ſerait détruite. Le ſang gonflé dans tous ſes canaux s'épure de lui-même: c'eſt un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la tranſpiration, par les ſueurs, par toutes les ſécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre eſt elle-même un ſecours; elle eſt une guériſon, quand elle ne tue pas.

L'homme, par ſa raiſon, accélère la cure, avec des amers & ſur-tout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raiſon eſt un aviron avec lequel il peut courir quelque tems la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, ſon ouvrage, à tant d'horribles

maladies dont la fièvre eſt preſque toujours la compagne ? Comment & pourquoi tant de déſordres avec tant d'ordre ; la deſtruction par-tout à côté de la formation ? Cette difficulté me donne ſouvent la fièvre ; mais je vous prie de lire les Lettres de *Memmius* (*). Peut-être vous ſoupçonnerez alors que l'incompréhenſible Artiſan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

FIGURE.

SI on veut s'inſtruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand Dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *FIGURE*.

Figure de la terre par M. d'*Alembert* ; ouvrage auſſi clair que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut ſavoir ſur cette matière.

Figure de rhétorique par *Céſar du Marſais* ; inſtruction qui apprend à penſer & à écrire, & qui fait regretter, comme bien d'autres articles, que les jeunes-gens ne ſoient pas à portée de lire commodément des choſes ſi utiles. Ces tréſors cachés dans un Dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix exceſſif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente ſous.

Figure-humaine par rapport à la peinture & à la ſculpture : excellente leçon donnée par M. *Watelet* à tous les artiſtes.

(*) *Philoſophie*, tome I.

Figure, en physiologie; article très-ingénieux, par M. d'*Abbés de Caberoles.*

Figure, en arithmétique & en algèbre, par M. *Mallet.*

Figure, en logique, en métaphysique, & belles-lettres, par M. le chevalier de *Jaucour*, homme au-dessus des philosophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philosophie, le travail infatigable, à tous les avantages que pouvait lui procurer sa naissance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reste, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre.

COMMENT, *Platon*, *Aristote*, *Eratosthènes*, *Posidonius*, & tous les géomètres de l'Asie, de l'Égypte, & de la Grèce, ayant reconnu la sphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes si long-tems la terre plus longue que large d'un tiers, & que de-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude; dénomination qui atteste continuellement notre ancienne ignorance?

Le juste respect pour la Bible, qui nous enseigne tant de vérités plus nécessaires & plus sublimes, fut la cause de cette erreur universelle parmi nous.

On avait trouvé dans le psaume 103, que DIEU a étendu le ciel sur la terre comme une peau; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St Athanase s'exprime avec autant de chaleur contre les bons astronomes, que contre les partisans d'*Arius* & d'*Eusèbe*. « *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces*

barbares, qui, parlant sans preuve, osent avancer que le ciel s'étend aussi sous la terre. Les Pères regardaient la terre comme un grand vaisseau entouré d'eau ; la proue était à l'Orient, & sa poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Cosmas*, moine du quatrième siècle, une espèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tostato, évêque d'Avila sur la fin du quinzième siècle, déclare, dans son commentaire sur la Genèse, que la foi chrétienne est ébranlée, pour peu qu'on croie la terre ronde.

Colombo, *Vespuce*, & *Magellan*, ne craignirent point l'excommunication de ce savant évêque ; & la terre reprit sa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre ; la terre passa pour une sphère parfaite. Mais l'erreur de la sphère parfaite était une mépriſe des philosophes, & l'erreur d'une terre plate & longue était une sottise d'idiots.

Dès qu'on commença à bien savoir que notre globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela seul, qu'une forme véritablement ronde ne saurait lui appartenir. Non-seulement la force centrifuge élève considérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures ; mais elles y sont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds, deux fois par jour, par les marées : il serait donc impossible que les terres vers l'équateur ne fussent perpétuellement inondées ; or elles ne le sont pas ; donc la région de l'équateur est beaucoup plus élevée à proportion

que le reſte de la terre ; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On ſait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert* le père de tous les arts; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations trouva que le pendule de ſon horloge ne feſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fréquentes que dans la latitude de Paris, & qu'il fallait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques ? On trouva d'abord, qu'il fallait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent, puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il fallait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup pius élevée que la nôtre, plus éloignée du centre: ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion; on diſputa ſur l'expérience

de *Richer*; on prétendit que nos pendules ne faisaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parce que la chaleur alongeait ce métal; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne sur trente pieds de longueur : & il s'agissait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, sur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, MM. *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule; il le fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très-souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés vers Quitto, sur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes. (*a*)

A-peu-près au même tems, les académiciens, qui ont été mesurer un arc du méridien au Nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris : par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au Nord, le Nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur; la terre est donc applatie vers les pôles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne con-

(*a*) Ceci était écrit en 1736.

coururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la pesanteur qui en résulte pour une sphère, n'était pas assez grande pour expliquer les phénomènes ; & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde applati aux pôles. *Newton*, par les principes de l'attraction, avait trouvé les mêmes rapports, à peu de chose près : il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps, qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive est par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton* ; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles dans lesquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité ; ainsi, sous le pôle même, la force centrifuge, qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer que les expériences

sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne, qui traverse la France ; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec son fils ; il avait, en 1701, tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise ; il avait donc, en 1701, mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire vers le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le Midi ; cette mesure démentait & celle de *Norwood*, & la nouvelle théorie de la terre applatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point, dans son Histoire de 1701, à dire que les mesures nouvelles prises en France, prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont applatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire ; mais, comme la figure de la terre ne fesait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés, & le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour applati.

Un ingénieur, nommé M. *des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que, par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien, qui va d'un pôle à l'autre, est plus long que l'équateur, & dont les pôles sont alongés (*b*). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire-imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque tems après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, & la terre fut alongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre, comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce tems-là, des mathématiciens, qui faisaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre que, sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. M. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe

(*b*) Son Mémoire est dans le Journal littéraire.

par Saint-Malo, plus court de mille trente-ſept toiſes, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèſe d'une terre ſphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été ſur un ſphéroïde à pôles alongés.

Toutes ces fauſſes meſures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver : elles renverſèrent, pour un tems en France, la démonſtration de *Newton* & d'*Huyghens* ; & on ne douta pas que les pôles ne fuſſent d'une figure toute oppoſée à celle dont on les avait crus d'abord : on ne ſavait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens, qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres meſures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entre eux & meſſieurs *Caſſini*. Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes aſtronomes, qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré meſuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré eſt de cent vingt-trois toiſes plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ſes précautions, avait fait ſon degré de cent vingt-trois toiſes trop court, il était fort vraiſemblable qu'on eût enſuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainſi la première erreur de *Picard*, qui ſervait de fondement aux meſures de la méridienne, ſervait auſſi d'excuſe aux erreurs preſqu'inévitables que de très-bons aſtronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureuſement d'autres meſureurs trouvèrent

au Cap de Bonne-Eſpérance, que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres meſures, priſes en Italie, contredirent auſſi nos meſures françaiſes. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On ſe remit donc à douter, & on ſoupçonna très-raiſonnablement, à mon avis, que la terre était boſſelée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'eſt guère que de cinq de nos lieues; différence immenſe pour ceux qui prennent parti, mais inſenſible pour ceux qui ne conſidèrent les meſures du globe que par les uſages utiles qui en réſultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire-appercevoir cette différence, ni aucun pilote ſavoir s'il fait route ſur un ſphéroïde ou ſur une ſphère.

Cependant on oſa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette queſtion. O charlataniſme! entrerez-vous juſque dans les degrés du méridien?

Figuré, exprimé en figure.

On dit un *ballet figuré*, qui repréſente ou qu'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par l'arrangement des danſeurs deux-à-deux, quatre-à-quatre: *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre & la diſpoſition de l'original: *vérité figurée* par une fable, par une parabole: l'*Egliſe figurée* par

la jeune épouse du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babylone : *style figuré*, par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente, la passion, le desir, souvent trompé, produisent le style figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire, car trop de métaphores nuisent à la clarté ; elles nuisent même à la vérité, en disant plus ou moins que la chose même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce style. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funèbre, parce que le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraison funèbre une déclamation dans laquelle on exagère.

La poésie d'enthousiasme, comme l'épopée, l'ode, est le genre qui reçoit le plus ce style. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être aussi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie, dont le style doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style figuré dans chaque genre. *Balth. Gracian* dit *que les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement.*

C'est précisément le style d'*Arlequin*. Il dit à son maître : *La balle de vos commandemens a rebondi sur la raquette de mon obéissance.* Avouons que c'est-là souvent ce style oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtyle figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte, en parlant de quelques philoſophes, les a appelés :

(c) D'ambitieux pygmées
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour, ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades.

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redreſſés ſur leurs pieds ſur des montagnes d'argumens, continuent-ils des eſcalades ? Quelle image fauſſe & ridicule ! quelle platitude recherchée !

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *La Liturgie de Cythère*, vous trouvez ces vers-ci :

De toutes parts, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moiſſons des cœurs ſur la terre jonchés,
Et des Dieux même à ſon char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans ſon ſérail,
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brébis au bercail.

Des moiſſons des cœurs jonchés ſur la terre comme de la grêle menue ; & parmi ces cœurs palpitans à terre, des Dieux attachés au char de l'inconnue ; l'Amour qui va de par Vénus ruminer dans ſon ſérail au ciel, comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brébis entourée de cœurs jonchés ! Tout cela forme une figure ſi fauſſe, ſi puérile à

(c) Vers d'une épître de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* à *Louis Racine*, fils de *Jean Racine*.

la-fois & si grossière, si incohérente, si dégoûtante, si extravagante, si platement exprimée, qu'on est étonné qu'un homme qui faisait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque chose de si mauvais.

On est encore plus surpris que ce style appelé *marotique* ait eu pendant quelque tems des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris, quand on lit les épîtres en vers de cet auteur; elles sont presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles, & contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot*, qui commence ainsi:

Ami Marot, honneur de mon pupître,
Mon premier maître, acceptez cette épître,
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à *Molière*:

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupître d'un homme qui s'escrime. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour rimer à nourrisson. Tout cela est incompatible, tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci;

Au demeurant assez haut de stature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,

Tel en un mot que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de son ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les remparts d'une ame, ces remparts maçonnés qui se trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard, sont assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire Saint-Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui sont un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance, par ses places & par son génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait secouru de son crédit & de son argent, & qui avait beaucoup plus d'esprit, d'éloquence, & de science que son détracteur, alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur, non moins fausse & non moins composée d'images qui se détruisent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire-souffler,
Dans les fourneaux d'un tête échauffée,
Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité, devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte du naturel, ne ressemblent pas assurément à

la marche décente, aisée, & mesurée, de *Boileau*. Ce n'est pas-là l'Art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates, que cet autre passage du même poëte.

Oui, tout auteur, qui veut, sans perdre haleine,
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai seul doit embrâser notre ame;
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne put prétendre à cet essor divin.

Quoi! pour boire à longs traits, il faut descendre dans soi, & y chercher des semences du feu dont le vrai embrâse, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un essor? Quel monstrueux assemblage! quel inconcevable galimathias!

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures; il les exprime souvent avec élégance & sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs sont dans un style figuré. Toutes ces sentences sont des métaphores, de courtes allégories, & c'est-là que le style figuré fait un très-grand effet, en ébranlant l'imagination & en se gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit, *Dans la tempête adorez l'écho*, pour signifier *Dans les troubles civils re-*

tirez-vous à la campagne.... N'attisez pas le feu avec l'épée, pour dire, *N'irritez pas les esprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs, qui sont dans le style figuré.

Figure, en Théologie.

Il est très-certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été poussées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtisane *Rahab* à sa fenêtre pour avertir les espions de *Josué*, regardé par quelques Pères de l'Eglise comme une figure du sang de JESUS-CHRIST, ne soit un abus de l'esprit qui veut trouver du mystère à tout.

On ne peut nier que *St Ambroise*, dans son livre de *Noé* & de l'*arche*, n'ait fait un très-mauvais usage de son goût pour l'allégorie, en disant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière par lequel sortent les excrémens.

Tous les gens sensés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-salal-hasbas*, (*prenez vite les dépouilles*,) sont une figure de JESUS-CHRIST? Comment *Moïse* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST? comment *Juda* qui lie son ânon à la vigne, & qui lave son manteau dans le vin, en est-il aussi une figure? comment *Ruth* se glissant dans le lit de *Booz*, peut-elle figurer l'Eglise? comment *Sara* & *Rachel* sont-elles l'Eglise, & *Agar* & *Lia*, la synagogue? comment les bai-

fers de la Sunamite sur la bouche figurent-ils le mariage de l'Eglise?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers tems, plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus est parfaitement reconnu par l'abbé *Fleury*, auteur de l'Histoire ecclésiastique. C'est un reste de rabbinisme, un défaut dans lequel le savant *St Jérôme* n'est jamais tombé; cela ressemble à l'explication des songes, à l'*oniromancie*. Qu'une fille voie de l'eau bourbeuse en rêvant, elle sera mal mariée; qu'elle voie de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée signifie *de l'argent*, &c.

Enfin, la postérité éclairée pourra-t-elle le croire? On a fait, pendant plus de quatre mille ans, une étude sérieuse de l'intelligence des songes.

Figures symboliques.

TOUTES les nations s'en sont servi, comme nous l'avons dit à l'article *EMBLÊME*; mais qui a commencé? sont-ce les Egyptiens? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte est un pays tout nouveau, & qu'il a fallu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du zodiaque, puisque les figures qui désignent les tems de nos semailles & de nos moissons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre est couverte d'eau,

quand nous semons, ils volent approcher le tems de recueillir. Ainsi le bœuf de notre zodiaque, & la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte. (*)

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau, que les Chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations; & les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainsi que nous.

Les figures qui désignent les planètes, sont, à la Chine & aux Indes, toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe; les signes des métaux, différens; la manière de conduire la main en écrivant, non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses faites dans les tems fabuleux, ont fait perdre un tems irréparable à une multitude prodigieuse de savans, qui se sont tous égarés dans leurs laborieuses recherches; & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans son Histoire, ou plutôt dans sa Fable du ciel, nous certifie que *Cham*, fils de *Noé*, alla régner en Egypte où il n'y avait personne; que son fils *Menès* fut le plus grand des législateurs; que *Thot* était son premier ministre.

(*) Voyez la *Philosophie de l'Histoire. Essai sur les mœurs, &c.* tome I.

Selon lui & selon ses garans, ce *Thot* ou un autre institua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris-de-joie de *Io bacche*, si fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacche* venait de l'hébreu *Beke* qui signifie *sanglots*, & cela dans un tems où le peuple hébreu n'existait pas. Par cette explication, joie veut dire *tristesse*, & chanter signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sensés; ils ne s'informent point de ce qui se passa sur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années; ils vont à la chasse, au lieu de faire des systêmes.

Les mêmes auteurs assurent que les sphynx dont l'Egypte était ornée, signifiaient la *surabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *sphang* voulait dire *un excès*; comme si la langue hébraïque, qui est en grande partie dérivée de la phénicienne, avait servi de leçon à l'Egypte; & quel rapport d'un sphynx à une abondance d'eau? Les scoliastes futurs soutiendront un jour, avec plus de vraisemblance, que nos mascarons qui ornent la clef des ceintres de nos fenêtres, sont des emblêmes de nos mascarades, & que ces fantaisies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maisons décorées de mascarons.

Figure ; Sens figuré, allégorique, mystique, tropologique, typique, &c.

C'est ici le cas de voir dans les livres tout autre chose que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Louis* fait-pour signifier *Remus*, cela signifiera la mort de ce de *Berri*, frère de *Louis XI.* *Regulus* prisonnier à Carthage, ce sera *saint Louis* captif à la Mansoure.

On remarque très-judicieusement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plusieurs Pères de l'Eglise ont poussé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils sont respectables jusque dans leurs écarts.

Si les saints Pères ont quelquefois abusé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur saint zèle.

Ce qui peut les justifier encore, c'est l'antiquité de cet usage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philosophes. Il est vrai que les figures symboliques employées par les Pères sont dans un goût différent.

Par exemple, lorsque *St Augustin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St Matthieu* qui n'en rapporte que quarante-&-une, *Augustin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéchonias*, parce que *Jéchonias* est la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles ; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéchonias* étant ainsi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST qui est la *vraie pierre angulaire*.

(*d*) Sermon XLI, article IX.

Le même Saint, dans le même sermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer, & il abandonne *Jéchonias* & sa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, signifie la vie; car dix sont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le tems en comptant les quatre saisons.

Dans le même sermon encore, il explique pourquoi *St Luc* donne soixante & dix-sept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-six jusqu'au patriarche *Abraham*, & vingt-&-un d'*Abraham* à DIEU même. Il est vrai que, selon le texte hébreu, il n'y en aurait que soixante-&-seize, car la Bible hébraï. que ne compte point un *Caïnan* qui est interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante*.

Voici ce que dit *St Augustin*:

« Le nombre de soixante-&-dix-sept figure l'abolition » de tous les péchés par le baptême..... le nom- » bre dix signifie justice & béatitude résultante de la » créature, qui est sept avec la Trinité qui fait trois » C'est par cette raison que les commandemens de DIEU » sont au nombre de dix. Le nombre onze signifie le pé- » ché, parce qu'il transgresse dix..... Ce nombre de » soixante-&-dix-sept est le produit de onze figures du » péché, multiplié par sept, & non par dix; car le nombre » sept est le symbole de la créature. Trois représentent l'a- » me qui est quelque image de la Divinité, & quatre repré- » sentent le corps à cause de ses quatre qualités, &c. (*f*)

On voit dans ces explications un reste des mystères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très-long-tems en vogue.

(*e*) Sermon XLI, art. XXII. (*f*) Art. XXIII.

St Auguſtin va plus loin ſur les dimenſions de la matière. (*g*) La largeur, c'eſt la dilatation du cœur qui opère les bonnes-œuvres; la longueur, c'eſt la perſévérance; la hauteur, c'eſt l'eſpoir des récompenſes. Il pouſſe très-loin cette allégorie; il l'applique à la croix, & en tire de grandes conſéquences.

L'uſage de ces figures avait paſſé des Juifs aux Chrétiens long-tems avant *Saint Auguſtin*. Ce n'eſt pas à nous de ſavoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut ſont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études, ne hazardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemples chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve ſeulement dans les Métamorphoſes d'*Ovide* des inductions ingénieuſes tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrrha & *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs jambes par derrière, des hommes en ſont nés. *Ovide* dit:

Inde genus durum ſumus experienſque laborum,
Et documenta damus quâ ſimus origine nati.

Formés par des cailloux, ſoit fable ou vérité,
Hélas! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné*, & *Daphné* n'aime point *Apollon*; c'eſt que l'*Amour* a deux eſpèces de flèches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

(*g*) Sermon LIII, art. XIV.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or, *Daphné* une de plomb.

Ecce sagittiferâ prompsit duo tela pharetrâ
Diversorum operum; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum est, & cuspide fulget acutâ:
Quod fugat obtusum est, & habet sub arundine plumbum, &c.

Fatal Amour, tes traits sont différens;
Les uns sont d'or, ils sont doux & perçans;
Ils font qu'on aime; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & sévère.
O Dieu d'amour, en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.

Toutes ces figures sont ingénieuses & ne trompent personne. Quand on dit que *Vénus*, la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories si naturelles, avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers Chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie pour la détruire, mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse: ils ne songèrent pas, que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, & qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'Ecriture sainte. La flatterie &

[illegible] dans la même semaine.

[illegible]

[illegible]

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche*, après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes* ; & cette allusion était fort belle. Les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne ; mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison funèbre du duc de *Candale*, [illegible], qui passait pour un modèle de vertu : *Dic, quia soror mea es, ut mihi bene eveniat propter te.* « Dites que vous êtes ma sœur, » afin que je sois bien traité à cause de vous. »

Il ne faut pas être surpris si les Cordeliers poussèrent trop loin ces figures en faveur de *St François* d'Assise, dans le fameux & très-peu connu livre des *Conformités de Saint François d'Assise avec* Jesus-Christ. On y voit soixante-&-quatre prédictions de l'avènement de *saint François*, tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau ; & chaque prédiction contient trois figures qui signifient la fondation des Cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent

prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jusqu'à *St Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Assise*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les sermons de *François* aux quadrupèdes, aux poissons & aux oiseaux, ses ébats avec une femme de neige, ses passe-tems avec le diable, ses aventures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuses rêveries qui allaient jusqu'au blasphême. Mais l'ordre de *St François* n'en a point pâti; il a renoncé à ces extravagances, trop communes dans les siècles de barbarie. (*)

FIN DU MONDE.

LA plupart des philosophes grecs crurent le monde éternel dans son principe, éternel dans sa durée. Mais pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux & de vapeurs, que nous habitons, on ne savait qu'en penser; on le trouvait très-destructible. On disait même qu'il avait été bouleversé plus d'une fois, & qu'il le serait encore. Chacun jugeait du monde entier par son pays, comme une commère juge de tous les hommes par son quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de son renouvellement, frappa sur-tout les peuples soumis à l'empire romain, dans l'horreur des guerres civiles de *César* & de *Pompée*. *Virgile*, dans ses

(*) *Voyez* EMBLÊME.

Géorgiques, fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
L'univers étonné, que la terreur poursuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus positivement, quand il dit :

Hos Cæsar populos, si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogus...
Qu'importe du bûcher le triste & faux honneur ?
Le feu consumera le ciel, la terre, & l'onde ;
Tout deviendra bûcher, la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après *Lucrèce* ?

Esse quoquè in fatis reminiscitur affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.
Ainsi l'ont ordonné les destins implacables ;
L'air, la terre, & les mers, & les palais des Dieux ;
Tout sera consumé d'un déluge de feux.

Consultez *Cicéron* lui-même, le sage *Cicéron*. Il vous dit dans son livre de la Nature des Dieux, (*a*) le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, si ce n'est celui des devoirs de l'homme, appelé les *Offices* ; il dit : *Ex quo eventurum nostri putant id, de quo Panætium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus igneſceret, quùm, humore consumpto, neque terra ali posset, neque remeare aër, cujus ortus, aquâ omni exhaustâ, esse non posset ; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rursum animante ac* DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* « Suivant les Stoïciens, le monde entier ne sera que du feu ; l'eau étant

(*a*) *De naturâ Deorum*, liv. II.

» consumée, plus d'aliment pour la terre; l'air ne pourra » plus se former, puisque c'est de l'eau qu'il reçoit son » être : ainsi le feu restera seul. Ce feu étant DIEU, & » ranimant tout, renouvellera le monde, & lui rendra sa » première beauté. »

Cette physique des Stoïciens est, comme toutes les anciennes physiques, assez absurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrâsement général était universelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* pense comme *Cicéron*. Trompé par une fausse expérience de *Boyle* (*b*), il croit que l'humidité du globe se desséche à la longue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands-hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui pensent qu'un jour le feu l'emportera sur l'eau.

Cette idée d'un monde qui devait périr & se renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte; depuis les guerres civiles des successeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre; & on espérait une nouvelle terre dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait selon *St Mathieu* & *St Luc* : (*c*) *Le ciel & la terre passeront*. Il leur disait

(*b*) Question à la fin de son *Optique*.

(*c*) *Matthieu*, chap. XXIV. *Luc*, chap. XVII.

souvent : *Le règne de* DIEU *approche.* Il prêchait l'évangile du règne.

St Pierre annonce (*d*) que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre.*

St Jean, dans sa première épître, dit : (*e*) *Il y a dès-à-présent plusieurs Antechrists, ce qui nous fait-connaître que la dernière heure approche.*

St Luc prédit, dans un bien plus grand détail, la fin du monde & le jugement dernier. Voici ses paroles : (*f*)

« Il y aura des signes dans la lune & dans les étoiles ; » des bruits de la mer & des flots ; les hommes, séchant » de crainte, attendront ce qui doit arriver à l'univers » entier. Les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors » ils verront le Fils de l'homme venant dans une nuée, » avec grande puissance & grande majesté. En vérité, je » vous dis que la génération présente ne passera point, que » tout cela ne s'accomplisse. »

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire-rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa, disent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphême. On ferme la bouche à ces impies en leur disant que cette prédiction, qui pa-

(*d*) II. Epitre de *saint Pierre*, chap. III.
(*e*) *Jean*, chap. II, v. 18.
(*f*) *Luc*, chap. XXI.

raît si fausse selon la lettre, est vraie selon l'esprit, que l'univers entier signifie la Judée, & que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* & de ses successeurs.

St Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde, dans son épître à ceux de Thessalonique.

« Nous qui vivons, & qui vous parlons, nous serons » emportés dans les nuées pour aller au-devant du Sei» gneur au milieu de l'air. »

Selon ces paroles expresses de JESUS & de *St Paul*, le monde entier devait finir sous *Tibère*, ou au-plus-tard sous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas sans-doute pour le tems où vivaient les Evangélistes & les Apôtres. Elles étaient pour un tems à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint, Leuconoë; nec Babylonios
Tentâris numeros. Ut melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix siècles on a vu une multitude de donations aux moines, commençant par ces mots : *Adventante mundi vespero*, &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs*, &c. *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les sots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-six mille cinq cents années révolues. On

prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'hiſtorien *Flavien Joſephe* aſſure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce déſaſtre. Ils firent graver des obſervations aſtronomiques ſur deux colonnes, l'une de briques, pour réſiſter au feu qui devait conſumer le monde, & l'autre de pierres, pour reſiſter à l'eau qui devait le noyer. Mais que pouvaient penſer les Romains, quand un eſclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth*, inconnus à l'univers entier? ils riaient.

Joſephe ajoute que la colonne de pierre ſe voyait encore, de ſon tems, dans la Syrie.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit, que nous ſavons fort peu de choſe du paſſé, que nous ſavons aſſez mal le préſent, rien-du-tout de l'avenir; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois tems, & de l'éternité.

FINESSE.

Des différentes ſignifications de ce mot.

FINESSE ne ſignifie, ni au propre ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque choſe de délicat & de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle fai-

ble, un galon mince, ne sont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir* : de-là viennent les finesses de l'art ; ainsi on dit la finesse du pinceau de *Vanderwef*, de *Mieris* : on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le cheval fin est opposé au cheval grossier ; le diamant fin au faux ; l'or fin ou affiné à l'or mêlé d'alliage.

La finesse se dit communément des choses déliées, & de la légèreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un cheval fin, on ne dit guère la finesse d'un cheval. On dit la finesse des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était trop fin ; cette étoffe est trop fine pour la saison.

La finesse, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, finesse exprime toujours, comme dans les arts, quelque chose de délié ; elle peut quelquefois subsister sans habileté : il est rare qu'elle ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie ; la politique l'admet, & la société la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc* prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *couture fine*, d'*étoffe fine*.

La finesse n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piège avec finesse, on en échappe avec subtilité ; on a une conduite fine, on joue un tour subtil. On inspire la défiance, en employant toujours

la fineſſe ; on ſe trompe preſque toujours, en entendant fineſſe à tout.

La fineſſe, dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la converſation, conſiſte dans l'art de ne pas exprimer directement ſa penſée, mais de la laiſſer aiſément appercevoir : c'eſt une énigme dont les gens d'eſprit devinent tout-d'un-coup le mot.

Un Chancelier offrant un jour ſa protection au Parlement, le premier Préſident ſe tournant vers ſa compagnie : *Meſſieurs*, dit-il, *remercions M. le Chancelier; il nous donne plus que nous ne lui demandons*; c'eſt-là une réponſe très-fine.

La fineſſe dans les converſations, dans les écrits, diffère de la délicateſſe; la première s'étend également aux choſes piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choſes même indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit ſans rougir.

On dit des choſes hardies avec fineſſe.

La délicateſſe exprime des ſentimens doux & agréables, des louanges fines; ainſi la fineſſe convient plus à l'épigramme, (*) la délicateſſe au madrigal. Il entre de la délicateſſe dans les jalouſies des amans; il n'y entre point de fineſſe.

Les louanges que donnait *Deſpréaux* à *Louis XIV* ne ſont pas toujours également délicates; ſes ſatyres ne ſont pas toujours aſſez fines.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de ſon père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

(*) *Voyez* l'art. EPIGRAMME.

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie!

Le véritable caractère de ce vers eſt plutôt la délicateſſe que la fineſſe.

FLATTERIE.

Je ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité; nulle flatterie dans *Héſiode*, ni dans *Homère*. Leurs chants ne ſont point adreſſés à un Grec élevé en quelque dignité, ou à madame ſa femme, comme chaque chant des Saiſons de *Thompſon* eſt dédié à quelque riche, & comme tant d'épîtres en vers oubliées ſont dédiées, en Angleterre, à des hommes ou à des dames de conſidération, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patronne à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démoſthènes*. Cette façon de demander harmonieuſement l'aumône commence, ſi je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me ſemble que la grande flatterie date depuis *Auguſte*. *Jules-Céſar* eut à peine le tems d'être flatté. Il ne nous reſte aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maitreſſes. Je crois bien que l'on préſenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée*; mais, Dieu-merci, nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un Roi de la Bithynie & de la petite Arménie, nommé *Déjotare*, accuſé de lui avoir dreſſé des em-

bûches, & même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum.* Il le flatte; mais cette adulation ne va pas encore juſqu'à la baſſeſſe; il lui reſte quelque pudeur.

C'eſt avec *Auguſte* qu'il n'y a plus de meſure. Le ſénat lui décerne l'apothéoſe de ſon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux Empereurs ſuivans; ce n'eſt plus qu'un ſtyle. Perſonne ne peut plus être flatté, quand ce que l'adulation a de plus outré eſt devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie juſqu'à *Louis XIV*; ſon père *Louis XIII* fut très-peu fêté; il n'eſt queſtion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe.* Il l'appelle à la vérité, ſelon la coutume, *Roi le plus grand des Rois*, comme les poëtes eſpagnols le diſent au Roi d'Eſpagne, & les poëtes anglais *lauréats* au Roi d'Angleterre; mais la meilleure part des louanges eſt toujours pour le cardinal de *Richelieu.*

Dont l'ame toute grande eſt une ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que, pourvu qu'il ſoit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne ſache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne reſſemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé ſous les feuilles de roſe qu'on lui jettait. Il ne s'en porta que mieux.

(*a*) Ode de *Malherbe.* Mais pourquoi *Richelieu* ne guériſſait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers ſi plats?

La flatterie, quand elle a quelques prétextes plausibles, peut n'être pas aussi pernicieuse qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choses; mais l'excès est vicieux comme celui de la satyre.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Ésope*:

On ne peut trop louer trois sortes de personnes;
Les Dieux, sa maitresse & son Roi.
Ésope le disait; j'y souscris, quant à moi:
Ce sont maximes toujours bonnes.

Ésope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun Roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les Rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable; la plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en saura jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'*Ovide* ait loué *Auguste* en datant *de Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver dans les complimens que les prédicateurs adressent aux Rois, quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. *Au révérend, révérend père Gaillard, prédicateur du roi*: Ah! révérend père, ne prêches-tu que pour le Roi? es-tu comme le singe de la foire, qui ne sautait que pour lui?

FLEURI.

Fleuri, qui est en fleur, arbre fleuri, rosier fleuri; on ne dit point des fleurs qu'elles fleurissent, on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la

carnation ſemble un mélange de blanc & de couleur de roſe. On a dit quelquefois, C'eſt un eſprit fleuri, pour ſignifier un homme qui poſsède un littérature légère, & dont l'imagination eſt riante.

Un diſcours fleuri eſt rempli de penſées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que ſublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques: cette métaphore eſt juſtement priſe des fleurs, qui ont de l'éclat ſans ſolidité.

Le ſtyle fleuri ne meſſied pas dans ces harangues publiques, qui ne ſont que des complimens: les beautés légères ſont à leur place, quand on n'a rien de ſolide à dire; mais le ſtyle fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un ſermon, de tout livre inſtructif.

En banniſſant le ſtyle fleuri, on ne doit pas rejetter les images douces & riantes qui entreraient naturellement dans le ſujet: quelques fleurs ne ſont pas condamnables; mais le ſtyle fleuri doit être proſcrit dans un ſujet ſolide.

Ce ſtyle convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux deſcriptions des ſaiſons, des jardins: il remplit avec grâce une ſtance de l'ode la plus ſublime, pourvu qu'il ſoit relevé par des ſtances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le ſtyle de la converſation ordinaire. Il eſt encore moins admis dans la tragédie, qui eſt l'empire des grandes paſſions & des grands intérêts; & ſi quelquefois il eſt reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'eſt que dans quelques deſcriptions où le cœur n'a point

de

de part, & qui amuſent l'imagination avant que l'ame ſoit touchée ou occupée.

Le ſtyle fleuri nuirait à l'intérêt dans la tragédie & affaibliſrait le ridicule dans la comédie. Il eſt très à ſa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les paſſions qu'on ne les traite.

Le ſtyle fleuri ne doit pas être confondu avec le ſtyle doux.

Ce fut dans ces jardins, où, par mille détours,
Inachus prend plaiſir à prolonger ſon cours;
Ce fut ſur ce charmant rivage,
Que ſa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphyr léger, & l'onde fugitive,
Ont bientôt emporté les ſermens qu'elle a faits.

C'eſt-là le modèle du ſtyle fleuri. On pourrait donner pour exemple du ſtyle doux, qui n'eſt pas le doucereux, & qui eſt moins agréable que le ſtyle fleuri, ces vers d'un autre opéra:

Plus j'obſerve ces lieux, & plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un ſéjour ſi charmant.

Le premier morceau eſt fleuri, preſque toutes les paroles ſont des images riantes; le ſecond eſt plus dénué de ces fleurs, il n'eſt que doux.

FLEUVES.

Ils ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas longtems qu'on a reconnu que tous les fleuves sont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre & des mers, & qu'ainsi tout est lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance soutenir des thèses où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le sentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves passaient dans de grandes cavernes, & de-là se distribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorsqu'*Aristée* va pleurer la perte de ses abeilles chez *Cyrène* sa mère, déesse de la petite rivière Énipée en Thessalie, la rivière se sépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir selon l'ancien usage; après quoi il voit ces belles & longues grottes par lesquelles passent tous les fleuves de la terre; le Pô qui descend du mont Viso en Piémont & qui traverse l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phase qui tombe du Caucase dans la mer Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange physique: elle ne devait au moins être permises qu'aux poëtes.

Ces idées furent toujours si accréditées, que le *Tasse*, quinze cents ans après, imita entièrement *Virgile*, dans son quatorzième chant, en imitant bien

plus heureusement l'*Arioste*. Un vieux magicien chrétien mène sous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Mélisse* avait arraché *Roger* aux caresses d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait-descendre *Renaud* dans sa grotte, d'où partent tous les fleuves qui arrosent notre terre. C'est dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puisque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga, ont leur source dans cette caverne, cela suffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la physique des anciens, c'est que cette caverne est au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres font des pièces essentielles à la grande machine, gardons-nous des systêmes qu'on fait journellement.

Quand *Mailler* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier son livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, & que la plus grande partie des fleuves court toujours aussi à l'Occident, on a plus consulté l'esprit systématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au Cap de Bonne-Espérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui règne du Midi au Nord jusqu'au Monomotapa. Peu de gens se sont donné le plaisir de voir ce pays, & de voyager sous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le

Nord & le Midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au Nord, ce ſont des montagnes contigües. La nouvelle Caſtille & la vieille en ſont couvertes; toutes les directions ſont du Sud au Nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout ſens, ſelon la diſpoſition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud depuis Villanueva juſqu'à San-Lucar. La Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Veniſe, excepté le Pô, ſe jettent dans la mer vers le Midi. C'eſt la direction du Rhône, de Lyon à ſon embouchure. Celle de la Seine eſt au Nord-nord-oueſt. Le Rhin depuis Baſle court droit au Septentrion. La Meuſe de même depuis ſa ſource juſqu'aux terres inondées. L'Eſcaut de même.

Pourquoi donc chercher à ſe tromper, pour avoir le plaiſir de faire des ſyſtêmes, & de tromper quelques ignorans? Qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens, bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes ſont dirigés de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; que tous les monts ſont couverts d'huîtres (ce qui n'eſt aſſurément pas vrai); qu'on a trouvé des ancres de vaiſſeaux ſur la cîme des montagnes de la Suiſſe; que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan; que les pierres-à-chaux ne ſont autre choſe que des coquilles? (*) Quoi! faut-il traiter aujourd'hui la phyſique comme les anciens traitaient l'hiſtoire?

(*) *Voyez* le volume de *Phyſique*.

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de prévenir les inondations; c'eſt de faire des rivières nouvelles; c'eſt-à-dire des canaux, autant que l'entrepriſe eſt praticable. C'eſt un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient auſſi néceſſaires, que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, liſez l'article *FLEUVE* de M. d'*Alembert*. Il eſt, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du ſtyle propre au ſujet; il n'emprunte point le ſtyle du Télémaque pour parler de phyſique.

FLIBUSTIERS.

ON ne ſait pas d'où vient le nom de *Flibuſtiers*, & cependant la génération paſſée vient de nous raconter les prodiges que ces Flibuſtiers ont faits; nous en parlons tous les jours; nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & ſi l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du tems du cardinal de *Richelieu*, lorſque les Eſpagnols & les Français ſe déteſtaient encore, parce que *Ferdinand* le Catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint*; lorſque cette haîne était ſi forte, que le fauſſaire auteur du roman politique & de l'ennui politique, ſous le nom du cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeler les Eſpagnols *nation infatiable & perfide qui*

rendait les Indes tributaires de l'Enfer ; lorſqu'enfin on ſe fut ligué, en 1635, avec la Hollande contre l'Eſpagne; lorſque la France n'avait rien en Amerique, & que les Eſpagnols couvraient les mers de leurs galions; alors les Flibuſtiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des aventuriers français, qui avaient tout-au-plus la qualité de corſaires.

Un d'eux, nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'aſſocia avec une cinquantaine de gens déterminés, & a la tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il apperçut, vers l'île Hiſpaniola, (Saint-Domingue) un galion éloigné de la grande flotte eſpagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre ſes denrées ; il monte ſuivi des ſiens; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait ſon priſonnier avec ſon équipage, & revient à Dieppe avec ſon galion chargé de richeſſes immenſes. Cette aventure fut le ſignal de quarante ans d'exploits inouis.

Flibuſtiers français, anglais, hollandais, allaient s'aſſocier enſemble dans les cavernes de Saint-Domingue, des petites îles de Saint-Chriſtophe & de la Tortue. Ils ſe choiſiſſaient un chef pour chaque expédition : c'eſt la première origine des Rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître; on n'en a pas beſoin pour ſemer du bled, le battre, & le vendre.

Quand les Flibuſtiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaiſſeau & du canon. Une courſe heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils

étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les suivre. C'étaient des oiseaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui se retiraient dans des lieux inaccessibles; tantôt ils rasaient quatre à cinq cents lieues de côtes, tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils surprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mécaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-Rico, de Campêche, de l'île Sainte-Catherine, & les faubourgs de Carthagène.

L'un de ces Flibustiers, nommé l'*Olonois*, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, suivi de vingt hommes seulement. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoie contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats & un bourreau. L'*Olonois* se rend maître du vaisseau, il coupe lui-même la tête aux soldats espagnols qu'il a pris, & renvoie le bourreau au gouverneur (*a*). Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions si étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anson* autour du monde n'est qu'une promenade agréable, en comparaison du passage des Flibustiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils essuyèrent en terre-ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au lieu de ravir & d'épouser des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la

(*a*) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

salpêtrière de Paris ; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols, que les Israëlites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un Hollandais, nommé *Roc*, qui mit plusieurs Espagnols à la broche, & qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans ; aussi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maison d'un père-de-famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ses trésors. Cela prouve assez ce que nous dirons à l'article *QUESTION*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand-chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reste plus d'eux que leur nom, & encore à peine. Tels furent les Flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibustier ?

Ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns, étaient-ils autre chose ? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume fier-à-bras*, sinon des Flibustiers plus habiles ? *Clovis* n'était-il pas un Flibustier, qui vint des bords du Rhin dans les Gaules ?

FOI ou FOY.

SECTION PREMIÈRE.

QU'EST-CE que la foi? Eſt-ce de croire ce qui paraît évident? non; il m'eſt évident qu'il y a un Être néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent; ce n'eſt pas là de la foi, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Être éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon & vertueux. La foi conſiſte à croire, non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à notre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les ſept planètes, les incarnations du dieu *Fo*, de *Vitſnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sommona-codom*, &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner; ils ne veulent être ni empalés, ni brûlés; ils diſent: Je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons: nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, & qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, & foi pour les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cents fois, cela eſt fort étonnant; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible: car ſi *Vitſnou* a une ame, il peut avoir mis

ſon ame dans cinq cents corps pour ſe réjouir. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes; mais enfin, il dira à ſon bonze : « J'ai la foi; vous voulez que *Viſnou* ait paſſé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente; à la bonne heure. Vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce, ſi je n'ai pas la foi. Eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. » L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Viſnou* n'eſt pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croie une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux ſont cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe; alors ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a menti; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze : Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités-là; quand elles vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, repond l'Indien, que DIEU opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même? Il eſt impoſſible que DIEU faſſe ou croie les contradictoires. Je veux bien vous dire, pr vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur; mais je ne puis vous

dire, que je crois l'impossible. DIEU veut que nous soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies; soyez homme de bien si vous pouvez, & ne me rompez plus la tête....

Il n'en est pas ainsi des Chrétiens; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas, est fondée sur ce qu'ils entendent; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHR. a fait des miracles dans la Galilée; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit, il faut consulter l'Eglise. L'Eglise a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST sont authentiques; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'Eglise, doit être regardé comme un publicain ou comme un païen; donc nous devons écouter l'Eglise pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux; donc nous devons lui soumettre notre raison, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raison même autorise. Telle est la foi chrétienne, & sur-tout la foi romaine, qui est la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniste, anglicane, est une méchante foi.

SECTION II.

LA foi divine, sur laquelle on a tant écrit, n'est évidemment qu'une incrédulité soumise; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puisse croire; & les objets de la foi ne sont point les objets de l'entendement. On ne peut croire que

ce qui paraît vrai. Rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières : ou par l'intuition, le sentiment, *j'existe*, *je vois le soleil*; ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude *il y a une ville nommée Constantinople*; ou par voie de démonstration, *les triangles ayant même base & même hauteur sont égaux.*

La foi n'étant rien de tout cela, ne peut donc pas plus être une croyance, une persuasion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéantissement de la raison, un silence d'adoration devant des choses incompréhensibles. Ainsi, en parlant philosophiquement, personne ne croit la Trinité, personne ne croit que le même corps puisse être en mille endroits à-la-fois; & celui qui dit: Je crois ces mystères, s'il réfléchit sur sa pensée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire : Je respecte ces mystères; je me soumets à ceux qui me les annoncent. Car ils conviennent avec moi que ma raison ni la leur ne les croit pas; or il est clair que quand ma raison n'est pas persuadée, je ne le suis pas. Ma raison & moi ne peuvent être deux êtres différens. Il est absolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de *moi* trouve faux. La foi n'est donc qu'un incrédulité soumise.

Mais pourquoi cette soumission dans la révolte invincible de mon entendement? on le sait assez, c'est parce qu'on a persuadé à mon entendement que les mystères de ma foi sont proposés par DIEU même. Alors tout ce que je puis faire, en qualité d'é-

tre raisonnable, c'est de me taire & d'adorer. C'est ce que les théologiens appellent foi *externe*, & cette foi externe n'est & ne peut être que le respect pour des choses incompréhensibles, en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enseignent.

Si DIEU lui-même me disait : La pensée est couleur d'olive, un nombre quarré est amer ; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles ; je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fausses. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai-répéter au péril de ma vie. Voilà la foi ; ce n'est que l'obéissance.

Pour fonder cette obéissance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent ; notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien & du nouveau Testament, comme il discute *Plutarque* & *Tite-Live ;* & s'il voit dans ces livres des preuves inconteſtables, des preuves au-dessus de toute exception sensible à toutes sortes d'esprits, & reçues de toute la terre, que DIEU lui-même est l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver son entendement sous le joug de la foi.

SECTION III.

(*Nous avons long-tems balancé si nous imprimerions cet article* FOI, *que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de St Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec St Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau sans scrupule.*)

UN jour le Prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisane *Emilia*, pen-

dant que *Lucrèce* fille du St Père était en couches ; & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du Pape, ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce*, *Alfonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le Pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? Je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. — Eh ! comment peux-tu croire cette sottise ? — Je la crois par la foi. — Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans ? La foi consiste, répartit *Pic*, à croire les choses, parce qu'elles sont impossibles ; & de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de *Lucrèce* ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce tems tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de *Balaam* parla aussi fort éloquemment, & que les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes ? *Pic* enfila tout-de-suite une kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba sur son sopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il ; car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi, & que je ne le serai point par mes œuvres. Ah ! St Père, dit *Pic*, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela est bon pour les pauvres profanes comme nous : mais vous qui êtes Vice-dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel, & sans-doute *St Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour

moi, je vous avoue que j'aurais besoin d'une puissante protection, si, n'étant qu'un pauvre prince, j'avais couché avec ma fille, & si je m'étais servi du stylet & de la cantarella aussi souvent que votre sainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons sérieusement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on est persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé? Quel plaisir cela peut-il faire à DIEU? Entre-nous, dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand signe-de-croix. Eh! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre sainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. — Non, sur ma foi, dit le pape. — Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

FOLIE.

QU'EST-CE que la folie? c'est d'avoir des pensées incohérentes & la conduite de même. Le plus sage des hommes veut-il connaître la folie? qu'il réfléchisse sur la marche de ses idées pendant ses rêves. S'il a une digestion laborieuse dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent; il semble que la nature nous punisse d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des pensées; car on ne pense guère en dormant, que dans une mauvaise digestion. Les rêves inquiets sont réellement une folie passagère.

La folie pendant la veille est de même une maladie;

qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclud; s'il eſt dangereux, on l'enferme; s'il eſt furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la ſaignée, par le régime.

Cet homme n'eſt point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant par les ſens toutes les idées très-nettes & très-diſtinctes, n'en porte cependant jamais un *jugement*? ſain Elle voit les objets, comme l'ame d'*Ariſtote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton*, les voyait; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher: comment donc, recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant, ſans pouvoir s'en diſpenſer?

Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cervaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force, que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu; ſi quand les ſages entendent la muſique, mon fou entend le braiment d'un âne; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie; ſi quand ils entendent *oui*, il entend *non*; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raiſon apparente, pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire

d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires : quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence; cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire-ſoupçonner que la faculté de penſer, donnée de DIEU à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds & aux mains; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou : Mon ami, quoique tu aies perdu le ſens-commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ſes bons momens, leur répondrait: Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion. Mes fenêtres ſont auſſi bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets & que j'entends les mêmes paroles; il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes

sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je serais encore plus fou que je ne le suis. De grace, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de sens, ils lui répondront : Je n'en sais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira : *Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cause de mon mal, ni la guérir, tremblez de devenir entièrement semblables à moi, & même de me surpasser.* Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceslas*, qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siècle. Vous n'avez pas plus d'esprit que *Blaise Pascal*, *Jacques Abadie*, & *Jonathan Swift*, qui sont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place ?

N. B. Je suis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait prescrit le sang d'ânon pour la folie, & encore plus fâché que le Manuel des dames dise qu'on guérit la folie en prenant la gale. Voilà de plaisantes recettes ; elles paraissent inventées par les malades.

FONTE.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille abſurdité, que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autoriſées par quelque auteur ou claſſique ou théologien.

Lycophron, (autant qu'il m'en ſouvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été juſtement condamnée en Ethiopie par le roi *Actiſan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit juſqu'aux cataractes du Nil, & de-là pénétra juſqu'au déſert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni ſandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'aviſèrent d'élever une ſtatue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette ſtatue fut commandée le ſoir & faite pendant la nuit. Un membre de l'univerſité, qui eſt fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs Ethiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité, que de jetter en fonte une ſtatue d'or en une nuit, de la réduire enſuite en poudre impalpable, en la jettant dans le feu, & de la faire-avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens, qui n'avaient point de chauſſes, avaient-ils trouvé tant d'or? — Comment, Monſieur, dit le ſavant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les

pendans-d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour ?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue ; M. *le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV.*

Oh ! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six assiettes en un seul jour ?

Monsieur, une statue de *Jupiter* est plus difficile à faire que des assiettes d'étain ; & je doute même beaucoup que vos voleurs eussent de quoi fondre aussi vite des assiettes, quelque habiles larrons qu'ils aient été. Il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent avec eux l'attirail nécessaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort *Lycophron* ; mais ce profond grec, & ses commentateurs encore plus creux que lui, connaissent si-peu les arts ; ils sont si savans dans tout ce qui est inutile, si ignorans dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, les choses d'usage, les professions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occasion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *Saint Thomas.*

1°. On fait un modèle en terre grasse.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajustant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moûle de plâtre de deſſus le modèle de terre.

4°. On rajuſte le moûle de plâtre encore par parties, & on met ce moûle à la place du modèle de terre.

5°. Ce moûle de plâtre étant devenu une eſpèce de modèle, on jette dedans de la cire fondue, reçue auſſi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moûle.

6°. On a grand ſoin que cette cire ſoit par-tout de l'épaiſſeur qu'on veut donner au métal dont la ſtatue ſera faite.

7°. On place ce moûle ou modèle dans un creux qu'on appelle *foſſe*, laquelle doit être à-peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jetter en fonte.

8°. Il faut poſer ce moûle dans ce creux ſur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille ſur un maſſif.

9°. Aſſujettir fortement ſur cette grille des barres de fer droites ou penchées, ſelon que la figure l'exige, leſquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ ſix lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil-d'archal, de ſorte que tout le vide ſoit rempli de fil-de-fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui eſt entre les barres & la cire de la figure; comme auſſi le vide qui eſt entre cette grille & le maſſif de la brique qui la ſoutient; & c'eſt ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela eſt bien refroidi, l'artiſte enlève le moûle de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reſte, eſt réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure ; & ce modèle eſt ſoutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations ſont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces évents deſcendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent auſſi plus qu'elle, de manière que les évents ſont plus hauts que les jets. Ces jets ſont entre-coupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fourniſſeurs*, placés en diagonale de bas en haut, entre les jets & le modèle, auquel ils ſont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel uſage ſont ces bâtons de cire.

14°. On paſſe ſur le modèle, ſur les évents, & ſur les jets, quarante à cinquante couches d'une eau graſſe qui eſt ſortie de la compoſition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macérée pendant une année entière ; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets, ainſi diſpoſés, on entoure le tout d'une enveloppe compoſée de cette terre, de ſable rouge, de bourre, & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau graſſe. Cet enduit forme une pâte molle, mais ſolide & réſiſtante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le

mur ; on laiſſe en bas l'eſpace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier eſt garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on poſe de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moûle, & qui fait-fondre ces bâtons de cire tout-couverts de couches d'eau graſſe, & la pâte dont nous avons parlé, numéros 14 & 15 ; alors la cire étant fondue, il reſte les tuyaux de cette pâte ſolide, dont les uns ſont les jets, & les autres les évents & les fourniſſeurs. C'eſt par les jets & les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, & c'eſt par les évents que l'air ſortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces diſpoſitions, on fait-fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert du fourneau de briques doubles ; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets : lorſque la matière eſt liquéfiée par l'action du feu, on le laiſſe couler par un canal dans la foſſe préparée. Si malheureuſement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité, tout eſt détruit avec fracas, il faut recommencer pluſieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets & par les fourniſſeurs, entre dans le moûle & en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs, & les évents, ne ſont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe & de cette pâte dont on les a long-tems enduits avec beaucoup d'art &

de patience, & c'eſt par ces branches que le métal liquéfié & ardent vient ſe loger dans la ſtatue.

2c°. Quand le métal eſt bien refroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe, dont il faut enlever toutes les aſpérités, & qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que meſſieurs les Encyclopédiſtes, & ſur-tout M. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourrais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniſer tous les arts avec leur gloire. Mais, pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en eſt ainſi dans tous les arts, depuis le bonnetier juſqu'au diamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapiſſeries de haute-liſſe. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le deſſein de faire élever une petite ſtatue équeſtre du Roi en bronze, dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas long-tems, au *Phidias* de la France, à M. *Pigal*, combien il faudrait de tems pour faire ſeulement le cheval de trois pieds de haut ? il me répondit par écrit : *Je demande ſix mois au moins.* J'ai ſa déclaration, datée du 3 Juin 1770.

M. *Guenée*, ancien profeſſeur du collège du Pleſſis, qui en ſait ſans-doute plus que M. *Pigal* ſur l'art de jetter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé : *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands, avec des réflexions critiques, &*

un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris, chez Laurent Prault, 1769, avec approbation & privilège du Roi.

Ces lettres ont été écrites sous le nom de messieurs les Juifs *Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathatai*, & *David Winker.*

Ce professeur, secrétaire des trois Juifs, dit dans sa lettre seconde :

« Entrez seulement, Monsieur, chez le premier fondeur ; » je vous réponds que, si vous lui fournissez les matières » dont il pourrait avoir besoin, que vous le pressiez & » que vous le payiez bien, il vous fera un pareil ouvrage » en moins d'une semaine. Nous n'avons pas cherché long- » tems, & nous en avons trouvé deux qui ne demandaient » que trois jours. Il y a déjà bien loin de trois jours à » trois mois, & nous ne doutons point que, si vous cher- » chez bien, vous pourrez en trouver qui le feront en- » core plus promptement. »

M. le professeur des Juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'assiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en sable. S'il s'était adressé à M. *Pigal* ou à M. *le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts, que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable & le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime :

« Cette possibilité de rendre l'or potable a été répétée » cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*, dans les ouvrages & » dans les leçons de vos plus célèbres chimistes, d'un

» *Rouelle*, *Le Macquer*, &c.; tous sont d'accord sur ce » point. Nous avons actuellement sous les yeux que la » nature entière se rit de la chimie de *la Ferre*. Il l'enseigne » comme tous les autres; & il ajoute que rien n'est plus » certain, & qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moin- » dre doute.

» Qu'en pensez-vous, Monsieur? le témoignage de ces » braves gens ne vaut-il pas bien celui de vos critiques? » Et de quoi s'avisent aussi ces inconnus? ils ne savent » pas de chimie, & ils se mêlent d'en parler; ils auraient » pu s'épargner ce ridicule.

» Mais vous, Monsieur, quand vous transcriviez cette » sotte objection, ignoriez-vous que le dernier chimiste » serait en état de la réfuter? La chimie n'est pas votre » fort, on le voit bien: aussi la bile de *Rouelle* s'échauf- » fe, ses yeux s'allument, & son dépit éclate, lorsqu'il » lit par hazard ce que vous en dites en quelques endroits » de vos ouvrages. Faites des vers, Monsieur, & laissez- » là l'art des *Pott* & des *Margraff*.

» Voilà donc la principale objection de vos écrivains, » celles qu'ils avançaient avec le plus de confiance, pleine- » ment détruite. »

Je ne sais si M. le secrétaire de la synagogue se connaît en vers, mais assurément il ne se connaît pas en or. J'ignore si M. *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le secrétaire; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profession, que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire, attendu qu'il fait-parler ses maîtres, MM. *Joseph*, *Mathatai*, & *David Winker*, en francs ignorans. (*)

(*) *Voyez* l'article JUIF.

Il s'agiſſait de ſavoir ſi on peut, ſans miracle, fondre une figure d'or dans une ſeule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jettant dans le feu. Or, Monſieur le ſecrétaire, il faut que vous ſachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriſte, qu'il eſt impoſſible de pulvériſer l'or en le jettant au feu; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'eſt de quoi il eſt queſtion, Monſieur le ſecrétaire: j'ai ſouvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai diſſous avec de l'eau régale; mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'eſt moqué de vous; ou bien on vous a dit une ſottiſe que vous ne deviez pas répéter, non-plus que toutes celles que vous tranſcrivez ſur l'or potable.

L'or potable eſt une charlatanerie; c'eſt une friponnerie d'impoſteur qui trompe le peuple: il y en a de pluſieurs eſpèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbéciles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont diſſous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'eſt de l'or potable ſans acide; ils dépouillent l'or, autant qu'ils le peuvent, de ſon eau régale; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations ſont très-dangereuſes; ce ſont de véritables poiſons, & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que votre or potable, dont vous parlez un peu au hazard, ainſi que de tout le reſte.

Cet article eſt un peu vif, mais il eſt vrai & utile

Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuſe de ces gens qui croient pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *Saint Augustin*. (1)

FORCE PHYSIQUE.

Qu'est-ce que force ? où réſide-t-elle ? d'où vient-elle ? perit-elle, ſubſiſte-t-elle toujours la même ?

On s'eſt complu à nommer *force* cette peſanteur qu'exerce un corps ſur un autre. Voilà une boule de deux cents livres ; elle eſt ſur ce plancher ; elle le preſſe, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela *une force morte*. Or, ces mots de *force* & de *morte* ne ſont-ils pas un peu contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non ?

Cette boule pèſe ; d'où vient cette peſanteur ? & cette peſanteur eſt-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle ſe rendrait directement au centre de la terre ? D'où lui vient cette incompréhenſible propriété ?

(1) M. l'abbé G.... a été trompé par ceux qu'il a conſultés ; il faut très-peu de tems, à la vérité, pour jeter en fonte une petite ſtatue dont le moûle eſt préparé ; mais il en faut beaucoup pour former un moûle. Or, on ne peut ſuppoſer que les Juifs aient eu la précaution d'apporter d'Egypte le moûle où ils devaient couler le veau d'or.

Le célèbre chimiſte *Stahl*, après avoir montré que le foie de ſoufre peut diſſoudre l'or, ajoute qu'en ſuppoſant qu'il y eût des fontaines ſulfureuſes dans le déſert, on pourrait expliquer par-là l'opération attribuée à *Moïſe*. C'eſt une plaiſanterie un peu leſte qu'on peut pardonner à un phyſicien ; mais qu'un théologien auſſi grave que M. l'abbé *G*.... ne devait pas ſe permettre de répéter.

Elle eſt ſoutenue par mon plancher ; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie ſignifie *inactivité*, *impuiſſance*. Or, n'eſt-il pas ſingulier qu'on donne à l'impuiſſance le nom de *force* ?

Quelle eſt la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe ? quelle en eſt la ſource ? comment peut-on ſuppoſer que cette force ſubſiſte quand vous êtes mort ? va-t-elle ſe loger ailleurs, comme un homme change de maiſon quand la ſienne eſt détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de force dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il ſa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie, ni la mécanique ; ni la métaphyſique, ne répondent à ces queſtions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encore à un principe ſupérieur. Pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

Force Mécanique.

On préſente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui ſont en uſage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux ſans peine, pour deſſécher des marais en épargnant le tems & l'argent, pour remonter promptement des rivières ſans chevaux, pour élever facilement beaucoup d'eau, & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces faiſeurs de projets ſont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Laſs* le fut par ſon ſyſtême.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle ſuivante.

Il faut dans toute la machine conſidérer quatre quantités. 1°. La puiſſance du premier moteur, ſoit homme, ſoit cheval, ſoit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La viteſſe de ce premier moteur, dans un tems donné.

3°. La peſanteur ou réſiſtance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La viteſſe de cette matière en mouvement: dans le même tems donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières eſt toujours égal à celui des deux dernières: ces produits ne ſont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniſte, il y a quelques années, préſenta à l'hôtel-de-ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il aſſurait qu'il élèverait à cent trente pieds de hauteur cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèſe cinq cents ſoixante liv.: ce ſont cinquante-ſix millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & ſix cents quarante-huit livres par chaque ſeconde.

Le chemin & la viteſſe ſont de cent trente pieds par ſeconde.

La quatrième quantité eſt le chemin, ou la viteſſe du premier moteur.

Que ce moteur ſoit un cheval, il fait trois pieds par ſeconde tout-au-plus.

Multipliez ce poids de ſix cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante, leſquels diviſés par la viteſſe qui eſt trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une ſeconde.

La force des hommes n'eſt eſtimée que vingt-cinq liv., & celle des chevaux cent ſoixante-&-quinze.

Or, comme il faut élever à chaque ſeconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il réſulte de-là que, pour exécuter la machine propoſée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait beſoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent ſoixante chevaux, encore aurait-il fallu ſuppoſer que la machine fût ſans frottemens. Plus la machine eſt grande, plus les frottemens ſont conſidérables; ils vont ſouvent à un tiers de la force mouvante ou environ : ainſi il aurait fallu, ſuivant un calcul très-modéré, deux cents treize chevaux, ou quatorze cents quatre-vingt-dix-ſept hommes.

Ce n'eſt pas tout; ni les hommes, ni les chevaux, ne peuvent travailler vingt-quatre heures ſans manger & ſans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé

deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cents vingt-six chevaux.

Ce n'est pas tout encore ; ces hommes & ces chevaux, en douze heures, doivent en prendre quatre pour manger & se reposer. Ajoutez donc un tiers : il aurait fallu à l'inventeur de cette machine l'équivalent de cinq cents soixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célebre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'Histoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse, les paroles suivantes :

« *Archimede* se met en devoir de satisfaire la juste & » raisonnable curiosité de son parent & de son ami, *Hiéron* » roi de Syracuse. Il choisit une des galères qui étaient » dans le port, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à forces d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, & par-dessus sa charge autant d'hommes qu'elle » en peut tenir. Ensuite se mettant à quelque distance, » assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, » en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies qu'il avait préparée, » il ramena la galère à lui par terre aussi doucement & » aussi uniment que si elle n'avait fait que fendre les » flots. »

Que l'on considère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mâts, de

ſes rames & de ſon poids ordinaire, devait peſer au moins quatre cents mille livres ; qu'il fallait une force ſupérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir ; que cette force devait être au moins de quatre cents vingt mille livres ; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puiſſance employée pour ſoulever un pareil poids ; que par conſéquent la machine devait avoir environ ſix cents mille livres de force. Or on ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *ſans le moindre effort.*

C'eſt de *Plutarque* que l'eſtimable auteur de l'Hiſtoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une choſe abſurde, tout ancien qu'il eſt, un moderne ne doit pas la répéter.

FORCE.

CE mot a été tranſporté du ſimple au figuré. *Force* ſe dit de toutes les parties du corps qui ſont en mouvement, en action ; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, & d'autres de trois onces ; la force des viſcères, des poumons, de la voix ; à force de bras.

On dit par analogie, faire force de voiles, de rames ; raſſembler ſes forces ; connaître, meſurer ſes forces ; aller, entreprendre au-delà de ſes forces ; le travail de l'Encyclopédie eſt au-deſſus des forces de ceux qui ſe ſont déchaînés contre ce livre.

On a long-tems appelé *forces* de grands ciſeaux ; & c'eſt pourquoi, dans les Etats de la Ligue, on fit une

eſtampe de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, cherchant avec ſes lunettes ſes ciſeaux qui étaient à terre, avec ce jeu-de-mots pour inſcription : *J'ai perdu mes forces.*

Le ſtyle familier admet encore, force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit : à force de travailler, il s'eſt épuiſé ; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a tranſporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en ce ſens, eſt le courage de ſoutenir l'adverſité, & d'entreprendre des choſes vertueuſes & difficiles, *animi fortitudo.*

La force de l'eſprit eſt la penetration & la profondeur, *ingenii vis.* La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La force d'un raiſonnement conſiſte dans une expoſition claire des preuves expoſées dans leur jour, & une concluſion juſte ; elle n'a point lieu dans les théorêmes mathématiques, parce qu'une démonſtration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force ; elle peut ſeulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus ſimple ou plus compliqué. La force du raiſonnement a ſur-tout lieu dans les queſtions problématiques.

La force de l'éloquence n'eſt pas ſeulement une ſuite de raiſonnemens juſtes & vigoureux, qui ſubſiſteraient avec la ſéchereſſe ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainſi on a dit que les ſermons de *Bour-*

Bdaloue avaient plus de force, ceux de *Maſſillon* plus de grâce. Des vers peuvent avoir de la force, & manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque choſe dans chaque hémiſtiche :

Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
L'Eternel eſt ſon nom ; le monde eſt ſon ouvrage.

Ces deux vers, pleins de force & d'élégance, ſont le meilleur modèle de la poëſie.

La force, dans la peinture, eſt l'expreſſion des muſcles que des touches reſſenties font-paraître en action ſous la chair qui les couvre. Il y a trop de force, quand ces muſcles ſont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Conſtantin* deſſinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée eſt dure dans la peinture, ampoulée dans la poëſie.

Des philoſophes ont prétendu que la force eſt une qualité inhérente à la matière ; que chaque particule inviſible, ou plutôt monade, eſt douée d'une force active : mais il eſt auſſi difficile de démontrer cette aſſertion, qu'il le ſerait de prouver que la blancheur eſt une qualité inhérente à la matière, comme le dit le Dictionn. de Trévoux à l'article *INHÉRENT*.

La force de tout animal a reçu ſon plus haut degré, quand l'animal a pris toute ſa croiſſance. Elle décroît, quand les muſcles ne reçoivent plus une nourriture égale ; & cette nourriture ceſſe d'être égale, quand les eſprits animaux n'impriment plus à ces muſcles le mouvement accoutumé. Il eſt ſi probable que ces

esprits animaux sont de feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à mesure qu'ils manquent de chaleur.

FORNICATION.

LE Dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voutées dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour signifier *le commerce des personnes libres.* Il n'est point d'usage dans la conversation, & n'est guère reçu aujourd'hui que dans le style marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en faisaient un grand usage, & le distinguaient en plusieurs espèces.

On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des Dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités sont appelées *impuretés*, *souillures.* C'est par la même extension qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux-Dieux un hommage *adultère.*

FRANC ou FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conservé son nom, malgré le prétendu établissement d'*Enée*, qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue, des caractères & des

ufages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloanthe* & tant d'autres, dans le canton de Rome alors preſque déſert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains, qui envahirent l'Italie tour-à-tour, lui laiſsèrent au moins ſon nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Viſigoths, les Sarrazins, ont été les maîtres de l'Eſpagne les uns après les autres; le nom d'*Eſpagne* eſt demeuré. La Germanie a toujours conſervé le ſien; elle a joint ſeulement celui d'Allemagne, qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois ſont preſque les ſeuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch*, ou *Wuelch*; les Romains ſubſtituaient toujours un *G* au *W* qui eſt barbare; de Welche, ils firent *Galli*, *Gallia*. On diſtingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. (*)

Qui étaient & d'où venaient ces Franqs, leſquels, en très-petit nombre & en très-peu de tems, s'emparèrent de toutes les Gaules, que *Céſar* n'avait pu entièrement ſoumettre qu'en dix années? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots: *Les Francs dont nous deſcendons*. Eh, mon ami, qui vous a dit que vous deſcendez en droite ligne d'un franc? *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, quand il ſubjugua environ huit ou dix millions de Welches ou

(*) *Voyez* LANGUE.

Gaulois, tenus en ſervitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une ſeule maiſon en France qui puiſſe fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraiſemblance qu'elle ait un franc pour ſon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent, au nombre de ſept ou huit mille tout-au-plus, ſe faire-donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiſsèrent-ils des archives par leſquelles on puiſſe faire-voir qu'ils ſont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui?

Il y a bien long-tems que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens. (a) *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième ſiècle, dit : *Selon pluſieurs anciens écrivains, des troupes de Troyens fugitifs s'établirent ſur les bords du Rhin alors déſerts.* Paſſe encore pour *Enée*, il pouvait aiſément chercher un aſile au bout de la Méditerranée; mais *Francus*, fils d'*Hector*, avait trop de chemin à faire pour aller vers Duſſeldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeiſtein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne ſe fuſſent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'aient porté les armes ſous *Alexandre*, après avoir combattu ſous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait ſon compliment à l'empereur *Louis le germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, aſſigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quel-

(a) Liv. XII.

ques reſtes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius*; & le ſavant *Leibnitz* eſt de cette opinion.

Ce qui eſt bien certain, c'eſt que, du tems de *Conſtantin*, il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils ſe raſſemblaient ſous des capitaines de bandits, ſous des chefs que les hiſtoriens ont eu le ridicule d'appeler *rois : Conſtantin* les pourſuivit lui-même dans leurs repaires, en fit-pendre pluſieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour ſon divertiſſement : deux de leurs prétendus rois, nommés *Aſcaric* & *Ragaiſe*, périrent par ce ſupplice; c'eſt ſur quoi les panégyriſtes de *Conſtantin* s'extaſient, & ſur quoi il n'y avait pas tant à ſe récrier.

La prétendue loi ſalique, écrite, dit-on, par ces barbares, eſt une des plus abſurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il ſerait bien étrange que les Francs euſſent écrit dans leurs marais un code conſidérable, & que les Français n'euſſent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII.* Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne ſont jamais gouvernés par des lois authentiques conſignées dans les monumens publics, que quand ils ont été raſſemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives, & tout ce qui caractériſe une nation civiliſée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du tems de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'a-

vait pas une ville fermée, soyez très-sûrs que ce code est supposé, & qu'il a été fait dans des tems très-postérieurs. Tous les sophismes, toutes les suppositions, n'ébranleront jamais cette vérité dans l'esprit des sages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'on nous donne cette loi salique en latin, comme si des sauvages errans au-delà du Rhin avaient appris la langue latine. On la suppose d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait-parler ainsi :

Lorsque la nation illustre des Francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi salique. On choisit parmi eux quatre des principaux, Visogast, Bodogast, Solegast & Vindogast, &c.

Il est bon d'observer que c'est ici la fable de *la Fontaine* :

Notre magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms sont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Worms. Quelle que soit l'époque où les coutumes nommées *loi salique* aient été rédigées sur une ancienne tradition, il est bien certain que les Francs n'étaient pas de grands législateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq* ? Une preuve qu'on n'en sait rien-du-tout, c'est que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard ? Et qu'importe ?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes composées de Franqs ? il n'y a pas d'apparence. *Childéric* le franq avait fait des courses jusqu'à Tournai. On

dit *Clovis* fils *Childéric* & de la reine *Baxine*, femme du roi *Baxin*. Or *Baxin* & *Baxine* ne ſont pas aſſurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains éliſaient leurs chefs; & le canton des Franqs avait ſans-doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût ſon père. Il fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'Empire romain.

Croira-t-on de bonne-foi que l'hérule *Odo*, ſurnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous ſous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des Hérules à ſa ſuite, & que *Genſeric* n'ait conduit en Afrique que des Vandales? Tous les miſérables ſans profeſſion & ſans talent qui n'ont rien à perdre, & qui eſpèrent gagner beaucoup, ne ſe joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la deſtruction?

Dès que *Clovis* eut le moindre ſuccès, ſes troupes furent groſſies ſans-doute de tous les Belges qui voulurent avoir part au butin; & cette armée ne s'en appela pas moins l'*armée des Francs*. L'expédition était très-aiſée. Déjà les Viſigoths avaient envahi un tiers des Gaules, & les Burgondiens un autre tiers. Le reſte ne tint pas devant *Clovis*. Les Francs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* ſignifia un *poſſeſſeur libre*, tandis que les autres étaient eſclaves. De-là vinrent les mots de *franchiſe* & d'*affranchir*: Je vous fais franq, je vous rends homme libre. De-là *françalenus*, te-

nant librement ; *franq alen*, *franq dad*, *franq chamen* ; & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui composèrent ſi long-tems le malheureux patois dont on ſe ſervit en France.

De-là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-tems après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous diſons encore *vingt francs*, *vingt livres* : & cela ne ſignifie rien par ſoi-même ; cela ne donne aucune idée, ni du poids, ni du titre de l'argent ; ce n'eſt qu'une expreſſion vague, par laquelle les peuples ignorans ont preſque toujours été trompés, ne ſachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne ſe regardait pas comme un franq ; il était né en Auſtraſie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choiſi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils feſaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaiſſaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'eſt l'article IV d'un de ſes capitulaires ſur ſes métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leurs lois.*

La race carlovingienne paſſa toujours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Maïence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut*

transféré des Grecs aux Allemands. Le Roi ne fut Empereur qu'après avoir été couronné par le Pape... Tout ce que l'Empereur possède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire Grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale, & l'orientale étant l'Austrasie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du tems des Empereurs saxons, la cour de Constantinople les appelait toujours *prétendus Empereurs francs*, comme il se voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand*, envoyé de Rome à Constantinople.

De la Nation Française.

LORSQUE les Francs s'établirent dans le pays des premiers Welches; que les Romains appelaient *Gallia*, la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par *César*, des familles romaines qui s'y étaient établis des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations, & enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie subsista, tous les peuples depuis la source du Veser jusqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers dixième siècle. Le fonds de la nation est de familles

gauloises, & les traces du caractère des anciens Gaulois ont toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractère comme chaque homme; & ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de semblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les distingue des Italiens & des Allemands.

Le climat & le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal: mais le fonds de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Égyptiens & les Grecs, sans avoir pu détruire le fonds du caractère & la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fonds du Français est tel aujourd'hui, que *César* a peint le Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à

combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. *César*, *Agathias*, & d'autres, disent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il est encore, dans le tems le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins, quoiqu'il montre de tems en tems des restes de sa légèreté, de sa pétulance & de sa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne sont pas, dit le *Tasse*,

. . . Gente robusta, e faticosa;
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Parisiens de son tems ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son Misopogon, *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi.* Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du

tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III* & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'eſt que les orages du gouvernement & ceux de la religion pouſſèrent la vivacité des eſprits aux emportemens de la faction & du fanatiſme, & que cette même vivacité, qui ſubſiſtera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la ſociété. Le Pariſien eſt impétueux dans ſes plaiſirs, comme il le fut autrefois dans ſes fureurs. Le fonds du caractère qu'il tient du climat, eſt toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé ſi long-tems, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours; & ces ſecours, il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts ſont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangères, & ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout ſe réglait dans les aſſemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces aſſemblées, & ce fut preſque la ſeule adminiſtration des Français dans les deux premières races, juſqu'à *Charles le ſimple*.

Lorſque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne; lorſque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vaſſaux peu dépendans de la cou-

ronne, le nom de Français fut plus reſtreint ; ſous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri*, & *Philippe*, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les ſeigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduiſirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux États. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du ſol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux preſque rien de ſemblable.

Ce n'eſt guère que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les uſages. La cour ne commença que dans ce tems à ſervir de modèle aux provinces réunies ; mais en général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de diſcipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous *François I.* Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politeſſe que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reſte de l'Europe, en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de *Shakeſpear* dit qu'*à toute force on peut être poli, ſans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par *Céſar* & par tous les peuples voiſins, cependant ce royaume ſi long-tems démembré, & ſi ſouvent près

de ſuccomber, s'eſt réuni & ſoutenu principalement par la ſageſſe des négociations, l'adreſſe, & la patience, mais ſur-tout par la diviſion de l'Allemagne & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage ; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique ; le comté de Toulouſe, par un accord ſoutenu d'une armée ; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alſace ; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaſſés de France autrefois, malgré les victoires les plus ſignalées, parce que les rois de France ont ſu temporiſer & profiter de toutes les occaſions favorables. Tout cela prouve que, ſi la jeuneſſe françaiſe eſt légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-ſages. Encore aujourd'hui la magiſtrature, en général, a des mœurs ſévères, comme du tems de l'empereur *Julien*. Si les premiers ſuccès en Italie, du tems de *Charles VIII*, furent dus à l'impétuoſité guerrière de la nation, les diſgraces qui les ſuivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était compoſée que de jeunes-gens. *François I* ne fut malheureux que dans ſa jeuneſſe, lorſque tout était gouverné par des favoris de ſon âge ; & il rendit ſon royaume floriſſant dans un âge plus avancé.

Les Français ſe ſervirent toujours des mêmes armes que leurs voiſins, & eurent à-peu-près la même diſcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'uſage de la lance & des piques. La bataille

taille d'Ivry commença à décrier l'usage des lances; qui fut bientôt aboli; & sous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au XVIe siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I*; & on ne commença à se raser entièrement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours; & les Français, au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

FRANÇOIS.

SECTION Ire.

ON prononce aujourd'hui *français*, & quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *François* qui signifie une *nation*, de *François* qui est un nom propre, comme *St François*, ou *François I.*

Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage; c'est ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononçait la diphtongue *oi* rudement, au commencement du seizième siècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les esprits: de là vient qu'on ne dit plus *françois* par un *o*, mais *français*; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit*, &c. &c.

La langue française ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième siècle, elle n'eut

des ruines du latin & du celte mêlée de quelques mots tudesques. Ce langage étoit d'abord le *romanum rusticum*, le romain rustique ; & la langue tudesque fut la langue de la cour, jusqu'au tems de *Charles le chauve* ; le tudesque demeura la seule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain rustique, la langue romance prévalut dans la France occidentale ; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadine, & de quelques autres cantons, conserve encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet idiôme.

A la fin du dixième siècle, le *français* se forma ; on écrivit en *français* au commençement du onzième : mais ce *français* tenait encore plus du romain rustique, que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle en romain rustique, n'est pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines, & allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain, ou des choses d'un usage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, sont de l'ancien gaulois ou celte, comme *tête*, *jambe*, *sâbre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *ensemble*, & plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *reitre*, *lansquenet*. Presque tout le reste est latin ; & les mots latins furent tous abrégés, selon l'usage, & le génie des nations du Nord : ainsi de *palatium*, palais ; de *lupus*, loup ; d'*Augustus*, août de *Junius*, juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pour-

pre ; de *pretium*, prix, &c.... A peine reſtait-il quelques veſtiges de la langue grecque, qu'on avait ſi long-tems parlée à Marſeille.

On commença au douzième ſiècle à introduire dans la langue quelques termes de la philoſophie d'*Ariſtote* ; & vers le ſeizième ſiècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *aſthmatique*, *iliaque*, *empyème*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de ſecours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une conſiſtance régulière. *François I* abolit l'ancien uſage de plaider, de juger, de contracter en latin ; uſage qui atteſtait la barbarie d'une langue dont on n'oſait ſe ſervir dans les actes publics ; uſage pernicieux aux citoyens, dont le ſort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français* ; mais la langue n'était ni noble ni régulière. La ſyntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la converſation étant tourné à la plaiſanterie, la langue devint très-féconde en expreſſions burleſques & naïves, & très-ſtérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poëſie comique, pour un d'un uſage plus relevé ; & c'eſt encore une raiſon pour laquelle *Marot* ne réuſſit jamais dans le ſtyle ſérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *français* acquit de la vigueur ſous la plume de *Montagne*; mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronſard* gâta la langue, en tranſportant dans la poëſie françaiſe, les compoſés grecs dont ſe ſervaient les philoſophes & les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronſard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuſe par l'établiſſement de l'académie françaiſe, & acquit enfin dans le ſiècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue eſt la clarté & l'ordre : car chaque langue a ſon génie, & ce génie conſiſte dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureuſement, d'employer ou de rejetter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaiſons, & étant toujours aſſervi aux articles, ne peut adopter les inverſions grecques & latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une ſeule manière : *Plancus a pris ſoin des affaires de Céſar;* voilà le ſeul arrangement qu'on puiſſe donner à ces paroles. Exprimez cette phraſe en latin : *Res Cæſaris Plancus diligenter curavit*; on peut arranger ces mots de cent-vingt manières, ſans faire tort au ſens & ſans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui alongent & qui énervent les phraſes dans les langues modernes, rendent encore la langue françaiſe peu propre pour le ſtyle lapidaire. Les verbes auxi-

, ſes pronoms, ſes articles, ſon manque de participes déclinables, & enfin ſa marche uniforme, nuiſent au grand enthouſiaſme de la poëſie : elle a

moins de reſſource en ce genre que l'italien & l'anglais : mais cette gêne & cet eſclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on eſt obligé d'exprimer ſes penſées & de conſtruire ſes phraſes, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les peuples ; & le génie de la nation ſe mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la ſociété n'ayant été long-tems connues qu'en France, le langage en a reçu une délicateſſe d'expreſſion, & une fineſſe pleine de naturel qui ne ſe trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette fineſſe ; mais les gens de goût ont ſu toujours la réduire dans de juſtes bornes.

Pluſieurs perſonnes ont cru que la langue françaiſe s'était appauvrie depuis le tems d'*Amiot* & de *Montagne* : en effet, on trouve dans ces auteurs pluſieurs expreſſions qui ne ſont plus recevables ; mais ce ſont, pour la plupart, des termes familiers, auxquels on a ſubſtitué des équivalens. Elle s'eſt enrichie de quantité de termes nobles & énergiques ; & ſans parler ici de l'éloquence des choſes, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'eſt dans le ſiècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu ſon plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le tems & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-ſeptième & du dix-huitième ſiècles ſerviront toujours de modèles.

Ce ne sont pas encore que le progrès de la raison dans la plupart des gouvernements [illegible] qui a rendu toute la nation pensante depuis quelques années; & des mêmes causes, plus fortes encore la même année, éclairer encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, & peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans dans la littérature; & le premier sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

SECTION II.

Langue Française.

IL ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Welches, qui faisaient, dit-on, une partie des peuples Celtes, ou Keltes, espèces de sauvages dont on ne connait que le nom, & qu'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce que l'on sait, c'est que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Welches*; c'est le nom qu'on donne encore aux Français dans la basse-Allemagne, comme on appellait cette Allemagne *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples sont une

colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch.*

Un reſte de l'ancien patois s'eſt encore conſervé chez quelques ruſtres dans cette province de Galles, dans la baſſe-Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue ſoit une corruption de la latine, mêlée de quelques expreſſions grecques, italiennes, eſpagnoles, cependant nous avons retenu pluſieurs mots dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui ſont encore d'uſage, & que le tems n'a preſque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, becquée, becqueter, berge, berne, bivouac, blêche, blé, bleſſer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, briſe de vent, broche, brouiller, brouſſailles; bru, mal rendu par *belle-fille.*

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, (cheval) nom qui s'eſt conſervé parmi les enfans, dada; d'abord, dague, danſe, devis, deviſe, deviſer, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, eſt, ainſi que oueſt, nord, & ſud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, foa, fracas, frapper, fraſque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, gaiand, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouſſe, gras, grelot, gris, grouder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, harraſſer, hardes, harnois, havre, hazard, heaume, heurter, hors, huſner, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, (homme de pied), logis, lopin, lors, lorſque, lot, lourd.

M.

Magaſin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, mouſle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Oſche, *ou* hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains qu'ils fourniſſent, ancienne manière de tout compter chez les Welches: c'eſt ce qu'on appelle encore *taille*. Oui, ouf.

P.

Palfroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer,

R.

Race, râcler, radotter, rançon, rat, ratiſſer, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, riſque, rouſſe, ruer.

S.

Saiſir, ſaiſon, ſalaire, ſalle, ſavate, ſoin, ſot, (ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme ſi les Welches avaient autrefois étudié à Jéruſalem!) Soupe.

T.

Talut, tanné (couleur), tantôt, tappe, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs & nous étions voiſins autrefois; tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouſſe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vaſſal.

Voyez à l'article GREC les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-deſſus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en eſt qui probablement ne ſont pas de l'ancienne langue gauloiſe, mais de la teutone. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'eſt beaucoup.

Mais quand nous aurons bien conſtaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer? Il n'eſt pas queſtion de ſavoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle eſt. Il importe peu de connaître quelques reſtes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui reſſemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conſerver dans ſa pu-

reté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de *Louis XIV.*

Ne commence-t-on pas à la corrompre ? N'est-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une signification nouvelle ? Qu'arriverait-il, si vous changiez ainsi le sens de tous les mots ? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand siècle.

Il est sans doute très-indifferent en soi, qu'une syllabe signifie une chose ou une autre. J'avouerai même que si on assemblait une société d'hommes qui eussent l'esprit & l'oreille justes, & s'il s'agissait de réformer la langue, qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie, on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions ; on donnerait de l'embonpoint à la sécheresse de quelques autres, & de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, plusieurs mots terminés durement, auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU ! de *populos* à peuples ! de *locus* à lieu !

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompîmes. D'*Augustus* nous fîmes aoust, août ; de *pavo*, paon ; de *Cadomum*, Caen ; de *Junius*, juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix. C'est une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainsi les Allemands, & les Anglais, firent d'*ecclesia*, kik, church ; de *foras*, furth ; de *condemnare*, damn. Tous les nombres romains devinrent des monosyllables dans pres-

que tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'atteſte-t-il pas encore la vieille ruſticité de nos pères? La plupart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, ſont nos anciens habits de ſauvages: chaque peuple en a des magaſins.

Le plus inſupportable reſte de la barbarie welche & gauloiſe, eſt dans nos terminaiſons en *oin*; coin, ſoin, oint, groin, foin, point, loin, marſoin, tintoin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces ſons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante eſpèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots déſagréables, que les hommes éloquens ſavent placer heureuſement, & dont ils ornent la ruſticité. C'eſt un très-grand art; c'eſt celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'uſage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'eſt rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaiſons ſont accompagnées de ſyllabes ſonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phraſes: *Les tendres ſoins que j'ai pris de votre enfance. Je ſuis loin d'être inſenſible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut ſe garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède:

Non; mais il m'a ſur-tout laiſſé ferme en ce point,
D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le ſens eſt beau. Il fallait l'exprimer en vers plus

mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perſonne n'eſt révolté de ces vers dans l'Andromaque :

On le verrait encor nous partager ſes ſoins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à ſon empire,
A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers ſoutiennent les premiers, comme ils répandent ſur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue françaiſe un trop grand nombre de mots ſimples, auxquels manque le compoſé, & de termes compoſés qui n'ont point le ſimple primitif. Nous avons des *architraves* & point de *traves* ; un homme eſt *implacable*, & n'eſt point *placable ;* il y a des gens *inaimables*, & cependant *inaimable* ne s'eſt pas encore dit.

C'eſt par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eſt très-uſité, & que celui de *garce* eſt devenu une injure groſſière. *Vénus* eſt un mot charmant, *vénérien* donne une idée affreuſe.

Le latin eut quelques ſingularités pareilles. Les Latins diſaient *poſſibile*, & ne diſaient pas *impoſſibile*. Ils avaient le verbe *providere*, & non le ſubſtantif *providentia* ; *Cicéron* fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me ſemble que, lorſqu'on a eu dans un ſiècle un nombre ſuffiſant de bons écrivains, devenus claſſiques, il n'eſt plus guère permis d'employer d'autres expreſſions que les leurs, & qu'il faut leur

donner le même sens, ou bien, dans peu de tems, le siècle présent n'entendrait plus le siècle passé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du siècle de *Louis XIV*, que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait*, que *Benserade* ait *persifflé* la cour, que le surintendant *Fouquet* ait eu *un goût décidé* pour les beaux-arts, &c.

Le ministère prenait alors des engagemens, & non pas des *erremens*. On tenait, on remplissait, on accomplissait ses promesses; on ne les *réalisait* pas. On citait les anciens, on ne *faisait pas des citations*. Les choses avaient du rapport les unes aux autres, des ressemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conséquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du Roi *a trait* à un arrêt de la cour des Aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Pélisson*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'est qu'*avoir trait*, ils n'auraient su que répondre. On recueillait ses moissons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, sévère, rigoureux, minutieux même; à présent on s'avise d'être *strict*. Un avis était semblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé sur les mêmes raisons; deux personnes étaient du même sentiment, avaient la même opinion, &c. cela s'entendait. Je lis, dans vingt Mémoires nouveaux, que les Etats ont eu un avis *parallèle* à celui du Parlement; que le Parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris: comme si *parallèle* pouvait signifier confor-

me ; comme ſi deux choſes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon ſiècle n'uſa du mot de *fixer*, que pour ſignifier arrêter, rendre ſtable, invariable.

Et fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
Phèdre depuis long-tems ne craint plus de rivale.

. . . . . .

C'eſt à ce jour heureux qu'il fixa ſon retour.

. . . . . .

Egayer la triſtesse, & fixer la volage.

Quelques Gaſcons hazardèrent de dire : *J'ai fixé cette dame*, pour, je l'ai regardée fixement, j'ai fixé mes yeux ſur elle. De-là eſt venue la mode de dire : *Fixer une perſonne*. Alors vous ne ſavez point ſi on entend par ce mot : j'ai rendu cette perſonne moins incertaine, moins volage ; ou ſi on entend, je l'ai obſervée, j'ai fixé mes regards ſur elle. Voilà un nouveau ſens attaché à un mot reçu, & une nouvelle ſource d'équivoques.

Preſque jamais les *Péliſſon*, les *Boſſuet*, les *Flèchier*, les *Maſſillon*, les *Fénélon*, les *Racine*, les *Quinault*, les *Boileau* ; *Molière* même & *la Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne ſe ſont ſervi du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une poſition de lieu. On diſait : L'aile droite de l'armée de *Scipion*, vis-à-vis l'aile gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *Céſar*, il trembla.

Vis à-vis eſt l'abrégé de viſage à viſage ; & c'eſt

une expreſſion qui ne s'employa jamais dans la poëſie noble, ni dans le diſcours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous*, *bienfeſant vis-à-vis de nous*, *difficile vis-à-vis de nous*, *mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfeſant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le Roi mal-ſatisfait vis-à-vis de ſon Parlement*... C'eſt un amas de barbariſmes. On ne peut être mal ſatisfait. *Mal* eſt le contraire de *ſatis*, qui ſignifie *aſſez*. On eſt peu content, mécontent ; on ſe croit mal-ſervi, mal-obéi. On n'eſt ni ſatisfait, ni mal-ſatisfait, ni content, ni mécontent, ni bien ni mal obéi, vis-à-vis de quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal-ſatisfait* eſt de l'ancien ſtyle des bureaux. Des écrivains peu corrects ſe ſont permis cette faute.

Preſque tous les écrits nouveaux ſont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expreſſions ſi faciles, ſi heureuſes, ſi bien miſes à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme eſt bien diſpoſé *vis-à-vis* de moi ; qu'il a un reſſentiment *vis-à-vis* de moi ; que le Roi veut ſe conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme eſt bien diſpoſé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du reſſentiment contre moi ; que le Roi veut ſe conduire en père du peuple ; qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier*, au lieu de louer, ou faire un éloge; *par contre*, au lieu d'au contraire; *éduquer*, pour élever, ou donner de l'éducation; *égaliſer* les fortunes, pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'eſt d'employer dans le barreau, dans les conſeils d'Etat, des expreſſions gothiques, dont on ſe ſervait dans le quatorzième ſiècle: *Nous aurions reconnu; nous aurions obſervé; nous aurions ſtatué; il nous aurait paru aucunement utile.*

Eh, mes pauvres légiſlateurs! qui vous empêche de dire: *Nous avons reconnu; nous avons ſtatué; il nous a paru utile.*

Le ſénat romain, dès le tems des *Scipions*, parlait purement, & on aurait ſifflé un ſénateur qui aurait prononcé un ſoléciſme. Un Parlement croit ſe donner du relief en diſant au Roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'eſt pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'eſt un défaut trop commun, d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne ſignifient pas. Ainſi de *celata*, qui ſignifie un caſque en italien, on fit le mot *ſalade* dans les guerres d'Italie; de *bowling-green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulingrin; *rooſt beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit du cheval *riding-coat*, fait redingote; & du ſallon du ſieur *Devaux*

à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue françaiſe ſi polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'eſt déjà par des imitations abominables; notre langage le ſera de même. Les ſoléciſmes, les barbariſmes, le ſtyle bourſoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toujours élégante.

On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'Electre, & ſur-tout de Rhadamiſte, tout le reſte des ouvrages de l'auteur eſt quelquefois un amas de ſoléciſmes & de barbariſmes, jetés au hazard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un *Dictionnaire néologique*, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureuſement cet ouvrage, plus ſatyrique que judicieux, était fait par un homme un peu groſſier, qui n'avait ni aſſez de juſteſſe dans l'eſprit, ni aſſez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaiſes critiques.

Il parodie quelquefois très-groſſièrement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par *Fontenelle*; ouvrage qui, en tout ſens, fait honneur à la France. Il condamne, dans *Crébillon*, *fais-toi d'autres vertus*, &c.; l'auteur, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend, s'était ſervi de ce mot *tique*, il aurait été fort plat. Il eſt beau de dire fais des vertus conformes à ma ſituation.

a dit : *Facere de neceſſitate virtutem;* d'où nous eſt venu le proverbe, *faire de néceſſité vertu. Racine* a dit dans Britannicus :

Qui, dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur.

Ainſi *Crebillon* avait imité *Racine* ; & il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il eſt vrai qu'il eût fallu manquer abſolument de goût & de jugement pour ne pas reprendre les vers ſuivans, qui pèchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le ſens-commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.
. . . . . .
Tant le ſort entre nous a jeté de myſtère.
Les Dieux ont leur juſtice, & le trône a ſes mœurs.
. . . . . .
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me juſtifier d'un amour odieux.
. . . . . .
Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles.
. . . . . .
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!
. . . . . .
Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers, même ſans qu'il fût Roi.
. . . . . .
Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le ſecours des lois.
Le premier qui fut Roi n'eut pour lui que ſa voix.
. . . . . .
Je ne ſuis point ta mère ; & je n'en ſens du moins

Les entrailles, l'amour, le remords, ni les soins.

. . . . . .

Je crois que tu n'es point coupable ;
Mais, si tu l'es, tu n'es qu'un homme detestable.

. . . . . .

Mais vous me payerez ses funestes appas.
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence.

. . . . . .

Seigneur, enfin la paix si long-tems attendue,
M'est redonnée ici par le même héros,
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

. . . . . .

Autour d'un vase affreux dont il était rempli,
Du sang de Nonnius avec soin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrases obscures, ces termes impropres, ces fautes de syntaxe, ce langage inintelligible, ces pensées si fausses & si mal exprimées, tant d'autres tirades où l'on ne parle que des dieux & des enfers, parce qu'on ne sait pas faire-parler les hommes ; un style bourfoufflé & plat à-la-fois, hérissé d'épithètes inutiles, de maximes monstrueuses exprimées en vers dignes d'elles ; (*a*) c'est-là ce qui a succé-

(*a*) Voici quelques-unes de ces maximes détestables, qu'on ne doit jamais étaler sur le théâtre.

Mais, Seigneur, sans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi ! toujours, des fermens esclaves malheureux
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux !
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
Me venger & règner, voilà mes Souverains ;
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle,
Je ne consulte plus que ce superbe oracle.

(*Tragédie de* XERCÈS.)

Quelles plates & extravagantes atrocités ! *appeler à sa rai-*

ne se fyse de Rome. Et pour achever la démence de la langue & du goût, ces pièces vigoureuses & viriles ont été livrées de pièces plus barbares encore.

La prose n'est pas moins tombée. On voit dans ces livres-ci, à tous points, une affectation qui exclut toute vérité.

Il faut mettre [illegible] de l'amour-propre et qu'on ne se trompe au vrai.

[illegible] dans ces peintures où l'on a fait un roi de portrait.

Les [illegible] effrayer les hommes.

Entrer avec un [illegible] dans [illegible] de son ame.

[illegible] sur [illegible].

Le [illegible] avec la vérité.

Ce [illegible] une [illegible].

L'on ne [illegible] les intrigues de l'amour.

Le [illegible].

Un [illegible] dans la république.

Mécenas était d'autant plus éveillé, qu'il affectait le sommeil.

Julie, affligée de pitié, élève à son amant ses cendres sur pleureuses.

Elle cultive l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa plus [illegible] n'est point par terre.

Son amant ne veut pas rejeter ses maximes à sa toise, & prendre une ame aux livrées de la maison.

Tels sont les excès d'extravagance où sont tom-

son d'un joug : mes souverains sont me venger & régner ; de froids remèdes qui veulent mettre obstacle à ce superbe oracle! quelle foule de barbarismes & d'idées barbares!

bés des demi-beaux-esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule, & c'est en quoi il est très-estimable, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le style négligé, lâche & rampant, l'emploi fréquent des expressions populaires & proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix, après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de Drusus *par manière d'acquit.*

Un soldat romain se donnait à dix as par jours, corps & ame.

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, au lieu de dire dans un style plus concis, *la différence entr'eux était.* Le plaisir *qu'il y a à cacher ses démarches à son rival*, au lieu de dire *le plaisir de cacher ses démarches à son rival.*

Lors de la bataille de Fontenoi, au lieu de dire *dans le tems de la bataille, l'époque de la bataille, tandis, lorsque l'on donnait la bataille.*

Par une négligence encore plus impardonnable, & faute de chercher le mot-propre, quelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya faire-faire la revue des troupes.* Il était si aisé de dire, *il l'envoya passer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'est glissé dans la langue un autre vice; c'est d'employer des expressions poëtiques dans ce qui

ont être écrit du ſtyle le plus ſimple. Des auteurs de journaux, & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourſe, condamné à être fouetté *dans ces lieux*. Des janiſſaires ont *mordu la pouſſiere*. Les troupes n'ont pu réſiſter a *l'inclemence des airs*. On annonce une hiſtoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table de matières, en feſant l'eloge de la *magie* du ſtyle de l'auteur. Un apothicaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; il dit qu'*il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ſes lois.*

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de ſa partie *eſt éclairé du flambeau des préſomptions.*

Un hiſtorien, en parlant de l'auteur d'une ſédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la diſcorde.* S'il décrit un petit combat, il dit *que ces vaillans chevaliers deſcendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Ces puérilités ampoulées ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les Plaideurs. Mais enfin, il y aura toujours un petit nombre d'eſprits bien-faits qui conſervera les bienſéances du ſtyle & le bon goût, ainſi que la pureté de la langue. Le reſte ſera oublié.

FRANC-ARBITRE.

Depuis que les hommes raisonnent, les philosophes ont embrouillé cette matière ; mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par leurs absurdes subtilités sur la grâce. *Locke* est peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe ; car il est le premier qui, sans avoir l'arrogance de croire partir d'un principe général, ait examiné la nature humaine par analyse. On dispute depuis trois mille ans si la volonté est libre ou non ; *Locke* (*a*) fait-voir d'abord que la question est absurde, & que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur & le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre* ? Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de sens. Or que la volonté *puisse*, cela est aussi ridicule au fond, que si on disait qu'elle est jaune ou bleue, ronde ou quarrée. La volonté est le vouloir, & la liberté est le pouvoir. Voyons pied-à-pied la chaîne de ce qui se passe en nous, sans nous offusquer l'esprit d'aucun terme de l'école, ni d'aucun principe antécédent.

On vous propose de monter à cheval, il faut absolument que vous fassiez un choix ; car il est bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas, il n'y a point de milieu. Il est donc de nécessité absolue que vous vouliez le oui ou le non. Jusque-là il est démontré que la volonté n'est pas libre. Vous

(*a*) Voyez l'*Essai sur l'Entendement humain*, chapitre de la Puissance.

voulez monter à cheval : pourquoi ? C'eſt, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponſe eſt un idiotiſme, rien ne ſe fait ni ne ſe peut faire ſans raiſon, ſans cauſe ; votre vouloir en a donc une. Quelle eſt-elle ? l'idée agréable de monter à cheval qui ſe préſente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante. Mais, direz-vous, ne puis-je réſiſter à une idée qui me domine ? Non, car quelle ſerait la cauſe de votre réſiſtance ? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or vous recevez toutes vos idées ; vous recevez donc votre vouloir ; vous voulez donc néceſſairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penſer & le vouloir ſe forment en vous ? Je vous réponds que je n'en ſais rien. Je ne ſais pas plus comment on fait des idées, que je ne ſais comment le monde a été fait. Il ne nous eſt donné que de chercher à tâtons ce qui ſe paſſe dans notre incompréhenſible machine.

La volonté n'eſt donc point une faculté qu'on puiſſe appeler libre. Une volonté libre eſt un mot abſolument vide de ſens, & celle que les ſcolaſtiques ont appelée d'indifférence, c'eſt-à-dire de vouloir ſans cauſe, eſt une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où ſera donc la liberté ? dans la puiſſance de faire ce qu'on veut. Je veux ſortir de mon cabinet ; la porte eſt ouverte, je ſuis libre d'en ſortir.

Mais,

Mais, dites-vous, si la porte est fermée, & que je veuille rester chez moi, j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer; vous avez cette puissance; mais vous n'avez pas celle de sortir.

La liberté, sur laquelle on a écrit tant de volumes n'est donc, réduite à ses justes termes, que la puissance d'agir.

Dans quel sens faut-il donc prononcer ce mot l'*homme est libre*? dans le même sens qu'on prononce les mots de santé, de force, de bonheur. L'homme n'est pas toujours fort, toujours sain, toujours heureux.

Une grande passion, un grand obstacle lui ôtent sa liberté, sa puissance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc-arbitre*, est donc un mot abstrait, un mot général, comme beauté, bonté, justice. Ces termes ne disent pas que tous les hommes soient toujours beaux, bons & justes; aussi ne sont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin; cette liberté n'étant que la puissance d'agir, quelle est cette puissance? Elle est l'effet de la constitution & de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut résoudre un problême de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a certainement pas la liberté de résoudre son problême. Un jeune-homme vigoureux, amoureux éperdûment, qui tient sa maitresse facile entre ses bras, est-il libre de dompter sa passion? non sans-doute. Il a la puissance de jouir, & n'a pas la puissance de s'abstenir. *Locke* a donc eu très-grande raison d'appeler la li-

berté *puiſſance.* Quand eſt-ce que ce jeune-homme pourra s'abſtenir malgré la violence de ſa paſſion ? quand une idée plus forte déterminera en ſens contraire les reſſorts de ſon ame & de ſon corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puiſſance ? Pourquoi non ? Ils ont des ſens, de la mémoire, du ſentiment, des perceptions, comme nous. Ils agiſſent avec ſpontanéité comme nous. Il faut bien qu'ils aient auſſi, comme nous, la puiſſance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie : S'il eſt ainſi, tout n'eſt que machine, tout eſt dans l'univers aſſujetti à des lois éternelles. Eh bien, voudriez-vous que tout ſe fît au gré d'un million de caprices aveugles ? Ou tout eſt la ſuite de la néceſſité de la nature des choſes, ou tout eſt l'effet de l'ordre éternel d'un maître abſolu ; dans l'un & dans l'autre cas nous ne ſommes que des roues de la machine du monde.

C'eſt un vain jeu d'eſprit, c'eſt un lieu-commun de dire que ſans la liberté prétendue de la volonté, les peines & les récompenſes ſont inutiles. Raiſonnez, & vous conclurez tout le contraire.

Si, quand on exécute un brigand, ſon complice qui le voit expirer a la liberté de ne ſe point effrayer du ſupplice ; ſi la volonté ſe détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud aſſaſſiner ſur le grand-chemin ; ſi ſes organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur inſurmontable, il ne volera plus. Le ſupplice de ſon compagnon ne lui devient utile, & n'aſſure la ſociété qu'autant que ſa volonté n'eſt pas libre.

La liberté n'eſt donc & ne peut être autre choſe que la puiſſance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philoſophie nous apprend. Mais ſi on conſidère la liberté dans le ſens théologique, c'eſt une matière ſi ſublime, que des regards profanes n'oſent pas s'élever juſqu'à elle. (*)

FRANCHISE.

MOT qui donne toujours une idée de liberté, dans quelque ſens qu'on le prenne ; mot venu des Francs, qui étaient libres : il eſt ſi ancien, que lorſque le *Cid* aſſiégea & prit Tolède, dans l'onzième ſiècle, on donna des *franchies* ou *franchiſes* aux Français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchiſes, des libertés, des privilèges juſques dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'États, le ſouverain jurait à ſon avènement de garder leurs franchiſes.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux aſiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambaſſadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais ; & ce terrain était plus ou moins grand, ſelon la volonté de l'ambaſſadeur. Tout ce terrain était un aſile aux criminels ; on ne pouvait les y pourſuivre. Cette franchiſe fut reſtreinte, ſous *Innocent XI*, à l'enceinte des palais. Les égliſes & les couvens en Italie

(*) *Voyez* LIBERTÉ.

ont la même franchise, & ne l'ont point dans les autres lieux. Il y a dans Paris plusieurs lieux de franchise, où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être reçus maîtres. Les ouvriers ont cette franchise dans le fauxbourg Saint-Antoine; mais ce n'est pas un asile comme le Temple.

Cette franchise, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la liberté d'un discours, d'un conseil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire: mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, & *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou mesurée ou trop forte; la franchise se tient plus dans les justes bornes, & est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre; le dire avec franchise, c'est se conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace; parler avec trop de franchise, c'est trop ouvrir son cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

Il ne serait pas mal de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans

une vingtaine d'îles, & sur-tout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les Jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St Paul*. Ses voyages & ses miracles avaient été écrits en partie par *Turfellin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Partoli*, tous jésuites, mais très-peu connus en France: moins on était informé des détails, plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite *Bouhours* composa son histoire, *Bouhours* passait pour un très-bel esprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris; je ne parle pas de la compagnie de JESUS, mais de celle des gens du monde les plus distingués par leur esprit & par leur savoir. Personne n'eut un style plus pur & plus éloigné de l'affectation: il fut même proposé dans l'académie française de passer par-dessus les règles de son institution, pour recevoir le père *Bouhours* dans son corps (*a*).

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors, par un prestige presque inconcevable, gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir, mais ses progrès étaient lents: on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Bouhours fit les Vies de *St Ignace* & de *St François*

(*a*) Sa réputation de bon écrivain était si-bien établie, que *la Bruyère* dit dans ses Caractères: *Capys croit écrire comme Bouhours ou Rabutin.*

Xavier, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on la comparaison de *St Ignace* avec *César*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collège des Jésuites de la rue Saint-Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux tout-blancs ; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture, JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ses côtés, le St Esprit au-dessous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baissant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *la Chaise*, confesseur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur sacrilège.

Il faut avouer que *François Xavier* est comparable à *Alexandre*, en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* ressemble à *César* pour avoir été en Gaule ; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'est un plaisir de le voir passer, en qualité de convertisseur volontaire, d'Espagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique. Il reste longtems au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie ; ensuite il passe à Mélinde, & dispute sur l'Alcoran avec les Mahométans, (*b*) qui enten-

(*b*) Tome I, pag. 86.

dent ſans-doute ſa langue auſſi-bien qu'il entend la leur ; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaiſſeau portugais arrive à l'île Zocotora, qui eſt ſans-contredit celle des Amazones ; il y convertit tous les inſulaires ; il y bâtit une Égliſe : de-là il arrive à Goa ; (*c*) il y voit une colonne ſur laquelle *St Thomas* avait gravé qu'un jour *St Xavier* viendrait rétablir la réligion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères, ſoit hébreux, ſoit indiens, dans leſquels cette prophétie était écrite. Il prend auſſitôt une clochette, aſſemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo* & les baptiſe. (*d*) Son grand plaiſir ſur-tout était de marier les Indiens avec leurs maîtreſſes.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor ; dès qu'il eſt arrivé dans un pays ſon plus grand ſoin eſt de le quitter : il s'embarque ſur le premier vaiſſeau portugais qu'il trouve ; vers quelque endroit que ce vaiſſeau dirige ſa route, il n'importe à *Xavier* : pourvu qu'il voyage, il eſt content : on le reçoit par charité ; il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, a Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaiſſeau part pour Malaca : voilà *Xavier* qui court à Malaca, avec le déſeſpoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Bornéo, à Macaſſar, dans les îles Molucques, & ſur-tout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans

(*c*) Page 92 (*d*) Page 102.

son immense serail cent femmes en qualité d'épouses, & sept ou huit cents concubines. La première chose que fait *Xavier* est de les chasser toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaisseau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan; il fait plusieurs tours de Ceilan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaisseau part pour ce pays, *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer; il parcourt toutes les îles du Japon.

Enfin, dit le jésuite *Bouhours*, si on mettait bout-à-bout toutes les courses de *Xavier*, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le tems d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'est un beau miracle; s'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement, dans plusieurs de ses lettres, il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète, & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ses lettres, ne fait aucun doute que *St François Xavier n'eût le don des langues*; (*e*) mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait*, dit-il, *dans plusieurs occasions; car sans jamais avoir appris la langue chinoise, il prêchait tous les matins en chinois dans*

(*e*) Tome II, page 59.

Amanguchi, (qui eſt la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il fût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puiſqu'il feſait des chanſons dans ces langues, & qu'il mit en chanſon le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo*; pour l'inſtruction des petits garçons & des petites filles. (*f*)

Ce qu'il y a de plus beau, c'eſt que cet homme, qui avait beſoin de truchement, parlait toutes les langues à-la-fois comme les Apôtres; & lorſqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le ſaint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra, l'entendaient parfaitement. (*g*)

Un jour ſur-tout qu'il parlait ſur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipſes de ſoleil & de lune, l'arc-en-ciel, le péché & la grâce, le paradis & l'enfer, il ſe fit-entendre à vingt perſonnes de nations différentes.

On demande commêt un tel homme put faire tant de converſions au Japon? Il faut répondre ſimplement qu'il n'en fit point; mais que d'autres jéſuites, qui reſtèrent long-tems dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cents mille hommes. C'eſt-là le prodige le plus connu que les miſſionnaires aient opéré au Japon.

(*f*) Page 317.
(*g*) Page 56.

Mais ceux de *François Xavier* ne laiſſent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ſes miracles huit enfans reſſuſcités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jéſuite Bouhours, (*h*) *n'était pas d'avoir reſſuſcité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaiſant de ſes miracles, eſt qu'ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria, (*i*) un cancre vint le lui rapporter entre ſes pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'eſt que, dans une tempête qui dura trois jours, il fut conſtamment à-la-fois dans deux vaiſſeaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre, (*k*) & ſervit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les paſſagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'eſt-là pourtant ce qu'on a écrit ſérieuſement & avec ſuccès dans le ſiècle de *Louis XIV*, dans le ſiècle des Lettres provinciales, des Tragédies de *Racine*, du Dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres ſavans ouvrages.

Ce ſerait une eſpèce de miracle, qu'un homme d'eſprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, ſi on ne ſavait à quel excès l'eſprit de corps & ſur-tout l'eſprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes

(*h*) Tome II, page 313. (*k*) Page 157.
(*i*) Page 237.

pour connaître les grosseurs & les distances, il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & *Bambabef* qui avait de la conception, se rendit aux démonstrations du disciple de *Confutzée* ; puis il reprit la dispute en ces termes :

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe point par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien ; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, & en effet ils leur donnent de la rubarbe. Je puis donc, moi faquir tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades : Voilà une médecine très-amère il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits des revenans, des lutins, des sorciers ; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent à-peu-près ; ils sont nés avec quelques différences. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Voilà des erreurs, je l'avoue, mais nous leur enseignons pour leur bien ; leur faisons-accroire que s'ils secouent pas nos lits, s'ils n'expient pas leurs

péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront, dans une autre vie, chevaux-de-poste, chiens ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens-de-bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense, qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voient fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux-de-poste. Qu'arrive-t-il ? ils ont assez de bon-sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes, & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure & dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font-croire qu'il n'y a point de religion, parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point-du-tout, car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes, parce que vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables ?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même

pâte que nos tailleurs, nos tifferands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur & vengeur. Ils ne souillent leur culte, ni par des syſtêmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes : il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos ouvriers comme nous inſtruiſons nos lettrés ?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe ; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent juriſconſultes : cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience ; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte ; & la plus ſûre manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet, mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompenſe ? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables ; ils ſe révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'aſſurera que DIEU punit & récompenſe ? où en eſt la preuve ? quelle miſſion avez-vous ? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie ? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile

à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses mal-honnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font-frémir le bon-sens ?

Le peuple est très-disposé à croire ses magistrats : quand ses magistrats ne lui proposent qu'une croyance raisonnable, il l'embrasse volontiers. On n'a pas besoin de prodiges pour croire un DIEU juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle, trop nécessaire, pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment DIEU punira & récompensera ; il suffit qu'on croie à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes, & que ce sont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens-de-bien ; ils n'en cultiveraient pas moin la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non pa crainte. Mais de plus je vous soutiens qu'aucun philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit, je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas ? Enfin, je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons ſur-tout qu'un philoſophe doit annoncer un DIEU, s'il veut être utile à la ſociété humaine.

FRIVOLITÉ.

CE qui me perſuade le plus de la Providence, (diſait le profond auteur de Bacha Bilboquet,) c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables misères, la nature nous a faits frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout-d'un-coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer ſans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame-d'honneur de la reine, ſous prétexte qu'elle avait fait-tuer un coq blanc au clair de la lune ? dans cette même ville où le maréchal de *Marillac* fut aſſaſſiné en cérémonie, ſur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apoſtés par un prêtre dans ſa propre maiſon-de-campagne, où il careſſait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés ?

Pourrait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, & ſans avoir le cœur glacé

d'horreur : Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du faubourg Saint-Antoine, parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Ferronerie sans verser des larmes, & sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables & sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois.

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la Saint-Barthélemi, sans dire : C'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU ! C'est ici qu'on traîna tout-sanglant un des aïeux de ma mère ! C'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre !

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maitresse, une grande partie de leur bien, & par conséquent toute leur considération, & même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, & fesaient à souper des contes qu'on croyait plaisans ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon-sens, dit-on, doit tou-

jours penſer de la même façon : ſi on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire-boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elyſées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie? oubliez & jouiſſez.

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les Belles-Lettres & dans les Beaux-Arts.

ON dit qu'un morceau de poëſie, d'éloquence, de muſique, un tableau même, eſt froid, quand on attend dans ces ouvrages une expreſſion animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne ſont pas ſi ſuſceptibles de ce défaut. Ainſi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphyſique, tout ce qui a pour unique mérite la juſteſſe, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, eſt très-froid, en comparaiſon du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les perſonnages de *Mignard* cette même affliction que *le Brun* a ſi vivement exprimée ſur le viſage & dans les attitudes des princeſſes perſanes. Une ſtatue même peut être froide. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muſcles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & ſur le front d'un *Hercule* qui ſoulève *Antée*.

Dans la poëſie, dans l'éloquence, les grands mou-

vemens des passions deviennent froids, quand ils sont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'est ce qui fait que l'amour, qui est si vif dans *Racine*, est languissant dans *Campistron* son imitateur.

Les sentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expressions les plus simples. Rien n'est si vif, si animé que ces vers du Cid : *Va, je ne te hais point.... tu le dois.... je ne puis.* Ce sentiment deviendrait froid, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si froid que le style ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a essuyé une tempête, qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de *sources de feu bouillonnant sur les eaux, & de la foudre qui gronde & qui frappe à sillons redoublés la terre & l'onde.* Ainsi le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées, souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'est froid que parce qu'il est vif à contre-tems, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante : mais celui qui est froid parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu; on ne saurait en acquérir.

FIN du Tome IV.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ÉCLIPSE. page 1

ÉCONOMIE. 8

Economie domestique. 9. *De l'Economie publique.* 16

ÉCONOMIE DE PAROLES. *Parler par économie.* 26

ÉCROUELLES. 33

ÉDUCATION. *Dialogue entre un Conseiller & un Ex-Jésuite.* 35

ÉGALITÉ. SECTION I, 40. SECTION II, 43

ÉGLISE. *Précis de l'Histoire de l'Eglise Chrétienne.* 46

Du pouvoir de chasser les Diables, donné à l'Eglise. 56

Des Martyrs de l'Eglise. 58

De l'établissement de l'Eglise sous Constantin. 63

De la signification du mot Eglise. Portrait de l'Eglise primitive. Dégénération. Examen des sociétés qui ont voulu rétablir l'Eglise primitive, & particulièrem. des Quakers. 68

Du nom d'Eglise dans les sociétés Chrétiennes. 71

De la primitive Eglise, & de ceux qui ont cru la rétablir. Ibid.

Des primitifs appelés Quakers. 77

Querelles entre l'Eglise Grecque & la Latine, dans l'Asie & dans l'Europe. 82. *De la présente Eglise Grecque.* 87

ÉGLOGUE. 89. *Eglogue allemande.* 91

ÉLÉGANCE. 93. ÉLIE & ÉNOCH. 96

ÉLOQUENCE. 100

EMBLÊME. *Figure, Allégorie, Symbole, &c.* 110

De quelques emblêmes dans la nation Juive. 113

De l'emblême d'Oolla & d'Oliba. 120

D'Osée & de quelques autres emblêmes. 123

EMPOISONNEMENS. 124

ENCHANTEMENT, *Magie, Evocation, Sortilège, &c.* 130

Enchantement des morts, ou évocation. 134

Des autres sortilèges.

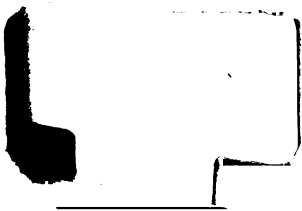
Enchantement pour se faire-aimer. pag. 138
ENFER. 139. ENFERS. 151
ENTERREMENT. 154. ENTHOUSIASME. 157
ENVIE. 164. ÉPIGRAMME. 166
Epigrammes traduites de l'Anthologie. Ibid.
ÉPIPHANIE. *La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.* 171
ÉPOPÉE. *Poëme épique.* 173. *D'Héfiode,* 174. *De l'Iliade,* 178
De Virgile, 182. *De Lucain,* 184. *Du Taſſe,* 185
De l'Arioſte, 186. *De Milton,* 196. *Du reproche de plagiat fait à Milton.* 211
ÉPREUVE. 215. ÉQUIVOQUE. 222
ESCLAVES. SECT. I, 226. SECT. II, 230. SECT. III, 232
SECT. IV, *Serfs de corps, Serfs de glèbe, &c.* 234
ESPACE. 237
ESPRIT. SECTION I, 239. SECTION II, 248
Diverſes acceptions du mot Eſprit. 255
SECTION III, 256. SECTION IV, *Bel-eſprit, eſprit.* 259
SECTION V, 267. SECTION VI, *Eſprit faux.* 269
ESSÉNIENS. 272
ÉTATS, GOUVERNEMENS. *Quel eſt le meilleur?* 280
ÉTATS-GÉNÉRAUX. 285
ÉTERNITÉ. 288. ÉVANGILE. 290
EUCHARISTIE. 293. ÉVÊQUE. 298
EUPHÉMIE. 300. EXAGÉRATION. 301
EXPIATION. 306. EXTRÊME. 312
ÉZÉCHIEL. *De quelques paſſages ſinguliers de ce Prophète, & de quelques uſages anciens.* 316
ÉZOURVÉIDAM. 322
FABLE. 323. *De quelques fanatiques qui ont voulu proſcrire les anciennes Fables.* 330
FACILE (GRAMMAIRE). 335
FACTION. *De ce qu'on entend par ce mot.* 337
FACULTÉ. 339. FAIBLE. 341

TABLE.

FANATISME. SECTION I, 342. SECTION II, 349
SECTION III, 355. SECTION IV, 359. SECTION V, 361
FANTAISIE. 364
FASTE. *Des différentes significations de ce mot.* 365
FAVEUR. *De ce qu'on entend par ce mot.* 367
FAVORI ET FAVORITE. *De ce qu'on entend, &c.* 369
FAUSSETÉ. 370. *Fausseté des vertus humaines.* 371
FÉCOND. 372
FÉLICITÉ. *Des différens usages de ce terme.* 373
FEMME. *Physique & morale.* 375. POLYGAMIE. 381
De la polygamie permise par quelques Papes & par quelques Réformateurs. 384
Suite des Réflexions sur la polygamie. 386
FERMETÉ. 389. FERRARE. 390
FERTILISATION. SECTION I, 393
SECTION II, *Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.* 402
FÊTES. SECTION I, 404. SECT. II, *Lettre d'un Ouvrier de Lyon, à Messeigneurs de la Commission établie à Paris, pour la réformation des Ordres Religieux, imprimée dans les papiers publics en* 1766. 406.
SECTION III. 409
FEU. SECTION I, 410. SECTION II, *De ce qu'on entend par cette expression au moral.* 414
FICTION. Ibid. FIERTÉ. 416. FIÈVRE. 417
FIGURE. 421. *Figure ou forme de la terre,* 422
Figuré, exprimé en figure. 430
Figure, en théologie. 436. *Figures symboliques.* 437
Figure, Sens figuré, allégorique, mystique, tropolog. typique. 440
FIN DU MONDE. 445
FINESSE. *Des différentes significations de ce mot.* 450
FLATTERIE. 453. FLEURI. 455
FLEUVES, 458. FLIBUSTIERS. 461
FOI, *ou* FOY. SECTION I, 465
SECTION II, 467. SECTION III, 469
FOLIE. 471. FONTE. 475

FORCE PHYSIQUE. 484. *Force mécanique.* 485
FORCE. 489. FORNICATION. 492
FRANC, ou FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS. 492. *De la Nation française.* 499
FRANÇOIS. SECTION I, 505
SECTION II, *Langue française.* 510
FRANC-ARBITRE. 527. FRANCHISE. 531
FRANÇOIS XAVIER. 532
FRAUDE. *S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple?* 540
FRIVOLITÉ. 545
FROID. *De ce qu'on entend par ce terme dans les Belles-Lettres & dans les Beaux-Arts.* 547

Fin de la Table du Tome IV.

N. B. Page 342, *ajoutez au bas cette vigne qui manque à quelques exemplaires* :

(g) Sermon LIII, art. XIV.